



# Natura 2

## La grande prophétie



© *Karpok* 2002







**Natura 2**

**La grande  
prophétie**

karpok



À la source de l'inspiration,  
tu étais là...

*Quand l'Agneau brisa le septième sceau, il y eut dans le ciel un silence d'environ une demi-heure. Puis je vis les sept anges qui se tiennent devant Dieu.*  
*Apocalypse 8. 1-2*



## Prologue

Renouveau, renaissance, reconstruction,... ! Aujourd'hui ces mots nous semblent tellement naturels. Au lendemain du chaos qui aurait pu signifier notre fin à tous, nous savourons à nouveau le goût de la vie, ce fantastique cadeau qui nous a été fait il y a si longtemps déjà. Depuis combien de temps écumons-nous l'Univers ? Qu'y avait-il avant nous et qu'advient-il après nous ? Nous n'en savons rien. Mais notre destinée nous échappe-t-elle pour autant ?

Il y a 5,2 milliards d'années des tonnes de minéraux traversèrent les galaxies pour se rencontrer et former ce caillou qui nous héberge depuis lors. D'aucun ne saurait retracer leurs origines. Mais c'est bel et bien la vie qu'ils apportèrent. Dans la vaste soupe originelle des océans la nature prit le dessus et la végétation luxuriante colonisa la Terre, lui conférant fertilité, richesse et beauté. Puis par quelque alchimie céleste d'autres espèces virent le jour et se succédèrent au sommet de la chaîne alimentaire comme le soleil succède à la pluie.

Les puissants dinosaures furent exterminés, les rongeurs eurent leur heure de gloire, puis se furent les primates, et maintenant l'homme. Mais sommes-nous réellement éternels ? En quoi sommes-nous au-dessus de toutes les espèces majestueuses qui nous ont précédés ? Ne serions-nous point aveugles de penser que nous maîtrisons à présent tout notre environnement ? Et si nous préparions nous-mêmes notre propre extermination...

Notre égoïsme nous a fait oublier les richesses du monde qui nous héberge. Nous avons cru tout contrôler, être au-dessus de tout. Et aujourd'hui quel cruel retour à la réalité ! La nature était là bien avant nous et elle nous enterrera tous. Mais si nous la négligeons, c'est bel et bien notre propre chute que nous préparons.

Avant la grande guerre, j'étais comme la plupart, insouciant, ambitieux et égoïste. Mais le glas de la terreur et de la destruction m'a ouvert les yeux.

Désormais je perçois clairement cette force invisible qui me pousse en avant. Notre monde court à sa perte. La guerre avec les Kesh'ran n'était qu'une ultime mise en garde face au réel danger, notre dernière chance de salut.

À présent je sais qu'il me faut tout quitter, écumer le monde à la recherche de l'absolution, trouver ma place dans l'équation cosmologique, et apporter ma goutte d'huile aux rouages de la destinée.

L'espoir n'est pas encore mort. Mais il ne faut plus laisser la flamme s'éteindre. Des centaines d'hommes et de femmes ont entrevu un nouveau monde. Mais aujourd'hui le dormeur doit se réveiller et tracer la route des lendemains meilleurs.

*Journal de Didier Lizevicz, mars 2004*

## **Le nouvel ordre mondial**

Cela faisait déjà 8 mois que la guerre était finie, 235 jours que l'armada aldorande avait mis l'armée Keshr'an en déroute. Pourtant les cicatrices de ces longs mois d'occupation étaient encore visibles. La plupart des grandes agglomérations d'autrefois n'étaient plus que ruines et désolation. Les vallées portaient encore en elles la trace de l'occupation extraterrestre. De profondes excavations lacéraient encore la terre. Des monticules de cendres trônaient encore en lieu et place des bois d'autrefois. Une mince pellicule grisâtre recouvrait les zones converties en centre d'extraction minière. Même les oiseaux n'osaient toujours pas s'aventurer dans ce qui avait été les centres de commandement kesh'ran dès les premiers jours de l'assaut. De vastes no man's land étaient apparus sur les grands champs de bataille d'hier. De nombreuses âmes continuaient à errer à la recherche d'une certaine identité, d'une quelconque explication à toutes ces atrocités, d'une famille ou tout simplement d'un endroit où s'installer. Le monde entier portait encore le deuil des heures sombres de l'année écoulée. Et il ne se passait pas une semaine sans que l'on découvre de nouvelles traces de massacres.

Mais à présent la paix était revenue et l'heure était à la reconstruction. Malheureusement, les campagnes étaient à nouveau isolées du reste du monde, et les centres de soin étaient débordés devant l'afflux des blessés et des malades. Nous étions retombés au moyen-âge. La vie s'organisait lentement autour des centres de refuges de la guerre. Mais ceux-ci, déjà débordés à l'époque, ne pouvaient plus contenir le flot continu de nouvelles âmes en quête d'un toit. Pourtant la solidarité dont tout le monde faisait preuve nourrissait l'espoir de matins meilleurs.

Le soutien de la Concorde aldorande nous avait permis de soulager nos besoins immédiats. Mais nous manquions toujours de tout : logements décents, vivres, médicaments,... Toutes les industries de la planète demeuraient totalement paralysées. Nous demeurions extrêmement dépendant de nos sauveurs.

Il nous fallait reconstruire toutes les chaînes d'approvisionnements, trouver des mineurs, des éleveurs, des cultivateurs, des botanistes, des herboristes, mais aussi des mines, des animaux ou des terres fertiles. Alors pourrait entrer en action les métallurgistes, les menuisiers, les marchands de primeurs, les médecins,... Enfin la vie reprendrait petit à petit le dessus.

En fait, tout le monde devait mettre la main à la pâte pour reconstruire une infime partie de notre glorieuse civilisation industrielle. Mais les ravages de la guerre n'étaient pas seulement matériels. Aucune peuplade de la planète n'avait été épargnée.

Nous avions tous payés un lourd tribut à la vie. Les massacres s'étaient multipliés sous les yeux des survivants. Qui n'avait pas perdu un proche dans un raid ? Qui n'avait pas vu sa maison détruite ? Les esprits étaient meurtris, choqués par toute cette violence et la fragilité de notre toute puissance. Nous pensions être au centre du monde et brutalement nous nous étions réveillés dans une lointaine banlieue à feu et à sang. La paix était revenue mais toute la relativité de notre existence nous était enfin dévoilée.

Les administrations de tous les pays étaient encore moribondes, incapables d'insuffler un nouveau départ. Les bonnes volontés se perdaient le plus souvent dans un manque de coordination. À quoi bon construire de gigantesques centres d'accueil, si les infrastructures de restauration étaient totalement inexistantes ! Pourquoi reconstruire les systèmes d'irrigations dans des zones désertiques alors qu'à l'autre bout du pays des centaines de gens n'avaient plus d'eau potable ! Quel intérêt pour des dispensaires alors que nous n'avions même plus le moindre cachet d'aspirine !

La libération avait été accueillie dans la liesse générale. Pour tout le monde c'était le début de jours meilleurs. On allait tout reconstruire et tout serait de nouveau comme avant. Mais en réalité, en dehors des principaux foyers de résistance, les rescapés livrés à eux-mêmes n'avaient pas su coordonner leurs efforts. Et l'enthousiasme des premiers jours commençait à retomber. Rome ne s'était pas faite en un jour, et la reconstruction du monde prendrait encore beaucoup de temps. Et pourtant les besoins étaient si grands.

Face à leurs désillusions bon nombres de rescapés avaient repris le chemin des centres d'hébergements. Beaucoup y voyait un Graal, une terre d'asile où ils pourraient rapidement oublier leurs tourments. Mais bien entendu tous les centres de la planète étaient déjà submergés de réfugiés. Et subvenaient difficilement aux besoins de leurs habitants.

Toutefois la situation s'améliorait petit à petit. Les grandes alliances d'hier se transformaient à présent en diverses « communautés de reconstruction ». Ainsi le bloc Europe se réorganisa le plus rapidement autour du Conseil Européen de Réunification, le CER. Cet organisme avait été fondé sous l'impulsion du Général Colt, chef d'État Major de l'armée française au temps de la guerre. Il s'appuyait sur les fondements de l'ancien État-major de l'Alliance européenne et s'était installé à Dublin. Son objectif était de recenser les besoins les plus importants et de coordonner les efforts d'aide aux populations sur tout le territoire européen. Le général Colt avait été nommé à sa tête. Il s'était entouré de nombreux conseillers issus de divers horizons. En l'absence de toute autorité nationale, ce conseil se voyait en charge de l'organisation de tous les territoires sous son influence. Un réseau de communication très sophistiqué avait été mis en place avec les principaux centres de réfugiés et les anciens postes militaires afin de faciliter la communication dans toute la zone sous son influence.

En Asie, une structure similaire, le Groupement Asiatique de Planification, le GAP, avait vu le jour. Moins sévèrement touché par les combats, il présenta des résultats plus rapides qui permirent à l'industrie locale de redémarrer plus rapidement et de fournir les autres régions de la planète.

La zone Amérique au contraire se remettait difficilement de la destruction de Washington et de ses environs. L'éradication des îlots de résistance durant la guerre pesait encore lourd et les efforts de reconstruction ne dépassaient pas l'optique locale. Toutefois, les terres de l'Ouest étaient restées occupées moins longtemps, et avaient moins souffert des activités kesh'ran. Des liens étroits avaient ainsi pu être créés avec le GAP pour la fourniture de matières premières. En échange, le GAP fournissait des équipements industriels aux américains.

Tout comme au temps de la guerre, peu d'informations filtraient du continent africain, dont les populations demeuraient très morcelées. Mais trop préoccupés par leur propre salut, les autres continents ne se souciaient pas de ce silence inquiétant. Dieu seul pouvait connaître les horreurs qui y demeuraient cachées.

Tous ces grands organismes internationaux offraient un canevas, un guide pour la reconstruction des contrées dévastées. Si leur réseau de communication s'étaient développés très rapidement et soutenait tant bien que mal les besoins des grands centres d'hébergements, ils étaient encore impuissants devant la multitude de besoins des petites communautés éparpillées au quatre coins de la planète. C'est pourquoi, lentement, une certaine autorité et liberté de gestion des besoins étaient accordées localement pour soutenir les besoins isolés.

En Europe les anciens centres de réfugiés étaient devenus les centres nerveux de la reconstruction. Ils contenaient les flux de personnes qui affluaient des quatre coins des pays

sinistrés. Ils bénéficiaient d'infrastructures logistiques et matérielles plus que conséquentes et représentaient des organismes de coordination au niveau local.

C'était dans l'un de ces camps que je venais de passer les trois derniers mois, Nola. Ce camp de réfugiés demeurait l'un des plus grands de Champagne et même d'Europe de l'Ouest. Il était encore l'un des plus modernes et des mieux équipés. En fait, il avait bénéficié durant tout le conflit du rayonnement et de la proximité d'un centre de recherche de l'Alliance Européenne, Fort Romeu.

Beaucoup d'histoires courraient au sujet de ce mystérieux point de résistance. Autrefois base militaire, il serait devenu tout à tour centre de recherches puis camp de réfugiés. Il avait alors apporté sa protection à toute la région. Partout, on racontait que les maîtres de ce centre étaient dotés d'étranges pouvoirs. Et l'on affirmait qu'ils n'étaient pas innocents dans l'arrivée des troupes aldorandes. Selon tout ceux qui avaient habité Nola durant la guerre, les pensionnaires du fort étaient de véritables héros, sans lesquels il n'y aurait jamais eu de survivants dans la région.

Quoi qu'il en soit personne ne connaissait l'emplacement exact de cette base. Ceux qui y avaient vécu s'étaient noyés dans les flots de réfugiés et avaient rejoint leurs proches sans faire de remous. Quant aux soi-disant sauveurs de notre planète, ils auraient tout simplement disparu de la circulation sans laisser la moindre trace. Avaient-ils rejoint les Aldorans ? Étaient-ils tous morts dans l'assaut final ? Ou bien n'était-ce qu'un mythe ? Personne ne le savait exactement.

En fait, Fort Romeu retombait peu à peu dans l'oubli. Un détachement militaire était bien passé dans la région. Mais il ne s'était pas attardé et était reparti sans donner l'impression d'avoir trouvé ce qu'ils étaient venus chercher.

A présent la Concorde était devenue le centre de toutes les conversations. Au lendemain de la libération, la Terre avait rejoint l'alliance des peuples instaurée par Aldor. Désormais nous bénéficions des ressources commerciales de toute la galaxie. Et des aides en tout genre nous provenaient des quatre coins de l'univers.

Le temps de la reconstruction, Aldor nous offrirait sa protection et mettrait à notre disposition des transports pour les échanges galactiques. Une délégation terrienne dirigée par l'Amiral Wilkins, ancien commandant en chef des forces alliées en Europe, était partie sur Aldor pour rencontrer les autres peuples de la Concorde et officialiser notre position au sein de l'Alliance. En fait nous découvrons peu à peu que le monde était bien différent de ce que nous pensions.

Pour les uns la Concorde n'était que la lame tranchante d'une guillotine suspendue au-dessus de notre tête. Les aldorans ne chercheraient qu'à profiter de la situation pour coloniser la Terre à leur tour. Ce n'était qu'une question de temps. D'autres au contraire considéraient leur venue comme une aubaine inimaginable. Leur arrivée allait marquer le début d'un nouvel âge d'or pour l'humanité. Et de toute façon, sans eux nous ne pourrions faire face à une nouvelle offensive Kesh'ran.

Pour ma part je ne savais trop que penser. La guerre avait été un terrible choc. Autrefois insouciant et naïf, j'avais l'impression d'avoir pris un sacré claqué. Comme si j'avais mûri en l'espace de quelques semaines seulement. Les Kesh'ran m'avaient tout pris : familles, amis, domiciles. J'avais passé de longs mois à errer de cachettes en centres de transit, de bosquet en grotte, du Sud au Nord, d'Est en Ouest. J'avais finalement atterri dans une ferme bourguignonne où j'étais resté terré seul pendant deux semaines. Et puis un jour je vis passer une colonne de réfugiés. Ils m'apprirent que tout était fini, que nous étions enfin libres. Il faisait route vers la Champagne, dont ils avaient entendu dire qu'il y aurait là-bas des centres qui accueillaient les rescapés égarés. Je me joignis à eux jusqu'à Nola où je m'installais alors pour aider aux travaux.

A présent je regardais le monde d'un œil nouveau, presque suspicieux, comme si pour moi les rêves de grandeur de notre civilisation n'avaient plus aucun sens. J'avais vu tellement de crimes, de massacres et de haine que j'avais bien du mal à croire au salut de notre monde. Pour moi, les hommes n'étaient plus que des feuilles livrées aux caprices de la destinée. L'humanité était vouée à tomber et à repartir sans cesse jusqu'au jour où elle ne pourrait plus se relever. L'espoir m'avait quitté.

Les Aldorans ? Un aléa de la vie. Hier personne ne croyait à leur existence, aujourd'hui ils étaient là, sans doute demain seraient-ils ailleurs. Pour moi cela n'avait guère d'importance, ils n'étaient qu'une goutte d'eau dans l'océan d'images qui accaparaient mon esprit. Une chose pourtant me stupéfiait chez eux : leur connaissance de la Terre. Et surtout leur apparence physique. Depuis des siècles ils y avaient eue de nombreuses conjonctures sur l'apparence d'êtres extraterrestres. Les Kesh'ran nous avait répugnés, mais les Aldorans nous ressemblaient tellement, comme de lointains cousins.

Durant mon séjour à Nola, je fis une rencontre qui, je ne le savais pas encore, allait bouleverser mon existence. Il y avait là un certain Alexandre Tride qui supervisait les travaux de construction d'un nouveau bâtiment auquel je participais.

Il était particulièrement discret et parlait très peu de lui. Mais les anciens du centre lui vouait une confiance aveugle. Il guidait les hommes avec précision et certitudes sans pourtant imposer une quelconque supériorité. Il était là pour faire son boulot et le faisait bien. Il prenait soin de tous ceux qui travaillaient avec lui et en dépit des fortes contraintes d'exploitation il privilégiait toujours la santé et le repos des ouvriers. Étrangement, la mayonnaise avait rapidement pris et les travaux avançaient bon train sans le moindre soucis particulier.

Au cours d'une pause, je me retrouvai juste à côté de lui et sans m'en rendre compte, je commençais à m'interpeller à haute voix sur les dysfonctionnements de l'organisation générale. C'est alors qu'il me dit une phrase qui restera à jamais gravée dans ma mémoire : «l'esprit humain est capable de bien des choses, mais il ne peut accomplir ce que le monde n'est pas prêt à recevoir». Je n'eus pas le temps de lui demander ce qu'il voulait dire par là. Une ravissante jeune femme blonde vint le chercher juste après. Il l'accompagna à l'écart où ils eurent une discussion enjouée. Après l'avoir embrassée sur le front, ils prirent ensemble la direction des bâtiments administratifs. Je ne devais plus le revoir avant mon départ de Nola.

Cependant cette phrase résonna en moi comme l'écho d'un message perdu dans les méandres d'un labyrinthe sans fin. Malgré la fatigue je ne dormis pas de la nuit. Je méditais cette parole, comme si elle n'était que l'arbre qui cachait la forêt. Et en fait ce n'était que le début d'un long cheminement. Tride venait de ranimer les braises d'un feu que je croyais éteint depuis longtemps.

## Shamballah

L'Himalaya ! Majestueuse chaîne de montagne. De loin on pouvait déjà apercevoir les reflets blancs du toit du monde, couverture immaculée d'un sanctuaire de paix et d'harmonie. Loin des excès de la civilisation moderne, ce monde avait su garder sa pureté originelle. Longtemps ces sommets gigantesques auront gardé leurs secrets, toisant de leur hauteur le monde qui osait les défier, avant de capituler à leur tour face à l'obstination des hommes.

Et pourtant bien des années après la conquête de l'Everest, l'Himalaya demeurait une terre de mystères et de légendes. Le mythe du Yeti continuerait encore longtemps à bercer les enfants du monde entier. Les croyances et les communautés locales demeureraient mystérieuses et sources d'émerveillements. Ce monde semblait n'être qu'une photo d'un autre monde ou d'un autre temps. Une culture si spécifique, un art de vie si différent, une immensité de l'esprit aussi bien qu'une immensité de l'espace. En fait, qui pourrait se vanter d'avoir embrasé toute la richesse de ce monde à part ?

L'homme avait conquis toute la planète des terres glacées de l'Antarctique aux étendus du Groenland, de la fosse des Mariannes au plus haut sommet de la planète, du fin fond de la forêt amazonienne au désert de Ghobi. Désormais les yeux étaient tournés vers le ciel. Vers Mars et vers tous ces nouveaux mondes que nous venions de découvrir si brutalement.

Et pourtant perdue aux confins de cet océan de glace, dans un perpétuel hiver aride, l'une des plus grandes mystères de notre monde demeurait inviolée. Une cité oubliée, Shamballah la magnifique, sur laquelle bien peu d'yeux n'avaient encore pu se poser.

Bâtie à l'aube des temps par les survivants du déluge, elle avait grandi et prospéré à l'abri des regards indiscrets pendant des siècles et des siècles. Des millénaires de sagesse et de conscience collectives s'y étaient succédés et s'y écoulèrent encore de nombreuses années.

Haut lieu de la nouvelle civilisation atlante, cette ville perdue était la fierté de son peuple. Réplique miniature de la glorieuse Atlantis, Shamballah continuait à étendre son voile protecteur à la surface du globe.

Après la destruction de leur île, quelques survivants s'étaient installés dans cette cité, nichée au cœur du toit du monde, pour que leur culture ne meure jamais. Elle était devenue la plus grande, la majestueuse et la plus belle des cités atlantes depuis la fin tragique d'Atlantis.

Loin des rigueurs de la haute montagne, il y régnait un climat chaleureux et agréable. Oasis de verdure au milieu d'un désert blanc, son secret était toujours bien gardé. Bien peu d'yeux extérieurs avaient pu se poser sur ce glorieux vestige d'une civilisation oubliée. Depuis, les uns étaient morts ou avaient oublié son existence, d'autres encore n'étaient jamais repartis.

La ville sacrée s'étendait sur plusieurs dizaines de kilomètres au fin fond d'un vallon encaissé. Entourée de hautes parois rocheuses perdues dans les nuages, elle jouissait pourtant d'un éclairage excellent, réminiscence d'un glorieux passé.

Pénétrer dans cette place de légende équivalait à entrer dans une nouvelle époque. Les bâtiments rappelaient étrangement les temples de l'antiquité : des bâtiments à colonnades surplombées de lourds frontons. Des constructions de pierres finement taillées, une rigueur géométrique parfaite.

De petits ruisseaux et fontaines traversaient toute la ville et berçaient les promeneurs au son d'une eau claire et limpide. Des jardins et des jardinets toujours plus florissants, un patchwork de couleurs et de senteurs, un modèle de Feng Shui à en faire pâlir les plus beaux jardins japonais.

La garde robe faisait aussitôt penser à la Grèce d'Homère, saupoudrée d'une once de modernisme. D'amples toges, des drapés épinglés à l'épaule, des tuniques confortables qui épousent les formes. Et là encore cette ribambelle de couleurs chatoyantes. Des tenues courtes ou longues, de pied en cape ou au contraire très ouvertes qui mettent la peau à nu. Des textures douces et agréables au touché.

En fait au premier abord, tout donnait l'impression de voyager dans une époque révolue. Et pourtant cette cité surpassait en savoir tout le reste du monde. Tissus ou pierres n'étaient sans aucune mesure avec ce que l'on connaissait dans la vallée. Les bâtiments semblaient sortis d'un autre âge et pourtant sous la façade se dissimulaient des architectures bien plus complexes que n'importe qu'elle autre à la surface de la Terre.

Les habitants semblaient revivre au temps de jadis, s'adonnant à la culture des champs, au cueillis et à l'artisanat. Mais ce n'était qu'un style de vie, qui nourrissait toute la cité. Derrière ces faux-semblants se dissimulaient une fois encore une très grande maturité et des technologies sans commune mesure avec celles que même nos arrière-petits-enfants ne sauraient jamais imaginer dans leurs rêves les plus fous.

Des plantations certes, mais plus généreuses que n'importe qu'elle autre. Des engrais écologique des plus efficaces, des outils de cueille ou de labour performants et délicats qui n'abîment pas les fruits ou les légumes. Une véritable industrialisation artisanale.

Près de dix milles ans d'histoire ! Voilà ce qui les séparait du reste de l'humanité. Leur civilisation avait disparu, ils avaient oublié énormément de ce que leurs ancêtres connaissaient, mais ils n'en restaient pas moins en avance sur le reste du monde et continuaient à veiller sur celui-ci.

Pourtant leur quotidien aussi avait changé. Redécouvrir Atlantis avait été pour eux comme un rêve qu'ils n'avaient jamais osé faire. Petit à petit ils renouaient avec leur passé, réapprennent des secrets depuis longtemps oubliés. À leur tour ils se sentaient retomber en enfance face à toute la splendeur de leur terre d'origine. Ils étaient conscients qu'il leur faudrait bien des années encore avant de pouvoir embraser tous le savoir enfoui dans les décombres de la cité engloutie. Mais la soif d'apprendre était intarissable.

Au centre de cette ville cachée, une vaste place pavée de lumière semblait irriguer la cité de larges routes. Point de convergence de tous les chemins de la ville, c'était un lieu de rencontre et d'échange pour tous les habitants. Il ne se passait pas une semaine sans que l'on y passe. Au milieu de cette grande ouverture circulaire entourée de magnifiques vergers se tenait une imposante fontaine. Celle-ci regorgeait d'une eau limpide, d'une pureté absolue, puisant sa source aux entrailles même de la Terre. Réchauffée dans les profondeurs du sol, enrichi au fil des roches, elle procurait force, vitalité et santé à toute la communauté.

Des sept routes qui en jaillissaient comme les flèches d'une étoile, la plus imposante longeait le plus grand jardin de la ville. Elle desservait ensuite les hauts lieux de la civilisation atlante, le grand palais du Chambellan et la Borderie des gardiens, la grande place des débats ou encore la grande bibliothèque.

Centre des institutions de Shamballah, la chancellerie abritait les plus haut dignitaires et les plus sages de la cité. Le chambellan y présidait aux plus grandes assemblée. À son instar la place des débats, étaient un gigantesque espace ouvert où tout les habitants de la ville pouvait participer aux débats.

Véritable fanal et tour de garde, la Borderie des gardiens s'élevait au cœur même de la cité. Les gardiens constituaient l'élite de Shamballah. Ils avaient à leur charge la sécurité et le secret du mystère atlante. Nombreux étaient ceux qui se voyaient chargés de quitter la cité et d'aller de par le monde pour veiller à la paix et au bon développement de la vie.

Les gardiens étaient un ordre saint auquel on dédiait sa vie. A l'image de l'ordre des templiers, il était à la fois religieux et militaires, scientifique et diplomate. Leur vie était faite de culture, de rigueur et de mystères. Les membres étaient formés dès leur plus jeune âge aux secrets d'Atlantis. Ils étaient à la fois les protecteurs de la cité et de tous ses secrets, et des guides pour le monde extérieur. Lorsque leur âge avançait et ne leur permettait plus d'écumer le monde il rejoignait alors l'université technique où leurs expériences venaient nourrir les recherches les plus folles. Les plus hauts dignitaires de l'ordre quant à eux entraient au conseil des sages, véritable organe consultatif de la cité.

En ce magnifique après-midi de printemps, la petite cours de la Borderie s'animait. Quelques perdreaux isolés s'étaient installés sur les corniches du bâtiment pour observer un étrange ballet. Une vingtaine des gardiens les plus aguerris y étaient rassemblés. Il faisait face à une resplendissante jeune femme dont la longue chevelure noire volait au vent. Ses grands yeux verts brillaient comme des pépites d'émeraudes qui irradiaient toute sa malice, sa passion et sa soif de vie à la ronde. Sa fine silhouette se découpait dans la lumière plongeante. Drapée dans une fine étoffe moulante, une telle beauté aurait damné bien des hommes et suscitait bien des jalousies. Pourtant c'était bel et bien un profond respect qui se lisait sur tous les visages de l'assemblée.

Elle entraîna ses élèves dans une vaste chorégraphie qui n'était pas sans rappeler les katas des arts martiaux japonais. Pourtant les gestes étaient beaucoup plus harmonieux, beaucoup plus délicats. C'était une danse avec le vent, un ballet avec l'air. En fait une puissante sensation de sérénité et de calme émanait de ce groupe d'hommes et de femmes. Leurs mouvements étaient parfaitement coordonnés précis, littéralement rythmés par la voix de leur ravissant professeur :

«— Laissez-vous aller. Sentez la douceur de l'air qui glisse sur votre peau. Recevez ce cadeau d'énergie que vous fait la nature. Écouter le message du vent qui siffle dans les montagnes. Vous êtes maintenant parfaitement calmes, vous ne formez plus qu'une seule et même force. Jamais vos gestes n'avaient été aussi naturels. Vous êtes dorénavant tous ensemble dans un même mouvement. Fermez les yeux et laissez-vous aller à ce sentiment de pureté.»

Ce faisant, ses propres paupières se refermèrent sur ses grands miroirs d'émeraudes et les mouvements de ses bras s'accéléraient progressivement, toujours plus vite mais toujours aussi voluptueusement. Elle semblait ailleurs et pourtant elle imposait toute sa présence. Le timbre de sa voix semblait résonner dans toute la vallée, répercuté par l'herbe, les arbres ou encore les rochers. Tous d'une même voix semblaient chanter les splendeurs du monde.

La note sembla se maintenir dans l'air durant de longues minutes. À ce moment un homme de haute stature, vêtu d'une toge multicolore fit son entrée dans la cours. Il resta un instant en extase devant la jeune femme. Mais celle-ci l'avait déjà remarqué et marchait à présent dans sa direction. Tous les gardiens s'étaient inclinés en signe de grand respect à sa seule vue.

«— Désolé de vous avoir dérangé mademoiselle Borand.

— Ce n'est pas grave seigneur Hæva. C'est toujours un plaisir de vous voir.

— Tout le plaisir est pour moi.

— Mais que nous vaut votre visite ?

— Je souhaitais vous parler. Pourrions nous marcher un peu ?

— Bien entendu. Poursuivez les exercices en mon absence. Diktar, je vous confie la séance.

— C'est un honneur dame Freia.»

Sur ce elle emboîta le pas au grand Chambellan. Hæva était le plus haut dignitaire de Shamballah. Il s'était vu confier la gestion de la cité et siégeait à la tête du Conseil Suprême, organe de décision de la communauté. Hæva était également le détenteur des plus grands secrets des



Anciens, et qui ne se léguaient que de Chambellan à Chambellan. Il était notamment le seul habitant de l'Himalaya à connaître l'emplacement des autres cités atlantes de par le monde et l'une des rares personnalités à connaître l'existence du grand livre des Anciens.

Quant à Sylvie Borand, que de chemin parcouru en quelques mois ! Avant la guerre elle n'était qu'une modeste étudiante en kinésithérapie. Mais depuis lors elle avait eu le sort du monde entre ses mains avant de devenir un hôte de marque à Shamballah. Elle était à présent Freia, l'esprit de la terre, l'un des six esprits qui avaient dirigé Fort Romeu dans la lutte contre les Kesh'ran. Tout comme ses cinq compagnons, elle avait rejoint la cité secrète au lendemain de la libération.

Ils y trouvaient enfin un peu de repos et de calme après les dures épreuves qu'ils avaient traversées. Considérés comme des grandes figures du monde atlante, ils avaient eu droit à tous les hommages. Ils avaient accepté de participer à la formation de l'élite des gardiens et de leur léguer un peu de leur savoir, à savoir qu'eux-mêmes découvraient jours après jours.

«— Vous faites du très bon travail, vous et vos amis.

— Nous faisons de notre mieux pour défendre ce que nous estimons juste. Et puis après tout ceci n'est que le savoir de vos ancêtres.

— Nos ancêtres ! Nos ancêtres, car vous êtes des nôtres à présent.

— Nous essaierons d'être digne de votre confiance.

— Vous le serez, je n'en doute pas. Je sais que ces dernières semaines ont été dures pour vous. Mais vous conservez mon soutien.

— Peut-être ai-je été un peu vite en besogne...

— Vous avez cru bien faire. Cyril Grail n'est pas une mauvaise âme. Il sera à la hauteur du cadeau que vous lui avez fait.

— Il est pourtant parti.

— Il a voulu apprendre à voler de ses propres ailes. Est-ce un crime ? Il ne ternira pas votre enseignement. J'en suis convaincu.

— Malheureusement tout le monde n'est pas de cet avis.

— Masson ?

— Non ! Il n'a peut-être pas approuvé ma décision, mais il ne remet pas en question mon choix. Il a sans doute été le premier à me mettre en garde. Mais il continue à me soutenir. Il est critique mais demeure à mes côtés. Il est ma force et mon frein.

— C'est un homme bon et ouvert. Et il tient beaucoup à vous. Rassurez-vous tout cela s'arrangera rapidement.

— Il est vrai pourtant que je commence à avoir des doutes sur le bien fondé de ma démarche.

— Cela passera avec le temps ma jeune amie. Cyril a choisi sa voix et elle reste en harmonie avec son serment de gardien. Ne jugé pas trop durement le corps des hommes. Quel qu'il soit il possède sa part de richesse et une petite graine qu'il passera sa vie à planter pour faire avancer le monde.

— Peut-être, mais ce n'est pas pour me dire tout cela que vous êtes venus me voir, n'est ce pas ?

— On ne peut décidément rien vous cacher. J'ai effectivement entendu dire que vous envisagiez à votre tour de quitter notre ville.

— C'est exact. Nous sommes très flattés de l'hospitalité que vous nous avez offerte. Mais notre monde est dehors et il a encore besoin de notre aide. Il reste encore beaucoup de choses à reconstruire.

— Je m'y attendais un peu. Avez-vous déjà arrêté une date ?

— Non, nous en parlons beaucoup entre nous, mais nous n'avons encore rien décidé. De toute façon nous avons encore des engagements ici que nous honorerons avant notre départ.

— La sagesse des esprits n'est plus à démontrer. En tout cas vous resterez toujours les bienvenus parmi nous.

— Votre hospitalité demeurera pour nous un très grand honneur.

— Honneur mérité. Mais laissons là les civilités. J'aurais aimé avoir votre avis sur une autre question. Chalad, notre ambassadeur sur Aldor, est tombé malade, une espèce de grippe aldorande semble-t-il.

— Est-ce grave ?

— Non ! Mais nous ne souhaitons prendre aucun risque. Nous allons le rapatrier et essayer d'en savoir un peu plus.

— C'est plutôt Paul que vous devriez consulter pour cela.

— Non, ce n'est pas un guérisseur que je recherche. Je crois que nous saurons nous débrouiller sans l'aide de Keldon. Mais en attendant, il nous faut trouver un suppléant à Chalad. Et afin d'éviter la même mésaventure, nous souhaiterions quelqu'un de robuste.

— Je ne suis pas vraiment spécialisée dans les pathologies extraterrestres vous savez.

— Bien entendu. Mais vous avez côtoyé les plus remarquables de nos représentants au cours de ces derniers mois. Vous devriez être à même de nommer les mieux placés pour ce poste et ceux qui présente la meilleure constitution physique.

— Tout comme vous j'imagine.

— Certes ! Mais étant donné l'importance de cette décision. J'aimerais qu'un avis externe conforte mon choix.

— Dans ce cas voyons... »

Tout en marchant ils prirent la direction des vignobles où quelques agriculteurs consciencieux veillaient à la bonne santé de leurs plants. Alors même qu'elle foulait les premiers plans d'herbe, une odeur suave monta dans l'air. Une douce lueur verte sembla accompagner leurs pas et les grappes de raisins parurent plus violettes que jamais.

## L'orateur

En l'espace de quelques mois nous avons abattu un travail de titan. La construction du nouveau dortoir avançait à grands pas. Nous avons passé des journées entières à monter les murs. À présent nous arrivions à la charpente. Mais nous étions tous épuisés par tous les efforts concédés, courbaturés et meurtris au point de pouvoir à peine tenir debout. Aussi dûmes-nous consentir à prendre quelques jours de repos bien mérité.

Après le départ de Tride c'est son assistant, Calbet qui avait repris le flambeau. Il organisa la maîtrise d'œuvre à la même manière que son prédécesseur, mais on ne lisait ouvertement pas le même respect sur le visage des plus anciens. Tride avait dû être quelqu'un d'important dans le camp avant même la fin de la guerre.

Je savais que durant la guerre, le camps avait traversé des périodes particulièrement pénibles. Bien que personne ne voulaient en parler ouvertement, je me doutais que la plaie était encore ouverte et que Tride avait du jouer un rôle non négligeable dans le retour de l'ordre.

Je cherchais à savoir où lui et sa compagne étaient partis. Mais bien peu semblait être dans la confiance. Et ceux qui le savaient gardaient le silence.

La population du camp s'était stabilisée. Beaucoup de nouveaux étaient arrivés, et d'autres étaient partis vers de nouveaux horizons. Mais à présent les mouvements de foules s'étaient calmés. Et peu à peu nous réussissions à nous organiser pour vivre un peu mieux. L'aide du Régentia et d'Aldor commençait à nous parvenir plus régulièrement et subvenait dorénavant à tout nos besoins quotidiens. Nous pouvions ainsi mieux prévoir et répondre aux besoins culinaires, mieux desservir les soins, ou encore organiser les tâches quotidiennes. La vie reprenait progressivement le dessus.

Nola était le point de ravitaillement principal de la région. De là les administrateurs réexpédiaient une partie des produits reçus vers les autres centres d'hébergement et les petites communautés agricoles qui s'étaient formées aux alentours. C'était un exemple de bonne gestion et d'organisation. Petit à petit nous redevenions presque autosuffisant pour nos vivres.

Un jardin-potager avait été organisé à l'extrémité est du camp. Il ne pouvait encore subvenir à tous nos besoins. Mais c'était le début de la reconquête de notre indépendance. Nos échanges avec nos voisins de Lamock étaient de plus en plus fréquents. Nous collaborions dorénavant pour planifier la recolonisation de la région, répartir nos ressources et venir en aide aux riverains. Le modèle champenois se voulait de plus en plus le modèle à suivre pour la reconstruction du pays.

À ce titre nous avions de plus en plus de visiteurs. De nombreux représentants du CER ou d'autres camps venaient fréquemment nous rendre visite, observer comment nous fonctionnions, quels étaient nos résultats, ce que nous envisagions pour l'avenir. Ce petit recoin perdu au milieu d'une zone ravagée par la guerre, lieu de souffrance et de peine était devenu l'endroit à la mode en ce début de 3<sup>e</sup> millénaire. Quelque part je ne pouvais m'empêcher de penser que le départ de Tride n'était pas sans rapport avec cette soudaine notoriété.

Pour remonter le moral de la population on voyait même à présent débarquer des gens du spectacle, humoristes, prestidigitateurs et autres comédiens. Des pièces de théâtre classique se produisaient parfois, un cirque avait même traversé notre ville. S'il était encore bien difficile de sortir de la grisaille des longs mois de calvaire que nous avons tous endurés, nous commençons à accepter notre sort et à nous réjouir d'être toujours en vie. Nous retrouvons le goût de la vie et la volonté de repartir de l'avant.

L'été battait son plein lorsque l'on nous annonça la venue de Gabriel Marteuil. Cette seule annonce agita toute la région plusieurs jours à l'avance.

On racontait qu'il s'agissait d'un allumé qui parcourait le monde pour répandre la bonne nouvelle, une sorte de bête de scène que l'on n'écoute que pour se moquer de lui à la sortie. Un de mes collègues prétendait l'avoir déjà entendu à Bruxelles. Il le dépeignait comme un anarchiste convaincu qui prônait le retour à la violence et devrait être stoppé avant de semer la zizanie.

En fait sa venue souleva beaucoup de remous. Les uns voulaient entendre ce qu'il avait à dire. Les autres refusaient de le laisser tenir conférence pour ne pas perturber l'ordre du camp. Mais le seul résultat de toutes ces discussions étaient un joli tohu-bohu. Cela en devenait presque comique et mis un peu d'animation dans notre quotidien.

J'essayais de rester indifférent à cette guerre d'opinions que je jugeais puérile. Néanmoins je ne pus m'empêcher d'assister à la conférence. Je me retrouvais d'ailleurs au premier rang par quelque hasard du sort.

«— Regardez autour de vous ! Regardez ce qu'il reste du monde que nous connaissions : ruines, poussière, désolations et souvenirs ! Souvenirs oui, voilà bien la seule chose concrète que nous conservons de ce passé soi-disant béni des dieux.

«— Mais, ce monde était-il parfait ? On s'accroche à cet idéal d'un monde sans tâche, aboutissement de centaine d'années de civilisations glorieuses. Pourtant combien de ces civilisations se sont entre-tuées ? Combien de génocides ? Combien de massacres ? Combien de désastres écologiques ? Et tout cela pourquoi, pour un petit pécule ridicule, une opinion, un petit bout de terre ! Faut-il réellement regretter ces heures décadentes qui nous auraient menées tout droit à notre propre perte ?

«— Aujourd'hui le monde est à reconstruire. Mais est-il bien nécessaire de reprendre ce vieux modèle qui a déjà beaucoup trop vécu. Osons innover ! Osons rejeter les chimères du pouvoir. La chance nous a été donnée de pouvoir imaginer un mode meilleur. Pourquoi s'en priver !

«— Revenons aux vraies valeurs de la vie que serait l'amour, la vérité et la paix. Durant ce conflit nous avons appris à nous serrer les coudes, à nous entraider, à faire fi de ce modèle d'ordre que l'on agite que pour mieux nous exploiter. Oui car chacun à son mot à dire ! Chaque opinion est bonne à entendre ! Cessons de combattre ce qui est différent ! Cessons de vouloir imposer notre vision des choses ! Il est temps d'apprendre la compréhension et à profiter de la richesse de la noosphère mondiale. Tendons l'oreille ! Écoutons ce que chacun a à dire et bâtissons un monde en tenant compte de nos erreurs passées.

«— Certains d'entre vous ont vécu ici durant la guerre. Ils ont vu ce qu'il était capable de faire en se serrant les coudes. Serions-nous ici à discuter si à l'époque personne n'avait osé mettre en branle une organisation parfaite qui n'attendait plus qu'une étincelle pour éclater ?

«— Si Nola est aujourd'hui un modèle, n'oubliez pas que c'est grâce à ces hommes et ces femmes qui sont sortis des sentiers battus, qui ont osé prendre des risques, aller là où personne n'avait été avant eux. Grâce à ces gens qui savaient ce que vivre ensemble voulait dire. Beaucoup d'entre vous semblent avoir déjà oublié le sacrifice des esprits. Mais je vous en prie : ne reniez pas leur message ! Continuer à récolter les graines qui ont été plantées lorsqu'il n'y avait plus d'espoir.

«— Il est temps d'aller de l'avant. Alors cessez de regarder sans cesse derrière vous. La nostalgie ne vous conduira à rien d'autre que ce que vous avez essayé de fuir.»

Il continua ainsi pendant près de deux heures. Marteuil était un homme relativement grand. Ces traits étaient tirés par de longues années de dur labeur. Pourtant sa voix était chaleureuse et douce.

Elle véhiculait une passion et une assurance sans faille. Sous son épaisse chevelure noire toute la mécanique cérébrale était en ébullition. De grosses gouttes de sueur commençaient à perler sur son front. Mais il ne semblait pas s'en accommoder. Au contraire son assurance s'affirmait davantage de secondes après secondes. Si aux premières minutes de son intervention beaucoup étaient partis, à présent tout le monde suivait son discours, intrigués et captivés par son argumentation.

J'avais bien du mal à cerner la portée de ses propos. Et pourtant, j'étais comme scotché au son de sa voix. Étrangement à l'écouter j'avais l'impression que des interrogations qui sommeillaient en moi refaisaient brusquement surface. J'étais fasciné. Non pas que ces idées étaient limpides ou extraordinaires, mais j'avais le sentiment qu'elles ouvraient une brèche dans un monde immobile. Je sentis tout mon être vibrer, résonner, tout comme lorsque Tride m'avait parlé.

Enfin, la conférence s'acheva. Et après quelques questions isolées. Tout le monde se dispersa sans trop s'apesantir sur le débat qui venait de s'achever. La fatigue accaparait encore tous les esprits. Comme la plupart, je rentrais dans ma petite chambre pour me reposer un peu.

Vers huit heures et demi je pris la direction du réfectoire. Il était déjà tard et la salle était bondée. Je trouvais finalement une place isolée dans un recoin de la pièce. Je commençais à attaquer ma portion de purée à l'écart de l'agitation de la foule.

Mes compagnons de pitance habituels avaient déjà fini de manger depuis longtemps et je ne me sentais pas trop d'humeur à venir m'incruster au sein d'un autre groupe ce soir là. Je prévoyais de manger rapidement et de retourner me coucher. La nuit m'aiderait peut-être à mettre mes idées au clair.

J'étais donc assis là à l'ombre d'un pot de fleurs lorsqu'une voix m'interpela :

«— Permettez-vous que je m'assoie ? »

Je bafouillais quelques mots pour signaler que la place était libre. Gabriel Marteuil vint ainsi s'installer face à moi :

«— C'est plein à craquer ici, commença-t-il par dire au bout de quelques instants.

— Oui cela ne désemplit jamais le soir. Nous sommes tout de même encore plus de 500 personnes ici.

— Au moins mangez-vous à votre faim.

— C'est exact. Nous n'avons pas trop à nous plaindre de ce côté là.

— Vous étiez là cette après-midi n'est-ce pas ?

— C'est encore exact. Mais il y avait beaucoup de monde à votre intervention.

— Certes, mais vous m'aviez l'air intéressé. Enfin... Vous me connaissez déjà mais je n'ai pas le plaisir de connaître votre nom.

— Didier. Didier Lizevicz.

— Et alors Didier que pensez-vous de tout cela ?

— J'avoue que je n'en sais trop rien. Il me semble que tout ne tourne pas forcément rond dehors. Mais ce n'est pas nouveau. Et d'un autre côté je ne pense pas avoir saisi toute la portée de vos idées.

— C'est parce qu'elles ont eu le temps de mûrir dans mon esprit mais pas encore dans le vôtre. Je ne suis pas un magicien capable de changer la face du monde d'un claquement de doigts. Je souhaite seulement pouvoir faire ouvrir les yeux d'un maximum de gens. Car ce n'est qu'ensemble que l'on peut faire bouger les choses.

— J'imagine que vous avez de bonnes raisons de le penser.

— Oh ! J'ai vu beaucoup de choses pendant la guerre. Des bonnes et des moins bonnes. Cela vous fait réfléchir. Et c'est cela qui m'a donné envie d'arpenter le monde pour tenter de le remettre d'aplomb à ma manière.

— Fort Romeu, ces mots étaient sortis de ma bouche sans que je ne m'en rende compte ?

— Pardon ?

— Vous, vous étiez à Fort Romeu, n'est-ce pas ?

- Vous n’êtes pas d’ici me semble-t-il ?
- Non je viens de Tchèque. Je ne suis arrivé ici qu’après la guerre.
- Il est surprenant de voir de nouveaux visages parler de Fort Romeu. Même ceux qui ont vécu ici pendant la guerre ne semble pas ce souvenir de ce que fut le Fort.
- Mais vous n’avez pas oublié vous ?
- C’est parce que ces mois passés là haut m’ont ouvert les yeux. Nous y avons appris à vivre différemment, à construire un nouvel espoir. C’est cette différence que je cherche à cultiver aujourd’hui. On ne construit pas un monde bon et juste sur des idées préétablies ou dictés par quelques uns. Mais au contraire en apprenant à comprendre celles des autres et en les intégrant dans le modèle. Compréhension et non pas répression.
- Si Fort Romeu fut ce que l’on prétend. Pourquoi n’en parle-t-on pas ?
- Cela en dérangerait certains de savoir que ce n’est que grâce à un groupe de jeunes illuminés que nous sommes libres aujourd’hui. Alors on évite les reconnaissances officielles. Et puis les esprits l’ont voulu ainsi.
- Les esprits ?
- Oui. Ils étaient six à avoir fait grandir notre communauté, à l’avoir fait vivre, à l’avoir défendue. Ce sont eux les vrais héros de cette guerre. Si Aldor est intervenu c’est grâce à eux. D’ailleurs Nola aurait été rasé il y a bien longtemps déjà sans leur intervention. Mais quand tout fut fini, ils ne voulurent pas que leur histoire ne s’ébruite. Ils craignaient que cela ne crée des débordements. Alors quand nous avons quitté le fort nous avons emporté leur secret avec nous. Tout comme tous ceux qui les avaient côtoyés. Les autres auront fini par les oublier dans la liesse. Et ils ne sont plus qu’un mythe douteux.
- Et qu’est devenu le fort ?
- Nous l’avons abandonné. Après la guerre, il nous était devenu inutile. A quoi bon vivre sous terre quand il y a temps à faire au dessus. Aujourd’hui les militaires l’ont repris.
- Vous avez tout abandonné la bas.
- Pas nos idéaux en tout cas. Pour le reste, il n’y a plus rien à y trouver. Certaines de nos recherches auraient sans doute intéressées le gouvernement, mais ce n’est pas d’outil de guerre dont tous ces pauvres âmes ont besoin aujourd’hui.
- Et les esprits ?
- Ils sont partis. Nul ne sait où. Mais ils sont quelque part et goûtent à un repos bien mérité. Peut-être ont-ils rejoint Aldor ou bien sont tout simplement retombés dans l’anonymat. Cela ne me surprendrait pas d’eux outre mesure. Quant aux autres habitants du fort ils ont repris la route à la recherche de leurs proches. Certains d’entre nous arpentent à présent le pays pour essayer de répandre le message que nous avons découvert dans la guerre. Pour que nos efforts ne soient pas vains et que l’on ne connaisse plus jamais cela.
- Et qu’allez-vous faire maintenant ?
- Je reprendrais la route demain pour Lille, où je tiendrais une conférence dans deux jours.
- Vous allez toujours seul ?
- Quand le hasard ne met pas un compagnon sur la route. Ma voie est malheureusement celle de la solitude.
- Seul pour rassembler les gens.
- Tel est pourtant le comble.
- Dans ce cas laissez-moi vous accompagner, lançais-je sans réfléchir !
- Pardon ?
- J’ai l’impression d’être inutile ici. Je travaille pour faire passer le temps. Mais tout cet immobilisme me pèse. Je ne sais pas encore si j’adhère à vos principes ou pas. Mais cela m’a fait réfléchir. Mes yeux s’ouvrent comme à l’orée d’un nouveau jour. La lumière est encore faible mais je sais que le soleil va se lever.
- Croyez-vous comprendre ce que je fais ?

— Je ne sais pas. Mais ce que je sais, c'est si les choses ne bougent pas il n'y aura pas de lendemain. Je le sens.

— Savez-vous ce que vous risquez dans cette quête ?

— J'ai déjà tout perdu durant la guerre.

— Cette fois c'est votre âme que vous risquez de perdre. Une vie de nomade et de solitude, je vous l'ai dit. Une vie de moquerie et de souffrance. Ce n'est pas demain que nous pourrons récolter les fruits de notre labeur. Nos enfants peut-être verrons naître un nouveau monde. Mais nous ne pouvons prétendre bouleverser plus de 2000 ans de culture. Sans compter que vous risquez de déranger le pouvoir et de vous faire bien des ennemis.

— Pourtant comme vous l'avait dit plus tôt, c'est à chacun d'apporter sa contribution pour que la machine puisse se mettre en branle.

— Vous avez l'esprit vif mon jeune ami. C'est une qualité, mais il faut en user avec discernement. Il se fait tard et nous sommes tous les deux fatigués. Nous en reparlerons demain.»

Cette nuit là je ne dormis presque pas. Les paroles de Tride et Marteuil s'entremêlaient dans mon esprit. Je ressentais un message, un appel, une vérité évidente dissimulée derrière tous ces discours, mais je ne savais pas encore ce dont il s'agissait. Je me surprénais encore à avoir suggéré d'accompagner Marteuil jusqu'à Lille. J'avais dit ça par réflexe pour combler le vide de la discussion. Pourtant il est vrai que je commençais à m'ennuyer fermement à Nola. Aider à la construction d'un bâtiment était une belle tâche. Mais elle s'accomplirait encore sans moi. J'avais la certitude qu'il y avait encore plein de gens dehors qui avait besoin d'aide. Une aide que je pourrais peut-être leur donner. Ici je me sentais à nouveau inutile. Je cherchais toujours ma voie. Mais cette fois une petite voix me disait que j'allais dans la bonne direction. Quelle ironie lorsque j'y repense aujourd'hui !

## Premiers incidents

«— Enfin un peu de calme !

— À qui le dis-tu ! Depuis notre départ de Nola, nous n'avons pas eu une seconde à nous !

— J'espère que l'on va enfin avoir l'occasion de rattraper le temps perdu. Après tout nous avons toute la vie devant nos à présent.

— Et encore plein de belles soirées comme celle-ci.

— Pour cela il va te falloir être persuasif mon cher...

— Dans ce cas je vais faire de mon mieux.»

Alexandre Tride était fidèle à lui-même. Le regard toujours aussi vif, discret mais toujours présent, le cerveau en pleine ébullition et jamais au dépourvu. Sa tenue était décontractée mes sérieuse. Une fine chemise droite assortie à un pantalon noire de geai. La chevelure généreuse mais ordonnée. Il arborait un large sourire et fixer tendrement la jeune femme assise face à lui, une jeune femme aussi séduisante que posée.

Dans la pâle lumière du restaurant ses boucles blondes prenaient des reflets châains et ses yeux luisaient telles deux pépites d'opales engoutissant tous les regards alentour. Pour l'occasion elle avait revêtu un chemisier jaune canari qui mettait encore plus en valeur son regard et une longue jupe droite mariée au pantalon de son compagnon. Elle lui retournait un sourire de plaisir et de quiétude intérieure.

Caroline Vanier avait été lieutenant de l'armée française durant la guerre. Elle avait fait la connaissance d'Alexandre au centre de recherche de Persoule où elle coordonnait des activités de recherche sur l'intelligence artificielle. Après la destruction du centre par les Kesh'ran, ils s'étaient retrouvés à Fort Romeu et tous deux étaient devenus des piliers du projet "patrouille d'argent". Ils avaient largement contribué à la victoire sur les Kesh'ran.

Depuis lors ils ne se séparaient plus. Vanier étaient retournée à la vie civile dès que la paix fut revenue. En fait elle avait échappé de peu à la cours martiale pour mutinerie. Mais sa contribution dans la lutte contre l'envahisseur avait finalement plaidé en sa faveur.

Le jeune couple était resté de longs mois à Nola où ils avaient participé à la mise en place des nouvelles infrastructures du camp. Puis Tride avait obtenu deux postes au CER au services des relations humano-aldorandes et ils avaient rejoint Versailles pour aborder de nouveaux défis. Après de longs mois de labeurs et de sacrifices, ils gouttaient enfin à un peu de repos.

Après les frasques de leur vie à Fort Romeu, ils cherchaient désormais la tranquillité et la discrétion. Leur position politique et leurs actions au cours de la guerre avait dérangé bien des personnes hauts placées et ils aspiraient à présent à plus d'intimité.

Ils avaient renoncé à arpenter les routes comme certains de leurs anciens compagnons pour se tourner vers la diplomatie. Ils continuaient d'espérer secrètement que la collaboration de la Terre à la Concorde changerait les mentalité et ouvrirai la voie à une nouvelle vie prospère et respectueuse des idées de chacun.



Ils s'étaient installés dans un petit appartement attenant au château de Versailles. Le quartier plus ou moins épargné par les combats était redevenu habitable au profit de quelques menus travaux et le CER avait choisi d'en faire son antenne en France. Les deux tourtereaux voyaient là l'occasion de recommencer une nouvelle vie. À commencer par un mariage dès que la situation globale se serait améliorée. En attendant il s'amusait à jouer au parfait petit couple. Caroline avait retrouvé une pizzeria encore en activité, et Alexandre était parvenu à dénicher quelques habits de soirée dans les caves du château. En tenue de gala ils s'étaient donc offert un dîner au chandelle. Leur première véritable soirée en amoureux depuis leur rencontre.

«— J'ai entendu dire que les jardiniers avaient réalisé des miracles dans les jardins du palais. Que dirais-tu d'une petite promenade au clair de lune après le dîner ?

— Je dirais qu'il est bien imprudent de se balader dans le noir avec un inconnu.

— Ça tombe bien, j'ai gardé mes papiers sur moi.

— Ah bon dans ce cas je m'incline. Mmmmh.

— Tu as l'air pensif.

— Je me demande s'ils seront aussi beaux que les jardins de Fort Romeu.

— La nature est toujours belle quand on prend le temps de la regarder. Je te regarde en cet instant et j'en ai la preuve.

— Tu ne m'auras pas par la flatterie. Il faudra te montrer beaucoup plus convaincant.

— Tu sais me motiver.

— Dis-moi, n'as-tu pas parfois la nostalgie du fort ?

— Un peu si. Je repense souvent aux gens qui y vivaient, à leur solidarité, à leur rêve. Mais je me dis qu'on ne peut pas éternellement vivre sous terre. Et qu'aucune lumière artificielle ne pourra jamais remplacer le soleil.

— Tu as raison. Et puis on ne peut vivre replier sur soi-même. Mais je regrette que le monde extérieur ne puisse vivre la même expérience.

— Cela viendra un jour, j'en suis convaincu.

— Il va encore falloir que l'on travaille alors...»

Au même instant un "bip bip" persistant vint interrompre leur tête à tête. Ils échangèrent un regard de dépit. Tride sortit finalement à regret un téléphone portable de sa veste.

«— Oui, je vois. Très bien nous arrivons tout de suite.

— Que se passe-t-il ?

— Je n'en sais rien exactement mais une cellule de crise a été ouverte à la Régentia à Dublin. Tout le CER semble être en ébullition, y compris le bureau de Versailles. Et nous sommes conviés à la grande fête.

— Décidément, aurons-nous seulement une fois une soirée à nous ?»

Ils appelèrent le serveur et Tride régla la note.

Alors qu'ils se levaient, un homme, la trentaine, enveloppé dans un imperméable gris s'approcha d'eux. Son visage demeurait masqué par le bord de son chapeau. Sa voix était rauque et sèche.

«— Vanier et Tride ?

— Oui, à qui avons nous l'honneur ?

— Peu importe. Mon nom ne vous dira rien et je suis pressé. J'ai un message pour vous de la part d'Hæva. Il semblerait qu'il se trame des choses pas très claires. Soyez à la sortie des Écuries royales demain soir vers vingt deux heures, nous en reparlerons.»

Le messenger disparut comme il était apparu. Il s'était volatilisé dans un coup de vent. Personne dans le restaurant ne lui avait vraiment porté attention.

«— Pourquoi un gardien voudrait-il nous parler ?

— Je n'en sais rien. Mais nous ferions mieux de nous dépêcher. Quelque chose me dit que nous n'allons pas tarder à en apprendre davantage.»

Ils arrivèrent au palais à peine vingt minutes plus tard. La sécurité avait été renforcée et les entrées étaient filtrées avec minutie. Dès leur arrivée ils furent conduits dans un petit cabinet, où un

conseiller du Régentia et d'autres diplomates les attendaient. Personne ne semblait vraiment connaître les raisons de cette petite réunion improvisée. Mais l'atmosphère était tendue, chacun craignant une mauvaise nouvelle.

Les aiguilles de la grande horloge martelaient les secondes d'un tic tac régulier qui résonnait dans toute la pièce. L'atmosphère était pesante et personne ne disait mot. Un à un les conseillers arrivaient, tous les traits tirés et préoccupés. Les minutes semblaient durer des éternités.

La nuit était déjà tombée depuis longtemps lorsqu'enfin, une dernière personne arriva. La porte du cabinet fut refermée avec précaution. Des membres de la sécurité s'étaient placés à l'extérieure de la pièce et sous chaque fenêtre. Visiblement rien de ce qui allait être dit ce soir là n'aurait dû être divulgué au public. La petite conférence commença sur un ton de requiem :

«— Mesdames, mesdemoiselles, messieurs merci d'avoir répondu aussi promptement à cet appel. Je ne peux que déplorer les circonstances qui nous amènent à être rassemblés ici ce soir. La tâche m'incombe... La tâche m'incombe malheureusement... de vous annoncer une triste nouvelle... Frédéric Colt est mort... il y a tout juste trois heures...»

Le conseiller n'eut pas le temps de finir sa phrase. Un murmure de stupéfaction se propagea dans l'assemblée. Cette dernière phrase avait eu l'effet d'une bombe. Le général Colt était l'un des fondateurs du CER, et il avait longtemps siégé comme chef d'État Major à Versailles. Il connaissait et avait participé au recrutement de pratiquement tous les convives de cette réunion tardive. Il avait bâti avec eux le projet de reconstruire le vieux continent sur des bases saines. Il avait toujours formulé le rêve de faire de la Terre une grande planète de la Concorde. Il avait toujours gardé sur le cœur la cinglante défaite de l'occupation kesh'ran. Il s'en était toujours voulu de ne pas avoir su prévenir les massacres qui avaient suivi. Pourtant il avait aussi été l'un des grands artisans de la libération par ses choix stratégiques et militaires. Mais il ne cessait depuis de culpabiliser et n'avait plus qu'une seule idée en tête pour se racheter aux yeux de Dieu : bâtir la Paix, une grande paix universelle, entre tous les peuples, toutes les races, tous les univers. Il avait symbolisé ce rêve, lui avait donné corps. Personne n'osait croire à une disparition si brutale, lui la force tranquille de la rébellion.

Tout le monde l'appréciait pour les nombreux efforts qu'il avait entrepris dès son accession à la tête du Regentia. Il était devenu un modèle de droiture, un bras solide sur lesquels les plus démunis pouvaient encore s'appuyer pour croire en des lendemains meilleurs. Ces réformes étaient longues et imparfaites, mais il représentait l'espoir. La seule annonce de sa mort aurait suffi à replonger des milliers de personnes dans le désarroi. Plus qu'un chef politique s'était un guide qui venait de s'éteindre.

La voix du jeune porte parole tremblait elle-même d'émotion. Louis Salvetière avait été l'un des plus proches collaborateurs de Colt depuis des années. Il avait commencé à son service comme simple secrétaire alors que le général n'était encore que simple conseiller à la Défense. Il l'avait ensuite suivi lorsque Colt fut nommé à la tête des armées françaises. Il avait travaillé avec lui aux premières heures de l'assaut extraterrestre. Il avait partagé ses craintes et ses remords. Louis Salvetière aurait pu quitter le service et rejoindre les siens lorsque le poste de commandement de Versailles avait dû être abandonné. Mais il avait choisi de suivre Colt jusqu'à Dublin, jusqu'à la libération.

De simple secrétaire il s'était au fil des mois mué en fidèle conseiller. Il vouait à son employeur une admiration sans borne et avait toujours cru que ce vieil homme respectueux des traditions était voué à une grande destinée. Au lendemain du retrait des Kesh'ran, il l'avait encore suivi lors de la fondation du CER. Il conservait toujours une très haute estime pour le chef du Regentia et c'est d'ailleurs lui qui l'avait convaincu d'accepter la présidence du conseil. Fidèle parmi les fidèles, Salvetière venait juste d'être nommé à Versailles comme représentant du Regentia en France. La mort du Général lui pesait ouvertement. Il prit pourtant sur lui de poursuivre :

«— Il a été victime en début de soirée d'une attaque cérébrale violente. Les médecins ont tenté de le ranimer mais sans succès. Après avoir passé trois heures dans le coma, il est décédé à l'hôpital

central de Dublin. Les raisons exactes de la crise demeurent mystérieuse. Mais on murmure qu'il aurait contracté une sorte de virus.

— Un virus ? Quel genre de virus ?

— Ceci n'est pas encore très clair. Tout ce qu'on nous pouvons affirmer pour l'instant est qu'il s'agit d'une variante d'un virus d'origine extraterrestre, dont plusieurs de nos ressortissants sur Aldor ont déjà été victimes.

— D'autres victimes ?

— Jusqu'à présent il n'y avait pas eu de mort, tout au plus quelques indispositions passagères. Les spécialistes attribuaient cela au mal de l'espace. Aucune raison de paniquer. Mais cette fois c'est différent.

— Est-il possible que le virus est muté au contact de la Terre ?

— Nous n'écartons aucune possibilité.

— Et qu'en pense les Aldorans ?

— La Concorde ne s'est pas encore prononcée. Mais des sommités de la médecine des différents mondes membres vont se réunir au plus vite pour débattre de la question.

— Connaît-on l'origine de la souche virale ?

— Il s'agirait d'une variante d'un virus aldoran. Une espèce de grippe locale. Mais nous n'en savons pas plus pour le moment. Il aurait pu arriver sur Terre à bord de l'un de leur vaisseau cargo.

— Doit-on craindre une épidémie ?

— C'est ce qu'il va nous falloir établir au plus vite. Mais vous comprendrez aisément que pour l'instant nous devons éviter toute psychose parmi la population.

— Les autres membres du Regentia sont-ils déjà au courant ?

— Ils ne vont plus tarder à l'apprendre. L'amiral Wilkins a abrégé sa tournée galactique. Il devrait être de retour dans quelques jours pour assurer l'intérim en attendant une nouvelle nomination à la tête du Regentia. En attendant, nous devenons prévenir tout mouvement de panique. Aucune annonce officielle n'est prévue pour le moment.

— À mon avis cela n'est pas aussi simple que cela, chuchota Vanier à l'oreille de son compagnon.

— Tu as raison, pourquoi ce virus n'aurait pas atteint les premiers atlantes lors de leur migration ?

— Excellente question. À moins que cela fasse aussi parti des souvenirs qui se sont perdus dans l'histoire. Mais comment se fait-il que Colt en soit la première victime. Il avait l'air de plutôt bien se porter ces dernières semaines.

— A mon avis ce gardien au restaurant en savait plus long que quiconque ici.

— Si seulement nous avions un moyen de contacter les autres.

— Attendons demain soir.»

Après avoir une nouvelle fois fait le point sur la discrétion nécessaire au règlement de cette crise, et la répartition des tâches de chacun, la réunion fut close. L'objectif premier était d'isoler la souche virale responsable de la mort de Frédéric Colt et de comprendre quand et comment il avait pu être contaminé.

La nouvelle tomba à peine vingt-quatre heures plus tard. La presse avait eu vent de l'affaire et annonçait le décès du président du Regentia. La source de la fuite ne fut jamais découverte et très rapidement plus personne ne s'y intéressa.

Les problèmes pathologiques furent aussitôt montrés du doigt. Devant cette mystérieuse maladie tout le monde craignait d'être à son tour victime. La psychose se répandit rapidement.

Le simple fait de côtoyer un extraterrestre effrayait le trois quart des habitants. Pouvaient-ils croiser dans la rue ? Travailler avec eux ? La nourriture offerte pas les mondes alliés était devenue suspicieuse. La moindre infection faisait craindre le pire et le malade était aussitôt placé en quarantaine, lorsqu'il n'était pas tout simplement abandonné à son sort de peur d'une contagion.

Bien qu'il n'y ait eu qu'un cas avéré, tous les journaux et tous les voyageurs colportaient la nouvelle. De bouche à oreille en téléphone arabe, la désinformation progressa plus rapidement que les annonces officielles. Il fallut toute l'habileté diplomatique des aldorans et des conseillers de Colt pour apaiser les craintes et rassurer les foules. Malgré tout la peur de ce mystérieux virus était devenue la nouvelle source de toutes les préoccupations.

Et s'il ne s'agissait pas simplement d'une maladie, mais d'une nouvelle attaque pernicieuse contre la Terre. ?

Dès la sortie des premiers journaux, le CER annonça le retour anticipé de l'Amiral Wilkins. Fidèle collaborateur de Colt, il avait été l'un des grands partisans du programme du défunt. Durant la guerre il fut tour à tour chef de l'État Major irlandais puis commandant en chefs des forces alliées en Europe.

Il venait de passer six mois en tournée galactique auprès des ambassadeurs aldorans. Il devait faire le tour des différents mondes de la Concorde afin de découvrir ces mondes et de leur présenter la Terre. Il revenait en parfaite santé après avoir côtoyé de nombreux extraterrestres et passé plusieurs semaines sur Aldor. Il était la preuve vivante qu'il n'y avait pas lieu de craindre une épidémie à l'échelle de la planète. Le mystère demeurait cependant entier.

Dans ce climat de suspicions et de doute, la tension remonta rapidement d'un cran ; les quelques opposants à la Concorde en profitèrent pour refaire parler d'eux. Tout ceci n'était pour eux qu'une nouvelle preuve que nous ne pouvions vivre avec des voyageurs de l'espace.

Mais nous n'étions pas encore au bout de nos peines. Le 6 mai, soit à peine une semaine plus tard, les media lâchaient une nouvelle bombe. Suite à des malaises dans son entourage au cours de sa tournée, Wilkins aurait demandé une étude épidémiologique auprès du CER seulement deux mois plus tôt. Celle-ci aurait conclu à des risques non négligeables pour la population humaine un mois avant le décès de Colt. Mais Wilkins, fervent partisan de la Concorde, aurait dissimulé les résultats de cette enquête, prétextant qu'elle était incomplète et que ces collaborateurs étaient tous rétablis.

Toujours en transit, le principal intéressé n'eut pas l'occasion de se défendre ou même de démentir. Lorsqu'il arriva enfin sur Terre sa crédibilité était déjà attaquée de toute part. Ses détracteurs s'en donnèrent à cœur joie, tandis que beaucoup, sentant le vent tourner, n'osèrent prendre sa défense. Le soutien des ambassadeurs aldorans ne lui fut d'aucun secours. Désormais beaucoup trop de gens n'avaient plus confiance en lui.

La psychose ne pouvait être exorcisée que d'une seule manière. Il lui fallait un coupable. Et Wilkins était tout trouvé. À vrai dire, les membres du Regentia n'avaient plus la côte. Ils avaient cherché à dissimuler les événements à la population et s'attiraient eux-aussi les foudres de l'opinion publique. Toute l'équipe dirigeante avait perdu sa crédibilité en à peine deux semaines. Et tout ce qu'ils avaient œuvré pour le salut de leurs concitoyens était déjà oublié.

Il est long et difficile de monter dans la lumière, de gagner l'estime et la confiance des gens. Mais il est si facile de retomber de son piédestal et d'être traîné dans la boue par les amis d'hier.

Étant données les circonstances Wilkins préféra retirer sa candidature à la présidence du Regentia et se garda de faire tout commentaire sur la succession de Colt. Il ne voulait en aucun cas jeté le discrédit sur ses derniers amis. Mais nombres de hauts conseillers durent l'imiter pour éviter une insurrection. Leurs opposants se frottaient déjà les mains de ce coup de pouce du destin. Une enquête fut néanmoins ouverte pour élucider les responsabilités de chacun. Mais elle s'enlisa rapidement et n'aboutit jamais.

L'opinion publique ne réclamait pas des réponses ou un procès mais un grand coup de balai dans une administration qui l'avait convaincue de sa corruption et de sa trahison.

Petit à petit un groupe de dissidents émergea du CER pour calmer et rassurer la population. Ils promirent de meilleurs contrôles des importations, une étude plus poussée de la maladie, et plus que tout une plus grande transparence vis-à-vis des relations au sein de la Concorde. Dans un

monde à la recherche de nouvelles valeurs et de nouveaux points de repère, ils ne tardèrent pas à gagner la sympathie de la majorité.

Et c'est ainsi que le Général Puillaut arriva à la tête du Régentia. Présenté comme un véritable héros de la guerre, celui qui avait repoussé la plus violente offensive Kesh'ran autour de Paris arriva en véritable sauveur. Soucieux du bien-être de chacun, de la sécurité des nations du CER, et de préserver les intérêts humains au sein de la Concorde, il véhiculait des idées à la mode, un discours rassurant, à la portée de tout le monde. Il faisait figure de bouée de sauvetage dans un climat de tempête.

À peine arrivé à la tête du CER, il ne tarda pas à prendre des mesures draconiennes. Il réorganisa rapidement la structure du Régentia, nommant ses plus fidèles collaborateurs aux postes clés. Il prit soin d'évincer les derniers vestiges de l'administration Colt ainsi que les sympathisants de Wilkins. Les uns disparurent de la scène politique tandis que les autres se retrouvèrent nommés à des postes-placards, d'où ils ne pourraient déranger ses propres ambitions. Son discours était clair : des erreurs avaient été commises, il était maintenant temps de repartir de zéro.

Tout d'abord la sûreté du CER avait été trop négligée depuis la paix. Tous les systèmes de défense reposaient sur le soutien d'Aldor et de la Concorde, ce qui était contraire à la souveraineté nationale. Aussi le nouveau Regentia entreprit de rediscuter des accords de défense mutuelle et relança une politique d'armement. Il était capital de pouvoir nous défendre par nous-mêmes. Naturellement les aides aux zones les plus sinistrées en pâtirent. Mais telle était la rançon de la sécurité de tous.

Puillaut militait pour une plus grande autonomie du CER et une recentralisation des prises de décision. L'ampleur des travaux de reconstruction ne pouvait laisser place à trop d'initiatives locales isolées ; il était préférable de tout coordonner depuis Dublin avec une vision plus globale de la situation. La reconstruction devait être pensée dans son ensemble et selon une démarche bien pensée par des spécialistes.

Ainsi en l'espace d'un mois tout le paysage politique et administratif du CER fut chamboulé. Quoi qu'il en soit, les décisions de Puillaut rassuraient la population. Elles proposaient des solutions là où Colt avait tardé à réagir. Elles suggéraient des actions là où auparavant planait le doute. La confiance renaissait au sein des États membres. Et la place du CER dans le nouvel ordre mondiale cru de plus bel dans le même temps. Pour la première fois en plus de cinquante ans l'Europe redevenait le centre de la vie économique mondiale. Ce qui ne manqua pas d'attirer l'attention de ses voisins.

## Une unité d'élite

Le soleil déclinait lentement en cette fin d'après-midi, caressant les arbres de ses rayons dorés. Une légère brise d'est portait un murmure apaisant. Tout était réuni pour un dernier hommage respectueux. Même les oiseaux s'étaient tus pour l'occasion. À perte de vue l'horizon était masquée par des dizaines de pèlerins venus signifier un dernier salut à leur berger. En contrebas, un petit groupe de proches étaient réunis autour de la dernière demeure du Général Colt. La cérémonie se voulait sobre mais il aurait été difficile de la rendre plus intime. Le prêtre fit une longue éloge funéraire du défunt. Nombres dignitaires terriens ou extraterrestres se succédèrent ensuite pour le bénir. Une très forte émotion se dégageait du petit cimetière de St Maure. Colt avait en effet souhaité être inhumé dans sa ville natale. Modeste il était né, modeste il souhaitait reposer dans l'éternité. Les fleurs succédèrent aux larmes et aux discours. Tandis que les anciens frères d'arme entreprenaient de refermer la tombe, le cortège commença à se disperser en silence.

Le Général Puillaut avait fait le voyage. Il resta un instant à contempler les montagnes de fleurs déposées autour de la tombe. Puis il se retourna en direction de la rue. Il ne remarqua pas tout de suite la silhouette qui s'approchait de lui :

«— Triste perte, n'est-ce pas ?»

Puillaut fit volte face :

«— M. Masson ! Quelle surprise ! Je ne m'attendais pas à vous voir ici !

— Je souhaitais moi aussi rendre un dernier hommage au général, un homme brillant.

— Certes. Mais vous vous êtes fait rare ces derniers temps. Je vous croyez mort.

— Disons que j'ai pris quelques congés sabbatiques.

— Et vos amis, sont-ils aussi de la partie ?

— Non ils avaient malheureusement à faire. Je les représente donc aussi.

— Enfin, une bien grande perte vous avez raison.

— Tout dépend pour qui...

— Que voulez-vous dire ?

— Que Colt gênait bien des ambitions. Sa mort aura rendu service à bien du monde.

— Et que voulez-vous insinuer ?

— Que l'hypocrisie ne marche pas avec tout le monde général.

— À votre place je ne me ferais pas aussi impertinent. Un seul mot de moi et vous pourriez avoir bien des ennuis.

— Je vois que vous n'avez guère changé depuis notre dernière rencontre.

— Vous non plus. D'ailleurs vous n'auriez même pas dû pouvoir m'approcher aussi facilement.

— N'oubliez pas que je ne suis pas du genre de ceux qu'on l'on arrête aussi facilement. Mais rassurez-vous si j'avais véritablement essayé de vous tuer, il y a bien longtemps que vous ne seriez plus des nôtres.

— Vous ne devriez pas avoir une si haute opinion de vous mon cher Masson. Cela pourrait vous jouer des tours.

— N'ayez crainte je sais prendre soin de moi-même. Mais une chose est sûre, je compte bien en apprendre plus sur les raisons de la mort de Colt.

— L'enquête a déjà abouti il me semble.

— Oui et au passage Wilkins a été éliminé. Mais je reste sceptique. Il demeure bien des zones d'ombres autour de ce soi-disant virus. Sans parler de la mystérieuse enquête de Wilkins. Et les journalistes furent bien vite informés.

— Vous êtes donc toujours le même, incapable de voir où se situe l'intérêt de l'humanité.

— Jusqu'à présent, je ne me suis guère trompé. Et je compte bien continuer en ce sens.

— Tout le monde commet des erreurs pourtant.»

Masson ne répondit pas. Les deux hommes échangèrent un regard froid. Les gardes du corps de Puillaut comme brusquement sortis de leur torpeur remarquèrent enfin le curieux personnage debout à côté de leur employeur. Ils voulurent aussitôt intervenir, mais Puillaut leur fit signe de rester à l'écart :

«— Cessons donc ces vieilles querelles stériles. Je suis ravi de vous revoir. J'avais justement à vous parler. J'ai besoin d'hommes comme vous, de véritables leaders.

— J'aspire à plus de tranquillité à présent.

— Toute quiétude a son prix. Je ne repars pour Dublin que demain soir. Je ferais tout d'abord un crochet par Versailles dans la journée. Venez donc me voir à cette occasion, nous parlerons plus calmement.»

Il avait dit cette dernière phrase sur un ton résolument autoritaire. Sur quoi, il hâta le pas et remonta en voiture. Masson resta debout et regarda le véhicule s'éloigner avec son escorte. Puis sans détourner son regard du petit point noir filant sur la route :

«— Baggord, c'est un plaisir de vous revoir.»

Sortant de derrière un tronc d'hêtre ayant résisté aux ravages des combats, un homme d'un âge avancé avança lentement mais d'un pas ferme en direction de Masson. Il portait un long bâton de pèlerin. Mais c'était ouvertement plus pour la forme que pour s'y appuyer :

«— Je vois que vous ne relâchez jamais votre vigilance, mon jeune ami.

— C'est un luxe que je ne peux malheureusement pas me permettre. Surtout par les temps qui courent.

— Je me doutais bien que vous seriez là pour rendre un dernier hommage à Colt.

— C'était un homme de bonne volonté. Il avait ses travers mais aspirait à un monde meilleur pour tous.

— Cela prend du temps et n'est jamais sans risque.

— Qu'en pense Aldor ?

— Tout ceci n'est pas très clair. Ces problèmes pathologiques n'auraient jamais dû se déclarer. Nous n'avons jamais vu cela. Il se passe autre chose dans l'ombre.

— Oui et je suis convaincu que Puillaut n'est pas tout blanc dans cette affaire.

— Soyez prudent mon garçon, l'ambition est dangereuse chez un homme puissant. Il ne manquera pas de vous éliminer si vous lui mettez des bâtons dans les roues.

— Mais si nous ne faisons rien, personne ne le fera à notre place.

— Méfiez-vous tout de même de lui. Il a plusieurs cordes à son arc à n'en pas douter. Il ne se serait jamais lancé dans ce genre d'aventure sans de bonnes garanties.»

De loin ce conciliabule était plutôt surprenant. D'un côté un personnage sans âge, vêtu d'une longue robe blanche, coiffé d'un chapeau du XVIIIe siècle, et appuyé sur un long bâton à l'extrémité proéminente. De l'autre un homme de petite taille, la vingtaine emmitoufflé dans un long manteau brun. Une aura de mystère se dégageait de ce couple hors norme. Rien ne laissait transparaître leur véritable identité. D'un côté Baggord, premier émissaire Aldor sur Terre, celui sans lequel Aldor ne serait jamais intervenu pour chasser l'envahisseur Kesh'ran. De l'autre Paul

Masson, alias Keldon l'esprit de l'eau, l'un des six héros de Fort Romeu, par qui la lumière était revenue sur Terre. Mais de toute façon les derniers pèlerins passaient leur chemin sans même leur prêter attention. Ils ne remarquaient même pas leur présence.

L'aube se levait sur la vallée. La fraîche rosée du matin répandait de subtiles nuances de verdure et de fleurs. Un petit sentier sortait du bois. Il baignait dans les rayons orangés d'un soleil encore bas sur l'horizon. En bas du chemin, les premiers contrefort du château de Versailles.

Le fleuron du patrimoine français avait beaucoup souffert durant la guerre. Ses jardins, autrefois célèbre dans le monde entier, avait été ravagés. De nombreuses sculptures n'avaient pas survécues aux bombardements et la galerie des glaces n'était déjà plus qu'un lointain souvenir. Les premières rénovations commençaient à peine à porter leurs fruits. Mais il y avait tant de travaux plus important à réaliser qu'ils avançaient à petits pas. Toutefois c'est ce haut lieu que le CER avait choisi pour son implantation en France. Il était le symbole d'une grandeur passée, et d'une longue résistance. Longtemps l'état major français avait défendu son poste de commandement avant de se replier sur Dublin dans les heures les plus sombres de l'invasion.

Durant son séjour à Versailles, Puillaut s'était installé dans un ancien bureau du cardinal Mazarin :

«— Général, M. Masson vient d'arriver.

— Très bien. Faites le entrer. Mon cher Masson je savais que vous viendriez.

— Il est clair que nous n'avons pas eu le temps de finir notre petite discussion. Cela aurait été dommage.

— Pas de problèmes nous avons toute la nuit devant nous.

— Il y a encore beaucoup de questions qui me taraudent.

— Dans ce cas je vous écoute.

— Que pensez-vous de la mort du Général Colt ?

— Ma fois j'estimais mon collègue. Mais si les mesures adéquates avaient été prises cela aurait pu être évité.

— Et comment expliquez-vous qu'il soit la seule victime de cette maladie ? D'autant plus qu'il n'a pas quitté la Terre.

— Écoutez, vous comprendrez que pour éviter la psychose nous n'avons pu ébruiter d'autres cas.

— Parmi nos ambassadeurs à la Concorde !

— Pas seulement...

— Admettons. Mais cela fait beaucoup de proches collaborateurs de Colt.

— C'est Colt qui les avait choisis. Que puis-je vous dire d'autre.

— Wilkins qui quitte l'avant scène c'est tout le système Colt qui s'écroule. Vous ne croyez pas que son accusation fut un peu précipitée.

— Le peuple a besoin d'un homme de confiance. Wilkins n'avait plus cette confiance. Il n'aurait pas pu réunifier toutes les nations.

— Vous parlez de réunifier et vous relancer les programmes d'armement.

— Nous ne pourrons pas toujours dépendre d'Aldor. Et la guerre a pointé les lacunes de nos systèmes de défense. Colt avait négligé ce détail avant l'invasion et il continuait à le faire.

— Toutes ces horreurs ne vous ont donc pas suffit.

— Voyons ! Voyons ! C'est la paix que je veux tout comme vous. Mais si nous sommes capables d'affirmer notre force, personne ne voudra plus nous envahir et il n'y aura plus de guerre.

— La violence appelle la violence.

— Je suis content que vous ameniez ce sujet. C'est pour cela que je voulais vous voir.

— Vous perdez votre temps avec moi. Et vous le savez.

— J'ose espérer que non. Vous et vos amis avaient bâti de belles choses pendant la guerre. Tant de choses qui se sont perdues.



- C'est le lot de toutes les guerres.
- Vous avez toujours refusé de dévoiler tous les secrets de votre patrouille d'argent.
- Nous avons nos raisons.
- Mais aujourd'hui qu'en reste-t-il ? Il n'y a plus d'envahisseur. Alors pourquoi ne pas faire profiter à tous de vos travaux.
- Il n'en reste rien de toute façon, les derniers combats ont tout réduit à néant.
- Pourtant le fort fut relativement épargné. Mais il ne reste pratiquement aucune trace de vos recherches.
- Je n'y étais plus, je ne saurais dire. Si vos hommes n'ont rien trouvé, c'est que le reste a disparu.
- Vous jouait sur les mots.
- Il faut croire que je fréquente la diplomatie depuis trop longtemps.
- Et ce la est tout à votre honneur. Vous êtes un meneur. Vous l'avez déjà prouvé par le passé. Laissons de côté nos différents. Ensemble nous pourrions accomplir tant de grandes choses.
- Je regrette mais je n'adhère pas à vos idées.
- La balance des idées est le moteur de la démocratie. Soit, mais je voudrais que vous rejoigniez mon équipe pour constituer une unité d'élite.
- Une unité d'élite.
- Une sorte de garde communautaire, chargée de faire régner la paix.
- Je n'ai pas vocation à former des machines à tuer.
- Vous ne comprenez pas ! Vous avez beaucoup à apporter à notre cause.
- Sauf que je ne souscrit pas à cette cause.
- Votre obstination devient ennuyeuse. Vous allez le faire, car c'est la volonté du Régentia.
- J'a déjà refusé de me plier à vos méthodes une fois. Et je recommencerais s'il le fallait.
- Serait-ce une menace ?
- Ça veut dire que je m'opposerais à toute décision que je jugerais néfaste au nouvel ordre établi.
- Me défier c'est défier le CER. Dans ces temps difficiles ce n'est pas de bonne augure.
- Vous me menacez à votre tour là.
- Je peux faire bien plus que cela. Alors je vous conseille de coopérer.
- Je crois que j'ai eu tort de croire que l'on pouvait encore vous raisonner. Au revoir.
- M. Masson vous ne partirez pas d'ici sans mon autorisation.
- Pourtant je ne pense pas avoir de compte à vous rendre.
- Au contraire je peux vous faire arrêter pour conspiration.
- C'est ridicule. Personne ne vous croira.
- Mais comme vous l'avez si bien fait remarquer, c'est moi qui fait la loi maintenant. Et Colt n'est plus là pour vous protéger.
- Vous êtes fou Puillaut.
- Mais j'ai le pouvoir. Arrêtez-le, ajouta-t-il dans l'interphone.
- Vous ne savez pas ce que vous faites.
- Oh que si. Vous êtes bien trop faible pour vous en prendre à des innocents. Alors vous ne ferez rien.
- Ce n'est que le début Puillaut. Je ne vous laisserez pas ruiner tout ce que vos prédécesseurs se sont efforcés de bâtir.»

La garde rapprochée de Puillaut arrêta Masson à la porte du bureau. Il fut enfermé dans une arrière salle du palais sous surveillance renforcée. On l'accusa de trahison envers le CER, d'avoir ouvertement menacé de faire tomber le Régentia, d'avoir fomenter un attentat à l'encontre du conseil.

Il fut déclaré qu'il n'était sans doute pas seul, qu'il ne supportait pas de ne pas être le centre du monde. Il était clair que lui et ses complices avaient décidé de ruiner toutes les actions du CER. Puillaut avait décidé de le briser jusqu'à ce qu'il accepte de coopérer.

Keldon avait affronté les Kesh'ran. Ses pouvoirs dépassaient de loin l'entendement du général. Mais malgré tout il ne fit rien pour s'évader. Il ne voulait surtout pas donner raison à Puillaut.

## Les grands jardiniers

Le soleil avait succédé au déluge. La pluie avait lavé et nourri la terre et les cultures. A présent le soleil leur apportait son énergie et sa chaleur. À des kilomètres à la ronde de petites cabanes avaient poussé comme des champignons. Des files interminables d'hommes et de femmes en jaillissaient comme un torrent s'ouvrant à la lumière.

La communauté agricole de Timisoara arrivait à maturation. Depuis de longs mois les survivants de la région avaient repris les pelles et les pioches. Pour eux le constat était simple : ce qui importait avant tout était de pouvoir nourrir tout le monde, et de parer aux premiers soins. Aussi avait-il délaissé les grands travaux de constructions de leurs voisins occidentaux pour s'adonner aux travaux de la terre. Ils se contentaient de quelques petites bâtisses de briques dont les toits n'étaient que des bâches recouvertes de paille.

Ils privilégiaient les légumes, et l'élevage, qui leur offraient leur pain quotidien. Pendant que les uns s'activaient aux travaux des champs et à la cueillette de la vigne, les autres rassemblaient divers plantes et herbes. La médecine ancestrale retrouvait une nouvelle vigueur. Les anciens avaient appris aux plus jeunes qui à leur tour retrouvaient les vertus thérapeutique de leur terre.

Grâce à ce système, ils parvenaient à s'organiser avec une certaine autonomie. La communauté s'agrandissait lentement au même rythme que les infrastructures et l'on envisageait enfin la construction de demeures plus confortables pour la fin de l'année. Pour le reste, et notamment quelques rares urgences chirurgicales, un cordon sanitaire avait été ouvert avec l'hôpital de campagne du CER situé une centaine de kilomètres au nord.

Petit à petit les membres de la communauté retrouvaient l'espoir qui leur avait si longtemps fait défaut. Les horreurs de la guerre abandonnaient les cauchemars des plus jeunes. La vie reprenait enfin le dessus.

Depuis quelques semaines une étrangère était arrivée de l'Orient. Pourtant elle était définitivement occidentale. Elle se faisait appeler Sylvie mais restait très discrète en ce qui concernait elle-même. Elle disait qu'elle avait beaucoup voyagé et continuait à apporter un peu de son aide là où elle était la bienvenue. Quoi qu'il en soit, les premières récoltes avaient connu un grand succès depuis son arrivée, comme si elle apportait avec elle tout la fertilité du monde. Elle pouvait passer des heures à errer aux milieux des plantations, à observer les plants, à écouter les murmures du vent, ou encore à humer la terre. Elle donnait souvent des conseils aux agriculteurs, leur montrant diverses astuces pour améliorer leurs résultats. Elle leur apprit de nouvelles techniques et leur ouvrit de nouveaux horizons. Les premiers agrumes devaient faire leur apparition à l'été au côté des fruits plus traditionnels.

Du haut de son mètre soixante-dix elle dégageait une forte impression de sérénité et d'assurance. Son visage était fin et délicat, miroir d'une grande beauté aussi bien intellectuelle que physique. Sa longue chevelure noir volait au vent et retombait dans le creux de ses omoplates. Sa silhouette

richement sculptée se détachait souvent le soir sur le disque solaire déclinant. Ses yeux brillaient d'un éclat d'émeraude. Elles rayonnaient de bonté et de douceur.

Elle venait souvent en aide aux infirmières de la communauté. Ses gestes étaient assurés et précis. Sans doute avait-elle été médecin ou quelque chose d'approché par le passé. Elle avait une vingtaine d'années et pourtant attestait d'une très grande expérience du monde.

Tel un roc immuable face aux tempêtes de la mer, elle affrontait chaque nouveau jour avec une détermination et un calme inaltérables. Elle ne parlait pas le roumain et pourtant dès le début elle n'eut aucun problème de communication. Elle était mystérieuse à la fois distante et si proche. Mais la communauté l'adopta tout de suite. Tout le monde l'appréciait et avait l'impression de la connaître depuis toujours.

Un jour un homme vint de l'est pour apporter des nouvelles du CER. On apprit que le général Colt, son fondateur était mort et qu'un autre général Puillaut, celui-là, lui avait succédé. Mais à vrai dire cela n'avait guère d'importance. Tout cela était bien loin de Timisoara.

Néanmoins cette nouvelle sembla contrarier la belle voyageuse. L'émissaire leur conta aussi de nombreux récits sur la guerre et la défaite des Kesh'ran. Il relata notamment la légende des esprits de Fort Romeu. Des êtres d'une grande sagesse, dont la bonté avait illuminé et protégé une vaste région jusqu'à l'arrivée des Aldorans. La légende voulait que ces esprits eurent possédé d'étranges pouvoirs.

Le raccourci avec leur bienfaitrice fut vite fait dans les esprits. Mais aucun n'en fit mention. Qui qu'elle fut et quoi qu'elle eut fait, elle était à présent leur trésor et une des leurs.

De telles communautés se développaient un peu partout sur le globe. Et à cette époque plusieurs d'entre elles reçurent des visites que certains qualifièrent de "divines" : Cobalt à St Pétersbourg, Mussaki au Limboko, Nellia au bord de la baie d'Hudson, Keldon dans les îles vierges ou encore Yllia dans les Antilles, nourrissant de nouveaux mythes pour les générations à venir.

Les esprits avaient rejoint le monde pour apporter leur aide à tout ceux qui voulaient redonner un sens au terme "vivre".

Mais un matin lorsque Sylvie se réveilla toute la communauté était en ébullition. Un nouveau voyageur venait d'arriver. Il disait vouloir parler à Sylvie. On la fit chercher. Elle s'habilla rapidement et vint à la rencontre de son visiteur. À première vue il avait tout du parfait roumain. Vêtu comme un paysan de la région, il parlait avec un parfait accent roumain. Toutefois c'est dans une langue inconnue, et qu'aucun membre de la communauté n'avait jamais entendu, qu'il s'entretint avec la jeune femme :

«— Dame Freia bonjour. Mon nom est Galadriek. C'est Shamballah qui m'envoie.

— Venez ! Nous serons plus tranquille pour discuter par ici.

«— Que se passe-t-il ? Cela a-t-il un rapport avec la mort de Colt ?

— Le seigneur Hæva pense qu'il se passe quelque chose de grave. Tous les gardiens sont sur le pied de guerre depuis une semaine. Et nous venons d'apprendre que maître Keldon a été emprisonné.

— Paul en prison !

— Je n'en sais pas plus. Mais ce n'est qu'une pièce de plus du puzzle.

— Où est-il gardé ? Pourquoi ne s'est-il pas évadé ?

— Je ne saurais vous répondre. On m'a envoyé ici pour vous ramener à Shamballah. Il semblerait qu'il y ait quelque chose de bien plus important encore. Mais je ne suis qu'un messenger. Je ne suis pas dans la confiance. Mais toute la chancellerie est en ébullition depuis quelques jours.

— Mes compagnons sont-ils déjà au courant ?

— Je ne pense pas. C'est avec vous et vous seul que le seigneur Hæva souhaite s'entretenir.

— Je me demande bien ce qui peut le tracasser à ce point.

— Maître Baggord est arrivé à Shamballah il y a deux jours dit-on. Et il passe de nombreuses heures avec Hæva dans la grande bibliothèque.

- *Dans ce cas ne perdons pas de temps. Je rassemble quelques affaires et nous pourrons partir.*
- *Nous devons rester discrets. Il y a beaucoup de mouvements dans la campagne.»*

## La dernière conférence

«— Quels sont les valeurs de notre société aujourd'hui ? Vous êtes-vous seulement déjà posé cette seule question. L'Amour ? La compassion ? L'Honnêteté ? Qu'en pensez-vous ? Il y a à peine cent ans, la famille était au dessus de tout. Vingt ans en arrière c'était la reconnaissance de nos paires qui nous faisait avancer en même temps que notre indépendance. Puis ce fut le tour de l'argent. Et aujourd'hui de la puissance, du pouvoir. En l'espace d'un siècle les aspirations de notre monde sont passées de soucis de vie sociale, de vie en groupe, de respect de l'autre à l'apologie du pouvoir personnel, à l'individualisme, au culte de la domination. L'égoïsme se répand une traînée de poudre. Plus jamais ça disiez vous il y a encore à peine quelques mois. Et pourtant quel chemin prenons-nous aujourd'hui ?

«— Non ce n'est pas cela, vous dites vous ! Non je ne suis pas comme ça ! Je ne souscrirais jamais à ces comportements ! Et pourtant que faites-vous pour que cela change ? Combien d'entre vous osent défendre leurs opinions face aux décisions du nouveau Régentia ?

«— Où sont vos logements, votre nourriture, vos dispensaires ? Au lieu de cela à quoi bon toutes ces nouvelles armes ? La haine a toujours appelé la haine. La violence ne nous a-t-elle pas déjà suffisamment fait souffrir. N'est-il pas temps d'ouvrir les yeux et de réaliser que nous faisons fausse route. Avons-nous donc perdu la faculté de nous ouvrir de nouveaux horizons ? De repenser un monde différent ? Un monde meilleur ?

«— Depuis des générations, nous avons bâtis nos armes, nos empires sur les tombes de nos voisins. Et les frontières établies n'étaient jamais que la source des conflits du lendemain. Les plus puissants ont toujours imposé leur culture et leur politique aux plus faible.

«— Au nom du modernisme, des droits de l'homme et de la liberté, nous avons créé un monde instable fondé sur le régime de la crainte, de la haine, de la jalousie. Aujourd'hui nous avons la chance de pouvoir reconstruire un monde sur des bases nouvelles, sur la solidarité des hommes et des femmes qui veulent réapprendre à vivre. Cessons les discussions de bas étages, et avançons tous ensemble avec nos qualités et nos défauts, nos différences et nos ressemblances.

«— Tout le monde rêve de devenir quelqu'un que l'on respecte. Mais on ne peut être quelqu'un qu'au milieu des autres. Alors apprenons à nous écouter et à avancer tous main dans la main.

«— Hommes ! Femmes ! Blancs, noirs ou asiatiques ! Chrétiens, juifs, musulmans, bouddhistes ! Hétéros ou homos ! Jeunes ou vieux ! Ce monde est un l'un autant qu'à l'autre. Mais si l'on n'y prend pas garde il ne sera que notre tombe. Ne vivons plus dans l'ombre de l'envie et du pouvoir.

«— Ce gouvernement c'est vous qui l'avait choisi pour vous représenter. Alors exigeait qu'il soit à l'écoute de vos besoins.

«— On dit que mes confrères et moi constituons une menace pour le nouvel ordre. Mais quel ordre ? Un ordre imposé par ceux qui ne se soucient plus depuis longtemps de ce que nous pensons. Le CER se présente comme des héros de la guerre qui ont sauvé notre planète. Mais y-a-t-il

réellement des héros dans quelque guerre que ce soit. Les seuls héros ne veulent pas la guerre. Ce sont ceux qui ont osé nous ouvrir à d'autres horizons. Paul Masson était de cela et aujourd'hui on le traite comme un paria. Est-ce là le sort de tout ceux qui imaginent un monde différent ?

«— Il y a encore quelque mois le Régentia nous promettait la fin de tous nos soucis. La guerre était finie. Nous avions tous perdu beaucoup mais la reconstruction allait bon train. On nous promettait que nous pourrions prochainement manger à notre fin comme autrefois. L'adhésion à la Concorde nous garantissait protection et ressources. Et aujourd'hui j'apprend que de nouveaux crédits de reconstruction ont été prélevés pour la défense de notre confédération. Mais la défense de quoi. Il n'y a plus rien à nous prendre. Est-ce vraiment nécessaire ? Est-ce vraiment si urgent ? Les bureaux du CER sont toujours plus opérationnels. Tout confort, moyen de communication décuplés, sécurité renforcée. Est-ce donc une nouvelle tour de Babel que l'on nous offre ?

«— Aujourd'hui si l'on voulait construire un hôpital on répondra qu'il vous faut attendre les autorisations de la hiérarchie. Que pour l'équilibre des fonds, nous ne devons prendre aucune initiative. Mais avons nous vraiment besoin de fond. Sont-ce les bras qui manquent ? Est-ce le bois ? Le sable peut-être ? L'eau ? Il n'y a qu'à regarder autour de nous. Là où demeurent les vestiges de nos maison d'hier trônent avant tout les matières premières d'aujourd'hui. Qui voudrait nous faire payer pour les ruines de nos propres demeures ? Avons-nous donc besoin que l'on nous prenne par la main. Laissez- donc les paperasses administratives et les conventions d'échanges à nos chers conseillers, et prenons-nous un tant soit peu en main nous même.

«— Forgeons l'union de nos individualités de façon forte. Mais ne restons pas des moutons de Panurge unis pour subir les dictatures d'un groupe d'élus. Détrompez-vous ce n'est pas à l'anarchie que je vous convie, mais à la cohésion, à la cohésion constructive.

«— Rappelez vous cette flamme de revanche sur la vie qui vous a tous motivé au lendemain de la victoire. Rappelez-vous votre espoir, votre fougue, et votre engagement en ces jours de grandes joies. Rappelez-vous ce qui vous a poussé à vous rassembler et à travailler ensemble. Cette flamme est-elle morte ?

«— J'ose espérer que non ! Elle reste enfouie au plus profond de chacun de nous. Et il n'appartient qu'à nous de la maintenir vaillante. Souvent c'est dans la difficulté qu'émergent les vrais valeurs des hommes. Pour une fois ne les laissons pas s'évanouir à l'aube des beaux jours ! La suffisance est notre pire ennemie. Et c'est elle qu'il nous faut combattre avant tout.

«— Mes amis cessons de nous lamenter sur notre sort en attendant un geste divin. Rappelez-vous cet auteur qui il y a à peine dix ans nous apprenez que un et un font trois. Nous sommes tous là. Mais sommes-nous vraiment ensemble ? Donnons et recevons en retour comme nous ne l'avions jamais fait jusqu'alors. Et je vous assure que votre vie prendra un nouveau sens. Surtout ne courbez pas le dos au pied de la première colline. Car de l'autre côté de la montagne la vallée est magnifique.

«— Je ne suis ni un modèle, ni une icône. Oubliez l'homme que je suis. C'est le discours qui compte. Qu'importe que l'on se souvienne de moi dans dix ou vingt ans si mes idées peuvent faire avancer l'humanité. Je ne suis qu'une vague dans la nuit. Mais c'est aux voyageurs que nous sommes tous de construire notre chemin en marchant.

«— Donnons-nous tous les mains et regardons vers l'avant. Non pas vers le monde qui nous attend mais vers le monde que nous nous apprêtons à bâtir. Apprenons à dire non aux idées préconçues et construisons notre Nouveau Monde. Il sera beau et il sera à chacun de nous, et toutes les espèces vivantes de la Terre y vivrons en paix.»

L'allocation dura près de deux heures. Du haut d'une estrade de fortune il admonestait une foule toujours plus nombreuse. «Interpeller ! Voilà ce qui compte.» se plaisait-il à dire. Eh bien une fois de plus il y était parvenu. Les mots résonnait dans l'air comme autant de coups de tambour. Son discours rythmait le chaud et le froid, explosait dans des feus d'artifices de couleur. L'assemblée demeurait suspendue à chaque nouvelle parole.

Je retrouvais à nouveau ce talent d'orateur qui m'avait fasciné lors de notre première rencontre à Nola. On sentait que son discours dérangeait, perturbait. Il était difficile de tout comprendre. Était-ce à la révolution ou à la paix qu'il appelait ? En fait personne ne le savait mais tous continuaient à l'écouter pour essayer de comprendre.

Didier était décidément un drôle de personnage, à la fois charismatique et mystérieux, à la fois berger et brebis. Là où il semblait donner des réponses il soulevait en fait encore plus de questions. Il se plaisait surprendre, à intervenir sur des thèmes et en des places où on ne l'attendait pas. Il pouvait passer inaperçu dans une assemblée tout en échangeant quelques opinions ici ou là et tout d'un coup se révéler être l'orateur que tout le monde était venu écouter. Sortir des sentiers battus était son modus vivendi.

Il parlait comme parlent les explorateurs au retour de voyages dans des contrées paradisiaque encore inexplorée. Son message était plein de passion et d'extase. Il parlait du commun et du différent, du normal et de l'autre, de la confrontation des genres et des idées.

Une fois encore son intervention avait laissé ses auditeurs perplexes, conscients qu'un message capital leur était parvenu, mais un message qu'ils n'avaient pas encore réussi à décrypter. Quant à moi mon cerveau bouillonnait, des tas de questions m'harcélaient. J'étais comme un novice sur son parcours initiatique. J'entrevois un sens à nos interventions mais je savais que ce n'était encore que l'arbre qui cachait la forêt. Je me sentais investi d'une mission, celle de réveiller le monde, de soulever les montagnes. Je n'étais plus ce pauvre voyageur égaré à la recherche d'une quelconque occupation. Et j'aurais voulu en faire encore plus.

Je n'étais en fait encore qu'un adolescent qui commence à découvrir la vie. Hésitant mais irrésistiblement attiré par le rêve d'un monde plus équitable et prospère.

«— Gabriel, j'ai bien du mal à te comprendre. Tu es parfois si vague. Tous ces gens qui sont venus t'écouter aujourd'hui sont à la recherche d'une voie, d'un guide pour repartir. Et ils semblent encore plus perdu lorsque tu repars.

— Crois tu donc que je sois différent d'eux.

— Mais tu as tellement à leur apprendre. Tu as vécu tant de grandes choses. Tu as plein d'idées, de...

— Mais je ne suis en aucun cas le nombril du monde. Je veux que tous; toi y compris, compreniez qu'il n'y a pas une voix plus forte que les autres. Et chaque voix doit attendre son heure. Regarde un peu l'histoire. Combien de fois l'occident a décrié les rites tribaux barbares de certains pays du tiers monde.

— Mais n'est ce pas notre rôle de montrer le chemin.

— Montrer n'est pas imposer. Il ne faut pas oublier que toute civilisation a connu ses heures sombres. Comment comprendre le sens de la justice à quelqu'un qui ne sait pas ce qu'est l'injustice. Comment imposer l'ordre social dans l'esprit de personne pour lesquels seul le chef du village est le symbole de cet ordre. Il faut laisser le temps au temps.

— Tu as raison, on ne peut imposer le développement à un peuple qui n'en comprend pas le sens. Mais quel est notre rôle alors.

— Montrer une autre voie. Libre à quiconque de nous suivre ou de continuer comme par le passé. Mais chacun a sa brique à apporter à la reconstruction. Il faut briser cette relation dépendance-dépendant qui gangrène la société depuis si longtemps. Depuis des siècles nous vivons dans un monde où le seul souci des gens au pouvoir est d'asseoir leur pouvoir. Et les autres n'ont qu'un objectif renforcer le pouvoir de leur guide pour l'imposer au reste du monde. Au contraire la somme des idées humaines ne pourrait-elle pas fusionner dans le seul but d'améliorer la condition humaine dans son intégralité.

— Justement Fort Romeu est la preuve que c'est possible.

— Fort Romeu n'était qu'une goutte dans l'océan. Nous étions bien loin d'un modèle parfait. Ce n'était qu'une ébauche de ce dont nous rêvions. Et ce n'était pas la même échelle.



— Peut-être que ce n'était que la première brique de l'édifice. Et alors ! Il faut continuer à construire. Pourquoi ne pas leur raconter toute la vérité sur ce que vous avez vécu là haut ? Leur prouver que c'est faisable.

— Que sais-tu vraiment de Fort Romeu ? Ce qu'on en dit. Ce que je t'en ai dit. Mais comprends-tu réellement ce dont il s'agit. Crois-tu qu'ils pourraient tous comprendre. Crois-tu sincèrement que nous pourrions aujourd'hui reproduire à l'échelle du monde ce que nous avons maintenu dans la peine en communauté restreinte. Le monde n'est pas encore prêt. Mais il ne tient qu'à nous de les y préparer. Tel est mon but. Je ne révolutionnerai pas le monde. Il faut être six milliards pour y parvenir. Ni plus ni moins. Alors j'apporte mon humble contribution aujourd'hui en espérant que des gens comme toi reprennent le flambeau derrière moi, pour qu'enfin un jour notre idéal ne soit plus un rêve.

— Mais les rêves se défendent. Des gens seraient prêts à se battre pour ce genre de rêve.

— Tu n'en as donc pas assez de toutes ces luttes intestines ! Ce genre de combat n'a aucun sens de toute façon. Imposer un idéal n'a jamais fait progresser le monde. Il y aura toujours les mécontents pour se battre pour leurs rêves à eux et on n'en sortira jamais. Avant de changer la face du monde, il faut commencer par changer nos mentalités, et ne plus voir l'autre comme un ennemi potentiel mais comme un allié.

— Mais alors pourquoi entretenir un discours aussi décousu que personne ne comprend.

— Au contraire chacun y comprendra ce qu'il voudra y comprendre. Chacun y trouvera sa propre prise de conscience. Nous sommes trop habitués à mettre de grands concepts derrière le moindre argument. Le Bien, le Mal, le Juste ou le Triste. Notre esprit passe son temps à ranger, trier, cataloguer les informations qu'il reçoit dans des moules prédéfinis. Et ce qui sort de ces moules se perd dans l'oubli le trois quart du temps. Il nous faut apprendre à regarder le monde autrement. Fini les tabous, fini les barrières.

— Mais si tu appelles à l'anarchisme, tu vas te faire démolir.

— Non, seulement de responsabilisation. Le monde "civilisé" a pris l'habitude de se retrancher derrière la politique, l'ordre, la hiérarchie. Chacun se dédouane de sa responsabilité. Le système est là pour décider à notre place, pour organiser notre vie, pour nous trouver des excuses pour nos échecs, pour flatter nos victoires.

— Mais sans ce canevas, nous ne pourrions vivre en société.

— Et voilà ! Exactement ce que je disais. Tu me taxes d'anarchisme, tout comme beaucoup verraient en Fort Romeu un nouvel exemple de communisme. Mais ce n'est justement pas cela. Tous ces courants de pensée ne sont d'ailleurs pas foncièrement mauvais à la base. Ils cherchent à trouver des réponses aux problèmes de la société, à imaginer un monde meilleur. Souvent ce n'est pas l'idée qui est mauvaise, mais ce que les hommes en font. Et c'est ce que l'on retient ensuite. Les hommes cherchent à se protéger en dressant des barrières. Ils veulent pouvoir se rattacher à ce qu'ils connaissent parce qu'ils ont peur de l'inconnu. Mais de la sorte c'est leur esprit qu'ils brident, un esprit dont nous avons oublié la puissance. Si nous voulons continuer à aller de l'avant, il faut reconnaître le droit de se tromper. Il faut être patient. Et une fois que tu auras su t'éveiller à cette force intérieure tu pourras aider les autres à s'éveiller.»

Cette nuit là, je dormis très mal. Je passais mon temps à ressasser les mots de Didier. Quelque part il avait atteint son objectif sur moi. Je croyais savoir ce qui était bon, je croyais savoir où j'allais, et voilà que je me posais à nouveau des tas de questions. Sur certains points je voyais où il voulait en venir et sur d'autres je n'étais absolument pas d'accord. La veille je le considérais encore comme un prophète, un guide omnipotent à suivre, et là je me rendais compte qu'il était tout aussi faillible que moi. Il était parvenu à me faire sortir de mon carcan. À présent derrière l'arbre je commençais à entrevoir la lumière d'une clairière. Et bien que la forêt me demeurait cachée, je savais qu'elle n'était plus très loin.

Le soleil inondait déjà la vallée de rayons chaleureux. Un ciel parfaitement dégagé nous accueillit au dessus du puis de la ferme où nous avons passé la nuit. J'humais l'air frais et humide en provenance des champs voisins. Un air si pur et parfumé qui me rappelait ma campagne natale.

Comme tous les matins Didier était souriant et laissait son regard errer au loin vers l'horizon. Toutes les couleurs de la vie s'étalaient devant nous, un véritable patchwork de la richesse naturelle.

Nous prîmes un petit déjeuner simple mais revigorant. Quelques flocons d'avoine et du lait de vache frais du matin même. Nous étions tous rassemblés dans la grande salle à manger de la ferme. Les murs étaient nus et la décoration sommaire. Mais l'ambiance n'en était pas moins chaleureuse et agréable.

Après nous être désaltérés une dernière fois, nous allâmes saluer notre hôte d'un soir. Gabriel usa d'un polonais irréfutable :

«— Monsieur Kzpravicz, je vous remercie pour votre hospitalité. Votre ferme est un don du ciel pour cette région. C'est merveilleux de voir qu'il reste encore de telle demeure debout dans la campagne européenne.

— C'était un plaisir pour moi monsieur Marteuil. Si vous venez à repasser par ici n'hésitez pas à revenir me voir.

— Je n'y manquerai pas.

— Au fait un coursier est venu du camp de Wolczak hier soir. Vous étiez déjà couché, je n'ai pas voulu vous réveiller. Il a dit qu'un véhicule viendrait vous prendre pour aller à la gare.

— Un véhicule ? A-t-il précisé le nom du chauffeur ?

— Non il ne le connaissais pas.»

Plus par curiosité que par volonté de voyager motorisés, nous attendîmes encore une demi-heure à la ferme.

«— Et si le CER était décidé à nous empêcher de continuer, doutais-je ?

— C'est possible. La liberté de parole n'est pas aussi réelle qu'on le prétend.

— Si le Régentia a pu mettre Masson derrière des barreaux, pourquoi n'en ferait-il pas de même avec nous.

— Il ne le fera pas. Nous deviendrons alors des martyres et notre parole ne sera que plus forte. Et le CER ne pourra jamais tous nous enfermer.

— Ne serait-il pas tout de même plus prudent de partir dès à présent.

— Mon cher Didier, je n'ai pas honte de mes propos. Je les assume. Je ne sais pas d'où viens cette voiture. Mais elle est sur ma route. Je la prendrai donc. Fut-elle bonne ou mauvaise.

— J'espère que tu ne te trompes pas.

— Seul l'avenir nous le dira.»

Vers 10h15, une vieille guimbarde mauve fit son apparition sur le chemin de terre menant à la ferme. Elle semblait particulièrement ballottée par les irrégularités du terrain et avançait péniblement. Les amortisseurs usés grinçaient tellement que l'on entendait les roues avant de la voir.

Elle parvint finalement à s'extirper des derniers nids de pigeons du sentier et se gara dans la cour. Un jeune garçon d'une vingtaine d'années en sortit. Il se tint un instant debout à côté de son engin et se massa le bas du dos visiblement mis à mal sur le trajet. Puis il vint dans notre direction sur le pas de la porte :

«— Monsieur Marteuil, Simon Padoul. Je suis envoyé par le bureau local du CER pour vous accompagner à la gare.

— Le CER ? Depuis quand le CER veille à l'agrément de mes voyages ?

— Tout ce que je sais c'est qu'on m'a demandé de veiller à ce que vous arriviez à bon port, sachant que la région n'est pas forcément très hospitalière pour les étrangers.

— Vous m'en voyez agréablement surpris. Mais mon ami et moi-même apprécions la marche.

— Et votre voiture si vous me le permettez ne semble pas être un moyen de locomotion fort plus agréable.

— Pardonnez moi d'insister. Mais je me suis engagé. Je ne voudrais pas avoir d'ennuis s'il vous arrivait malheur.

— Bon d'accord, trancha Gabriel. De toute façon nous sommes déjà en retard.»

Le jeune Simon nous aida à mettre nos bagages dans le coffre de sa vieille Ford. Didier pris place sur la banquette arrière tandis que je prenais la place du mort. Au moment où notre chauffeur mettait le contact, je réalisais que j'avais oublié mon carnet de notes :

«— Je les laissés sur la table de chevet. J'en ai pour une petite minute.

— Je t'en prie Didier fais vite sinon nous risquons de manquer le train de 11 heures.»

Quel tête en l'air je pouvais bien faire ! Je montais les escaliers quatre à quatre. Dehors le moteur avait fini de tousoter et ronronner à présent d'un son plus agréable.

Mon petit calepin était effectivement là. Dans la chambre d'amis juste à côté du lit. Je le glissai dans ma poche et redescendis aussitôt. Au moment où je franchissais la porte de la cours, j'entraperçus une vive lueur en direction de la voiture.

L'instant d'après une violente détonation déchirait le silence de la campagne. Je tombai à la renverse projeté contre le mur par le souffle de l'explosion.

Il me fallut plusieurs secondes pour recouvrer mes esprits. Encore sonné, je ne pouvais me relever tout seul. D'abord ébloui, je retrouvait lentement la vue. À une vingtaine de mètres devant moi, la vieille Ford mauve n'était plus qu'un amas de tôles et de flammes.

## Salmeda

Bien que leur départ datait déjà de deux mois, Shamballah ne semblait guère avoir changé. Chacun continuait à vaquer à ses occupations sans donner l'impression d'une quelconque préoccupation sérieuse. Pourtant le cabinet du grand chambellan était en ébullition. On disait que de nombreux émissaires allaient et venaient entre Shamballah et des lieux gardés secrets. Quant aux gardiens concernés par cette mission, ils étaient scrupuleusement choisis parmi l'unité d'élite de la chancellerie. Si la vie de tous les jours ne semblait pas perturbée, les plus hautes autorités de la cité étaient en grande effervescence.

Sylvie arriva à l'aube et fut conduite à la Borderie pour se mettre à son aise. Au détour de quelques rencontres dans les couloirs, elle eut rapidement la confirmation que Baggord était lui aussi présent dans la cité himalayenne. Pourtant personne ne semblait l'avoir vu depuis son arrivée. De tels mystères étaient rare chez les atlantes.

Les hérauts de la chancellerie vinrent la chercher quelques minutes plus tard. Le grand chambellan était très impatient de la voir. Il sortait justement de ces quartiers personnels lorsque la jeune femme fut introduit dans le cabinet particulier du palais. Il referma la petite porte par laquelle il était apparu prenant le soin de la verrouiller avec une petite clé qu'il portait autour du coup.

Sylvie fut étonnée de cette réaction. C'était la première fois qu'elle voyait une porte fermée à clé dans la cité. Quel nouveau mystère pouvait valoir autant de précaution et de méfiance. Pour que le grand chambellan régisse de la sorte, il devait s'agir de quelque chose de particulièrement important. Avant son départ, Hæva lui avait encore renouvelé toute sa confiance et désormais il semblait vouloir lui cacher quelques chose. Elle choisit toutefois de ne rien dire au sujet de la porte, préférant que son hôte y vienne de lui-même.

«— Dame Freïa, je suis heureux de vous revoir en ces murs. Je regrette seulement les circonstances qui nous font nous rencontrer à nouveau.

— Bonjour monseigneur. Mais pourquoi ce retour précipité ? Votre émissaire n'a rien pu me dire. Cela a-t-il un rapport avec l'arrestation de Paul ?

— Je ne pense pas mais nous ferons toutefois tout notre possible pour aider maître Keldon.

— Je ne comprends pas. S'il voulait s'évader, je ne vois pas ce qui l'en empêcherait. Avez-vous une idée ?

— J'ai demandé à plusieurs de mes gardiens de s'assurer qu'ils se portent bien. Mais j'aurais cru que vous seriez à même de m'expliquer son comportement.

— Eh bien, nous étions tous soupçonneux après la mort de Colt. Nous étions tous particulièrement occupé à ce moment. Il est donc aller seul, en notre nom à tous, aux obsèques. Il m'a dit qu'il allait également voir le général Puillaut pour s'assurer que celui-ci ne risquait pas de compromettre le travail de ses prédécesseurs. Il voulait tenter de le raisonner au cas où. Nous avons déjà eu tant de problèmes avec cet home que nous étions méfiants. Visiblement à juste titre. Depuis

je n'ai eu aucune nouvelle. J'ai bien essayé de rentrer en contact avec lui. Mais c'est comme s'il refusait mes appels. C'est la première fois. Et pourtant je sais qu'il est en vie. Et puis, il y a...

— Quoi ? Qu'y a-t-il d'autre ?

— Je ne sais pas. Comme une drôle d'impression à chaque fois que j'essayais d'entrer en contact avec lui. Je ne saurais décrire de quoi il s'agit. Mais que se passe-t-il exactement ? Cela semble vous inquiéter. Sauriez-vous quelque chose que je devrais savoir ?

— Malheureusement non. J'aimerais bien vous aidez. Je ne comprends pas davantage le comportement de Keldon. Je suppose qu'il a ses raisons. Et je ne doute pas que vous soyez la plus à même de les comprendre. Mais malheureusement toute mon attention est tournée ailleurs depuis quelques jours. Et ce pour quoi je vous ai faite venir ne va pas vraiment vous faire plaisir.

— Que se passe-t-il enfin ?

— Le nom de "Salmeda" vous dit-il quelque chose ?

— Jamais entendu.

— Cela n'a rien de surprenant. Ce que je m'appête à vous dire maintenant ne doit en aucun cas sortir de cette pièce. Personne ne doit savoir pourquoi je vous ai faite venir.

— Vous savez que vous pouvez avoir confiance en moi. Je vous écoute.

— Salmeda est une autre Shamballah.

— Une autre Shamballah ?

— Oui une autre cité atlante. En tout il en existe cinq, une sur chaque continent habité. Comme vous vous en douter le secret de leur existence est particulièrement bien gardé. Nos ancêtres ont souhaité que chacune de ces cités restent totalement indépendante et ce pour assurer la survie de notre peuple au cas où l'une d'entre elle venait à être découverte. En réalité hormis moi et mes homologues dans les autres cités personne ne connaît l'emplacement des autres bastions atlantes sur cette Terre. Et je ne pourrais léguer ce secret qu'à celui qui me succédera à la tête de Shamballah.

— Alors pourquoi me raconter tout cela ?

— Les habitants de Salmeda sont entrés en contact avec une tribu d'indigènes locaux. Cela remonte à plusieurs siècles déjà. Comment cela s'est fait je n'en sais rien. Quoi qu'il en soit leurs deux peuples ont vécu en harmonie jusqu'à aujourd'hui. Les Rojas gardant le secret sur l'existence et l'emplacement de Salmeda. D'ailleurs eux-mêmes n'ont que très peu de contacts avec la civilisation.

— Cela semble pourtant vous perturber.

— Il y a trois jours on retrouvé la tribu massacrée.

— Mon Dieu ! est-il que quelqu'un puisse être à la recherche de Salmeda. Quelqu'un qui connaîtrait donc votre existence.

— Très certainement. Les Rojas auront refusé de dévoiler ce qu'ils savaient. Ils auront emporté leur secret dans la tombe.

— C'est affreux ! Mais... En quoi cela implique-t-il mon retour ici. Vos gardiens n'auraient-ils pas pu éclaircir cette affaire seule ? Ou même ceux de Salmeda ?

— Salmeda est dissimulée en pleine forêt amazonienne.

— Vous n'allez tout de même pas me dire que...

— Étant données les circonstances du massacre tout semble accuser Cyril Grail.

— C'est impossible il n'aurait jamais fait ça.

— Il s'était installé non loin de là...

— Pour méditer au milieu de la nature et aider les populations sinistrées de la région.

— Je sais. Mais les preuves l'accablent. J'ai obtenu 48 heures du Chambellan Yoki pour que vous puissiez mener votre propre enquête. Après quoi il devra prendre des mesures pour assurer la sécurité de sa cité. Je tenais à ce que vous soyez la première à le savoir.

— Cette histoire est ridicule. J'ai peut-être fait une erreur en prenant Cyril comme disciple. Mais ce dont je suis sûre c'est qu'il n'aurait jamais utilisé ses pouvoirs pour tuer qui que ce soit. Encore moins tout une tribu. Et puis pourquoi aurait-il voulu trouver la route de Salmeda. C'est absurde.

— Je n'en sais pas plus que vous.

— Je compte bien en apprendre plus au plus vite. Je vous remercie en tout cas de m'avoir obtenu un peu de temps. Quand puis-je partir ?

— J'ai pris mes dispositions pour qu'une navette vous conduise là-haut dès que vous le voudrez.

— Très bien juste le temps de reprendre mes affaires... Mais auparavant, j'aurais souhaité saluer Baggord. On m'a dit qu'il était ici.

— C'est exact mais il est particulièrement occupé. Je crains qu'il ne puisse vous recevoir pour le moment. Le haut conseil lui a demandé d'étudier quelques uns des plus vieux textes de la bibliothèque des Anciens.

— Dans ce cas je ne voudrais pas le déranger. Saluez le de ma part. Je vais repartir sur le champ. À encore une dernière chose. Si vous aviez du nouveau pour Paul...

— Je vous le ferez savoir aussitôt.»

Elle salua une dernière Hæva avant de prendre congé. Elle eut à peine franchi la porte de la pièce que la petite porte à l'autre bout du cabinet fut déverrouillée de l'intérieur. Baggord apparut dans l'embrasure.

«— La voilà sur les rails à présent.

— Sera-t-elle à la hauteur selon vous maître Baggord ?

— Je l'espère. Mais j'espère encore plus que nous nous trompons sur toute la ligne. Ce serait un grand malheur pour le monde entier.

— N'avons-nous pas déjà suffisamment sous-estimé les connaissances des Anciens ? Avez-vous découvert autre chose ?

— Non. Rien que nous ne sachions déjà. Tout correspond.

— J'espère que nous n'avons pas eu tort de dissimuler ce livre.

— Nous n'allons plus tarder à le savoir.»

À peine une heure plus tard, Sylvie débarquait en pleine forêt Amazonienne, à quelques minutes à pied d'un village qui ne figurait sur aucune carte. L'air était chaud et humide. Les moustiques se déplaçaient par petits essaims et de grands oiseaux volaient d'arbres en arbres. Vêtues d'une blouse de toile blanche et d'une jupe pantalon, elle remonta le sentier qui s'éloignait du village vers la forêt.

Elle arriva sur les berges d'une rivière à l'eau limpide. De petits poissons argentés descendaient le courant, bondissant ça et là à travers la surface du précieux liquide.

Elle longea le cours d'eau en remontant vers l'Ouest pendant environ dix minutes. Là une légère dépression creusait le terrain et projetait l'eau en cascade. En contrebas, au milieu d'une petite étendue d'eau naturelle, se tenait un magnifique cabanon de bois. Il était décoré de subtiles enluminures aux influences orientales. Recouvert d'une fine couche de peinture satinée, il semblait insensible aux assauts du climat.

Sylvie continua vers le Sud pour rejoindre le sentier qui menait au pied de la cascade. Là un petit pont de pierre enjambait la rivière jusqu'à la demeure de bois. Un homme, la trentaine, le teint légèrement basané et les cheveux plaqués en arrières sortit du cabanon au moment même où Sylvie atteignait le pont. Il resta là à la regarder, surpris par cette visite inattendue. Puis il vint brusquement dans sa direction en ouvrant grand les bras pour l'accueillir.

«— Sylvie ! Mais quelle surprise ! Tu aurais pu me prévenir.

— Bonjour Cyril. Je suis désolée mais je n'ai guère eu le temps de t'écrire.

— Ce n'est pas grave. Je suis si content de te revoir. Je n'ai guère plus de visite depuis que je me suis installé ici.

— Le décor est charmant en tout cas.

— Mais qu’y-a-t-il ? Tu as l’air grave.

— En effet. Il faut que je te parle. Et ce que j’ai à te dire n’est pas très beau.»

Cyril l’invita à entrer dans le cabanon. Elle lui raconta tout ce qu’elle savait sur Salmeda et la raison pour laquelle elle était venue le voir. Il resta assis en face d’elle un long moment, complètement abasourdi par les accusations qui pesaient sur lui. Au fur et à mesure du récit, son corps s’était replié comme courbant sous un poids insurmontable. Le sourire avait disparu de son visage. Lorsque Sylvie mentionna le sort des Rojas, il se pris la tête à deux mains et ne put retenir quelques larmes.

Il se leva enfin et marcha nerveusement vers la fenêtre.

«— Ne me dit pas que tu me crois capable de cela toi aussi ?

— Ne sois pas stupide. Si je suis ici c’est exclusivement pour essayer de comprendre ce qui s’est passé et t’aider. Pas une minute, je ne pourrais imaginer que tu es responsable de ce massacre.

— Et les autres ? Paul ?

— Personne d’autres n’est au courant pour le moment. D’ailleurs en ce moment même Paul est entre les mains du CER et il a sans doute déjà bien assez de soucis avec cela.

— Ils l’ont emprisonné et toi tu es ici ?

— Il sera se débrouiller. S’il venait à avoir besoin de mon aide, je le saurais. Mais pour l’instant, pour une raison que j’ignore encore il préfère que je reste à l’écart.

— Mais pourquoi moi alors ? Parce que j’étais ton élève ?

— Les traces retrouvés sur leur campement, la façon dont ils ont été tués, la violence déchaînée sur les lieux n’ont rien de commun. Très peu de gens auraient été capables de faire cela. Et nous en faisons tous les deux partis.

— Je n’arrive pas à y croire. Il doit y avoir une erreur. Ça ne peut pas être ça.

— Nous n’avons que 48 heures pour comprendre qui a tué tous ces gens. Après cela les gardiens de Salmeda entreront en action. Et tu es le principal suspect.

— Je connais les gardiens. Ils sont intègres et honnêtes. Ils ne m’accuseront pas sans preuve.

— En attendant, il y a peut-être peu de preuves. Mais elles sont toutes contre toi.

— Mais par où commencer ?

— Par allez voir de quoi il retourne par nous-mêmes.»

Le campement Rojas n’avait plus rien d’un village. Tout était sans dessus dessous. On aurait dit qu’un gigantesque ouragan s’était déchaîné au dessus des maisons. Les cahutes avaient été littéralement arrachées du sol et se retrouvaient éparpillées en petit morceaux des mètres plus loin. Des brindilles et des branches de bois tapissaient toute la clairière. Des plaques de torchis jonchaient encore le sol par endroit. En bordure du village, les arbres eux-mêmes avaient dû faire face à une terrible tempête. Harcelés par la pluie, le vent ou encore le feu certains avaient particulièrement souffert. Il leur faudrait des années pour s’en remettre.

A la seule vue de ce spectacle de désolation, Sylvie défaillit. Cyril dut la soutenir. La relation intime que Freïa entretenait avec la nature lui faisait ressentir toute la douleur qui imprégnait encore la clairière.

«— Ça va aller ?

— Oui oui. Ne t’inquiètes pas. Je ne m’attendais pas ça c’est tout.»

Si ces différents signes laissaient croire à une tempête dévastatrice et fortement localisée, d’autres signes trahissaient néanmoins les événements sanglants qui avaient précédé le massacre de la tribu. Parmi les décombres, on retrouvait en effet ça et là quelques lances ou autres projectiles. Les indigènes les avaient visiblement utilisés pour faire face à la menace. Mais ils n’avaient apparemment pas eu plus d’effet qu’un brin de paille. Brisés ou carbonisés, ils témoignaient de la vaine tentative de défense des Rojas.

Hormis les vestiges du village le sol semblait totalement stérile. Les quelques pousses d’herbe sauvage qui demeuraient étaient à l’agonie. Tout signe de vie animale ou végétale avaient été

balayé du paysage. Plus aucun oiseau ne s'aventurait aux abords de la clairière. Les insectes eux-mêmes avaient fuit le proche voisinage.

À l'extrémité nord du village, quatre autels avaient à peine mieux résisté au carnage. Ils étaient encore recouvert d'une fine couche de cendres. Les habitants de Salmeda avaient sans doute rendu un dernier hommage aux Rojas en ce lieu, et y avaient effectué les rites de passage vers l'autre monde.

«— Il a dû se dérouler quelque chose de monstrueux ici. Pour ces pauvres âmes cela devait ressembler à la fin du monde. Mais aucun doute possible, tout ceci n'a rien de naturel. Hæva avait raison. Quelqu'un cherchait la route de Salmeda et les Rojas auront refusé de lui l'indiquer.»

Tandis que Sylvie se perdait en conjectures, Cyril était livide. Son regard errait d'un point du village à un autre, s'arrêtant plus longuement sur les bûchers du rituel. Il se baissa et ramassa une poignée de terre séchée. Il l'huma puis la laissa retomber brusquement. Son regard était vide. Il avait désormais le dos courbé comme s'il portait toutes les misères du monde. Il marmonna un dernier «qu'ai-je fais» avant de se laisser tomber à genoux et se cacha le visage entre les mains. Sylvie remarquant enfin son comportement se retourna :

«— Cyril ! Qu'y a-t-il ?

— Tout cela est ma faute ! Je n'aurais pas dû.

— Que racontes-tu ? Qu'as-tu à voir avec tout ceci ? Ne me dis pas que c'est toi qui a tué tous ces gens.

— C'est comme si .

— Mais que veux-tu dire à la fin ?

— Toi et moi savons l'un comme l'autre quelle genre de personne a pu déchaîner de telles forces. Et il n'en existe pas tant que ça.

— C'est impossible. Même toi n'aurais jamais pu produire une tempête pareille.

— Mais deux personnes auraient pu le faire ensemble.

— Deux personnes ?

— J'ai commis une terrible erreur. Je n'aurais jamais dû me croire meilleur que la moyenne.

— Mais où veux-tu en venir ? Ne me dis pas que...

— J'ai pris deux élèves !»

Cet dernière phrase traversa la forêt. Un silence de plomb lui succéda aussitôt. Le jeune homme fut le premier à reprendre la parole :

«— Ils étaient complètement perdus. J'ai cru que je pourrais redonner un sens à leur vie, leur faire reprendre confiance en eux. Je pensais qu'il pourrait m'aider à redonner de l'espoir aux habitants de la vallée. Qu'est-ce que j'ai pu être stupide !

— Que s'est-il passé ?

— Ils étaient bien trop jeunes et impétueux. Ils ne comprenaient pas le sens de ce que je cherchais à leur enseigner. Ils n'y voyait que pouvoir. Alors j'ai décidé d'interrompre la formation.

— Et ils l'ont mal pris ?

— Oui. J'avais décidé de les surveiller un temps pour m'assurer qu'ils ne feraient rien de mal. Mais ils ont réussi à me fausser compagnie il y a quelques jours. On ne les avait plus revu en ville jusqu'à hier. Mais pour moi ils n'avaient fait qu'une virée dans la forêt.

— Et tu les crois capable d'avoir commis ce crime.

— Je n'en sais rien. Leur formation ne faisait que commencer. Mais ils étaient complètement perdus et je ne sais pas ce dont ils auraient pu être capables dans un accès de colère.

— Et où peut-on les trouver ?

— Il est temps que je mette un terme à cette histoire. Allons à la ville. Ils y seront sûrement.»

Les disciples de Cyril étaient deux frères qui avaient perdus leurs parents durant la guerre. Ils avaient erré dans la jungle de nombreux mois durant, avant que Cyril ne les trouve au cours d'une retraite.



Freïa et son élève allèrent directement dans le bar que les deux jeunes gens fréquentaient à longueur de journée. Le tenancier leur indiqua qu'ils étaient venus quelques heures plus tôt mais qu'ils étaient déjà repartis. Il ajouta qu'ils avaient parlé du "sanctuaire".

«— Il s'agit d'anciennes ruines maya, indiqua Cyril. Ils en ont fait leur terrain de jeu.»

Il leur fallut un quart d'heure pour rejoindre les ruines. Une odeur âcre volait dans l'atmosphère. Guidée par un mauvais pressentiment, Sylvie se dirigea immédiatement à l'arrière de la plus haute pyramide. Là, gisait sur le sol le corps encore fumant des deux jeunes garçons.

«— Ils n'étaient pas seuls constata Sylvie.

— Je te jure que cette fois je n'y suis pour rien.

— Je te crois. Mais il faut trouver qui était cette troisième personne et au plus vite.

— S'il était de la région il y a longtemps que je l'aurais remarqué.

— Dans ce cas retourne à la ville et essaie de savoir si personne n'est arrivé récemment.

— Et toi ?

— Je veux d'abord vérifier un certains nombres de chose. Il y a au moins un point commun avec le village Rojas.

— Lequel ?

— La terre. Ici aussi elle semble avoir perdu toute sa fertilité.

— Sois prudente.

— Ne t'en fais pas pour moi. File.»

En fait elle préférerait rester seule. Depuis leur visite du village dévastée, elle percevait une présence autour d'eux. Une ou plusieurs personnes la suivait depuis son arrivée dans la région et elle souhaitait en avoir le cœur net.

Elle n'eut pas à attendre bien longtemps. Dès que Cyril fut hors de vue, un groupe d'homme au teint basané sortit des broussailles :

«— Malake Silo Vari. Unate Freïa, annonça le plus grand d'entre eux.

— Dako. Maladi servanti, lui répondit Sylvie tendant les poignées paumes ouvertes en signe de reddition.

— Nekta.»

L'homme lui fit signe que c'était inutile puis il lui indiqua de les suivre.

Salmeda ne ressemblait guère à Shamballah. Si les influences architecturales étaient visiblement communes, la disposition des bâtiments était totalement différente. Par ailleurs les briques utilisées étaient brunes, là où celles de Shamballah étaient blanches. Les bâtiments prenaient tous des formes géométriques simples mais parfaites. Les rues étaient larges et pavées, et au milieu de chacune d'elles un terre-plein recouvert de fleurs. Au nord de la ville s'étendait un vaste lac aux reflets d'argent.

Le ciel y avait également des nuances d'un vert léger. Cela n'avait rien d'étonnant. La cité était cachée au plus profond de la forêt.

L'air y était par contre plus humide qu'à Shamballah. Visiblement une des rares contraintes climatiques que les descendants des Atlantes n'aient su apprivoiser.

Les vêtements des habitants de la cité étaient beaucoup plus bariolés. Si dans l'ensemble leur peau était plus foncée, ce n'était pourtant pas un signe distinctif de la population de la ville.

Les gardiens de Salmeda conduisirent Sylvie au palais. On l'introduisit immédiatement devant le grand chambellan Yoki. C'était en fait une grande chambellan à la peau d'ébène. Elle s'inclina devant la nouvelle arrivée.

«— C'est un grand honneur pour moi que de rencontrer l'un des six esprits.

— Et c'est pour moi également un très grand honneur d'être accueillie en ce lieu.

— Pardonnez mes méthodes. Je ne doute en aucun cas de vous. Mais vous comprendrez qu'étant données les circonstances, je dusse prendre certaines mesures préventives.

— J'en conviens. Mais vous savez dans ce cas que monsieur Grail n'est pour rien dans ce qui s'est passé chez les Rojas.

— N'ayez crainte. La maladresse est une caractéristique humaine fondamentale. Et loin de nous l'idée de poursuivre quelqu'un pour cette seule raison.

— Je vous remercie en tout cas de m'avoir laissé le temps de l'innocenter.

— Malheureusement il semble que vous soyez arrivée trop tard. Et qu'une grande menace pèse sur notre peuple.

— Avez-vous quelques informations supplémentaires ?

— Mes gardiens vous ont précédée sur l'ancien lieu de culte maya. Les disciples de monsieur Grail étaient encore en vie à cet instant. Mais ils n'étaient pas seuls. Il y avait un troisième homme. Il les provoqua en duels. Et il les vainquit.

— Vos hommes n'ont rien tenté ?

— Ils n'auraient pas fait le poids. S'ils étaient intervenus ils auraient fait courir un risque incalculable à notre cité. Qui que cet homme ait pu être il détenait un pouvoir terrible. Je crois même qu'il aurait pu vous tenir tête.

— Ce ne peut être l'un des six.

— Je le sais. Nous connaissons également vos amis et les respectons. Ce sont de grands sages. Mais il semble que vous ne soyez plus seuls.

— Comment est-ce possible ?

— Je n'en sais rien. Une rencontre va prochainement se tenir entre les grands conseils des cinq cités perdues. Hæva a des révélations à nous faire, a-t-il dit. Il semblait plus agité que jamais lorsque je lui ai raconté les événements du sanctuaire. Il souhaite que vous rentriez au plus vite à Shamballah. Je crois qu'il y a des choses que vous devez apprendre au plus vite.

— Savez-vous de quoi il s'agit ?

— La seule chose que je sache, c'est que les hommes d'Hæva ont mis à jour un livre dans la grande bibliothèque d'Atlantis. Lui et Baggord l'étudient attentivement depuis de longs mois. Mais il ne souhaitait pas nous en parler avant qu'ils n'aient terminé. Les événements l'auront visiblement fait changer d'avis.

— Dans ce cas il vaut mieux que je parte sur le champ.

— Je peux vous faire conduire jusqu'à la chaîne himalayenne. Là Hæva vous fera chercher.

— Je vous remercie, mais il faut que je parle à Cyril Grail avant de rentrer.

— Dans ce cas je ne vous retiendrez pas longtemps. Juste un mot pour vous dire que...

— N'ayez crainte, je veillerais à ce que l'emplacement de Salmeda ne soit pas révélé.

— Hormis les membres de notre communauté vous êtes désormais la cinquième personne à connaître notre secret le mieux gardé. Mais vous portez en vous le sceau de la confiance des plus grands de notre monde.

— J'emporterais ce secret dans la tombe.

— Puissiez-vous ne pas avoir à en arriver jusque là.»

La garde personnelle de Yoki la raccompagna aux limites du territoire atlante, afin de lui permettre de traverser les différents systèmes de sécurité. Elle prit alors congé et reprit la route de la demeure de Cyril.

Mais au fur et à mesure qu'elle s'approchait un mauvais pressentiment l'assaillit. Au loin elle aperçut un léger filet de fumée noire qui montait haut dans le ciel. Elle hâta aussitôt le pas.

Lorsque elle arriva au pied de la cascade, elle ne vit qu'un reflet du massacre du village Rojas. La petite maison de bois s'était entièrement volatilisée. L'eau était rouge sang. Les oiseaux avaient fuit et la mousse était totalement asphyxiée. Un corps gisait inerte au pied de la rivière. D'épais nuages masquaient à présent le soleil.

Sylvie se rua vers le corps de Cyril. Il respirait encore faiblement.

«— Mon Dieu non ! Accroche toi. Je vais de tirer de là.

— Il est trop tard pour moi.

- Ne dis pas ça. Tu vas t'en sortir.
- C'est toi qu'il voulait. Prend garde il est très puissant.
- Chut. Économise tes forces.»

Il rendit son dernier souffle dans les bras de la jeune femme. Sylvie baissa la tête et ferma les yeux en signe de grande douleur. Elle se sentait coupable de toutes ses morts.

Elle se redressa et jeta un regard à la ronde. Elle allongea le défunt avant de lui refermer les paupières. Elle se releva enfin avant de crier : «— Je te retrouverai !»

À la tombée du jour, elle alluma un grand feu sur les ruines de l'ancienne bâtisse. Elle lava le corps de Cyril avant de l'allonger sur une barque au milieu de la rivière. Elle y mit le feu quelques instants plus tard et poussa le bûcher dans le courant. Elle remonta alors sur la berge et unissant les mains au dessus de sa tête elle projeta un anneau de lumière verte au dessus de la tombe de son ami. La lumière l'accompagna jusqu'à ce que l'embarcation eut complètement brûlé et coulé.

Elle se dirigea alors vers le centre de l'île et y grava une croix à même le sol.

«— Ce signe ne s'estompera jamais en mémoire de ton serviteur.»

Puis laissant exploser toute son aura elle inonda la clairière de la puissance de Freia :

«— Que ce qui était renaisse à nouveau. Que renaisse la vie et qu'elle prospère en ce lieu de paix et de recueillement.»

La terre qui avait brûlé se mit à luire d'une douce lumière verte. En quelques secondes elle se recouvrit d'un tapis d'herbes, de mousses, et de fleurs. Un spectacle féérique se tint pendant près d'une heure, comme si des milliers de lucioles d'un vert éclatant avaient entamée une parade sur le petit îlot. Comme des abeilles elles butinaient toutes les plantes des alentours leur conférant une vigueur et un éclat inégalé. Il n'y eut pour seuls spectateurs qu'un couple d'oiseaux qui avaient osé revenir dans la clairière en dépit du massacre de l'après-midi.

Freia avait bâti sur l'ancienne habitation de son élève un véritable paradis au milieu de la forêt vierge. Un lieu de paix et de repos pour tous les animaux. Un lieu béni par son sceau et que rien ne pourrait plus souiller avant la fin des temps.

## Un dernier au revoir

Le ciel était assombri par de gros nuage gris et un vent frais parcourait la vallée. Un peu plus au nord se dressait les vestiges d'un ancien clocher roman. Mais comme la plupart des bâtiments des environs, l'église n'était plus qu'un tas de poussières disséminées au quatre vent. La désolation défigurait encore le paysage.

Menhery, tel avait été le nom du village où Gabriel avait grandi. C'était dans ce lieu perdu au milieu de la campagne champenoise, qu'il avait puisé son inspiration, sa force, cette volonté de continuer de l'avant après la guerre. Et aujourd'hui il retournait à cette terre qui l'avait enfanté. Je savais qu'il l'aurait voulu ainsi. C'était mon dernier hommage à celui qui avait redonné un sens à mon existence, qui m'avait ouvert la voie, ma voie.

Il avait été de ces hommes bons, engagés et généreux, un de ceux qui arpentent le monde sans que l'on y prête vraiment attention, un de ceux dont le nom sera vite oublier tout comme son œuvre. Mais moi je ne voulais pas qu'on l'oublie. Son village natal pouvait être fier de lui et je voulais qu'il y demeure le symbole de la lutte contre l'adversité.

J'étais parvenu à organiser une petite cérémonie solennelle. J'avais pu emporter les restes de son corps calciné. C'est ainsi dans un cercueil de sapin qu'il revint au pays de son enfance. Il ne pouvait avoir de grande célébration pour un homme comme lui, décrié et dénoncé pour ses thèses anarchiques. Il fut pourtant un prêtre qui accepta de lui rendre les derniers honneurs. Quelques uns de ses compagnons de route firent également le voyage. En tout une vingtaine de personnes se rassemblèrent dans ce qui fut autrefois un champs en bordure du village. J'y avais moi-même creusé une sépulture où il pourrait reposer en paix.

La cérémonie se déroula dans le calme et le recueillement. Toute l'assemblée pleurait la perte d'un homme bon et regretté. Malgré les soupçons de mutinerie qui planait sur Gabriel, personne n'avait estimé nécessaire de se cacher pour cet ultime hommage.

Je ne su pas très bien comment ils apprirent la mort de Gabriel, ou bien encore comment ils eurent vent de la cérémonie. Mais tous étaient là. Je réalisais alors que nous n'étions pas seuls, que d'autres partageaient nos points de vue.

La mort de Gabriel avait été un choc terrible. J'avais dépensé toute mon énergie pour organiser ses funérailles. Maintenant que cela touchée à sa fin, je commençais à douter de l'intérêt de notre quête. Mais voir ces hommes et ces femmes assemblés me redonna un peu d'espoir et d'énergie.

Lorsque la cérémonie fut achevée, je m'avançai vers la tombe pour la refermer. Deux compagnons de Gabriel me vinrent en aide, tandis que le prêtre entamait une dernière prière pour l'âme du défunt.

Après une dernière pelleté de terre, je relevai la tête pour m'essuyer le front. C'est alors que je les aperçus debout sur un petit monticule à une dizaine de mètres de moi.

Alexandre Tride se tenait le visage courbé, vêtu d'un complet noir. À ses côtés une ravissante jeune femme, elle aussi drapée de noir, lui tenait le bras. Je compris aussitôt qu'il s'agissait de

Caroline Vanier, sa compagne. Je ne l'avais jamais rencontré, mais Gabriel m'avait souvent parlé d'elle. Le couple était venu mais se tenait à l'écart sous le couvert d'un cerisier.

Je savais l'estime que Gabriel leur portait et il m'avait compté leurs exploits à maintes reprises. Je voulu marcher à leur rencontre, mais une main me retint :

«— Ce n'est pas une bonne idée. Ils ont pris de très gros risques en venant ici. Si Puillaut remonte à eux ce sera une plus grande perte encore pour notre cause.

— Alors croyez aussi que le CER est derrière tout cela ?

— Je ne sais pas à quel point le CER peut être impliqué. Mais Gabriel gênait beaucoup de gens dans l'entourage de Puillaut et sa mort est tout sauf un accident. Et s'il y a bien quelqu'un qui peut élucider ce mystère, ce sont Alexandre et Caroline.

— Pourquoi cela ?

— Ils ont rejoint le CER du temps de Colt dans l'espoir d'apporter de nouvelles idées. Aujourd'hui Puillaut les a oubliés. Il est bien trop occupé à chasser les six. Mais s'ils découvrent qui ils sont il n'hésitera pas à se servir d'eux pour arriver à ses fins.

— Mais pourquoi demeurent-ils au CER avec la menace de Puillaut ?

— Le CER n'est pas foncièrement mauvais. C'est ce que l'on en fait. Colt voulait qu'il soit une sorte de cocon, un enrobage qui soutiendrait et aiderait les hommes et les femmes à reconstruire leurs villes et leurs villages, une sorte d'engrais pour fertiliser des jardins de bonnes volontés.

— Ce n'est plus guère le cas aujourd'hui.

— Mais cela peut encore changer. Et puis nous avons appris à nous méfier du nouveau Régentia. De là où ils sont ils sont idéalement placés pour prévenir d'éventuels excès.

— Des travailleurs de la nuit dans l'ombre...

— Nous avons tous le même objectif. Chacun de nous l'aborde à sa manière.»

Je me retournai à nouveau vers le monticule, mais le jeune couple avait déjà disparu.

«— Et maintenant que comptez-vous faire ?

— Je... Je vais continuer je crois. Gabriel est mort pour ses idées. Elles ne doivent pas mourir avec lui. C'est le moins que je puisse faire.

— Prenez garde ! Éveiller l'esprit des gens est une chose dangereuse. Beaucoup préfèrent rester en sommeil.

— Le risque est alors tout autre mais tout aussi important.

— Certes ! Mais ceux qui ont fait ça vous auront à l'œil. Vous étiez le plus proche de Gabriel.

— Merci mais je sais à quoi m'attendre à présent.

— Vous m'avez l'air d'être quelqu'un de bien M. Lizevicz. Gabriel a eu raison de vous prendre sous son aile. Je regrette seulement que nous nous rencontrions en de telles circonstances.

— Appelez-moi Didier.

— Très bien. Mais où avais-je la tête ! Philippe Couteau.

— Enchanté.

— Laissez moi vous aider à ranger vos outils. Nous pourrons ensuite poursuivre cette conversation autour d'un verre.

— Merci.»

## La fin des esprits

Depuis l'incarcération du Keldon, les bâtiments du CER étaient sous haute surveillance. Après avoir passé une semaine à Versailles, Paul Masson avait été transféré à Dublin où il faisait toujours l'objet des pressions du général Puillaut. Officiellement il était accusé de conspiration contre le conseil. Une enquête était ouverte, mais la réputation des héros de la guerre était déjà fortement entamée. Les hommes du conseil avaient su semer le doute, la suspicion et l'envie dans l'opinion publique. Masson devait rester sous les verrous tant que ses compagnons resteraient dans l'ombre.

L'emprise de Puillaut sur l'ensemble des autorités de décision s'étendait. Les derniers vestiges de l'ère Colt tombaient les uns après les autres. Le nouvel homme fort de l'Europe jubilait. Il tenait sa revanche sur tout ceux qui l'avaient abandonné durant la guerre. Un à un il avait regravit les échelons et désormais il était le maître du CER. Il faisait dorénavant la pluie et le beau temps sur son administration. Il pouvait enfin régler ses comptes avec toutes celles et ceux qui l'avait conduit en disgrâce après le coup d'état de Fort Romeu. Lui, le grand stratège militaire leur avait prouvé qu'il était le plus fort.

Ce matin là il était en réunion dans son bureau. Il s'agissait de préparer l'ouverture d'une nouvelle centrale de défense aérienne. Plus que tout Puillaut voulait redorer la grandeur de sa confédération. Il privilégiait pour cela les défilés fastueux, la recherche, strass et paillettes au siège, ... Cela passait naturellement par une autonomie des forces de l'ordre. Il ne voulait plus dépendre pour cela des forces de la Concorde. Bientôt l'armée du CER serait à même de veiller au calme dans ses provinces, puis à toute forme d'invasion terrestre ou extraterrestre.

Mais ce jour là la cellule de travail fut rapidement perturbée par une forte agitation en provenance du corridor :

«— Je vous dit que vous ne pouvez pas entrer !»

L'instant d'après la porte du grand bureau carré s'ouvrit brusquement. Les lourds bâtants de chênes produire un bruit sec au contact des murs et une ravissante jeune femme à la longue chevelure brune fit son apparition sur le pas de la porte. Elle se tenait droite et avait aussitôt fixé le général du regard. Ses mains s'appuyaient sur ses hanches avec fermeté. Elle était là pour avoir des réponses et comptait bien les obtenir.

«— Je suis désolé général, je vais appeler la sécurité.

— Ce ne sera pas la peine Léonard. Je doute qu'ils puissent la retenir. Messieurs si vous voulez bien m'excusez, je crois qu'il va falloir ajourner notre réunion. Mademoiselle Borand a dû faire un très long voyage pour venir jusqu'ici. Je ne voudrais pas paraître un hôte indigne.»

Il se dirigea vers un petit cabinet contigu et fit signe à la nouvelle venue de le suivre :

«— Je me demandais quand vous alliez vous montrez.

— Je n'aurais donc pas besoin de vous dire pourquoi je suis ici.

— Voyons vous êtes tellement prévisible. En détenant Roméo, je me doutais bien que sa Juliette ne tarderait pas à venir me rendre une petite visite.

— Inutile de s'essayer aux belles phrases avec moi. vous avez réussi à gagner la confiance de la population. Mais ils ne vous connaissent pas comme je vous connais. Croyez moi que je saurais mettre à jour vos manigances.

— J'espérais que vous seriez plus raisonnable que votre cher ami. Il est navrant de voir une telle langue de vipère sous cette apparence angélique. Mais n'oubliez pas qui je suis à présent. Cette fois il n'y aura pas de Colt pour vous protéger.

— Cela ne sera pas nécessaire. Je ne suis pas venue pour discuter. J'ai bien d'autres choses plus intéressantes à faire. Vous retenez Paul Masson sans aucune raison.

— Au contraire il m'a menacé moi et le gouvernement, exactement comme vous venez de le faire d'ailleurs. C'est lui seul qui a refusé de coopérer et de soutenir l'effort de défense communautaire. Et à mon plus grand regret vous prenez la même voie. Ce n'est guère prudent de la part d'une jeune femme pourtant si intelligente.

— Vous ne m'appréciez pas. Vous me mettez sur le dos votre désaffection durant la guerre. Et je vous le rend bien. Je n'approuve absolument pas vos décisions. Et croyez moi nous aurons tout le loisir d'en débattre publiquement. Mais pour l'heure vous êtes le cadet de mes soucis. Alors contentez-vous de me dire où se trouve Paul et restons en là.

— Serait-ce une menace ?

— Prenez cela pour ce que vous voudrez. J'ai déjà bien assez de problèmes à régler en ce moment. Mais sachez que ce n'est sûrement nullement une simple visite de complaisance.

— Vous êtes tous les mêmes. Toujours aussi arrogants et sûr de vous. Cela vous conduira à votre perte ma jeune amie. Vous êtes ici sur mon terrain, et vous n'aurez plus l'occasion de me piéger comme à Fort Romeu. Ici vous êtes seule et à ma merci. J'ai déjà maté Masson et il en sera de même pour vous. Que vous le vouliez ou non vous ne pouvez plus rien contre moi.

— Vous l'avez dit vous même. L'arrogance est un jeu dangereux. Je ne sais pas ce que cherchais Paul. Mais s'il le souhaitait, il y a bien longtemps qu'il ne serait plus ici.

— Au moins aurez-vous mis fin à sa solitude. Fraut, veuillez mettre cette jeune femme au secret, appela-t-il à l'interphone.»

Mais au moment où les hommes de la sécurité pénétraient dans le cabinet personnel du général, une éclatante aura verte entoura Sylvie Borand. Devant cette manifestation de sa puissance, les hommes autour d'elle eurent un mouvement de recul.

L'air était à présent électrique dans toute la pièce. Et quiconque tentait de s'approcher de la belle se retrouvait comme pétrifié, empêtré dans un amas d'herbes folles, lierres, ronces et fougères. Sans même se retourner Freia sortit du bâtiment comme elle y était entrée, tandis qu'un fort vent d'est se levait.

«— Mais arrêtez là, s'époumonait Puillaut en vain. Ne la laissait pas s'enfuir.»

Le maître des lieux s'attendait cependant depuis longtemps à une tentative d'évasion. Le bâtiment qui tenait lieu de geôle était particulièrement bien gardé. Les murs étaient en béton armé et seules deux fenêtres éclairaient l'intérieur au troisième étage. Des miradors et des postes de garde jalonnaient tout le pourtour de la maisonnée. Une cinquantaine d'hommes étaient en faction et plusieurs canons lourds avaient été disposés aux quatre angles.

Alors que Sylvie marchait en direction du bâtiment, le vent devenait de plus en plus violent. Les toits des miradors commençaient à se soulever et la garnison s'était repliée vers des abris de fortune. La sirène d'alarme retentit, mais elle fut rapidement recouverte par le tumulte des alizés. La pluie tombait à présent drue, et de gigantesques éclairs déchiraient un ciel noir de geais.

Au loin telle une flamme vacillante, l'aura verte de Freia avançait calmement. Tous les gardes la virent. Mais aucun ne comprit ce qui se passait et n'osa s'aventurer à la rencontre de cette apparition angélique au milieu de la tempête.

Un nouveau bruit strident parcourut le ciel. Une ombre survola la prison avant de s'éloigner vers le Nord. Puis un nouvel éclair illumina les cieux. L'instant d'après le dépôt de munitions explosait à l'autre bout de la base. De hautes flammes léchèrent les toits des baraquements avoisinants et

l'essentiel des hommes ayant gardé une part de lucidité accoururent pour tenter d'éteindre l'incendie.

Le système de défense aérienne fut activé. Mais le Long Bow filait comme le vent, insaisissable et invisible. Les quelques détecteurs qui n'avaient pas été paralysés par la tempête se focalisaient sur l'oiseau de fer, tandis que l'esprit de la terre continuait à avancer en direction de la prison.

Arrivée à une quinzaine de mètres du mur d'enceinte elle fit halte et ferma les yeux pour se concentrer. À l'intérieur Keldon sut aussitôt ce qui se passait. Il s'approcha de la porte, plaqua sa main sur le montant à hauteur de la poignée. Le mécanisme d'ouverture commença à suinter puis se grippa et la porte fut bloquée. De l'autre côté le garde en faction comprenant enfin ce qui se tramait tenta de faire évacuer son prisonnier. Mais il eut beau tambouriner contre la porte celle-ci ne céda plus.

À l'extérieur, Sylvie attendit l'ultime signal de Paul avant de dresser sa main paume ouverte et bras tendu devant son visage. Le nuage vert qui l'entourait s'allongea alors en direction du mur et le recouvrit sur une large surface circulaire. Des traces de lierres apparurent sur la surface irradiée. Ils déployèrent leurs racines au cœur même de la pierre, se frayant un chemin au travers d'interstices microscopiques. Puis petit à petit les racines commencèrent à grossir. Ainsi en l'espace de quelques secondes le poids de plusieurs siècles s'abattit sur l'imposante muraille qui se craquela d'abord avant de s'effondrer.

Paul Masson apparut de l'autre côté. Il se fraya un chemin à travers les décombres :

«— J'espérais pouvoir le raisonner. Pourquoi être venu si vite. Cette évasion en fera qu'envenimer la situation.

— Puillaut est un fanatique orgueilleux. Je doute que tu sois arrivé à un quelconque résultat. Mais il y a beaucoup plus grave. La grande prophétie ne s'est pas encore réalisée. Baggord ne nous avait pas tout dit. Nous ne sommes plus seuls désormais. La pire crainte des Anciens est en train de se matérialiser. Nous devons faire vite tant qu'il nous est encore possible de faire marche arrière.»

Au même moment le Long Bow qui avait terminé d'anéantir les armements de la base survola le jeune couple et entreprit de se poser au carrefour. Paul et Sylvie montèrent à son bord. Puis l'avion redécolla. Dès qu'il fut dans le ciel d'épais nuages se formèrent autour de lui. Lucien mit alors les gaz et l'avion disparut de tous les radars.

Au sol Puillaut était furieux. Comment avait-on pu laisser s'échapper sa prise la plus importante. Quand à sa fierté, son système de défense, il était maintenant totalement inopérant :

«— Préparez ma garde rapprochée, rassemblez les armes, nous allons leur apprendre.

— Mais monsieur nous les avons perdus de nos écrans.

— Ils n'ont pas pu aller bien loin. Cette fois je veux que vous retourniez Fort Romeu de fond en comble. Ils ne m'échapperont pas.»

Dans une petite ruelle adjacente une ombre menaçante se tenait immobile. Elle n'avait rien manqué de la scène et dans son profond intérieur elle jubilait de la naïveté du commandant du CER. Les esprits étaient revenus. Et avec eux l'histoire était à nouveau en marche.

La flèche de la patrouille d'argent regagna rapidement sa cachette de Fort Romeu. Il furent accueillis par Cindy Odon :

«— Je suppose que votre voyage a été mouvementé.

— Pas plus que ça. Où en êtes-vous, l'interrogea Sylvie ?

— Le reste de la patrouille a déjà été transporté en lieu sûr. Et nous avons presque fini de sceller les laboratoires secrets.

— Nous n'avons guère de temps, constata Paul. Ils ne tarderont pas à venir ici.

— Soda et ses Gardiens sont encore ici, lui demanda Lucien ?

— Ils finissent de sécuriser les lieux selon la technique des Anciens.

— Cela prendra trop de temps. Il faut absolument qu'ils soient partis avant l'arrivée de Puillaut. Tant pis pour les derniers labos. Il faudra prier pour qu'ils ne soient pas découverts.



— La navette aldorande est prête.»

Les Gardiens de Shamballah quittèrent le Fort aussi discrètement qu'ils y étaient pénétrés, laissant les six esprits seuls maîtres des lieux.

Depuis la salle de commande remise en service pour l'occasion ils ne tardèrent pas à apercevoir l'armée du CER qui approchait à vive allure, menaçante et massive.

Les six rejoignirent alors l'embarcadère et montèrent à bord de la navette aldorande. Ils furent aussi tôt pris en chasse par les chasseurs de l'armée. L'astronef extraterrestre, simple véhicule de transport protocolaire était bien plus lent que ses poursuivants. Ils ne tarderaient pas à être repris.

Mais une fois de plus sous l'impulsion du Cobalt, le vent se leva et rendit le pilotage des chasseurs de plus en plus difficile. Nellya prêtresse de la lumière fit également jouer de ses pouvoirs pour dissimuler leur navette. La vue des poursuivants se troubla. Les fugitifs semblaient se dissoudre dans le ciel, comme un mirage dans le désert.

Craignant de les perdre à nouveau Puillaut ordonna à ses hommes d'ouvrir le feu. Ils hésitèrent un instant face à la puissance des esprits et à la mémoire de leurs exploits. Mais la détermination de leur chef eut raison de leurs doutes.

Il fallut toute l'habileté de Borelli pour passer entre les tirs ennemis. Les fugitifs approchaient désormais de l'Océan, tandis que les feux étaient toujours plus nourris derrière eux, tandis que la tempête se déchaînait.

Ce qui devait arriver arriva enfin : leur vaisseau de fortune fut touché. L'engin partit en vrille et devint plus difficile à maîtriser. Lucien parvint à en reprendre le contrôle mais au même moment un nouveau coup fit voler l'un des propulseurs en éclats. Cette fois l'embarcation aldorande commença à perdre de l'altitude et son pilote perdit totalement le contrôle. Et alors que les tirs de leurs poursuivants continuaient à fuser autour d'eux, la navette s'abîma à pleine vitesse dans l'océan.

Les eaux se soulevèrent sur une cinquantaine de mètres au moment de l'impact. Puis une violente explosion éparpilla des débris de l'astronef sur plusieurs centaines de mètres. Un mini tsunami se forma et vint frapper les côtes irlandaise quelques minutes plus tard, déposant sur les plages les derniers fragments de l'appareil.

L'explosion fut si violente qu'il fut déchiqueté en lambeaux plus petits les uns que les autres. Loin de se calmer, la tempête redoubla d'activité. Les eaux étaient déchaînées et le ciel strié de large flash de lumière. La terre trembla sur toute la côte ouest de l'ancienne république d'Irlande balayée par un violent ouragan.

Les chasseurs du CER parvinrent à se poser en catastrophe sur un petit atoll d'île, en attendant que reviennent le calme.

De nombreux bâtiments prirent alors la mer en direction des lieux du naufrage. Les flots étaient sombres. Des poissons flottaient à la surface aux milieux de lambeaux de métal. Le choc avait été si violent qu'il ne restait plus rien de l'embarcation, que des fragments éparpillés sur des miles à la ronde. Il fut impossible de rassembler tous les morceaux de l'épave. La grande majorité s'étaient littéralement désintégrés.

Ainsi disparurent les sauveurs de l'humanité, derniers remparts contre la folie qui gangrenait le monde.

## Les premières tensions

La disparition des six fit l'effet d'une bombe. Depuis longtemps on ne parlait plus d'eux, tout le monde semblait les avoir oubliés. Mais leur disparition rappela le souvenir diffus des héros de la guerre.

Puillaut tenta de dissimuler les événements pour tirer profit de la situation. Mais il ne put garder secret longtemps les événements qui avaient conduit à leur mort. Les esprits de Fort Romeu étaient devenus une légende, un mythe qui avait pris corps avec leur accident. Plus que la fin tragique de trois hommes et de trois femmes, c'étaient des envoyés de Dieu qui s'étaient éteints.

Au sein de la Concorde l'annonce de la mort des esprits souleva de nombreuses questions. Beaucoup de mondes alliés commencèrent à se poser des questions sur les pratiques terriennes et entreprirent de réduire leur contribution à la reconstruction tant que la lumière ne serait pas faite sur toute cette histoire. À peine quelques mois après la mort de Colt, le décès de nouveaux défenseurs de la paix et partisans de l'Alliance avait fait naître le doute.

Les Aldorans eux-mêmes furent fortement contrariés par cette terrible nouvelle. En dépit des accusations dont ils avaient été l'objet durant les dernières semaines écoulées, ils tenaient toujours les Esprits en très grande estime. Ils considéraient leur perte comme une grande perte pour la galaxie tout entière. Ils avaient par ailleurs demandé l'ouverture d'une enquête de la Concorde pour établir clairement les faits.

Mais tandis que les Aldorans jouaient les médiateurs de nombreux autres mondes commençaient à douter du bien-fondé de l'adhésion de la Terre. Étions-nous prêts ? Œuvrions-nous réellement pour la paix des peuples ?

L'enquête mandaté par Aldor avaient peu de chance d'aboutir. Depuis la mort du général Colt, les relations entre la Concorde et le CER étaient plus timorées. Les ambassadeurs européens, autrefois moteurs de l'Alliance, n'étaient plus que des pantins entre les mains de Puillaut. Et l'efficacité de l'aide humanitaire s'en ressentait.

Dorénavant des soupçons lourd pesaient sur le Régentia. Bon nombre de diplomates craignaient que leur soutien logistique ne devienne un nouvel outil pour assouvir la mainmise de Puillaut sur l'Europe et peut-être même au delà. Nos voisins commençaient à s'inquiéter du renforcement des armées. Et malgré toutes les tentatives de l'ambassadeur Kioppi pour maintenir des relations diplomatiques saines, le CER tenait de moins en moins compte de l'avis du conseil de la Concorde.

Aux vues des nombreuses rumeurs qui avaient courues, le maître de Dublin avait été contraint à faire une annonce officielle. Il avait déclaré que sous le commandement de la dénommée Freïa, alias Sylvie Borand, un groupe de terroristes avait attaqué le quartier général du CER afin de faire évader leur chef de file, Paul Masson. Celui là même qui avait été arrêté quelques jours plus tôt pour conspiration. Ces terroristes émergeraient de l'ancien camp de Fort Romeu et chercherait à fomenter une révolution pour renverser le gouvernement de coalition instauré au lendemain de la libération.

La tentative d'évasion avait rapidement tourné à l'affrontement avec les forces de sécurité du Régentia. Au cours de la bataille de nombreuses installations administratives et sanitaires auraient été détruites et de nombreuses morts auraient été à déplorer. Le centre névralgique du CER mettrait plusieurs mois à s'en remettre et c'est l'aide direct aux zones les plus sinistrées qui devait le plus en souffrir. Le commando dissident aurait sciemment attaqué ses bâtiments pour causer un maximum de dégâts sur l'ensemble du continent. Dans l'incapacité de les raisonner, les forces de l'ordre durent donner l'assaut.

Les fugitifs auraient alors tenté de regagner leur place forte dans la vallée champenoise pour y préparer d'autres attentats. Heureusement la garde personnelle du Regentia les auraient retrouvés à temps et leur auraient donné la chasse. L'accident au cours duquel les leaders du mouvement étaient morts aurait fait suite à une bataille aérienne au dessus de l'Océan. Devant le refus d'obtempérer des fugitifs, les forces armées s'étaient vu obliger de riposter. Une erreur de pilotage avaient ensuite conduit au drame.

La violence de l'impact ne laissait aucun espoir de retrouver le moindre corps pas plus que de pouvoir rassembler tous les débris de leur astronef éparpillés sur plusieurs kilomètres. Lors du communiqué officiel, le Régentia déplorait que "de si tragiques événements ne soient venu ternir la réputation de ces grandes icônes de la révolution".

Toutefois dans l'intérêt de tous, les personnes qui avaient pu être en contact avec les pensionnaires de Fort Romeu était désormais suspectes. Les meetings pacifiques comme ceux de feu Gabriel Marteuil furent interdits et nombre d'orateurs furent arrêtés. Nous étions accusés de semer le trouble dans les provinces, et de favoriser l'émergence de nouveaux actes de terrorisme. J'eus beaucoup de chance d'échapper aux rafles. Mais désormais mes apparitions étaient clandestines.

J'appris qu'Alexandre Tride et Caroline Vanier étaient parvenues à brouiller les pistes et continuaient à surveiller le CER de l'intérieur tout en restant en contact avec l'ambassadeur d'Aldor, Kioppi. Beaucoup pensaient qu'ils étaient désormais notre dernier espoir, les seuls capables encore de canaliser les foules. Je me remémorais encore ce respect et cette confiance aveugle des ouvriers de Nola pour Tride. Mais maintenant plus personne ne prononçait leur nom. Aucun d'entre nous ne voulait attirer l'attention sur eux avant que l'heure ne soit venue. Pour l'instant l'opinion publique n'était pas prête et il était préférable qu'il reste dans l'ombre.

Maître Baggord fit également sa réapparition sur Terre. La disparition de ses protégés avaient justifié son retour. Il avait ainsi abandonné son rôle de conseiller de la Terre au sein de la Concorde pour prendre en main l'enquête mandatée par les mondes membres. Mais ses liens étroits avec les Esprits semait aussi le doute sur ses réelles intentions. Dès lors le CER ne coopéra guère et tout comme l'enquête sur Wilkins en son temps, celle autour de l'évasion de Masson fut rapidement enterrée. Il fut communément acquis qu'ils étaient coupables. Quant à leurs derniers partisans, ils se turent de peur de devenir à leur tour victime d'un quelconque accident.

De leur côté Aldor semblait occupé à d'autres mystérieux projets. Dès son arrivée, Baggord s'était entretenu avec l'ambassadeur Kioppi durant de longues heures. À l'issue de leur rencontre des dizaines d'émissaires aldorans parcouraient la campagne terrienne à la recherche d'on ne savait qui ou quoi.

«— Tu as l'air préoccupé mon vieil ami. Le Haut Conseil semble également en ébullition. Que se passe-t-il ?

— Nous avons sous estimé la science des Anciens. Le pouvoir d'Atlantis n'a pas encore fini de se réveiller. Et il devient plus redoutable que jamais.

— Je vois que ces longs mois passés dans la bureaucratie ne t'ont guère rendu plus éloquent.

— Désormais j'ai la conviction que la grande prophétie n'est pas encore arrivée à son terme.

— Mais la chute des six n'était pas...

— Sept ! Ils devaient être sept.

- Comment cela ?
- Lorsque les vestiges d'Atlantis ont été mis à jour, nous avons découvert un vieux livre. Il retraçait la prophétie dans son intégralité. Seulement un fragment de celle-ci était parvenue sur Aldor avec les réfugiés atlantes et elle fut très vite oubliée de ceux qui restèrent sur Terre. Mais le livre était bien plus complet. Il annonçait que les forces du bien devraient affronter celle du mal. Et que le sort de la planète Terre se jouerait dans cette confrontation.
- N'est-ce pas ce qui s'est produit ?
- C'est ce que je croyais et espérais du plus profond de mon cœur. Pour nous tous le mal était les Kesh'ran. Mais c'était aller un peu vite en besogne.
- Quel est-il alors ?
- Souvenez-vous de l'histoire de notre peuple. Souvenez-vous de la rencontre avec les Anciens. Si les Atlantes ont quitté cette Terre après le déluge et n'ont pas reconstruit Atlantis c'est parce qu'ils étaient convaincus que l'équilibre du monde était brisé.
- Je t'en prie pas d'énigme avec moi ! La situation est grave !
- Le Mal avait commencé à s'enraciner dans les esprits atlantes. Les Anciens craignaient que leurs pouvoirs ne deviennent source de destruction et non plus de vie. C'est pour cela qu'ils ont délibérément laissé leur savoir s'éteindre.
- Mais lorsque les esprits se sont réveillés...
- ...Les puissances du mal en ont fait de même. Je ne sais comment l'expliquer. Mais Fenelas, l'esprit de la destruction, le serpent noir d'Atlantis, s'est matérialisé. Il n'aura de cesse d'étendre sa domination ou de plonger ce monde dans le chaos. Et rien ne dit qu'il bornera ses ambitions à la Terre. Les Kesh'ran n'étaient que les trompettes qui annonçaient le jugement dernier. Fénélas, lui, est le cavalier de la mort.
- Il faut donc l'arrêter.
- Ce ne sera pas chose facile. Il doit être très puissant. Il a déjà massacré de nombreux gardiens atlantes pour retrouver la cité perdue de Salmeda. Ni vous ni moi ne pouvons prétendre l'arrêter. Il incarne les plus grandes ignobles pulsions qui sommeillent en chacun de nous. Seule la vie pourrait prendre le dessus sur la mort.
- Et que dit la prophétie sur la confrontation ?
- Seulement qu'elle fera définitivement pencher la balance d'un côté ou de l'autre. Le Bien ou le Mal tel est le choix qui se dresse pour ce monde. Mais le destin et le choix appartiennent à ceux qui le feront, c'est à dire à l'humanité tout entière.
- Et c'est tout ?
- L'avenir ne s'écrit pas à l'avance. Même pour les Anciens. Leurs connaissances de ce monde étaient grandes mais ils ne détenaient pas les clés du destin. Il est seulement écrit que l'espoir ne pourra venir que des enfants de la terre et de la mer.
- Mais il est pas encore trop tard n'est-ce pas ?
- Il n'est jamais trop tard. N'oublie pas que les esprits ne meurent jamais. Ils retournent à la nature qui les a enfantés qu'ils nourrissent et qui les nourrit, qu'ils soient force de Mort ou de Vie. Leur essence demeurera aussi longtemps que vivra ce monde.
- Ils le savaient ?
- Je n'ai pas eu le temps de le leur dire. Nous pensions que tout était fini. Aussi hormis les Grands Sages d'Aldor et le chambellan Hæva, personne ne connaissait l'existence de cet ouvrage. Ce fut une terrible erreur de penser pouvoir desceller son secret seuls.
- Que comptes-tu faire à présent ?
- Il nous faut retrouver Fenelas avant qu'il ne plonge le monde dans le chaos.
- Cela n'a-t-il pas déjà commencé ?
- Je compte sur vos talents diplomatiques pour apaiser la situation pendant qu'il en est encore temps. Je m'occuperai de Fenelas ne vous en faite pas. Les gardiens m'aiderons dans cette tâche.
- Mais tu disais que nous ne pouvions pas l'affronter.

— En un sens c'est exact. Mais nous ne pouvons pour autant lui laisser les mains libres. Je ne serais pas surpris d'apprendre qu'il soit en rapport avec les récents événements.

— Fenelas est donc du ressort de la Terre. Tu as raison. Je défendrai donc uniquement les intérêts de la Concorde. Mais cela ne sera pas facile. L'enquête sur la mort des esprits ne fait qu'envenimer les choses. Nous allons devoir la clore pour calmer les esprits. Ils n'en sortiront certainement pas blanchis.

— Si cela peut sauver ce monde, alors qu'il en soit ainsi.»

Ainsi s'évanouit le souvenir des glorieux exploits de la guerre. Les héros d'hier étaient les parias d'aujourd'hui. Et l'équilibre du monde vacillait sur ses bases.

Les uns tentaient désespérément de recoller les morceaux. De retrouver un sens à leur combat, un objectif à atteindre, un espoir auquel se raccrocher, une terre où revivre et panser leurs plaies. Mais ils sentaient désormais si seuls et abandonnés. La Concorde ne paraissait plus qu'une chimère, incapable de leur venir en aide. Les puissances au pouvoir étaient complètement déconnectés de la réalité. L'aube d'une civilisation faite d'été éphémère et déjà le crépuscule faisait poindre le bout de son nez.

Pendant ce temps, et comme souvent dans de pareilles circonstances, d'autres tentaient d'accroître leur pouvoir à différentes échelles. Être le maître, commander au peuple, détenir les richesses et le savoir, être quelqu'un d'important et de craint. Il paraissait si facile de revêtir l'habit du berger au sein de toutes ses communautés démunies. Mais cela n'était encore qu'un début. L'ombre avançait petit à petit.

À l'Est le GAP commençait à suivre une trajectoire similaire à celle du CER. Bien que de nombreux émissaires de Shamballah noyautaient le conseil oriental et cherchaient à le garder dans le droit chemin, ils ne pouvaient rien face à la vermine qui pourrissait peu à peu l'Exécutoire.

Les sentiments nationalistes assoupis durant la guerre étaient à nouveau exacerbés et se canalisèrent à présent en direction du CER. On aurait dit qu'un jardinier consciencieux avait semé les graines de la discorde et en récoltait désormais les fruits.

Une fois encore l'Occident faisait figure de modèle à suivre, d'exemple de droiture et de civilisation. Et une fois encore l'Orient, fier de son histoire et de sa culture, méprisait les accomplissements de ses voisins. Une fois encore, d'aucun ne suggéra de mutualiser leurs savoirs.

Les relations entre les deux blocs s'étaient tendues depuis quelques mois déjà, mais l'annonce de la mort des esprits donna l'occasion au GAP de définitivement rompre les ponts. Ils accusèrent le CER d'avoir voulu s'appropriier le secret des esprits et les technologies nées dans le giron de Fort Romeu, sans les partager avec leurs alliés. Techniquement ce n'était pas faux, bien que les hommes de Puillaut ne purent découvrir les dernières salles dérobées du fort.

Quoi qu'il en soit le GAP stoppa tout ces échanges avec le CER, revendiquant un droit d'accès à son patrimoine mondial. Il se recroquevilla sur lui-même tout en conservant des relations privilégiées avec son voisin américain, désormais totalement dépendant de leur aide.

Le GAP demanda une mise sous tutelle internationale de toutes les techniques ou secrets qui seraient mis à jour concernant Fort Romeu et ses occupants. Il exigea également d'être présent lors de nouvelles fouilles, ce que le CER refusa tout naturellement au nom du droit de non-ingérence.

Ainsi au bout d'un mois il n'y eut plus aucune relation directe entre les deux blocs continentaux. Et tout échange passait systématiquement par la médiation de l'ambassade allemande. Le monde était dorénavant coupé en deux. L'influence du GAP s'étendait d'Asie mineure aux côtes orientales de l'Amérique, tandis que le CER imposait son contrôle sur l'Europe et le reste de l'Asie. Et une terrible guerre de désinformation se mettait en place.

Ce conflit larvé faisait craindre le pire pour l'avenir. Quelques intellectuelles tentèrent de raisonner le Régent et l'Exécutoire. Mais personne ne les écouta.

Conscients du danger, et sous l'impulsion de Caroline Vanier tous les orateurs pacifiques du monde se rassemblèrent en cachette. Il nous appartenait d'être plus actifs que jamais, de parcourir

inlassablement le monde, d'être les électrochocs, les révélateurs d'un monde qui courrait à sa perte. Si nous ne pouvions convaincre les gouvernements de s'entendre, nous devons gagner le soutien de la population.

Nous dérangions, nous étions plus menacés que jamais, mais nous étions aussi plus déterminés que jamais à sauver la paix du monde. Ce jour là nous fîmes serment de ne jamais renoncer et de continuer notre quête pacifique aussi longtemps que nous vivrions, sans jamais porter d'armes ou prendre part à quelque opération militaire. De la violence ne pouvait plus naître que la violence. Nous en avons conscience et ne voulions en aucun cas tomber dans cette spirale. Nous baptisâmes ce serment de la dernière chance le serment Vanier.

Malgré l'apparente victoire de Puillaut sur ses principaux opposants, le temps n'était pas au beau fixe au sein même du CER. Les événements s'étaient déroulés plus vite que prévu et la pression de la Concorde semblait contrarier les plans du Régentia :

«— Nous avons conclu un marché il me semble général.

— Justement, où est mon armée ? Pour l'instant j'ai l'impression que vous abusez de ma patience.

— Cela prend du temps. Mais avant tout les esprits étaient À MOI ! Comment avez-vous pu prendre de tels initiatives sans m'en informer !

— Je n'ai aucun compte à vous rendre il me semble.

— Mon cher Puillaut, n'oubliez pas qui je suis, ni ce dont je suis capable...

— À votre place j'évitais de me menacer. Les dernières personnes qui ont essayé sont mortes à présent. Ne vous croyez pas plus fort que vous ne l'êtes, vous risqueriez d'être déçu.

— Écoutez-moi bien. Sans moi vous n'êtes rien. Une marionnette, avide de pouvoir. Je vous ai fait, je peux tout aussi bien vous détruire. Aujourd'hui vous êtes au sommet parce que je l'ai voulu ainsi. Vous pensez que j'ai besoin de vous, mais vous avez au moins autant besoin de moi. Et en ce qui me concerne vous n'êtes pas irremplaçable. Jusqu'à présent vous n'avez guère rempli votre part du marché. Vous avez même été jusqu'à me faire perdre un temps précieux en détruisant les six. Alors n'abusez plus de ma patience, ou bien je trouverais quelqu'un d'autre qui saura apprécier mes talents à leur juste valeur.»

Les deux hommes s'affrontèrent du regard durant une longue minute. Puis Puillaut détourna les yeux, et son interlocuteur tout vêtu de noir quitta le palais du Régentia d'un pas pressé.

## De nouveaux doutes

Depuis la mort de Gabriel, je n'avais plus pris part à quelque conférence que ce soit. J'avais besoin de m'habituer à son absence. Si nous partagions beaucoup d'idées, nous les enrichissions chacun de notre propre expérience de la vie. Gabriel demeurait toutefois mon maître à penser et ils choisissait les lieux où nous devions intervenir. Désormais ce rôle m'incombait et cela me mettait un peu mal à l'aise.

Lors de ses obsèques, j'étais décidé à poursuivre son enseignement. Mais je ne savais plus par où commencer. Une nouvelle vie, de nouvelles responsabilités, un nouveau contexte international, ... J'avais encore beaucoup de mal à m'y retrouver.

J'avais pris l'habitude d'aller droit devant moi sans me poser de questions. Chaque jour qui passait, je me disais que mon but réel m'attendait quelque part sur la route. Aujourd'hui j'avais trouvé le sens de ma vie et cela n'en était que plus dur encore. Je croyais avoir enfin trouvé un compagnon qui m'accompagnerait sur le chemin. Et voilà que je me retrouvais à nouveau seul.

Quand on vit en société, on cherche par tous les moyens à se protéger. La peur est toujours celle de l'autre, la peur d'être incompris, la peur de perdre son identité, la peur de ne pas être à la hauteur, la peur de ne plus être maître de sa vie. Mais lorsque l'on se retrouve seul, on réalise que notre vie n'a de sens qu'avec l'autre.

Cela dépasse de loin le simple instant de la reproduction. L'homme a appris à aimer, non pas pour perpétuer sa lignée mais pour se sentir moins seul, se compléter dans l'autre et le différent. Et pourtant c'est toujours cette différence qui l'effraie et le conduit aux pires abominations.

Que veut dire s'aimer ? Peut-on s'aimer soi-même. Non pour s'aimer il faut apprendre à connaître l'autre. Le découvrir c'est aussi se découvrir soi-même. Sans honte, sans tabou. S'aimer c'est avant tout aimer le monde dans lequel on vit, aimer les gens autour de soi et vivre son amour avec eux. Je l'avais compris en voyant Alexandre et Caroline.

Ils demeuraient ensemble dans l'adversité. Ils auraient très bien pu fuir sur une île déserte, vivre leur amour tant qu'ils le pouvaient encore. Mais au lieu de cela ils continuaient à se battre, à se battre pour leur conviction, même si cela risquait de les séparer. Cela ne rendait leur amour que plus fort encore.

J'avais toujours cherché le sens de la vie. Quel est-il donc ? Pourquoi n'avons nous jamais trouvé la réponse à cette question ? Peut-être tout simplement parce qu'elle est propre à chacun. Aujourd'hui j'entrevois ma réponse : aller à la rencontre du monde. J'avais tout simplement peur d'y aller seul.

Je ne voulais pourtant pas renoncer. Le souvenir de la volonté de tous ces gens proclamant le serment Vanier était encore présent à mon esprit. La volonté et l'engagement de la jeune femme avaient mis les foules en mouvement et plus rien ne semblait pouvoir les arrêter.

Pour ma part je faisais route vers Bratislava. Cette région de l'Europe avait été quelque peu oubliée par les soumissionnaires du CER. Certes les combats y avaient été moins violents, mais de nombreuses zones encore très rurales avaient beaucoup souffert des ravages de la guerre.

C'était l'une des raisons qui m'avaient poussé à choisir cette destination. Et puis cela était suffisamment loin de Dublin. Le CER n'aurait sans doute pas le temps de m'arrêter avant que je ne sois monté sur l'estrade. Quant aux assassins de Gabriel cela leur rendrait la tâche plus difficile pour me retrouver.

Je réalisais rapidement que je me trompais sur la quiétude de mon voyage. Les sympathisants aux idées de Fort Romeu étaient toujours vus d'un mauvais œil par le Regentia. Et si nous n'étions pas encore tous déclarés hors la loi, ce n'était qu'à cause de la sympathie des Aldorans pour notre cause. Mais il était clair qu'au moindre faux pas nous serions notre tour pourchassés.

En attendant beaucoup d'entre nous étaient cités sur une liste de témoins potentiels concernant les exactions des esprits. En tant qu'assistant de Gabriel, j'étais bien placé sur cette liste. Et à ce titre on avait donné l'ordre de me ramener par tous les moyens à Dublin pour m'interroger.

Heureusement je pu bénéficier de l'aide de quelques personnes restées fidèles à notre cause pour passer inaperçu. C'est ainsi que je traversais la Suisse dans une roulotte de Tzigane qui retournait à l'Est. Des gens charmants. Par tradition ils vivaient toujours au contact de la Nature, y puisant de quoi vivre. Leur roulotte était leur seul domicile. C'est sans doute pour cela qu'ils ne souffraient pas trop des ravages de la guerre. Après tout elle n'avait guère changé leur vie. Ils étaient si loin des débats politiques et ne s'en souciaient point. C'est peut-être pour cela qu'ils m'accueillirent si chaleureusement.

L'entrée en Autriche fut à peine plus difficile. Il n'y avait plus de frontière nulle part depuis la guerre. Et les défilés des Alpes étaient un excellent moyen pour voyager à couvert. Mais les rigueurs de la montagne ralentirent fortement ma progression en ce début d'hiver. Il me fallut ainsi près d'un mois pour atteindre l'ancienne capitale Slovaque.

La ville autrefois splendide d'architecture n'était plus que l'ombre d'elle-même. De nombreuses rues étaient encore encombrées par les débris de bâtiments. Beaucoup de gens vivaient dans les rues ou sous des abris de fortune.

Tout était gris, terne et morose. La mort se lisait sur les visages. Loin des grands centres de décision et dans des régions déjà pauvres auparavant, l'après-guerre commençait à faire ces ravages. Du temps de Colt, de gros efforts avaient été faits pour désenclaver ces grandes cités de l'est et apporter aux peuples de quoi survivre. L'idée était d'en faire ensuite des points de ravitaillement locaux pour les campagnes de l'est. Mais cela n'était plus dans les préoccupations premières de Puillaut. Et les pauvres âmes étaient à nouveau abandonnées à leur sort, sans que personne ne s'en soucie. Leur survie reposait sur les productions des champs. Et l'arrivée de l'hiver sonnait presque le glas de tout un peuple. Pourtant plus personne n'avait la force de hausser le ton et d'appeler à l'aide.

Quelques missionnaires de la Concorde tentaient de venir en aide à tous ces oubliés du CER, mais leurs interventions isolées n'étaient pas vues d'un bon œil par le Régentia et elles se faisaient trop rares pour répondre à tous les besoins.

Je compris alors ma triste erreur. Il ne servait à rien de venir apporter la bonne parole dans ces régions désolées. La souffrance y était encore trop forte. Je ne pouvais avoir la prétention de leur apprendre que les forces dirigeantes faisaient fausse route. Ils étaient bien mieux placés que moi pour le comprendre.

C'est à cette occasion que je compris, que notre vie est souvent égoïste. On croit tout savoir, pouvoir tout apprendre aux autres. Et un jour on réalise que c'est tout le contraire qui est vrai. On passe son temps à prendre le temps des autres avant d'apprendre à donner le sien. Il y a tant à apprendre et si peu d'écoute dans notre vie.



Je décidais finalement d'annuler ma conférence, et je tâchais d'apporter un peu d'aide aux plus démunis : soins, nourriture, ou encore aide psychologique dans la mesure de mes humbles compétences.

Je ne tardais pas à gagner la confiance des gens et à découvrir l'existence d'un réseau clandestin qui subvenait aux besoins de la population. Personne ne semblait réellement savoir d'où venait toute cette aide. Mais d'une manière ou d'une autre cela devait être lié à la Concorde.

Elle demeurait ténue, mais à plus grande échelle aurait forcément attirer l'attention. Le plus surprenant était la générosité avec laquelle ce soutien était apporté. Personne n'essayait d'en tirer profit. Il y avait donc encore d'honnêtes gens.

Je pris conscience que l'on regarde souvent vers le haut, vers les puissances dirigeantes, les érudits, mais c'est souvent parmi les plus démunis que se cachent les âmes les plus nobles. On s'extasie devant les dorures et les jolies phrases, mais les plus grandes richesses du cœur sont justement là où on s'y attend le moins.

La nouvelle de ma présence à Bratislava ne tarda pas à se savoir. Et je fus à de multiples reprises sollicités pour une intervention publique. Mon nom bien sûr était inconnu. Mais la légende de Fort Romeu m'avait précédé.

Loin de sa source cette légende avait beaucoup perdu de son corps. On y retrouvait plus les rêves de chacun que les faits réels survenu au cours de l'invasion Kesh'ran. Demi-dieu, ou armée sainte, ... beaucoup attendait de nous autres orateurs le salut.

On insista donc pour que je parle, pour remonter le moral de la population. Tous était convaincu que je pouvais leur réinsuffler la prospérité et le bien être par ma seule présence. L'image des esprits avait été particulièrement mise à mal en publique par les sbires de Puillaut, mais dans l'esprits des plus démunis ils demeuraient ces vengeurs masqués qui un jour les délivreraient de tout leurs malheurs.

Mais à l'annonce de leur mort, le désespoir n'en avait été que plus grand. Comme s'il n'y aurait plus jamais aucun espoir pour eux. Quelques uns pensaient que je portais en moi la parole des glorieux défunts et que je pouvais faire renaître tous leurs rêves. Je devais parler, ma voix devait être magique. Elle soignerait les blessés, calmerait les appétits, soulèverait des montagnes. À mon plus grand regret mon message avait bien peu d'importance à leurs yeux. Il fallait seulement que je leur parle. Ils n'étaient pas encore prêts. Il n'avait pas encore trouvé leur voie.

Il était à la fois existant de voir tous ces gens venus rien que pour moi, pour m'entendre, boire mes paroles, et à la fois triste de reconnaître que je ne pourrais jamais leur apporter ce qu'ils voulaient. Pour la première fois mon propre discours me mettait mal à l'aise. Ils venaient tous pour avoir des révélations. Et tout ce que je pouvais leur dire, il l'avait déjà compris depuis bien longtemps. Les appeler à la révolution ! C'était encore contraire à mes principes et de toutes façons ils avaient perdus tout idéal.

Je tentais de leur dire de faire valoir leur idée, de s'émanciper, de bâtir leur vie non plus sur des mythes, mais sur la réalité de leurs vies et de leurs croyances, de redevenir autonomes au lieu de n'être que de simples moutons en attente d'un berger. Mais ils ne m'entendaient pas.

Par contre les autorités locales ne manquèrent pas d'apprendre ma présence et l'on ordonna mon arrestation. Je dus quitter la ville en catastrophe pour échapper à l'armée. Des battues furent organisées pour retrouver ma trace. On remua ciel et terre, promis maintes récompenses pour mon arrestation.

Je ne sais toujours pas comment j'ai pu leur échapper. Quoiqu'il en soit je restais longtemps bloquer dans les anciennes provinces slaves, me terrant pour échapper à un cruel destin. Ma désillusion de Bratislava n'avait plus d'égal que la peur d'autres révélations.

## La chasse aux idéalistes

«— Ils appellent à la révolution cela ne peut plus durer. Nous devons mettre fin à cette gangrène. Il y a tout juste quatorze jour, un dissident du nom de Didier Lizevicz a cherché à provoquer une mutinerie à Bratislava. Nous avons besoin de calme et ils passent leur temps à semer le trouble. Ce sont des terroristes comme ceux qui couvraient leurs agissements.»

Le porte parole du CER, un certain Garibaldi, concluait là une longue diatribe depuis près d'une demi-heure devant les représentants de la Concorde.

Comme tous les mois l'assemblée locale terrienne était réunie pour faire le point sur l'évolution de la situation, et les actions à entreprendre pour poursuivre la reconstruction. Mais depuis plusieurs mois déjà, cette assemblée ne faisait guère plus autorité et il n'y avait plus guère de coordination de l'aide au niveau mondial. Si les représentants des différents blocs continentaux y assistaient encore régulièrement, ce n'était que pour cautionner leurs actions respectives.

Garibaldi avait demandé que les mouvements comme le notre soient portés à l'ordre du jour. Le CER voulait mettre un terme à notre liberté de mouvement et il cherchait par tous les moyens à avoir l'aval des diplomates des autres mondes.

L'ambassadeur Kadarach se leva pour apporter sa contribution au débat :

«— J'avais cru comprendre que ces hommes étaient des pacifistes !

— Messire Garibaldi. Qu'est ce qui vous fait croire à des motivations terroristes, intervint l'ambassadeur Kioppi ?

— Attaquer nos installations, appeler au soulèvement contre l'ordre si durement rétabli, organiser des réseaux secrets, que vous faut-il de plus ?

— Il me semblait qu'il cherchait surtout à venir en aide aux nécessiteux.

— Seriez-vous de leur côté !

— Il suffit, trancha, l'ambassadeur Kadarach. Il n'est pas vocation à la Concorde de débattre de problèmes locaux. Mais de défendre les droits fondamentaux de tout être vivant et de protéger la paix par tous les moyens.

— Seigneur Kadarach, reprit Garibaldi de sa voix mielleuse, nous sortons d'une terrible guerre. Et comme toujours dans ce cas, il y en a qui cherche à tirer profit de la situation pour récolter le pouvoir. Et il est de notre devoir de veiller à ce que rien ne porte préjudice à notre peuple.

— Ce que cherche à dire le seigneur Kadarach est que nous ne saurions nous immiscer dans vos politiques intérieures. Vous avez sollicité notre opinion. Nous vous donnons notre avis. Mais il ne saurait être que purement consultatif.

— J'admire vos talents oratoires cher confrère, releva ironiquement l'émissaire du CER. C'est un plaisir d'argumenter avec vous.

— Et que comptez-vous donc faire à leur sujet, s'inquiéta son homologue racépien ?

— Nous souhaitons avant tout écouter ce qu'ils ont à dire. Si une partie du peuple les écoute c'est qu'ils ont peut-être des idées intéressantes à nous soumettre. Mais nous ne devons pas

confondre idéalisme et fanatisme. Nous voulons que tout le monde collabore pour améliorer la vie de tous. Ceux qui privilégie la violence devront être arrêtés. Il est bon que des hommes aillent de ville en ville remonter le moral de nos concitoyens. Mais cela doit se faire de façon ordonnée. Nous sommes prêts à les aider, à leur fournir des ressources, à organiser nous-mêmes leur voyage.

— N'est-ce pas une mise sous tutelle dans ce cas, constata Kadarach.

— Le contenu des discours restera libre. Tout du moins dans le respect du principe de paix que vous nous avait si justement rappelé tout à l'heure. La liberté d'expression demeurera ainsi dans le respect du bien de la communauté.

— Et qui se portera garant de cette liberté ?

— Nous pourrions mettre en place un comité de moralité international. Notre proposition se veut pour le bien de toute la planète. On ne peut reconstruire que sur des bases saines et stables.»

Ces petits jeux diplomatiques se poursuivirent pendant près d'une heure. Les membres les plus anciens de la Concorde cherchait à apaiser le débat, tandis que les dirigeants du CER exploitait la moindre faille.

Au bout d'une heure toutefois, Garibaldi arriva à ses fins. Les activités des membres du serment Vanier furent bannis. Toute conférence, fût-elle pacifique, devait au préalable obtenir l'accord du Régentia ou de l'Exécutoire.

Ceux d'entre nous qui refuserait de se soumettre à cette discipline serait considéré comme dangereux pour l'avenir des peuples. Ils seraient arrêtés et maintenus à l'écart des débats publics.

Pour la première fois en plusieurs semaine, GAP et CER avait fait cause commune sur ce dossier brûlant.

La rencontre de la Concorde se poursuivit ensuite de façon tout à fait normale. Il y fut question des échanges entre les différents mondes membres, de l'acheminement du soutien à la Terre et des échanges commerciaux avec les systèmes distants.

Depuis les risques d'épidémie, toutes les cargaisons en provenance de l'espace faisait l'objet d'une quarantaine stricte. Tel était le prix de la sécurité. Mais en contrepartie le ravitaillement en souffrait. Sur la base de nouveaux éléments, Aldor souhaitait que réétudier la question. En effet depuis la mort de Colt, aucun autre cas pathologique ne s'était plus déclaré. Et l'on commençait à déplorer un coup du sort.

Les ambassadeurs des différentes régions étaient venus présenter les besoins réactualisés de leurs administrés. L'objectif était de répartir au mieux les ressources offertes par nos alliés.

Il fut également question de soutien logistique en vue de la reconstruction de bâtiments publics : foyers, hôpitaux, coopératives,...

Après une bonne journée de discussion l'ensemble des sujets à l'ordre du jour furent enfin traités. En sa qualité de président de l'assemblée, l'ambassadeur Kioppi revint à la tribune pour clore la session.

C'est à cet instant que les représentants du GAP sortirent de leur réserve. Jusqu'alors ils étaient restés très discrets, et n'étaient que peu intervenus dans les débats. Ils s'étaient bien gardé de contredire les propositions du CER et étaient restés très conciliant au sur les autres sujets :

«— Madame Xiang souhaitez-vous ajouter quelque chose ? Nous vous écoutons, annonça simplement le haut dignitaire aldoran.

— Je vous remercie seigneur Kioppi. Je voudrais revenir sur un événement trop récent pour avoir été porté à l'ordre du jour. Mais je pense que son importance mérite toute notre attention. Ma communauté est très affectée par ce point de discussion. C'est pourquoi je souhaiterais l'aborder dès à présent. Je souhaiterais donc revenir sur la disparition des Esprits.

— Une grande perte pour tous, constata l'ambassadeur chwipangal.

— Ils conspiraient contre le conseil, le coupa Garibaldi.

— Mon cher confrère, trancha la représentante du GAP, vous abondez exactement dans le sens de mon intervention. Nous avons mené notre propre enquête et il apparaît clairement que le CER a une grande part de responsabilité dans ces événements.

— Nous avons tout simplement préservés les intérêts de nos concitoyens. La gloire leur était montée à la tête, et ils étaient devenus une menace pour notre sécurité. Nous leur avons laissé la possibilité de se rendre sans combattre. Nous aurions préféré qu'ils se rangent à nos côtés pour contribuer à notre dur labeur.

— Vous avez surtout voulu vous accaparer leur savoir et ne surtout ne pas le partager. C'est un crime encore plus grave.

— De quel droit osez-vous...

— N'avez-vous pas renvoyé aussitôt un convoi à Fort Romeu ? En toute discrétion bien entendu. Pas question que quiconque sache ce que vous y avez découvert. Les six disparus, qu'est donc devenu la patrouille d'argent et tous ses secrets ? Une fois encore vous voulez avoir le seul bénéfice de tous leurs travaux.

— Ces travaux ont été mandatés par nos soins ! C'est à nous et à nous seuls de juger de leurs débouchés.

— Que nenni ! Tout ceci était avant la guerre. Les esprits ont toujours été indépendants. Ils n'appartenaient à aucune confédération. Leur patrimoine appartient à cette planète et non pas au CER. De quel droit prétendez-vous en avoir le contrôle exclusif ! Nous ne le tolérerons pas.

— Serait-ce des menaces. Sans nous vous seriez encore sous le joug des Kesh'ran !

— Je vous en prie, voulu les apaiser Maître Baggord. Nous sommes ici en terre de paix à présent.

— Pardonnez moi, mais sauf votre respect maître ceci ne vous concerne point !

— Monsieur Garibaldi, permettez-moi de vous rappeler un fondement de la Concorde : le respect strict de la culture et du patrimoine des peuples membres. La recherches de Fort Romeu constituent un trésor mondial. Et en ce sens tout confédération doit y avoir libre accès.

— Vous savez comme moi qu'il n'y a plus rien à Fort Romeu. Ils ont tout emporté en partant. Ce sont eux, et eux seuls qui ont cherché à s'accaparer leurs travaux. Quant aux travaux de nos chercheurs depuis, ils ne vous concernent pas.

— Comme vous le voudrez. Au nom du GAP, je donne une semaine à vos services pour rendre l'intégralité des travaux de Fort Romeu publique. Passez ce délai, nous serons obligés de venir les chercher.

— Mais bien sûr. Et on vous déroulera le tapis rouge en prime !

— Votre insolence mérite d'être réprimée une bonne fois pour toute. Nous ne laisserons pas votre suffisance être un frein au développement de ce monde.»

Sur cette dernière déclaration l'ambassadrice asiatique fit volte face et quitta la salle de réunion suivit de toute la délégation du GAP. Dans l'amphithéâtre l'agitation commençait à monter. Déjà les représentants du CER, blessés dans leur orgueil par les déclarations de Xiang se préparaient à quitter les lieux.

Kioppi tentait vainement de ramener le calme. Mais même parmi les ambassadeurs des autres mondes, le violent échange entre les représentants des deux confédérations avait jeté un froid. Jamais de tel menaces n'avaient été proférées dans une réunion de la Concorde. Comment avaient-ils pu oser aller si loin. Un vent de consternation se levait. Et les mondes autrefois réticents à l'adhésion de la Terre préparaient déjà leurs futures réactions publiques.

Personne n'était encore sûr de comprendre toutes les retombées de la querelle dont ils venaient d'être les témoins.

Pourtant au balcon, emmitoufflé dans une cape noire, l'un des visiteurs de la session arborait un sourire narquois.

«Cet imbécile de Puillaut n'a encore rien compris...»

Le soir même tous les ambassadeurs du GAP en Europe quittèrent le vieux continent et rompant par la même toutes relations diplomatiques directes.

## Le premier sceau

Les accrochages à la Concorde n'arrangèrent pas le climat général. Les déclarations des deux grands blocs coloniaux refroidirent les ardeurs coopératrices de plusieurs mondes alliés. Devant la menace d'un conflit, les échanges commerciaux avec les autres membres de la Concorde se firent plus dur et la coopération diplomatique se gela de même. La Concorde était un instrument de paix, et nombre ne souhaitait pas être entraînés dans un conflit qui ne les concernait pas. Seul Aldor continua à jouer les médiateurs par l'entremise de son ambassadeur.

Dans la vie quotidienne, l'approvisionnement se fit plus dur. Les villages les plus isolés n'étaient plus que difficilement ravitaillés. Délaissé par les administrateurs des grandes puissances, ce sont eux qui souffraient le plus du ralentissement de l'aide extra-terrestre. Ainsi le spectre de la famine et des maladies se faisait de nouveau craindre.

La reconstruction de logements se voyait également ralentie en cette fin d'hiver, ce qui n'arrangeait rien au moral des gens.

Après des mois de souffrances, les habitants des campagnes espéraient enfin apercevoir le bout du tunnel, et ils voyaient à présent le ciel s'assombrir de plus bel. Ils avaient le sentiment d'être revenus un an en arrière.

La sécurité s'en ressentait tout naturellement. Après les déclarations de l'ambassadeur du GAP, de nombreux hommes furent réquisitionnés pour protéger les organismes d'état et les centres de recherche d'éventuels espions, délaissant les campagnes à la petite racaille. Le vandalisme et les petits larcins se répandirent comme des traînées de poudre.

De plus en plus souvent, on entendait parler de clans qui se formaient et imposaient leur volonté aux habitants des villages avoisinants. De dictateurs en tortionnaires, de nouveaux "seigneurs" venaient à s'autoproclamer. Mais le CER comme le GAP n'avait que faire du désordre qui régnait dans les campagnes, trop occupés à avancer leurs billes dans les grandes métropoles. La reconstruction était devenue une reconstruction à deux vitesses.

D'un côté les grands centres industriels, riches et puissants, capables de soutenir les forces au pouvoir ; de l'autre des régions de plus en plus pauvres et déconnectées des pouvoirs en place au niveau mondial. Leur cauchemar ces derniers le vivaient au quotidien. Il ne s'appelait ni Régentia, ni Exécutoire mais famine et violence.

Nous voyions tous nos rêves s'envoler, le monde dérailler sans rien pouvoir y faire. Je tentais péniblement de reprendre mes conférences pour provoquer une réaction du peuple. Mais j'étais désormais hors-la-loi et je ne pouvais plus organiser que des meetings clandestins. Ceux-ci touchaient forcément moins de monde et n'avaient plus le même impact. Même sans nous trouver, ils étaient parvenus à nous neutraliser.

Tride et Vanier furent finalement démasqués et ils durent fuir avant d'être arrêtés. Devenus à la fois dernier espoir des plus démunis, et ennemis de la confédération, ils devaient se cacher et

œuvrer dans l'ombre pour défendre leur idéal vaille que vaille. Ils étaient devenus les symboles de notre résistance pacifique.

Tous les yeux étaient maintenant rivés sur Dublin et Shanghai. Tout le monde s'attendait à ce que le destin du monde bascule dans l'un de ses deux nouveaux fiefs du pouvoir. Mais en réalité c'est dans l'ombre que se dessinait l'avenir. Et ce fut finalement dans les campagnes que les premiers sangs allaient être versés.

Parmi les régions tombées sous la coupe des nouvelles mafias locales, le petit village de Greboszów dans le sud de la Pologne. Une bande de petits malfrats s'y étaient installés et avaient commencé à imposer leur loi dans les semaines qui suivirent la disparition des esprits. Ils obéissaient corps et âme à un homme brutal et autoritaire qui se faisait appeler Duk. C'était un géant au physique de bûcheron. Ses longs cheveux oranges retombaient lourdement sur ses épaules carrées. On le dépeignait comme un homme violent qui exerçait une domination sans partage sur ses "disciples". Il prenait les femmes qu'il le voulait et battait à mort celle et ceux qui s'opposait à lui. Les habitants du petit village et de ses environs vivaient dans la crainte de ses coups de tête.

Dans une saute d'humeur il était capable de raser toute une maison, de ravager toute une récolte. sa seule motivation semblait être la peur qu'il inspirait à la population locale. Son influence s'étendait toujours un peu plus loin, mais pourtant sans aucune vue conquérante.

Or il advint qu'un jour, un homme venu d'Ukraine arriva à son tour dans le petit village. Personne ne savait qui il était ni d'où il venait exactement. En fait il parlait très peu de lui. Il n'avait pourtant rien de Russe, d'Ukrainien, ou de Polonais. Il était blond platine, avait des yeux bleus, et une silhouette filiforme.

Il n'était clairement pas un travailleur de la terre, encore moins un chef de guerre. Non il faisait plutôt penser à un ecclésiastique. Pourtant il ne faisait le promotion d'aucune religion.

Il fut rapidement séduit pas la région et choisit d'y prolonger son séjour et s'installa à la sortie de la bourgade.

Il passait son temps à venir en aide aux autres habitants. Il était versé dans bien des domaines . Il aurait pu être médecin, psychologue ou encore maçon. Partout où il manquait des bras, une tête ou tout simplement des oreilles, il n'était jamais loin. Il discutait beaucoup avec les habitants, curieux d'apprendre à les connaître, sympathisait si facilement. C'était un homme curieux de la vie, et qui en croquait chaque minute comme s'il s'agissait de la dernière. Il n'en restait pas moins posé et discret. En fait il parlait très peu de lui.

Très rapidement il s'était attiré la l'antipathie de Duk. Les rares voyageurs qui passait par là ne manquait jamais d'attirer l'attention. Mais celui-ci avait quelque chose de différent. Il répandait le bonheur et la joie de vivre. Il venait en aide aux plus démunis, essayait en permanence de réchauffer les cœurs meurtris par la guerre et l'adversité. En cela il était l'exact opposé de Duk.

Jusqu'à présent il était toujours parvenu à éviter la confrontation directe. En fait personne n'avait souvenir de les avoir vu en même temps au même endroit. Il s'intéressait beaucoup aux exaction de Duk et à son apparition dans nos contrée, mais il semblait avoir un sixième sens pour éviter de le croiser. Il savait sans donc que Duk n'hésiterait pas à se défouler sur lui à la moindre occasion.

Il passait de longues heures à méditer à l'ombre d'un arbre à la sortie de la ville. Les habitants du de Greboszów avaient pris l'habitude de venir le voir pour lui demander conseil quand les choses allaient mal. Il trouvait toujours le moyen de répondre par des questions ou des réflexions incitant à la méditation, à l'instar d'un Socrate des temps modernes. Pourtant tout le monde l'appréciait. Les villageois l'avait baptisé Podrózny, le voyageur.

Il avait accepté ce nom comme un précieux présent. Il avait certainement un autre nom, mais personne ne le sut jamais. Il était devenu le trésor de Greboszów et tout comme n'importe quel trésor il véhiculait son lot de mystères.

Ce jour là, comme tous les matins depuis son arrivée, il s'était installé au pied d'un bouleau blanc. Assis en tailleur, vêtu d'une petite tunique blanche en dépit de la fraîcheur des matinées de

février. Les yeux mi-clos il ne bougeait pas et respirait particulièrement lentement et profondément. Les gamins du village s'agitaient non loin de là. Mais il ne semblait même pas les remarquer. Ils semblaient faire parti du rituel.

Les enfants des alentours venaient souvent jouer là, à la balle ou encore à cache-cache. Ils étaient encore les seuls à conserver leur insouciance et à profiter pleinement d'un sentiment de liberté sur ce petit coin de terre. Ils couraient et piaillaient comme s'ils étaient les maîtres du monde. Peu à peu il s'éloignait davantage vers les terres inconnues de la campagne et leurs cris s'estompaient.

Plus loin dans la plaine on distinguait quelques paysans qui commençaient à s'affairer aux travaux des champs, préparant les semailles printanières.

Ainsi s'écoula une bonne partie de la matinée. Des volutes de fumée blanche montèrent de la grand place du village et une odeur épicée se répandit. L'heure du grand déjeuner approchait. C'était un moment partagé par tous au centre du village autour d'un grand feu de camp.

Mais peu avant que le Soleil n'atteigne son Zénith des petits cris essoufflés vinrent déchirer le silence hivernal.

«— Le grand méchant est un sorcier ! Le grand méchant est un sorcier ! Maman au secours.»

Un petit garçon d'à peine 8 ans déboulait à tombeaux ouverts sur le versant de la colline. Derrière lui la masse imposante de Duk gagnait du terrain. L'enfant profitait de son agilité pour se faufiler dans les pentes les plus raides, maintenant le géant pataud à distance. Celui-ci était rouge de colère et fulminait.

Il se passa brusquement un changement dans la course du barbare. Il sembla accélérer brutalement et regagna du terrain sur le garçonnet de plus en plus paniqué. Il le rattrapa finalement et le saisit par l'épaule :

«— Je vais t'apprendre moi à glisser ton nez chez les autres !

— Non monsieur pitié, je vous en supplie. Je ne dirais rien, je ne le referais plus. Pitié !

— Vous n'êtes tous que des larves. Je vais vous apprendre les bonnes manières moi.»

Il projeta l'enfant à terre deux mètres plus loin. Un cri de douleur monta dans les airs. Duk marchait à présent d'un air menaçant vers sa proie qui rampait désespérément à reculons.

«— Inutile de fuir. Tu vas payer pour ton indiscrétion.»

Il leva sa main droite et lâcha une violente claque. La marque de ses doigts resta imprimer sur la joue rouges du garçonnet. Un filet de sang tomba de sa lèvre inférieure.

«— Arrêtez ! Non !»

La mère arrivait à son tour en courant. Inquiète du retard de son fils, elle partait à sa recherche quand elle avait entendu les cris sur la colline.

«— Ne lui faites pas de mal. Ce n'est encore qu'un enfant !

— Je vais tous vous apprendre à ne pas me respecter. Vous n'êtes que des charognes incapables et inutiles. Tu témoigneras aux autres de ma toute puissance.»

Il tendit le bras paume ouverte devant lui et fronça les sourcils. Une boule de lumière apparut dans sa main. Elle grossit jusqu'à atteindre la taille d'un poing.

«— Non pas mon fils ! Arrêtez. Je vous en supplie.»

Mais Duk ne l'écoutait pas. Une lueur de folie furieuse brillait dans son regard. Il jeta la boule de lumière sur le malheureux enfant pétrifié de terreur.

Mais la boule ne l'atteint jamais. Un éclair de lumière jaillit du pied de la colline et une espèce de lune dorée vint dévier la course du projectile.

Surpris par cette irruption, Duk fit volte face. Le voyageur se tenait au pied de la colline. Ces cheveux blonds étaient livrés aux caprices du vent. Il semblait beaucoup plus imposant qu'avant. Il y avait quelque chose d'autoritaire et de noble dans sa stature. À le voir se tenir ainsi il était évident qu'il s'agissait d'un personnage de haut rang, prince ou riche héritier. Son visage était à la fois sévère et détendu. Son regard était déterminé.



Il commença à avancer lentement en direction de Duk. La mère de l'enfant s'était arrêtée à une cinquantaine de mètres de là.

«— Tu n'es peut-être pas aussi minable que je le croyais finalement ! Qui es-tu ?

— Laisse ces gens tranquilles. Ils ne t'ont rien fait.

— De quel droit me donnes-tu des ordres ! C'est moi le maître ici.

— Chacun n'est maître qu'en sa demeure. Ici tu es sur la terre des hommes. Une terre qui appartient à tous les hommes. Tu n'as pas le droit de l'aliéner par ta seule volonté.

— Je t'ai posé une question il me semble.

— On m'appelle Podrózny. Tel est donc mon nom.

— Ton insolence va te coûter cher.»

Duk saisit un couteau et le lança sur le voyageur. Mais celui-ci esquiva le coup sans sourciller d'un mouvement lesté de côté.

«— J'ai désormais la preuve que tu n'es pas celui que je cherchais.

— Mais c'est pourtant moi que tu as trouvé.

— Ni toi ni moi n'avons rien à gagner de cette confrontation. Alors restons-en là.

— Tu as décidément une haute opinion de toi-même. Je suis le seul maître en cette terre. Et tu devras l'admettre.

— Tu n'as donc pas la moindre idée de ce que je suis. Tu n'es encore qu'un enfant livré à ses caprices, un enfant qui n'est rien sans celui qui l'a créé.

— Je vais te montrer si je ne suis rien.»

Duk créa une nouvelle boule d'énergie plus grosse que la précédente et la jeta sur son adversaire. Un violent courant d'air se forma au même instant devant le visage de Podrózny. Pris dans le flux, la boule de lumière fut comme déchiquetée.

«— Tu n'as aucun droit pour utiliser les forces de la Nature ainsi.

— C'est ça fait le malin. De toute façon je suis le plus fort.

— Il n'y a aucune force dans la violence et la haine.

— Nous verrons cela.»

Avant que Podrózny n'eut le temps de voir partir le coup, un éclair jaillit de la main de Duk en direction de la mère et de l'enfant. Le temps sembla suspendue. Ni l'une, ni l'autre n'avait pu réaliser ce qui se passait. Ils étaient à la merci de ce rayon de mort.

Dans un geste désespéré, Podrózny tendit la main pour produire un nouveau croissant doré. Celui-ci détourna in-extremis le projectile. Mais ce faisant, Podrózny tourna le dos à Duk l'espace d'un instant. Celui-ci n'en espérait pas moins. Il projeta une nouvelle boule de lumière. Ayant baissé sa garde, le jeune voyageur ne pu esquiver cette nouvelle attaque. Et la boule incandescent vint le frapper entre les omoplates avant de le traverser de part en part.

Podrózny resta en suspend dans les airs un bref instant. Son regard d'impuissance fixait la jeune femme qu'il venait de sauver. Ses yeux implorait le pardon, le pardon pour avoir échoué. La villageoise poussa un cri d'horreur. Son fils se cacha le visage dans sa robe.

Il s'écroula finalement face contre terre sans vie. Duk rayonnait.

«— Cela vous apprendra qu'on ne s'en prend pas au grand Duk ! Hahaha.»

## L'envol des Gardiens

Le drapeau écarlate était en berne sur les murs de la cité. Les rues d'habitude grouillantes d'activité étaient des plus calmes. Les citoyens avaient troqué leurs tenues blanches pour des coloris plus sombre. Même le soleil semblait faire son deuil. Les rayons d'ordinaire si chaleureux étaient bien pâles en ce triste jour. Des flambeaux avaient été allumés le long des principaux axes de communication et les cérémonies religieuses se succédaient depuis l'aube. Partout dans la métropole on priait pour le salut de son âme.

La nouvelle de la mort d'Æddi venait de parvenir à Shamballah, plongeant les descendants des Atlantes dans l'affliction et le désarroi. Au cours de tous ces siècles passés à surveiller le monde dans l'ombre, jamais l'un des leurs n'étaient mort de la sorte.

Le choc était d'autant plus fort que tout le monde connaissait ce jeune homme, l'un des plus brillants hommes de science de la communauté. Voué à un bel avenir, il avait choisi de devenir un gardien dès sa majorité. Il aurait pu devenir un haut dignitaire atlante mais avait préféré quitter Shamballah dès la fin de la guerre. «C'est le monde extérieur qui a besoin de moi ! » avait-il déclaré le jour de son départ. Et à présent il ne reviendrait plus.

A la Borderie tous les rideaux étaient tirés. Des chants d'une grande tristesse résonnaient toute la journée. Tous les entraînements avaient été annulés. Les jeunes recrues et les moins jeunes priaient en l'hommage de leur frère d'arme. Il en était toujours ainsi lorsqu'un des leurs disparaissait.

A la chancellerie, tous les drapeaux étaient également en berne et la grande fontaine avait été garnie de flambeaux. L'ombre noire des flammes léchait la façade immaculée de l'édifice. Tous les employés avaient revêtu une longue robe de soie noire et marchait la tête baissée.

Dans la grande salle le Chambellan Hæva étaient mollement assis sur un imposant fauteuil, la tête entre les mains, négligeant la dignité inhérente à sa fonction. Ses yeux trahissaient encore les signes de sa douleur. Son visage était particulièrement pâle. Seule compagnie dans la salle du conseil, Baggord se tenait debout à quelques mètres du vieillard :

«— Toutes mes condoléances monseigneur. La mort d'Æddi est une grande perte pour nous tous.

— Je paie là bien cher mon insouciance. J'aurais pu éviter tout cela ! Tout ceci est ma faute. Je n'ai pas su faire front à toute cette violence.

— Il avait fait son choix et connaissait les risques. Vous n'auriez pu le retenir.

— Non mais rien de ceci ne serait jamais arrivé si nous avions apporté plus de crédit à la prophétie.

— Personne ne sait ce qui va se produire demain. Je ne prétend pas que la prophétie soit vraie ou pure affabulation. Mais ce dont je suis sûr c'est que nous restons maître de notre destin tant que nous acceptons de le prendre en main. Quelle qu'ait été la décision de votre fils il aura construit sa vie sur ses convictions.

— Justement nous n'avons pas su prendre nos responsabilités mon ami.

— Nous avons certes commis une erreur mais ce n'est pas en nous enfermant dans le remords que nous irons de l'avant.

— Le monde court à sa fin. Les blocs continentaux s'entre-déchirent, la Concorde bat de l'aile. Et les quelques âmes encore sensées en ce bas monde sont poursuivies comme des criminels.

— La nuit et le jour ont chacun leur heure. Ils forment un équilibre dont la vie à besoin pour s'épanouir.

— Puisse le soleil se lever à nouveau dans ce cas.

— Vous avez cependant raison sur au moins un point. Nous sommes restés les bras croisés trop longtemps.

— Fénélas est notre seul véritable ennemi pour le moment. Je vais ordonner la mobilisation des Gardiens. Nous devons le trouver et le mettre hors circuit avant qu'il n'ait eu le temps de se constituer une armée.

— Il ne sera pas facile de le retrouver. Jusqu'à présent il est passé au travers de tous vos réseaux de renseignements.

— Il y a forcément une faille dans sa cuirasse. Il ne pourra continuer à exterminer des peuplades entières pour parvenir à ses fins. Lui aussi nous recherche. Tôt ou tard nous serons confrontés l'un à l'autre.

— Mais serons-nous près à ce moment là ?

— Où voulez-vous en venir ?

— La Prophétie dit "qu'un jour la lumière et les ténèbres seront côte à côte et que le salut de ce monde dépendra du choix des hommes".

— Jamais nous ne tomberons du côté obscur.

— Il n'y a pourtant qu'un pas à franchir, ne l'oubliez jamais. Les hommes sont toujours démunis devant l'appât du pouvoir et de la gloire. Notre véritable ennemi n'est pas Fénélas mais nous même. Il n'est que la matérialisation du mal qui gangrène notre univers depuis la nuit des temps. Ce mal qui fait avancer les armées Kesh'ran, ce même mal qui propulse Puillaut sur le devant de la scène, ce même mal qui à coûté la vie à votre fils.

— De toute façon nous n'avons plus le temps. Nous sommes déjà restés trop longtemps à observer. Et leurs décisions est prise. Ils retournent au delà du cercle des montagnes. Et vous êtes mieux placés que moi pour savoir qu'on ne pourra pas les arrêter.

— Je le sais. Mais je sais aussi qu'ils ne sont pas encore près pour ce qui les attend. Ils vont devoir découvrir leurs propres limites par eux-mêmes.

— Ils demeurent notre dernier espoir.

— Non notre dernier espoir ce sont tous ces hommes et ces femmes qui continuent de défendre un idéal de paix et d'amour sur cette Terre ravagée par la guerre. S'ils viennent à disparaître, alors oui dans ce cas tout sera perdu.

— Alors dans ce cas ce sont eux les véritables héritiers des Anciens.»

## Sur la piste de Fénélas

Depuis la colère de Duk, la vie était devenue encore plus difficile à Greboszów. Un régime de terreur s'était installé. Personne n'osait parlé de ce qui était arrivé au voyageur et au petit garçon. Quant à la mère. Seule témoin des faits, elle n'osait en parler et avait été mis au ban de la société, jugée responsable de la situation.

Les travaux des champs étaient négligés de peur de se retrouver nez à nez avec un membre de la horde de Duk. Les carences alimentaires commençaient à se faire sentir et la pénurie guettait pour la fin de l'été. La peur qui prenait le dessus sur le bon sens. Les lieux publics étaient désertés. Les habitants restaient isolés, se soupçonnant les uns et les autres de collaborer avec leur tortionnaire.

Les maisons étaient toute barricadées et plus personne ne s'aventurait hors de l'enceinte de la ville. Ce matin là à la première heure, alors que les rayons du soleil tardaient encore à émerger de l'horizon, une silhouette se glissa en dehors du village. Elle avait traversé les rues avec la plus grande discrétion, sans que quiconque ne remarque sa présence.

Une jeune femme à la longue chevelure blonde avançait prudemment à petits pas. Ses grands yeux gris étaient emplis de larmes et de tristesse. Elle était vêtue de haillons et se tenaient courbée. Sa démarche boiteuse révélait les coups répétés qu'elle avait dû subir.

Il aurait été bien difficile de lui donner un âge. Son visage était terni par la poussière et ses cheveux crasseux.

Elle se dirigeait lentement vers le cimetière. Elle franchit la petite porte, et s'écroula à genoux devant un petit monticule de terre à l'écart des autres tombes. Il semblait abandonné aux herbes folles et laissé à l'abandon.

Elle éclata en sanglot et plongea son visage entre ses mains. Il s'écoula ainsi de longues minutes avant qu'elle ne put se ressaisir. Dans un geste de grande souffrance, elle joignit alors les mains en signe de prière, courba la tête. Elle se signait à intervalles régulier, et semblait réciter une vieille prière polonaise. Elle murmurait plus qu'elle ne parlait de peur d'attirer l'attention.

Le soleil pointa enfin le sommet de sa couronne. La chaude lumière de l'astre frappa son visage et la sortit de sa torpeur. Paniquée par la venue du jour, elle se releva d'un bon et repartit clopin-clopant en direction du village. Mais elle s'arrêta finalement comme retenue par un bras invisible.

Elle se retourna et regarda le disque solaire qui continuait de monter dans le ciel. Ce matin là le ciel était particulièrement dégagé. Et rien ne masquait les rayons de notre étoile. Il n'avait pas cessé de pleuvoir depuis une semaine, et là brusquement le beau temps revenait sans que rien ne l'eut laissé prévoir. Il lui sembla que le soleil avait des reflets particulièrement dorés ce jour là. La lumière qu'il projetait avait quelque chose de chaleureuse et d'amicale.

La jeune femme était comme sous le charme du spectacle diurne. On aurait dit que le soleil avait un message pour elle, qu'il n'était venu que pour elle, pour la guérir de ses maux. Ces soucis l'avaient quittée, elle ne pleurait plus, et ses larmes avaient séché. Elle fut brusquement prise d'un doute. Un sentiment indescriptible avait pris racine dans son cœur, une sorte d'intuition très forte.

Presque instinctivement, au lieu de repartir vers la cité, elle fit demi-tour et prit la direction de la colline avoisinante.

Le corps Prodóznny avait été abandonné aux charognards dans une petite cuvette. Elle était revenue le lendemain de sa mort pour le recouvrir et lui offrir une sépulture plus décente. Elle avait creusé à la force même de ses mains, ignorant les insultes des autres villageois qui venaient assister au spectacle. La déchéance de la mère avait ravi Duk qui avait laissé faire. Elle était devenue le symbole même de sa force et de sa cruauté.

Après la mort du voyageur, Duk s'était approché de la mère et de l'enfant. Il l'avait saisie par les cheveux et l'avait projetée de côté. Il avait ensuite soulevé le gamin par le cou et lui avait crié au visage jusqu'à ce qu'il se mette lui-même à hurler de terreur. Il avait enfin refermé son poing jusqu'à ce que plus aucun son ne sorte de la bouche de l'enfant.

Elle était restée pétrifiée, incapable de réagir. Le seul fait d'y penser ou de s'aventurer près de la colline était pour elle un calvaire qu'elle ne pouvait plus supporter.

Mais ce matin là il y avait quelque chose d'indescriptible dans l'air, quelque chose de plus en plus marqué au fur et à mesure qu'elle approchait de la tombe de fortune.

De loin elle aperçut un corps frêle penché sur l'excroissance de terre. Arrivée à une vingtaine de mètres, elle put distinguer une jeune femme à la longue chevelure dorée. Elle avait deux tresses rabattues en chignon au-dessus des oreilles. Elle était vêtue tout de blanc, un long pantalon de toile fin et moulant, ainsi qu'un chemisier qui épousait parfaitement les formes de ses épaules. Son visage arborait des couleurs vives. Ces lèvres finement ondulées rappelaient les vagues qui viennent lécher la plage.

Elle fit un geste rapide des mains au-dessus du monticule de terre. Celui-ci dégagait à présent une étrange lueur dorée. La jeune femme se redressa et se retourna vers la mère éplorée. Ses grands yeux verts étaient pleins de tristesse et de réconfort à la fois. Son visage dégagait une grande impression de calme et de sérénité :

«— Vous ne devriez pas être ici, commença la villageoise. Il est interdit de se recueillir sur cette tombe. Vous allez avoir des ennuis.

— Pourtant vous êtes là également.

— Je n'ai plus rien à craindre moi. Je suis une paria, une moins que rien à présent. Tout le monde me rend responsable de ce qui est arrivé. Et les monstres qui sévissent ici se délectent de ma souffrance.

— C'est vous qui lui avez offert cette tombe ?

— Prodóznny a essayé de sauver mon fils, je lui devais bien ça. Il m'a aussi sauvé la vie à moi aussi.

— Prodóznny ! C'est donc comme cela que vous l'appeliez, répondit la jeune femme dans un murmure étouffé.

— Vous le connaissiez bien visiblement ?

— J'ai eu la chance de faire sa connaissance en d'autres lieux et d'autres temps.

— Quel était son véritable nom ?

— Vous l'avez connu en tant que Prodóznny. Il est donc Prodóznny pour vous.

— Qui était-il ? Il était si étrange.

— Quelqu'un qui défendait ce en quoi il croyait.

— Et voilà comment il a fini...

— Quel est votre nom ?

— Maria.

— Et bien Maria ne vous laissez pas abattre par le sort. Il ne l'aurait pas voulu ainsi. En réagissant de la sorte vous les rendez plus forts encore.

— Ils ne me laisseront jamais en paix. Comme si cela ne leur suffisait pas de m'avoir pris mon enfant.

— Je vous promets que tout ceci sera bientôt fini. Quant à votre fils, il reposera aussi en paix.

— Mais que voulez-vous dire ?

— Désormais ce lieu est sacré. Plus personne ne pourra venir le souiller. C'est un lieu de recueillement et de pèlerinage.

— Si vous connaissiez Prodózny, vous ne devriez pas rester ici. Duk et ses hommes s'en prendront à vous dès qu'ils seront que vous êtes ici.

— Bien, je suis impatient de rencontrer ce Duk. J'ai quelques questions à lui poser.

— Vous êtes inconsciente ! Tous les étrangers qui s'aventurent par ici ne tardent pas à le regretter.

— Et cela devra changer. Je dois finir ce qu'il avait commencé, soupira-t-elle en jetant un regard sur la sépulture. Votre fils ne doit pas être mort pour rien.

— Mais ce type est un monstre. Il a des pouvoirs incroyables. Je l'ai vu de mes propres yeux. Il commande au feu. C'est un sorcier ! Personne ne peut lui tenir tête. Il va vous écraser comme un vulgaire moustique.

— Les moustiques ont aussi de la ressource. Certaines espèces sur cette terre existait déjà bien avant l'homme. Ce n'est pas parce qu'ils sont petits et insignifiants qu'ils n'ont pas de ressources.»

La jeune mère réalisa à ce moment que tout comme le voyageur la nouvelle venue parlait parfaitement le polonais, bien qu'elle n'était sans aucun doute pas de la région.

«— Prodózny n'a jamais voulu dire d'où il venait. Mais vous venez du même endroit n'est-ce pas ?

— Nous venons tous les deux d'un autre monde et d'un autre temps. Un monde qui malheureusement n'a plus beaucoup en commun avec le votre. Prodózny avait compris que nous devions empêcher cette scission de se poursuivre. J'espère seulement que nous n'avons pas déjà trop attendu.

— Je ne sais pas qui vous êtes mais je n'ai plus d'autre choix que de croire en vous.

— C'est en la vie que vous devez croire. Rien ne peut en surpasser la grandeur et la force. Elle a à de multiples reprises déjoué le sort.

— Vous parlez comme lui. Il y a tant de mystère autour de vous. Je ne connais même pas votre nom.

— Mon nom ne vous serez d'aucune utilité, au contraire. Vous n'avez qu'à m'appeler Milosc car c'est avant tout l'amour que je cherche à préserver.

— Je ne peux que prier pour vous dans ce cas.

— Comment puis-je trouver ce Duk ?

— Oh c'est lui qui vous trouvera. Il n'aime pas les voyageurs.

— N'ayez aucune crainte tout sera bientôt fini. Je vous le promets.»

Elle se retourna soudain et regarda vers le sommet de la butte à 50 mètres de là. À peine quelques instants plus tard, un homme franchissait le sommet, lui aussi tout vêtu de blanc. Le physique asiatique, de petite taille et des yeux noisettes, il marchait d'un pas rapide. Il arriva à la hauteur des deux femmes :

«— Madame, nous avons fait le tour de la ville. Les gens ne sont pas très accueillant ici. Personne ne voulait nous parler. Nous sommes finalement tombé sur un type qui nous a posé beaucoup de questions et nous a fait comprendre que nous n'étions pas les bienvenus.

— Après ce qu'ils ont vécu cela n'a rien d'étonnant. Et qu'avez-vous fait ?

— Nous avons joué les voyageurs esseulés, perdus et à la recherche d'un coin où nous reposer. À quatre contre un il n'a pas joué les téméraires. Mais il est parti chercher des renforts.

— L'avez-vous suivi ?

— Non, mais je pense qu'il reviendra de toute façon vers nous.

— Vous avez bien fait. Il vaut mieux ne pas prendre de risques.

— Vous pouvez finir le rituel à présent.»

Au même moment deux autres hommes et une femme franchirent le sommet de la butte et entourèrent la sépulture de Podrózny. Ils commencèrent à prononcer des mots dans une langue inconnues et à jeter des huiles sur le tombeau.

«— Que font-ils ?

— Ils lui rendent les derniers sacrements selon les rituels de son peuple. Mais ne restez pas là. Nous n'allons pas tarder à avoir de la compagnie.»

Tout comme Podrózny en avait l'habitude, elle alla s'installer sous le bouleau pour méditer, comme si elle connaissait parfaitement toutes habitudes du défunt, comme s'ils avaient été en contact par delà les kilomètres durant tout ce temps. La villageoise ne put se résoudre à rentrer au village. Elle voulait savoir ce qui allait se passer. Elle ne remarqua pourtant pas les quatre autres voyageurs qui se dissimulèrent à proximité et gardèrent un œil sur elle.

À peine une demi-heure s'écoula avant qu'un groupe de gros bras ne sortent de la ville en direction de la colline. À leur tête Duk avait le sourire des grands jours. Il s'approcha du bouleau et lança à l'intention de Milosc :

«— Il faudra penser à abattre cet arbre, il y pousse décidément de drôles de fruit.»

Mais il n'y eut aucune réaction. La jeune femme restait impassible :

«— Regardez moi cette jolie poulette. Je crois que l'on va bien s'amuser ce matin. Vous savez qu'il n'est pas prudent de s'aventurer dehors toute seule comme ça ma belle.»

Mais elle ne réagit pas plus :

«— Regardez-moi la sainte nitouche. Aurait-elle donc encore toute son innocence ! De mieux en mieux !»

Enfin elle ouvrit les yeux et se redressa :

«— Pardonnez moi je n'avais pas encore fini ma méditation. Je crois que vous vouliez me parler.

— Et en plus elle fait de l'esprit. J'aime ça. Mais vous savez qu'il est interdit de venir ici. Je n'aime pas qu'on se recueille sur du fumier.

— Cette endroit est désormais un lieu sacré et personne n'y versera plus le sang.

— Saccagez moi donc ce tas de terre histoire de lui faire comprendre.»

Les hommes de Duk firent un pas en direction de la tombe, mais elle s'interposa sur leur chemin d'un air décidé. Il se dégageait de la jeune femme une grande force de caractère qui en imposait. Les secondes frappes du maître des lieux restèrent sur place.

«— Vous êtes décidément inconsciente. Nous tenir tête ! Le dernier à avoir essayé est six pieds sous terre. Mmmhhhhmm. Quand à cette femme avec qui vous discutiez est une paria. Il est interdit de lui adresser la parole.

— Et qui en a décidé ainsi.

— Moi et je suis le seul maître tout puissant de ces lieux.

— C'est donc à toi que je vais m'adresser. Je suis avant tout là pour avoir des réponses à certaines questions.

— Je tremble déjà.

— Où est Fénélas ?»

Le géant sembla hésiter un instant. Puis, arrachant une branche à l'arbre à côté de lui, il assena un violent coup à la hauteur des côtes de la voyageuse. Celle-ci plaça son bras en opposition. Le coup du molosse fut stoppé net. Elle ne broncha pas d'un cheveu. Elle paraissait enraciner dans le sol, inamovible. Rien sur son visage ne trahit la violence du choc.

«— Où est Fénélas, répéta-t-elle simplement ?»

Duk fit un pas en avant d'un air menaçant, mais elle ne bougea pas d'un millimètre.

«— Où est Fénélas, insista-t-elle une nouvelle fois ?

— Il n'a que faire de minable comme toi. Je vais lui épargner le soucis de te faire la leçon.»

Il leva un poing qui s'illumina et visa le bas ventre de sa vis-à-vis. Mais elle esquiva le geste d'un simple mouvement de hanche.

«— De plus en plus intéressant. On dirait que tu es venu venger ton ami.

— Je ne suis pas venu chercher la vengeance mais seulement des réponses.  
— Il saura peut-être y répondre parce que tu ne vas pas tarder à le rejoindre.  
— Cela viendra un jour oui. Mais j'ai encore certains détail à régler ici d'abord.  
— Je te trouve bien arrogante. Qui es-tu pour oser me défier ainsi ?  
— Mon nom est Milosc et je suis ici pour commémorer le souvenir de Podróżny. Je ne veux pas me battre. Dis moi où se trouve Fénélas et j'oublierai tes grossièretés.

— Tu es donc comme l'autre fou. Trop bon et trop sûr de lui. Tu vas donc connaître le même sort. Regarde donc ce qui attend ton amie.»

Les hommes de Duk avait trouvé la villageoise, et la traînait devant leur maître. Il la laissèrent tomber et s'écartèrent. Le géant de Greboszów fit volte face et menaça de la main la villageoise qui n'osait bouger.

Un éclair de lumière aveugla brusquement toute l'assemblée. Lorsque Duk retrouva l'usage de ses yeux il n'y avait plus une Milosc mais six Milosc identiques qui entouraient la villageoise.

«— Ne me force pas à faire être plus convaincante, admonestèrent-elles toutes en cœur.

— Je sens ta présence. Ce n'est qu'un effet d'optique. Une seule est vraie.

— Fais ton choix. Mais si tu te découvres à la mauvaise tu seras à ton tour sans défense.

— Emparez vous de la paria, lança-t-il à ses hommes.»

Mais aussitôt les quatre autres voyageurs se dévoilèrent et menacèrent les sbires de Duk avec de longues lames effilées.

«— C'est entre toi et moi. Cette fois tu ne pourras pas t'en sortir par une dérobade. Où est Fénélas ?»

En réponse, le Duk projeta une de ses boules de lumières sur l'une des Milosc. Elle fut traversée de part en part. L'illusion s'estompa.

«— Je te le demandes une dernière fois. Où se terre ton maître ?»

Pour seule réponse deux nouvelles boules d'énergies vinrent exploser à ses pieds.

«— Comme tu voudras.»

Elle marcha dans sa direction le fixant du regard. Ses yeux brillaient à présent d'une lueur dorée. Une impression de chaleur emplit l'atmosphère. Le soleil semblait projeter un halo doré autour de la jeune femme, qui semblait plus imposante et plus belle que jamais. Duk semblait perdre tous ses moyens devant ce nouveau spectacle.

«— Qui... Qui es-tu donc sorcière !»

Terrorisé par la femme qui marchait vers lui, Duk lança une salve de boules lumineuses vers elle dans un geste désespéré. Mais elle se disloquèrent toutes avant d'atteindre leur cible.

«— Abore, silmatak gaonet kieri, chuchota la voyageuse tout en avançant.»

Sa main dégagea brusquement une lueur éblouissante, comme si elle avait tenu une étoile dans son poing fermé.

Elle se mit à courir et passa à côté de Duk. Au moment de le croiser elle leva son bras droit et plaqua la paume de sa main-torche sur le front du tortionnaire de Greboszów. Cela dura une fraction de seconde. Et pourtant le temps sembla suspendu durant une éternité. On aurait cru que la main traversait le crâne de sa victime de part en part. Milosc stoppa sa course un mètre plus loin.

Duk tremblait de tout ses membres, le regard complètement hagard :

«— Que m'as-tu fais ? Que m'as-tu fais !!!!!, cria-t-il en tomba à genoux se tenant la tête entre les mains.

— Je t'ai repris ce que Fénélas t'avais donné. Personne n'a le droit d'utiliser les forces de la Nature pour faire le mal autour de lui. Ces forces sont sacrées. Elles sont là pour donner la vie et non pour l'ôter. Désormais tu es à jamais marqué du sceau des gardiens et plus jamais tu n'auras la protection des forces que tu as trahies.»

Duk voulut se redresser et se ruer sur la voyageuse, mais il pouvait à peine se mouvoir. Toutes ses forces semblaient l'avoir abandonné.



«— Va trouver ton maître et dit lui qu'à présent nous ne le laisserons plus façonner le monde selon ses plans.»

Elle fit signe à ses amis de baisser leur garde. Encore sous le coup de ce qu'ils venaient de voir, les hommes de Duk ne demandèrent pas leur reste. Ils aidèrent leur chef à se relever et s'enfuirent.

«— Vous les laissez partir ! Après tout ce qu'ils ont fait ! Ils méritent la mort, s'écria la villageoise !

— Ce n'est pas à moi d'en juger en tout cas. Sinon Prodózny sera effectivement mort en vain. Personne n'a le droit de voler une vie. Et moi pas plus que quiconque. Une vie quelle qu'elle soit est beaucoup trop précieuse. Mais ils ne vous embêterons plus à présent. Allons plutôt rendre un dernier hommage à votre enfant.

— Je ne comprends pas.

— Le jour où le monde comprendra, alors je n'aurais plus rien à faire sur cette Terre. J'aurais rempli ma tâche.»

## Les gardiens occupent le terrain

Le sud est asiatique était redevenu une vaste mégalopole grouillante. Malgré les pénuries en tout genre, les petits commerces de quartiers s'étaient rapidement reconstruits et l'activité citadine avait repris comme à la veille de la guerre. Les rues étaient toujours grouillantes de monde, de jour comme de nuit.

Les activités parallèles avaient également repris leur cours. Le marché noir avait le vent en poupe et l'économie souterraine ne s'était jamais portée aussi bien. Les plus démunis étaient prêts à tout pour trouver de quoi survivre tandis que les mieux lotis tiraient des bénéfices astronomiques de la situation. Trop occupé à régler ses problèmes politiques, le GAP avait complètement délaissé le problème des quartiers sensibles et les forces de l'ordre ne s'y aventuraient plus depuis des mois.

La nuit tombée, des cortèges d'ombres se faufilaient en direction des quais, s'agglutinant devant des entrepôts délabrés. A l'entrée de gigantesques cerbères filtraient les entrées. Pour avoir son billet il fallait apporter quelque chose à parier. Tout pouvait être engagé, y compris son propre corps.

Une fois à l'intérieur c'était la bousculade pour trouver une bonne place et une bonne vue sur le centre du dépôt. Il y avait été installé un ring de fortune. Les cordes qui l'entouraient étaient en fait des fils de fer tendus au maximum. Quant au tapis, il était rapiécé par petits bouts et par endroit les ressorts affleuraient encore la surface.

Comme tous les soirs, des hommes en quête de sensations fortes ou de nourritures venaient défier leurs limites dans ces lieux de débauches.

En ce début de soirée, l'agitation était à son comble. Un petit jeune qui devait avoir tout au plus 19 ans se mettait en valeur. Il venait de mettre ses deux premiers adversaires au tapis et beaucoup misaient sur lui comme le champion du jour. Sa peau très foncée trahissait une origine cambodgienne et de nombreuses cicatrices sur son visage attestaient des nombreuses bagarres de rue auxquelles il avait déjà dû participer.

Il pratiquait une sorte de kung-fu de rue qui déstabilisait complètement ses adversaires. En fait il n'y avait aucune règle dans ses combats. Seul le meilleur ou le plus violent pouvait gagner. Plus il y avait de sang et plus le public manifestait sa joie. L'atmosphère était dopée à l'adrénaline. Une véritable drogue !

Dans un énième ciseaux retourné, le gosse mis son vis-à-vis KO. Ces amis vinrent le ramasser. Le gagnant jubilait, levant les bras au ciel et admonestant la foule. Qui oserait le défier ? Qui oserait l'affronter ? Il était devenu le roi du ring.

À ce moment une silhouette filiforme se glissa sur le ring. Un physique d'eunuque, vêtu d'une tenue traditionnelle japonaise, il arborait un rictus de dédain. À son apparition un silence de mort avait traversé la salle. La réputation avait devancé le boucher.

Le combat commença aussitôt sous les viva dédoublés des parieurs. Le gamin déboula rapidement sur son adversaire comme à son habitude. Mais l'eunuque ne s'en laissa pas compter et

esquiva un à un tous les coups. Il décocha finalement un coup de pied dans le bas-ventre du Cambodgien qui vola plusieurs mètres plus loin.

Il ne lui laissa pas le temps de se relever. Il marcha vers lui à grand pas, le saisit par la peau du coup et le projeta violemment contre un poteau, hurlant de fureur.

Groggy, le gosse n'eut pas le temps de voir venir les autres coups. Dans le sternum, la mâchoire, puis les genoux. Toujours plus vite et toujours plus fort. Les cris de douleurs furent étouffés au moment où un énième coup fit voler en éclat la mâchoire.

Un éclair de démence brillait dans les yeux de l'eunuque. Il laissa le gamin s'affaler sur le sol. Dopé par l'horreur les cris du public redoublaient encore. Il dévisagea l'assemblée et mima un couteau avec lequel il se trancherait la gorge. Transfigurés les badauds réagirent aussitôt sans une seconde d'hésitation. Une voix unique monta ; quelque fut la langue, quelque fut le dialecte c'est la mort qu'ils demandaient. Le gamin avait perdu, il n'était plus qu'un jouet à présent. Le roi était déchu.

L'eunuque se retourna vers lui, brandissant le bras gauche. Celui-ci s'entoura d'une épaisse fumée noire. Tout le visage dégageait à présent un sentiment de folie furieuse. Il abaissa le bras d'un geste sec.

Le nuage de fumée pénétra les narines du perdant. La pression dans sa boîte crânienne augmenta brusquement. Les yeux sortirent de leurs orbites et des morceaux de cervelles ressortirent par les oreilles. Le rire démoniaque du bourreau résonnait dans toute la pièce. On vint ramasser le corps, qui n'avait à présent plus rien d'humain, pour le tirer à l'écart avant de le jeter dans la mer.

Un européen s'était avancé au premier rang. Il avait assisté impuissant à la trépanation. Tout s'était passé si vite. Ses yeux noisettes étaient emplis de hargne et de tristesse à la fois. Bien qu'il n'est pas le physique asiatique, il était revêtu d'une robe de satin bleue marine qui contrastait avec sa chevelure blond platine. Il ne devait pas être beaucoup plus âgé que le défunt et pourtant il semblait beaucoup plus frêle.

Avant que quiconque n'ait eu le temps de réagir, il était monté sur le ring :

«— C'est donc toi que je recherchais ! »

L'eunuque se retourna et le dévisagea d'un air de dédain.

Il lui lança en Vietnamien :

«— Tu tiens à mourir étranger ! »

Mais l'occidental lui répondit dans un Vietnamien parfait :

«— Pas avant d'avoir eu toutes les réponses à mes questions.

— Ici on ne parle pas on se bat. Et je n'ai pas de temps à perdre avec un minable dans ton genre.

— Dans ce cas soyons bref, où puis-je trouver Fénélas ?

— Tu tiens décidément à mourir ! Fénélas n'a que faire de gens comme toi.

— Je n'en suis pas si sûr.

— Très bien dans ce cas il me remerciera de lui avoir épargné un moment d'ennui.»

Sur quoi l'eunuque frappa le nouveau venu d'un nouveau coup de semelle dans les abdominaux. Mais cette fois son adversaire ne bougea pas d'un centimètre, comme s'il avait été enraciné dans le sol.

L'asiatique resta ainsi le pied en l'air plusieurs secondes, surpris. Mais dès qu'il reposa le pied à terre, il agita ses deux mains telles des griffes pour déchiqueter son adversaire. Mais chaque coup donné fut paré d'un geste précis et sûr.

«— Tu n'aurais pas dû tuer ce gamin. Personne n'a le droit de vie ou de mort sur autrui. »

Cette sentence eut l'effet de décupler la rage de l'assaillant. Autour le calme était retombé. Tout le monde regardait le mystérieux étranger qui tenait tête à leur champion local. Tout d'abord certains de l'issue du combat, les parieurs retenaient à présent leur souffle.

Las, l'eunuque fit un pas en arrière, écarta les paumes de ses mains. Un nouveau nuage de poussière apparut. Il le projeta sur l'occidental. Mais un rideau de feu vint s'interposer entre eux et le nuage parti en fumée.

«— Tu ne m'intéresse point. C'est Fénélas que je recherche. Ne me force pas à faire ce que je pourrais regretter.»

Mu à la fois par l'étonnement et la peur, l'eunuque reprit ses coups avec frénésie. Chaque coup de point était accompagné d'une boule d'énergie, chaque coup de genou d'un tourbillon de vent. Mais à chaque fois il se heurtait à un mur infranchissable.

Les coups du Vietnamien étaient de plus en plus désordonnés, sa respiration se faisait de plus en plus lourde et pénible. Il avait perdu sa conviction. Cette fois c'est lui qui commençait à avoir peur de ce qui l'attendait s'il ne trouvait pas rapidement une solution. Son adversaire, lui, restait d'un calme imperturbable et ne donnait signe d'aucun effort particulier pour contrer les assauts répétés.

«— Je n'a pas beaucoup de temps à perdre, alors dis-moi où où se trouve Fénélas.

— En enfer !»

Il sauta dans un ultime élan sur l'étranger. Mais soudain celui-ci avança son bras. Un onde de choc distendit l'air et le champion déchu tomba à la renverse. Aussitôt il fut entouré d'un mur de flammes.

«— Ayodi mekaré kedak. Lyuntai messani poremo ælethishæ. »

Pendant que l'européen murmurait ce qui ressemblait à une formule magique, l'asiatique hurlait de terreur, suppliant son vainqueur de lui accorder sa pitié.

Petit à petit, le cercle de feu se resserrait toujours plus sur sa proie, jusqu'à se refermer sur elle. Mais l'homme ne sembla pas souffrir de la moindre brûlure.

Quand les flammes se turent, il était affalé sur le sol tremblant de tout son corps, incapable de faire le moindre mouvement.

«— Désormais ce qui était n'est plus. Le taureau est devenu brebis.»

Le bourreau du ring était à genoux inerte au milieu du carré. Le regard hagard, son esprit avait quitté la salle pour se réfugier dans quelque recoin onirique.

Son vainqueur s'était retourné sans autres formalités vers la salle prise d'un silence de mort.

«— Je recherche Fénélas. Si quelqu'un ici sait où il se trouve qu'il se manifeste. »

Cette fois les badauds terrorisés voulurent prendre la fuite. Mais l'occidental n'était pas venu seul et toutes les issues étaient gardées par des hommes armés. Personne n'osa défier la surprenante armée qui avait fait irruption dans le quartier.

## La rencontre

Le lac Balaton ! Cela faisait déjà près d'un an que je n'avais plus marché sur ses berges verdoyantes. Et pourtant ces grandes étendues naturelles m'inspiraient toujours autant de calme et de sérénité, une véritable cure de jeunesse, un endroit de recueillement et de ressourcement. J'étais né à à peine quelques kilomètres de là.

Si j'avais fait toutes mes études à Veszprém, ma patrie demeurait la campagne hongroise. C'était mon chez moi, le dernier endroit au monde où je me sentais bien.

Depuis plusieurs semaines, la traque de tous les rattachés au serment Vanier avait redoublé d'intensité. Le CER était plus que jamais décidé à nous arrêter. Certains d'entre nous avaient choisi de quitter l'Europe pour continuer leur combat sur d'autres continents moins enclin à étouffer leur soif de liberté. Mais cela n'était pas si simple. Quelque soit la région du monde toute personne ayant séjourné à Fort Romeu au temps de la guerre était susceptible d'intéresser les gouvernements. Et puis en Europe nous devons aussi continuer à faire entendre nos idées.

Pourtant la vie d'orateur clandestin devenait de plus en plus difficile et les apparitions se faisaient de plus en plus clairsemées. C'est un peu pour cela que j'avais choisi de rejoindre la Hongrie.

Mon moral était au plus bas et j'avais besoin de me ressourcer. Je me sentais désespérément seul et inutile. Depuis la guerre et ma séparation d'avec mon amie Noa, je ne savais plus à qui me confier, sur qui m'appuyer dans les moments de fatigue. J'avais fini par retrouver un petit peu d'énergie au côté de Gabriel. Mais à présent qu'il était mort, je constatais que je continuais désespérément d'arpenter le monde seul, sans le moindre porte d'attache. La vie tient à si peu de chose parfois. On croit frôler le bonheur et l'instant d'après on se réveille en enfer.

J'avais passé les derniers mois à aider les gens autour de moi et à me perdre moi-même. J'avais usé toute mon énergie pour les autres, et maintenant que mes points de repère s'étaient envolés, je me retrouvais à court de carburant et sans personne pour me ravitailler.

Pourtant je ne voulais plus m'apitoyer sur mon sort. Ce n'était pas dans mon tempérament. Je devais repartir de l'avant, rebondir. Mais sur quoi ou qui je ne le savais pas encore ?

Je conservais quelques amis dans la région du lac. Ils pourraient me cacher un temps et puis c'était l'occasion de revenir sur les lieux de mon enfance et de recharger un peu mes batteries. C'est pour cela que j'avais repris la route des campagnes de mon enfance.

L'espace de quelques jours, j'abandonnais donc mes activités militantes. Je voulais pouvoir rester un peu en place et me remettre les idées au clair. Les premiers jours, je bullais, pensif, songeant au passé et à l'avenir ainsi qu'à la place que je pourrais encore y tenir.

Je passais de longues heures à me promener dans les prairies, à me laisser dériver sur le lac, à contempler le ciel, ou encore à errer sur les marchés des petits villages de la région. Je me fondais peu à peu dans le décor et au milieu des paysans locaux personne ne me reconnaissait.

L'air vivifiant me requinquant, je m'éloignais toujours un peu plus du lac pour de longues promenades. Je traversais ainsi bourgs sur bourgs. Je m'arrêtais fréquemment pour assister à un baptême, monter une charpente, jouer avec des enfants,... Ah les vertus de la jeunesse sont si grandes. Bien peu de gens savent les apprécier à leur juste valeur. Et pourtant ce sont les enfants qui détiennent le réel sens de la vie. La véritable sagesse c'est leur insouciance et leur spontanéité. Et moi qui avait passé toutes ces années à la rechercher dans les livres et les érudits. L'homme passe son temps à rechercher des trésors qui sont là juste à côté de lui. Et souvent il ne les découvre que trop tard, lorsqu'ils disparaissent. C'est ainsi que j'avais enfin saisi tout le sens du message de Gabriel.

Un jour je me décidais à rendre visite à un vieil ami dans le petit bourg de Lziebík. Cela faisait une éternité que je n'avais pas eu de ses nouvelles et des bruits bizarres courraient au sujet du petit village. Au cours de mes ballades il m'était souvent arrivé d'entendre des discussions au sujet de ce village maudit. Mais à chaque fois que je m'approchais, les langues se liaient. Après tout j'étais un étranger et je venais peut-être moi-même de là-bas pour étendre le mal. J'en déduisais qu'il serait devenu le repère de voyous et que j'en avais déjà vu bien d'autres.

J'arrivais en milieu de matinée dans la carriole d'un paysan compatissant. Il tint à me mettre en garde contre le "village de la mort", mais refusa de m'en dire plus pour ne pas être lui-même maudit comme tout ceux qui avaient osé parler.

Je ne vis point mon ami. Il avait quitté la région plusieurs mois auparavant pour tenter sa chance dans la capitale. J'étais déçu d'avoir fait ce long voyage pour rien. Budapest était si loin et trop dangereux pour moi à cette époque. Je devais donc encore prendre mon mal en patience.

On me fit très vite comprendre que les inconnus n'étaient pas les bienvenus dans les environs. Cela attirait soi-disant les ennuis et dérangeait le bourgmestre. Pour le bien de tous, et le mien, on me suggéra de partir au plus vite. Mais j'étais fatigué et je désirais souffler un peu avant de repartir.

Je ne prêtais guère attention à toutes ces folles rumeurs et je pénétrai dans un petit troquet pour m'y désaltérer avant de prendre le chemin du retour.

La petite bicoque toute de bois avait été récemment retapée et il y régnait une atmosphère joyeuse et franchouillarde. Le barman m'adressa un regard inquisiteur lorsque je lui demandai un verre de limonade. Il jeta un coup d'œil inquiet à un petit groupe au fond de la salle, puis finit par me servir sans dire le moindre mot. Je payai ma boisson et allai m'asseoir à une petite table près de l'entrée.

La limonade était chaude et amer, mais au moins elle réhydrata ma gorge desséchée.

De ma place je pouvais voir le petit groupe à l'autre bout de la pièce. Pas très bien vêtus et mal rasés quatre hommes jouaient aux cartes. Le plus en chair semblait être leur chef et n'aimait visiblement pas perdre. Les trois autres ne semblaient pas enclin à le contrarier. Je n'avais pas particulièrement l'envie de me retrouver face à face avec cette petite bande de loubards. Je décidais de finir mon verre au plus vite et de ne pas m'attarder dans ce village. Je pourrais me reposer plus longtemps au suivant, pensais-je.

Tandis que je sirotais mon précieux liquide, mon attention fut attiré par un autre homme accoudé au comptoir. Il était déjà là à mon arrivée et n'avait pas bougé depuis lors. Vêtu d'une longue cape de toile qui lui recouvrait la tête, il était penché sur un verre de rhum. Je ne pouvais distinguer son visage. Sous son imposante cape, il n'avait pas l'air très robuste.

Il était seul et visiblement pas plus du coin que je ne l'étais. Mais personne ne semblait le remarquer ni s'inquiéter de sa présence, comme s'il faisait parti du décor. Il ne parlait pas et fixait le fond de son verre à moitié vide, à moins que ce ne fut à moitié plein. Peut-être cherchait-il tout simplement à trancher cette question métaphysique, pensais-je ironiquement. Cet homme m'intriguait mais je ne tardais pas à ne plus y prêter attention.

Par la fenêtre j'avais une vue magnifique sur les terres verdoyantes qui s'étendaient à perte de vue et au milieu desquelles coulaient un petit ruisseau. Je songeais à tout ce que j'avais vécu ici

étant plus jeune, à la beauté des paysages d'avant guerre, à nos jeux d'enfants. Ah que n'aurais-je pas donné pour tout recommencer encore et encore, revivre à nouveau ces moments d'innocence.

J'étais plongé dans mes rêves et je ne faisais plus vraiment attention à ce qui se passait autour de moi. J'avais totalement perdu la notion du temps.

Mais un nom me rappela à la réalité.

«— Lizevicz !»

Je me retournai brusquement comme sorti d'un rêve.

Le plus imposant des quatre hommes marchaient à présent dans ma direction. D'où connaissait-il mon nom ? Je n'en savais rien. Mais il m'avait reconnu et ses intentions à mon égard ne semblaient pas particulièrement amicales. Je réalisais mon imprudence d'être rester si longtemps.

Je voulus me lever et prendre la fuite mais l'un des trois hommes me barrait déjà la route vers la porte. Clouée sur ma chaise mon cerveau s'activait pour trouver une échappatoire, tandis que l'homme avançait toujours dans ma direction. Cette fois je ne voyais pas comment j'allais pouvoir m'échapper. J'étais seul dans cette ville à la merci des quatre molosses. Sans doute le CER avait-il distribué des avis de recherche dans la région. Et ils voudraient toucher une prime pour mon arrestation.

L'ombre du plus grand avançait menaçante dans ma direction. Mais alors qu'il arrivait à la hauteur du comptoir le second voyageur se redressa et vint se placer sur son chemin :

«— C'est donc toi que je recherche.

— Pousse toi de mon chemin toi. J'ai beaucoup mieux à faire que de jouer les nounous avec un curé. J'en connais qui seront content de te revoir Lizevicz.

— Laissez cet homme tranquille.

— Pousse toi de là !»

Il voulut l'écarta d'un geste du bras, mais le voyageur résista. Il n'était absolument pas impressionné par l'armoire à glace qu'il défiait.

«— De quoi tu te mêles toi !

— Je n'ai guère de temps, alors je serais direct : où puis-je trouver Fénélas ?

— Fénélas ne traite pas avec les gens comme toi !

— Tu as pourtant été son élève il me semble.

— Si tu es si bien renseigné, tu devrais savoir qu'il vaut mieux ne pas me chercher. Alors pousse toi de là maintenant.»

Le voyageur se retourna. Il me jeta un coup d'œil mais tout en restant entre moi et mon agresseur.

«— Visiblement les nouvelles vont vites par ici. Alors sache que désormais cet homme est à présent sous ma protection.

— Ta protection morveux ! Tu vas voir ce que j'en fais de ta protection.»

Il voulut assener un violent coup de poing dans le ventre du voyageur, mais celui-ci l'esquiva. Pris dans on élan le molosse, tourna sur lui-même et faillit tomber à la renverse. L'autre homme avait déjà repris sa position entre moi et le chef de la bande. Surpris l'homme qui gardait la porte vint seconder son ami. J'aurais pu en profiter pour me faire la belle mais quelque chose me poussait à rester.

L'un des deux autres joueurs de carte sortit un couteau de lancer de sa redingote et le lança sur le voyageur. Une main sortie prestement de sous la cape et saisit le couteau sous la garde et en plein vol avant de la laisser tomber sur le sol.

Tout le monde s'était tu. Quelqu'un osait défier le maître des lieux, et cela risquait de chauffer pour lui. Les uns fuyaient pour ne pas prendre de coups perdus, les autres restaient médusés pour connaître l'issue du combat.

«— Tu n'es pas aussi maladroit qu'il n'y paraît. Très bien. Tu voulais voir Fénélas, et bien laisse moi te donner un avant-goût de ce que tu ne verras pas...»

Le barbu banda ses muscles, les veines saillirent sous sa peau, une lueur de fureur illumina son regard. Il se jeta sur le voyageur multipliant les coups de poing ou de genoux à une vitesse stupéfiante. Je n'avais jamais vu cela.

Mais face à lui le voyageur demeurait impassible et paraît tous les coups, un à un, méthodiquement, sans le moindre effort. Ses gestes étaient tout aussi rapides et précis. Petit à petit son assaillant reculait. Il finit par faire un bon en arrière, tandis que l'un de ses sbires sortait un fusil à pompe de derrière une poutrelle. Il tira deux balles en direction du voyageur.

Une vive lueur brilla sous la capuche de toile. L'air claqua sous l'effet d'une onde de choc invisible. La poudre expulsée du canon resta en suspension dans l'air à environ un mètre du voyageur.

«— Fénélas cherche à semer le chaos dans ce monde pour mieux le contrôler. Mais nous ne le laisserons pas faire. Tu ne m'intéresses pas, alors dis moi où je peux trouver ton maître et je partirais en oubliant ce que j'ai vu ici.

— Mais qui es-tu ?

— Je suis le gardien de la vie. Et je continuerais à la protéger de la folie humaine aussi longtemps que des hommes comme lui continueront à y croire. Parce que ce sont des hommes comme Didier Lizevicz qui font avancer le monde. Il vaut bien mieux que toi.

— Et bien il mourra avec toi alors.

— Koda...»

Cette fois le chef de la bande était particulièrement énervé. Il n'appréciait pas qu'on lui tienne tête. Je le vis serrer les doigts comme s'il s'agissait de griffes. Un halo rouge sang encerclait ses ongles. Des éclairs fusèrent entre ses mains, formant petit à petit un globe d'électricité d'une trentaine de centimètres de diamètres.

Les badauds se jetèrent sous les tables pour se mettre à l'abri ou sortirent en courant. Le voyageur fit un pas en arrière pour se rapprocher de moi. La lueur bleue brillait toujours sous la cape. J'entraperçus son visage dans la glace du bar. C'était ses yeux qui dégageait une telle lumière apaisante. L'espace d'un instant il me sembla distinguer l'image d'un dauphin illuminant son front. Une bulle bleue se forma autour de nous. La charge électrique lancée dans notre direction s'y désintégra, nourrissant notre bulle de son énergie.

La bulle se mit alors à grossir avalant tout sur son passage.

«— Ayodi mekaré kedak. Lyuntai messani poremo ælethishæ, murmura le voyageur comme s'il s'agissait d'une incantation.»

La bulle atteint le groupe des quatre hommes. À son contact ils furent pris de convulsions et s'écroulèrent. La halo bleuté s'estompa alors. Le regard des quatre hommes était vide. Je ne saurais expliquer ce qu'il avait dû ressentir. Mais cela devait dépasser l'imaginable.

«— Désormais vous voilà marqué du sceau des gardiens. Ces pouvoirs que vous aviez volés, je vous les ai repris et vous devrez payer le prix de vos actes pour tous les jours à venir. Lorsque vous serez face à Fénélas dites lui bien qu'il n'est plus en sécurité nulle part.»

Puis il se retourna vers moi.

«— Venez nous n'avons plus rien à faire ici.»

Sans chercher à comprendre je suivais mon sauveur. Nous prîmes aussitôt la direction des prairies. Lorsque nous fûmes à plusieurs centaines de mètres du village, je rompis enfin le silence.

«— Keldon ! Vous êtes Keldon n'est-ce pas ?

— Et que représente ce nom pour toi ?

— Gabriel m'a beaucoup parlé de vous.

— Et pourtant nous ne sommes rien. Lui, toi et les tiens êtes beaucoup plus important que moi. Vous êtes les messagers. Je ne suis qu'un témoin. Gabriel n'aurait pas dû mourir.

— Tout le monde vous croit mort ! Pourquoi ?

— Parfois il est préférable de laisser mourir les mythes lorsqu'ils mettent en péril le monde.

— Mais le monde a besoin de vous !



- Non le monde à besoin de toi. Nous n'avons pas pu empêcher ce qui se passe aujourd'hui.
- Et qui est ce Fénélas ?
- Toutes tes questions auront des réponses un jour ou l'autre. Mais il est un temps pour chaque chose. Ne demande pas à savoir ce que tu n'es pas encore prêt à comprendre.
- Qu'allez-vous faire maintenant ?
- Te permettre de finir ce que tu avais commencé. Désormais je serais ton garde du corps.»

## Le Plan

«— Monsieur ! Monsieur ! Plusieurs de vos émissaires ont été défaits. Déjà 10 !

— Je t'ai déjà dit de ne pas me déranger pendant mes méditations !

— Mais cela a l'air grave. Il y a quelqu'un là dehors qui vous défie.

— Je l'espère bien. Il était temps que les Gardiens se montrent. Ils vont me faciliter la tâche et me conduire tout droit vers l'héritage des Anciens.

— Les Gardiens ! Mais quels Gardiens maître ? De qui parlez-vous ? Enfin je voulais dire... Enfin je ne voulais pas...»

Le petit homme trapu avait fait irruption dans le bureau en courant. À peine pénétré sous la grande véranda, il avait compris son erreur et tenté de masquer sa précipitation. Mal défraîchi et tout aussi mal rasé, on aurait dit qu'il avait battu la campagne toute la nuit. Une grande crainte se lisait sur son visage dès qu'il fut en face du maître des lieux.

Le plus corpulent des deux hommes était resté debout, drapé dans une grande cape noire tout au long de l'entretien. Il contemplait la ville en contrebas au travers d'une large baie vitrée.

Son cou proéminent émergeait d'un collier de tissus bouffant. Ses imposants sourcils noirs de geais formaient deux arrêtes vives sur un visage tout aussi linéaire. Une imposante chevelure sombre retombait sur ces épaules. Ses pupilles étaient complètement dilatées et masquait presque entièrement les iris brunes derrière des reflets d'ébène.

Il se tenait droit, autoritaire et noble. Du haut de sa tour il surplombait la grande métropole de Shanghai et la dévorait du regard.

S'il n'avait pas esquissé le moindre geste à l'arrivée de son disciple, il s'était retourné d'un geste brusque au seul mot « Gardien ». Son regard sombre lançait des étincelles. Les poils de sa grosse barbe noires semblaient s'agiter comme autant de serpents sifflants. Un rictus de contestation se dessinait au milieu des sifflements. Tous les muscles de son corps étaient à présent bandés comme la corde d'un arc au moment de frapper.

Fusillé du regard, le jeune apprenti zélé baissa la tête et n'osa plus rien ajouter.

«— Je veux un rapport permanent de tous les hommes dehors. S'il se passe quoi que ce soit d'anormal, je veux en être informé dans l'heure. Doublez moi toutes les équipes, le grand jour approche enfin !

— Il en sera fait selon votre volonté maître.

— Et ne m'importunez plus pour des détails à l'avenir.

— Oui maître.

— Maintenant dehors.

— Bien maître.»

La porte claque derrière l'homme de main sans que quiconque ne l'effleure. Le corps toujours dissimulé sous sa cape, l'homme reprit sa contemplation de la ville :

«— Les esprits sont donc toujours en vie. Et ils ont appris à masquer leur présence. Ils contrôleraient donc leurs pouvoirs finalement. Tant mieux, cela me rendra encore plus fort. Tout se passe exactement comme je l'avais prévu. Bientôt je n'aurais même plus besoin de cet imbécile de Puillaut. Ils vont me faciliter le travail.»

## La coalition

Le soleil tombait lentement sur l'horizon. Les derniers rayons mordorés léchaient les cimes des arbres géants. L'atmosphère était encore lourde. De grands oiseaux multicolores projetaient leurs ombres sur les feuillages touffus s'étendant à perte de vue. Le ciel revêtait des couleurs bariolées allant du vert à l'orange. En dehors du chant des oiseaux aucun bruit ne perturbait la beauté du spectacle.

Un filet d'eau claire et limpide serpentait calmement entre les masses d'arbres. Les flots s'agitaient, se donnaient du rythme au fur et à mesure que l'on s'avancait dans la forêt vierge. Au bout d'un long défilé la rivière plongeait dans une gigantesque cascade. Dans le tumulte des vagues de grands nuages de vapeur remontaient les flots. Les reflets irisés du soleil sur les gouttes d'eau en suspension dans l'air offraient un magnifique arc-en-ciel permanent aux couleurs chatoyantes. Mais sur des kilomètres à la ronde il n'y avait personne pour jouir de ce magnifique paysage.

Personne ou presque. Derrière la barrière aquatique s'ouvrait un défilé étroit dans la roche. Ce sombre corridor débouchait sur une vaste cuvette dissimulée au fin fond de la forêt. De savants jeux de lumière y masquaient une grande cité à la vue de regards indiscrets.

En fait dès l'arrivée au pied de la cascade des hommes camouflés dans les frondaisons surveillaient l'accès à Salmeda la verte. Les siècles s'étaient succédés sans que jamais quiconque ne vienne troubler la quiétude de ce monde issu d'un autre âge. La communauté des descendants atlantes avait poursuivi son développement en harmonie avec son environnement. D'étroits échanges l'avait liées aux peuplades avoisinantes sans jamais pour autant compromettre leur secret.

La forêt amazonienne était devenue un vaste chantier de défrichage à la fin du XXe siècle. Pour le monde occidental cette région était un trésor de matières premières, bois et bétail. Pour les locaux ils n'imaginaient pas se développer sans dévaster la forêt pour y bâtir des routes ou des champs. Ainsi avait petit à petit décliné la plus grande réserve naturelle de l'humanité. Mais depuis l'invasion Kesh'ran, abandonnée à elle-même l'Amazonie reconquerrait son territoire.

Pourtant jamais au cours de toutes ses années quelqu'un n'avait même supposé l'existence de la cite perdue, et cela en dépit sa forte influence sur les civilisations précolombiennes.

A l'opposée de Shamballah perdue au fin fond d'une contrée totalement inhabitée qui était restée fermée sur elle-même, Salmeda avait accompagné très étroitement le développement des peuples d'Amérique latine. Malgré cette distinction l'une comme l'autre demeurait fidèle au serment des Anciens et continuait à défendre le secret de leurs pères.

Mais pour la première fois en cinq cents ans, l'harmonieuse coexistence des atlantes et du monde extérieur était troublée par de grandes craintes. Depuis l'extermination des Rojas, la vigilance des sentinelles avait été doublée. L'atmosphère de Salmeda était plus tendue que jamais. L'existence de leur communauté elle-même était à nouveau en danger.

Quelqu'un avait cherché la route de la cité. Et il n'avait pas hésiter à massacrer tout ne tribu pour avoir des réponses à ses questions. L'équilibre subtil entre les peuples de la forêt, un équilibre

bâti sur plusieurs siècle de confiance mutuelle vacillait à présent. La situation était devenue d'autant plus préoccupante que le véritable ennemi était toujours inconnu et tapi dans l'ombre.

De grands conciliabules étaient organisés chaque jour. Chaque jour la politique de protection du grand Secret était réactualisée en fonction des dernières nouvelles rapportées par les Gardiens. Les moindre mouvements de foule étaient suivis de très près ; la traque de Fénélas et de ses sbires influait sur tous les éléments de gestion de la communauté.

La défense des peuplades avoisinantes étaient également au cœur des préoccupations. Salmeda ne pouvait vivre sans elles et réciproquement. La fin tragique des Rojas avait été un choc terrible pour tous les Salmedains. Il n'était pas question de laisser l'histoire se reproduire. Mais comment protéger efficacement les indigènes sans trahir le Secret, sans se trahir.

La crise dépassait dorénavant les murs de la seule ville. C'est toute la survie de l'écosystème qui était en jeu.

Freïa était de retour dans ce royaume de verdure, qui seyait si bien son caractère d'esprit de la terre. Elle fut accueillie très solennellement et menée dès son arrivée au grand palais.

Les grands sages de la cité étaient justement rassemblés pour leur point quotidien. La jeune femme fut aussitôt introduite dans la salle des débats. Comme à l'accoutumée de nombreux citoyens étaient venus assister à la réunion et y apporter leur point de vue sur les questions de politique générale. Ils saluèrent la venue de la messagère de Shamballah.

Le grand Chambellan Yoki se leva pour accueillir la belle Freïa :

«— Je me joins aux miens pour manifester notre joie de vous revoir en ces lieux.

— C'est également un plaisir pour moi d'être accueillie parmi les vôtres. Vous possédez ici l'un des plus grands trésor de la nature sur cette Terre. Et la façon dont vous le protéger depuis tous ses siècles vous fait tout honneur.

— Ce compliment me va droit au cœur de la part de la princesse de la nature.

— Ce royaume est un paradis pour le cœur et un véritable remède pour les âmes tourmentées. Je vous envie de pouvoir en jouir à longueur d'année.

— Notre communauté sera ravie de vous accueillir en son sein si vous le souhaitez.

— Quand je me serais acquittée de toutes mes obligations peut-être. Ce sera alors mon dernier lieu de recueillement.

— Nous avons appris pour votre ami et sommes désolés. Nous voulons également vous présenter nos excuses pour avoir douté de lui.

— Je n'ai jamais douté de votre bonne foi.

— Hæva m'a avertie de votre arrivée. Il m'a annoncé que vous seriez porteuse d'un message de la plus haute importance. Mais il n'a pas voulu me donner plus de détails à distance.

— Oui madame. Comme vous le savez il se passe beaucoup de choses dehors. L'extermination des Rojas n'est malheureusement qu'un instantanée de l'ombre qui s'étend sur ce monde. La haine et la violence commencent à se répandre dans les esprits. Et la révélation de la Prophétie jette un grand trouble dans toutes les communautés atlantes de la planète. De sombres heures se dessinent pour l'humanité tout entière. C'est pourquoi nous ne pouvons plus rester les bras croisés. Nous avons décidé d'agir avant de ne plus avoir de prise sur les événements.

— On m'a laissé entendre que vous partiez à la recherche de Fénélas ?

— C'est exact. Nul doute que c'est lui qui tire les ficelles dans l'ombre. Le CER et le GAP ne sont en fait que des pions dans son jeu. Il représente la seule véritable menace pour le moment. Mais nous ne pourrons le mettre à jour sans une coordination de toutes nos ressources.

— Nous n'avons plus collaboré ouvertement depuis le grand cataclysme et la chute d'Atlantis. Seule la dissimulation de notre existence avait justifié une telle collaboration. Nos ancêtres ont souhaité que les cinq cités soient totalement isolées pour qu'elles ne puissent s'opposer l'une à l'autre. Et le devoir de chaque grand chambellan a toujours était de garantir l'équilibre des pouvoirs.

— Certes mais Fénélas représente une menace plus grande que toutes celles rencontrées depuis l'exil de vos aïeuls. Cette même menace qui fit trembler les Anciens et les a conduit à imposer l'oubli de leur savoir.

— Je comprend. Mais vous n'êtes pas sans savoir que les différentes communautés ont rarement œuvré de concert au cours des millénaires écoulés. Cela prendra du temps de s'adapter et de se coordonner. Nous savons tous que nous ne sommes pas les seuls atlantes sur cette Terre. Mais "savoir" et "vivre" sont encore deux choses différentes.

— Il faudra pourtant apprendre à accepter nos différences si nous voulons éviter un nouveau désastre. Nous avons ouvert une boîte de Pandore. Et les pires maux des Anciens menacent de s'abattre sur ce monde. Il est désormais de notre devoir de réparer notre tort. Le grand conseil de Shamballah souhaite mutualiser les ressources des Gardiens dans la lutte contre les forces de l'ombre. Sans cela nous ne pourrions jamais couvrir toute la planète et retrouver Fénélas à temps.

— C'est une grande entreprise à laquelle vous vous attaquez. Nous n'avons certes plus été habitués à travailler ainsi depuis la disparition de notre royaume. Mais nous devons sans doute en prendre le risque pour faire face à une menace encore plus grande. Vous nous avez ici exposé votre opinion et celle de Shamballah. C'est à présent aux membres de la communauté de Salmada de se prononcer. Nous sommes en éveil permanent depuis de longues semaines déjà. Aussi pourrions-nous nous rassembler dès ce soir pour vous donner notre décision. D'ici là cette cité est votre maison.

— Je vous remercie pour votre hospitalité. Puisse cette cité prospérer de longues années encore...»

Comme l'avait annoncé Yoki, la nouvelle de l'appel à la coalition de Shamballah fit le tour de la cité en à peine quelques heures. L'existence d'autres communautés atlantes ne surprit guère les Salmedains. Mais la réunion de leur force souleva bon nombre de questions.

Des rassemblements spontanés eurent lieu au quatre coins de la ville pour débattre du choix qui se posait. Le pour et le contre furent pesés. De nombreuses voix se levèrent pour se faire entendre ou se faire expliquer de nouveaux éléments de réflexions.

Enfin alors que le soleil se couchait sous la cimes des arbres, les Salmedains prirent leur décision. Tout comme leur porte parole, ils se prononcèrent unanimement pour une union des forces atlantes. Seule une nouvelle osmose des peuples pouvait encore préserver le serment des Anciens et l'avenir de la Terre.

Freïa assista à toutes les discussions mais se garda d'intervenir dans les débats. Elle n'était qu'une messagère et n'avait pas le droit d'interférer dans les décisions de la communauté, quant bien même elle eut été négative.

Elle passa ainsi la journée et la nuit à Salmeda. Le lendemain elle se joignit aux prêtres et fit honneur à la cérémonie des moissons. Elle bénit le fruit du labeur des paysans locaux et apposa son sceau sur la terre sacrée des Atlantes. Elle salua ensuite une dernière fois la maîtresse des lieux. Et repartit en longeant la rivière.

Elle alla se recueillir une dernière fois sur la tombe de Cyril. Une végétation luxuriante avait recolonisé la clairière. Des bancs entiers de jeunes poissons descendait la rivière.

La jeune femme s'approcha des berges, s'agenouilla et pria. Les nouveaux habitants de la région sortirent des fourrés, tamanoirs, panthères, cacatoès, mantes,..., s'approchèrent d'elle, oubliant un instant leurs instincts animaux les plus élémentaires, comme si eux aussi étaient venus prier pour l'avenir de leur Terre.

Alors que le soleil déclinait à nouveau dans le ciel, une vieille guimbarde mauve s'avança sur la piste de terre. Sylvie Borand se releva alors enfin pour monter à son bord. La voiture reprit la route du large.

## Le fruit défendu

Le GAP avait installé son quartier général en plein cœur du vieux Shanghai. Loin des hauts gratte-ciel bâtis par le capitalisme et détruit par la guerre, demeuraient les éternels vestiges de l'histoire de Chine. La grande muraille de Chine était certes ébréchée mais elle tenait toujours debout. Les grandes bâtisses traditionnelles avaient été épargnées par les pillages et avait traversé la guerre sans trop de dégâts.

C'était là dans un temple bouddhiste récemment restauré que siégeaient les maîtres de l'Orient. Sous le lourd toit de bois se décidait quotidiennement l'avenir de la moitié du globe. Tout comme son pendant européen, Shanghai avait été la dernière poche de résistance contre les extraterrestres.

Choisie pour son dynamisme économique et culturelle, la ville avait été témoin de combats titanesques et acharnés. Mais jamais ses habitants n'avaient voulu abdiquer ou laisser leurs terres à l'envahisseur. Beaucoup la considéraient comme une terre sacrée protégée des Dieux et comme le symbole de la grandeur de l'Orient.

On accédait au bâtiment principal par une arche asiatique traditionnelle en bois d'acacia au delà de laquelle serpentait un petit chemin de terre bordé de cailloux. Des arbustes nains s'étendaient de part et d'autre. De grands blocs de pierre polie couleur crème contrastaient au milieu de cet océan de verdure.

Le sentier débouchait sur un petit pont en bois d'acacia lui aussi. Il enjambait un ruisseau limpide qui s'écoulait tranquillement tout autour du temple. Sur l'autre rive la terre laissait place à des lattes de plancher immaculées. Tout visiteur était invité à laisser ses chaussures sur le pas de la porte avant de pénétrer dans ce lieu de culte centenaire.

A l'intérieur on découvrait une grande entrée voûtée. La lumière pénétrait depuis de longues lucarnes juste sous le toit.

Dans cette salle principale de multiples couloirs prenaient naissance comme des vaisseaux sanguins qui irrigueraient le temple. L'accès à chacun d'eux était masqué par une porte coulissante recouverte de toile.

Tous les murs étaient recouverts d'une couche de peinture laquée. Celle-ci reflétait la flamme des multiples bougies qui jalonnaient les corridors. Le parquet lui aussi était brillant. Il devait recevoir une attention quotidienne particulière. D'ailleurs tout était fait pour que le lieu soit parfaitement propre et calme. Il avait depuis toujours eu la vocation d'être un lieu de repos et de recueillement et rien ne semblait remettre en cause cette fonction séculaire.

Pourtant à l'arrière du bâtiment, les cellules monacales avaient été réaménagées pour pouvoir accueillir les hauts dignitaires du GAP et la salle à manger avait été transformée en salle de réunion.

Une grande table en bois précieux trônait au milieu de la salle de réunion. Des icônes de Bouddhas ou de moines tapissaient encore les murs. Un imposant tapis aux couleurs chatoyantes amortissait le pas des visiteurs dès que ceux-ci pénétraient la pièce.

Les voix des quatre personnes réunies dans la pièce résonnaient sous la haute voûte du temple. Ils étaient tous d'origine asiatique. Celui qui dominait les débats était Hito Kansagi, le grand maître du GAP. Il présidait l'organisme depuis sa création. Déjà durant la guerre il avait été à la tête de la coalition sino-japonaise de résistance. Lui-même d'origine japonaise, c'était un homme d'honneur et de conviction qui n'appréciait pas que l'on contredise ses positions.

Assise en juste en face de lui Riu Xiang était l'ambassadeur du GAP auprès de la Concorde. Véritable matrone chinoise elle imposait par sa présence et sa voix forte et posée. Son discours devant les peuples alliés était encore dans tous les esprits. Elle maniait le verbe comme ses ancêtres les arts martiaux.

L'homme à sa gauche était Cambodgien. Resmey Kolah était en charge du programme de recherche du GAP. Un nez proéminent, de petites lunes sous les yeux, et un crâne désespérément chauve suggérait immédiatement l'image d'une fouine.

Le dernier intervenant était l'homme de main de Kansagi. Un homme sans état d'âme et sans pitié disait-on. Lui aussi japonais, il était vêtu d'une longue toge de soie noire. Il était entré au service du GAP quelques mois plus tôt après avoir déjoué un attentat contre la personne de Kansagi. Sa maîtrise des techniques de combats et de la diplomatie en avait tout de suite fait un membre incontournable de l'autorité de planification. Pourtant peu de gens connaissait réellement son identité, ses origines ou même l'école à laquelle il était rattaché. Kansagi était le seul à connaître son nom, et personne ne s'était hasardé à le questionner à ce sujet.

Le débat était animé entre Kansagi et Xiang. Les deux autres se contentaient d'écouter :

«— Alors madame Xiang, qu'avez-vous découvert ?

— Le CER est très prudent quant à ses activités. Mais j'ai pu laisser traîner quelques oreilles. Il semblerait qu'ils aient ramené quelques trouvailles intéressantes de Fort Romeu et les étudient avec grande attention en ce moment même dans un laboratoire norvégien.

— De quoi s'agit-il ?

— Je n'en sais encore rien. Mais cela mobilise du monde. Je ne devrais pas tarder à en découvrir davantage.

— Pourrait-il s'agir de la fameuse patrouille d'argent ? Les esprits ont sans doute bien dissimulée leurs œuvres avant de disparaître pourtant.

— Très certainement. Mais dans la précipitation ils auront oublié des bribes de leur recherche, ou bien laissé des indices sur la véritable cachette.

— Intéressant.

— Et ce n'est pas tout. Puillaut aurait secrètement lancé un programme de recherche et d'armement en France. Il est décidé à reprendre les travaux commencés durant la guerre.

— Ce fou est tellement prévisible. Il ne se doute certainement pas que nous l'avons à l'œil et de très près. Nos propres laboratoires avancent à grand pas. N'est-ce pas docteur Kolah ?

— Certes nous avons fait de nombreuses découvertes très intéressantes. Nous bénéficions grandement des prototypes américains durant la guerre. Leur technologie était très avancée. S'ils n'avaient pas défié prématurément les Kesh'ran, ils seraient aujourd'hui les maîtres incontestable du nouveau monde.

— Au lieu de cela ils nous mangent maintenant dans la main et nous apportent le peu qu'ils possèdent encore.

— C'est peu mais extrêmement précieux pour nos travaux. Quoi qu'il en soit le CER possèdent encore un léger avantage sur nous. Les recherches menées par les esprits étaient particulièrement avancées en dépit de leur faibles ressources. Peut-être ont-ils bénéficié du soutien de la Concorde dès le début. Les éléments mis à jour par le CER dépasse sans doute encore tout ce que nous avons pu imaginer. Savoir qu'ils ont trouvé quelque chose ne m'avance guère tant que je ne sais pas de quoi il s'agit.

— Vous aurez bientôt beaucoup plus que cela, le rassura Kansagi. Où en sont les préparatifs ?



— Monsieur je supervise personnellement les opérations. Je vous promets que les plus grands secrets du CER n'auront bientôt plus aucun secret pour nous. Nous avons déjà plusieurs personnes dans la place et notre unité d'intervention est prête à nous rapporter notre dû.

— Parfait. Il est temps de reconstruire la grandeur de notre continent et de leur réapprendre l'humilité. Mais vous très cher ami, que pensez-vous qu'ils aient trouvé là haut ?

— Je n'en sais rien monsieur. Mais les recherches de Fort Romeu étaient très en avance sur tout ce qui se faisait à cette époque. Bon nombre de leurs travaux pourraient encore faire l'effet d'un boulet de canon de nos jours. On raconte que lors du siège de Reims, ils auraient reçu le soutien d'une armée puissamment équipée.

— Pourtant les Aldorans ne s'étaient pas encore manifestés et les armées d'Europe étaient en déroute !

— C'est exacte vote honneur. Mais qui étaient réellement les esprits ? D'où tiraient-ils tout leur savoir ? Non n'en savons toujours rien.

— Selon vous ils auraient été de mèche avec les aldorans et nous mèneraient par le bout du nez depuis le début.

— Ce n'est qu'une suggestion monsieur. Pour ce que j'en sais ils avaient un secret et l'ont sans doute emporté dans la tombe.

— Je veux ce secret, affirma Kansagi d'une voix forte. Nous avons toujours été indépendants et forts et le resteront quoi qu'il arrive. Kolah ! Où en est notre équipement ?

— Monsieur, la mobilisation avance à grand pas. Tous les hommes valeureux sont heureux de s'engager pour reconstruire leur nation. Il forme une jolie main d'œuvre docile et bon marché. Jamais une armée aussi grande n'aura été levée. Et nos chaînes de production ne cessent de renforcer notre équipement.

— Soyez discret, tempéra Xiang. Le CER et la Concorde nous surveillent. Au moindre écart ils n'hésiteront pas à nous montrer du doigt.

— Cela est justement votre travail madame l'Ambassadeur. Et pour empêtrer les Aldorans dans les procédures je vous fait confiance. Quant au CER il n'a besoin de l'aide de personne pour se discréditer. Ces gros lourdauds n'ont aucune idée de ce qu'est la subtilité politique. Vous avez été parfaite jusqu'à présent ma chère. Continuez ainsi et ils seront bientôt tous à nos pieds.

— On raconte pourtant que l'agitation commence à régner dans les campagnes. La pénurie n'est toujours pas jugulée.

— Nous ne pouvons pas être au four et au moulin. Restaurer la grandeur et la puissance de continent asiatique demande bien quelques sacrifices. Tous ces bougres ne représentent pas un bien grand danger et ils nous mangeront bientôt dans la main pour avoir leur pitance quotidienne.

— Certains n'hésitent pas à parler de révolution pourtant. Et les agitateurs continuent d'arpenter nos campagnes.

— Ne vous en faites pas. Grâce à vous nous avons à présent l'aval de la Concorde pour restaurer l'ordre. Bientôt la Terre entière nous enverra et négociera notre soutien. Ce qui m'inquiète davantage ce sont les sabotages à répétition dont sont victimes nos installations. L'œuvre du CER pour sûr.

— Je veille en ce moment même à y mettre de l'ordre maître.

— Et que font les Américains pendant ce temps, intervint à nouveau Kolah.

— Rien. Absolument rien, ironisa Xiang. Ils sont désormais totalement dépendant de nous pour leur subsistance. Ils nous soutiennent inconditionnellement. Ils n'ont pas apprécié que l'Europe ne leur vole leur suprématie mondiale.

— Aujourd'hui eux aussi sentent que le vent tourne et que l'avenir est à l'Orient.

— Excusez-moi maître, les préparatifs de notre expédition en Norvège m'appelle.

— Allez donc. Je vous fais toute confiance. Ramenez-nous les clés de notre toute puissance.»

L'homme de main de Kansagi s'inclina devant les conseillers et prit congés. Une lueur de contentement brillait dans ses yeux. Fénélas sera heureux d'apprendre que les choses s'accélérent

pensa-t-il. Ils veulent tous conquérir le monde. Tant mieux. Notre heure approche enfin. Tout ce passe comme il l'avait prédit...

Pendant ce temps les autres poursuivaient leurs discussions :

«— Pardonnez-moi monsieur, mais êtes-vous sûr que nous pouvons lui faire confiance.

— Il m'a déjà sauvé la vie une fois non ?

— Mais que savons nous réellement de lui.

— Madame Xiang ! Je vous fais toute confiance pour défendre nos intérêts à l'extérieur. Mais je suis encore le seul juge en cet demeure. J'en sais bien assez sur son compte. Et ses conseils ont toujours été des plus avisés. Il reviendra bientôt pour nous en donner une nouvelle preuve.

— Pardonnez-moi d'avoir douté de votre jugement. Les manigances du CER m'ont rendu suspicieuse outre mesure.

— Au contraire cela nous est très utile.»

## La première étincelle

La sirène des pompiers s'entendait de loin. Le ciel était strié de flashes oranges et bleus. Un panache de fumée noire s'élevait au dessus des grandes étendues de neige immaculée. On pouvait l'apercevoir à plusieurs kilomètres à la ronde. Le hangar à kérosène était devenu une véritable fournaise et menaçait d'exploser d'une minute à l'autre. La citerne d'azote liquide voisine laissait elle aussi craindre le pire.

Tout le personnel de la base s'activait à éteindre l'incendie. Personne ne songeait à fuir. Cela aurait de toute façon été vain. En cas d'explosion aucune forme de vie n'aurait pu survivre à moins de dix kilomètres. C'était donc une course pour la vie.

L'incendie s'était déclaré un quart d'heure plus tôt dans le dépôt à carburant et avait rapidement pris de l'ampleur. En à peine quelques minutes les flammes avaient commencé à lécher les murs de la grange voisine où étaient entreposées les vivres. Du centre d'extraction minier situé de l'autre côté de la cours des dizaines d'ouvriers étaient accourus, puis d'autres et encore d'autres.

Des flots ininterrompus de bras se passaient seaux d'eau, sables et lances d'incendie. Une gigantesque course contre la montre et le feu avait débuté.

En fait l'exploitation ne payait pas de mine. Il ne s'agissait en apparence que d'un modeste centre d'extraction de fer. Mais il y avait déjà de nombreuses années que la foreuse ne tournait plus. Sous l'épaisse couche de neige, se dissimulait en réalité le dernier laboratoire de recherche du CER. Bénéficiant d'un système de sécurité au top du moment, il constituait le fer de lance du programme de développement du Regentia.

Les chercheurs y travaillaient à la création de nouveaux matériaux, de nouvelles sources d'énergie ou tout simplement de nouvelles armes. De nouveaux prototypes sortaient des laboratoires au rythme d'un par semaine. On y avait entreposé toutes les pièces de robots Kesh'ran qui avait pu être récupérées au lendemain de la guerre ainsi que tous les éléments découverts à Fort Romeu.

L'essentiel des fonds recueillis par le nouveau gouvernement y était englouti. Tout était bon pour faire figure de grand empire, pour prouver son indépendance, sa grandeur. L'Europe avait passé des décennies dans l'ombre des deux superpuissances de la guerre froide. Elle avait payé un lourd tribut dans la lutte contre les Kesh'ran mais s'en était sortie. Pour le Regentia il était temps d'affirmer à nouveau la puissance du vieux continent pour qu'il soit à nouveau respecté et serve de modèle dans toute la galaxie.

Plusieurs engins à la pointe de la technologie étaient déjà sortis de ce laboratoire, des chars d'assaut, des avions de chasse, mais aussi des satellites ou de nouveaux modèles de navettes spatiales. Le CER pouvait se vanter de d'avoir les moyens d'aligner bientôt la première flotte terrienne de transport interplanétaire.

Les récentes manœuvres des nouveaux engins de guerre redorait la fierté des militaires à la tête de la confédération. Il s'agissait bien de Reconstruction, mais désormais de la reconstruction d'engin de destruction.

Brusquement toute cette belle organisation était mise en danger. Si les produits chimiques entreposés dans les laboratoires venaient à s'enflammer, ce serait le plus grand accident scientifique de l'histoire.

Afin d'éviter le moindre incident, l'existence même de ce laboratoire était le secret le mieux gardé du Régentia et les systèmes de sécurité étaient les plus sophistiqués de la planète. Pourtant quelqu'un avait trouvé une faille. Et ce jour là il avait réussi à saboter le système de chauffage du hangar. Un simple court circuit avait ensuite suffi à mettre le feu à la réserve de combustible. Rapidement tout le personnel, ouvrier et chercheur, simple manutentionnaire ou membre de la sécurité était intervenu pour tenter d'éviter le pire.

Ce n'était pas la première fois que ce genre d'incident se produisait. Mais jusqu'à présent seule les chaînes de production étaient visées et non pas les laboratoires eux-mêmes, d'autant plus que peu de gens connaissaient effectivement leur emplacement.

Tous ces attentats étaient habituellement mis sur le compte des sympathisants du pacte Vanier. Mais à ma connaissance aucun de nous, bien trop pacifistes pour cela, n'avait jamais pris part au moindre acte de sabotage. Comme je le compris que plus tard. Tout ceci entrainait dans le cadre d'un gigantesque plan dans lequel nous n'étions tous que des marionnettes nous débattant contre une issue d'hors et déjà inévitable...

Une heure après le début de l'incendie une gigantesque détonation déchira le silence de l'hiver norvégien. Le ciel pris des couleurs pourpres, des volutes de fumées noires, vertes ou bleues s'élevèrent, visibles par delà l'horizon. La terre trembla, des crevasses se formèrent, la neige fondit en quelque seconde. Des arbres furent déracinées par le souffle de l'explosion. D'autres détonations plus légères se succédèrent durant une dizaine de minutes. Puis plus rien. Un silence de mort régnait sur les plaines arctiques. Une odeur âcre de mort s'étendait sur des kilomètres.

«— Balard, mais que s'est-il passé, questionnait le grand Chambellan visiblement très tendu ?

— Nous ne savons encore que trop monseigneur. Il semblerait que quelqu'un ait réussi à s'introduire dans l'enceinte du laboratoire.

— Il ne s'agit donc pas d'un accident ?

— Nous avons ce centre à l'œil depuis trois mois déjà. Nous nous efforcions par tous les moyens de retarder les travaux. Mais en aucun cas ne serions intervenus. Cela nous aurait trahis.

— Qui alors ?

— Il est encore trop tôt pour le dire. Mais certains de nos hommes m'ont rapporté que la GAP avait eu vent de l'existence de ce laboratoire et s'y intéressait de près.

— Mais pourquoi l'avoir détruit dans ce cas ! Il était beaucoup plus intéressant d'en voler les secrets.

— Certainement. Mais il y a quelque chose qui cloche dans cette explosion. La seule explication qui me viennent serait que leurs espions aient mis le feu au dépôt après avoir vu tout ce qu'ils voulaient voir. De sorte qu'il serait maintenant les seuls au courant des derniers travaux et de leurs résultats.

— Et comment auraient-ils pu en réchapper ?

— C'est là que cela se complique. Il n'y avait apparemment qu'un seul homme. Nous ne l'avons même pas vu approcher. C'est l'incendie qui nous a mis la puce à l'oreille. Sinon il serait complètement passé entre les mailles de notre filet. Cela semble impossible qu'ils aient pu survivre ! Mais j'ai peine à croire qu'il s'agisse d'un attentat suicide.

— Fénélas ! C'est sans doute encore lui ou l'un de ses sbires qui se cachent derrière tout cela. Il veut à tout pris semer le trouble entre les grandes factions de ce monde. Si les grandes puissances s'entredétruisent, il n'en sera que plus facile pour lui de prendre le contrôle.

— Et dire que nous le cherchons partout !

— Avez-vous pu suivre sa trace ?

— Malheureusement non. Je dispose encore de très peu d'informations. Nos hommes ont essayé de se mêler au secours mais le feu était incontrôlable, presque démoniaque. Deux des nôtres sont morts et le 3e n'a pu en réchapper que par miracle. Il est encore très choqué.

— Dieu du ciel. Avez-vous pu le rapatrier ?

— Oui, il est à présent entre les mains des médecins. Quant aux corps des défunts, les derniers hommages leur ont été rendu. Je...

— Je m'occuperais personnellement des familles.

— Bien monsieur. Si je peux me permettre ?

— Parlez mon petit parlez.

— C'est bien de la prophétie dont il s'agit. Cela commence n'est-ce pas ? Ne devrions-nous pas tout dévoiler au monde avant qu'il ne soit trop tard ?

— Si nous en sommes là aujourd'hui, C'est avant tout parce que les hommes ont goûté au fruit défendu sans y être préparé. Nous avons tous commis des erreurs. Il nous incombe à présent de les réparer. Et s'il y a bien quelque chose que j'ai appris des Anciens, c'est que nous sommes les seuls maîtres de notre destin. Nous allons être confrontés à notre pire ennemi : l'esprit humain. Jamais nous n'aurons eu à affronter un tel péril. Mais je jure solennellement de tout faire pour empêcher Fénélas d'arriver à ses fins.

— Et tous les Gardiens de Shamballah sont avec vous monseigneur. En l'hommage de tous ceux qui nous ont quitté pour défendre la paix, en l'honneur de votre fils. Vous ne portez pas seul le poids de la responsabilité. C'est moi qui vous ai apporté le Grand Livre des Anciens. J'aurais dû moi aussi réaliser le danger qui s'approchait. Mais maintenant ce qui est fait est fait. Nous ne pouvons plus faire marche arrière mais seulement aller de l'avant pour défendre nos convictions.

— Merci capitaine. Votre engagement et votre franc-parler en ces temps difficiles vous font tout honneur. Ne laissons pas nos remords obscurcir notre jugement. Où en sommes nous de la traque ?

— Nous nous enlisons malheureusement. Il sait que nous le cherchons et il se terre. Les hommes que nous avons démasqués n'ont pas eu le courage de s'en retourner à lui. Ils ont fui là où leurs jambes pouvaient encore les porter. Les pistes nous conduisent dans toutes les directions à la fois.

— Dans ce cas où ne conduisent-elles pas ?

— Presque toutes les contrées de cette planète pourraient constituer son repère. Il a pu se manifester n'importe où. Amérique, Europe, Asie, Pacifique,...

— Et l'Afrique ?

— Il y règne une telle agitation et un tel mystère, qu'il est difficile de rassembler beaucoup d'informations sur ce continent.

— Dans ce cas creusez, c'est l'endroit idéal pour quelqu'un qui cherche à se cacher.

— Très certainement. Mais cela risque d'être long.

— Dans ce cas allez-y sur le champs. Allonger le temps s'il le faut. Mais nous n'avons plus un instant à perdre à présent. Et par pitié Balard laissez vous aussi vos états d'âmes au placard. Nous n'avons surtout pas besoin de cela en ce moment.

— Oui monseigneur.»

Sur quoi le chef de la garde de la chancellerie s'éloigna. Hæva se tenait voûté sur le pas de la porte. Jamais il n'avait paru si vieux. Ses traits étaient tendus et tout son visage trahissait une grande préoccupation et un grand désarroi. Devant son fidèle émissaire, il avait tenté de faire bonne figure comme le voulait sa fonction. Mais dans l'intimité, lui aussi sombrait dans le doute. Comme beaucoup d'Atlantes il avait toujours rêvé de renouer avec les secrets de ses ancêtres. Mais à présent qu'il commençait à y toucher, il craignait d'avoir ouvert une boîte de Pandore et déverser sur le monde les pires cauchemars de l'enfer.

Dans l'ombre, dans l'embrasement de la porte de l'alcôve voisine, se tenait Baggord et le chambellan Yoki. Dès la nouvelle de l'explosion elle avait tenu à se rendre en personne à Shamballah pour s'entretenir avec son homologue.

Le vieil aldoran quant à lui ne quittait plus la chancellerie depuis des semaines. Sa voix s'était faite moins assurée au fil des jours. Une grande fatigue se lisait également sur son visage et dans le moindre de ces gestes. Il passait ses jours et ses nuits à tenter de démêler les fils de la politique terrienne afin d'apaiser les rancœurs. Mais cela lui devenait de plus en plus pénible.

«— Qui plongera le monde dans l'horreur, murmura le vieillard.

— Que dites-vous, demanda sa compagne ?

— La cinquième sentence de la prophétie.

— Il est dit qu'au lendemain de la découverte d'Atlantis, la révélation des secrets plongeront le monde dans le chaos, commenta le chambellan.

— Alors selon vous il est déjà trop tard ?

— Nul ne peut prédire l'avenir, contesta Baggord. Pas même les Anciens. Mais à présent chaque seconde qui s'égraine nous rapproche d'une catastrophe. Nous devons à tout pris agir avant qu'il ne soit trop tard.

— Il nous faut à tout pris trouver Fénélas, affirma Hæva.

— Pas seulement. S'il disparaît un autre prendra sa place. C'est notre façon même d'être qu'il convient de changer, philosopha l'émissaire d'Aldor. Tel était le message des Anciens. Le monde n'était pas près à accueillir leur savoir. Et il ne l'est pas plus aujourd'hui qu'il y a dix milles ans.

— Pourtant sans ce savoir tout serait déjà fini, nota Yoki.

— Là est tout notre dilemme. Si nous ne sommes pas capables d'y renoncer ce savoir nous perdra tous.

— Trop de savoir tue le savoir, murmura Hæva.

— Nous devons avoir confiance dans les Esprits. Si la Nature les a à nouveau révélés c'est qu'ils avaient une tâche à accomplir. Nous devons nous en remettre à eux pour vaincre Fénélas. Mais de notre côté nous devons tout faire pour empêcher son plan d'arriver à exécution.

— Il cherche à semer les graines de la discorde, nota Yoki. Et bien labourons les champs de la paix. Pour la première fois en dix mille ans, nos communautés sont à nouveau réunis. Nous avons su protéger cette Terre chacun de notre côté. Aujourd'hui ensemble nous devons être plus forts encore. Telle est la mission qui nous a été confiée ! Au lendemain du déluge le Mal était déjà sur cette Terre et les Anciens ont su l'enterrer. Si nous avons réveillé l'esprit de la terreur, nous avons aussi réveillé le pouvoir pour le contrer. Nous n'avons pas le droit d'abdiquer, quelque soit le prix de cette nouvelle bataille.

— Chère amie voilà qui est bien parlé. J'ai passé trop de temps déjà à m'apitoyer sur notre sort. Nous devons à nouveau aller de l'avant.

— La Grande Prophétie prouve que les Anciens savaient que cela se produirait un jour. Et ils savaient également que tout espoir ne serait pas perdu. "Et l'avenir de ce monde serait entre les mains des enfants de la terre et de la mer".

— Vous avez raison. Il ne nous reste plus qu'à comprendre le sens de cette ultime sentence.

— En ce qui me concerne, je n'ai plus grand chose à faire ici, ajouta Baggord. Ma place est au sein de la Concorde. C'est avant tout un organe de paix. C'est moi qui le premier ait suggéré que la Terre y adhère. À moins donc d'y défendre sa participation. Jamais elle ne fut confrontée à une telle menace. Mais j'ai toujours eu confiance en cette institution, je ne peux pas croire qu'elle soit impuissante aujourd'hui.»

Ainsi furent donc distribués les cartes du destin ce jour là. Les Atlantes poursuivraient leur veille silencieuse, désamorçant dans l'ombre les bombes lancées par le CER ou le GAP, traquant inlassablement les sbires de Fénélas. Désormais ils ne devaient plus seulement préserver le seul secret de leur passé, mais également garantir l'avenir du monde.

Pendant de temps Baggord serait leur porte parole et devrait jouer les tampons au sein de la Concorde. Sa longue expérience de la vie et sa grande connaissance de la culture atlante devaient redevenir des atouts de premiers plans.

Quant à Fénélas, les six devaient le neutraliser au plus vite. Mais pour cela il fallait encore le retrouver.

## La guerre des mots

«— Mes très chers frères, membres de la Concorde, les récents événements et les tensions qui ont suivis nous amènent à être réunis ici en assemblée extraordinaire. Pour l’occasion M. Puillaut régent du CER a fait lui-même le déplacement pour venir nous présenter les faits. Je vous demande de bien vouloir écouter ce qu’il a à nous dire, avant de faire la moindre déclaration. Monsieur, nous vous écoutons.»

La Concorde était réunie en session exceptionnelle. La grand place de Rio avait été aménagée en catastrophe pour l’occasion. Elle était désormais noire de monde. En dehors des délégations des différents mondes membres, de nombreux badauds étaient venus assister aux débats. Depuis une semaine beaucoup de bruits courraient au sujet de la destruction du mystérieux laboratoire norvégien. Tout le monde avait son opinion, et la curiosité tiraillait tous les appétits. Aussi de nombreux riverains étaient venus, tant pour voir de leur yeux des extraterrestres de races diverses, que pour entendre les réquisitoires des intéressés.

Les événements avaient de loin dépassé les frontières de notre propre monde. Tous les ambassadeurs étaient, chose suffisamment rare pour être notée, présent à ce conciliabule. Si pour des questions de ravitaillement il était courant qu’un monde fasse procuration auprès d’un voisin pour les décisions, il était cette fois question de paix et toutes les délégations étaient représentées. De plus, en vertu d’une des clauses du traité de la Concorde, certains mondes avaient dépêché quelques uns de leurs plus hauts dignitaires pour l’occasion. L’incident faisait tâche d’huile et il convenait de faire le ménage rapidement. C’était la place même de la Terre dans la Concorde qui pouvait être remis en cause.

En particulier, deux membres du Grand Conseil aldoran avaient fait le déplacement. Il s’agissait de personne particulièrement âgées, même pour des habitants d’Aldor. Ils affichaient une longue barbe blanche, un crâne aplati à son sommet et des hanches proéminentes, traces de leur filiation extraterrestre.

Dissimulés parmi les passants, plusieurs gardiens atlantes avaient pris place. Toutes les grandes cités avaient mandaté des émissaires, Shamballah, Salmeda, Marduk, Zion, Lamúrk ou encore Stalacta.

Tous les protagonistes savaient qu’un épisode clef de la vie de notre planète allait se jouer ce jour là. Tout le monde était crispé mais aucun des orateurs ne voulait laisser transparaître la moindre inquiétude. Comme à son habitude, Kioppi en sa fonction de représentant de la Concorde sur Terre avait ouvert l’assemblée, présenté l’ordre du jour puis céder la place à Puillaut.

Pour une fois celui-ci avait fait le déplacement depuis Dublin. Jusqu’à présent il avait toujours considéré la Concorde comme une perte de temps. Il avait certes besoins d’elle pour subvenir aux premiers besoins de ces administrés, mais cela s’arrêtait là. Il laissait aux ambassadeurs du CER le soin de parler en son nom aux assemblées et ne voulait pas avoir à s’en soucier. Mais cette fois, la Concorde lui donnait l’occasion de frapper un grand coup sur la tête de ses adversaires et de se



gratifier d'un jolie numéro en public. Il n'allait pas s'en priver. Ainsi, tel un empereur qui s'avance pour parler à ses sujets, Puillaut monta à la tribune plein d'excitation, mais avec un discours déjà bien préparé :

«— Chers alliés, membres de la Concorde, habitants de cette belle ville de Rio, c'est avec grand peine que je m'adresse à vous aujourd'hui. Et je déplore que nous soyons ainsi réunis en de si sombres instants. Je viens juste de recevoir le bilan définitif de la catastrophe qui a secoué notre communauté. 257 âmes ont périés dans l'explosion....».

Il marqua une pause solennelle.

«— Je tiens à signifier mon soutien et ma sympathie aux familles et aux proches des défunts. Ils sont morts au service du CER et nous ne l'oublierons pas. Nous n'abandonnerons pas non plus les familles.

«— Étant données les circonstances, il est de mon devoir de membre de la Concorde de mettre un terme aux nombreuses rumeurs qui courent depuis le drame. Comme vous avez peut-être pu l'entendre au lendemain du drame, il s'agissait effectivement d'un laboratoire souterrain où nous menions des expériences. Celui-ci avait été bâti au cours de la guerre alors que nous craignons de voir tomber Fort Romeu. De ce fait il était neuf et parfaitement opérationnel, ce que n'était plus bon nombre de nos autres centres de recherche.

«— Je ne vous cache pas également que comme nos confrères des autres confédérations nous souffrons aujourd'hui des effets de la guerre. Nous manquons encore de beaucoup de vivre et de médicaments. Votre aide à tous et je la salue nous permet aujourd'hui de tenir. Mais il nous appartient de reconstruire notre indépendance en la matière. C'est pourquoi le CER a tout naturellement lancé un programme de recherches agronomiques et médicales. Tout aussi naturellement il a été lancé au centre de OmsØe, le mieux équipé de tous. Contrairement à ce qui a pu être dit ces derniers jours, ces recherches n'avaient rien de secrètes. Elles n'avaient pour unique but que de venir en aide à tous les gens qui souffrent encore dans ce monde. Malheureusement cet incident a ruiné tous les efforts de nos scientifiques. Aujourd'hui tout est à recommencer, et il nous faudra encore longtemps avant de pouvoir à nouveau vivre de ce que nous produirons.»

Il avait prononcé ces derniers mots la gorge nouée, sur le ton de l'affliction., trahissant son désarroi devant la grande détresse des hommes et des femmes qui lui faisait confiance.

Un murmure de compassion monta dans l'Assemblée. Plusieurs délégations soutenaient déjà que les recherches pourraient être relancées et qu'elles y aideraient personnellement. Il était impossible de tolérer que des peuples entiers meurent de faim et de maladie au sein de la Concorde.

Ayant à nouveau laissé quelques secondes s'écouler, il reprit :

«— Malheureusement ceci n'est pas tout. Au lendemain du drame, nous avons cherché à comprendre ce qui s'était passé. Pour ne plus connaître la même chose. Nos spécialistes croyaient à une surchauffe des systèmes de ventilation ou bien au contraire à des canalisations qui auraient cédé sous les assauts du froid. Mais une triste vérité s'est alors présentée à nous. Les traces retrouvées sur place ne laisse aucun doute et vous pourrez en juger par vous-même si vous le souhaitez. Je suis peinai de devoir vous annoncer officiellement qu'il ne s'agissait pas d'un accident, mais d'un acte de sabotage.»

Un cri de stupéfaction monta de la foule. L'agitation monta d'un cran. L'ambassadeur Kioppi dû remonter à l'estrade pour ramener le calme :

«— Qu'est ce qui vous fait penser à un sabotage ?

— Nous avons tout simplement découvert des traces d'explosifs dans les décombres du dépôts à carburants. Quelqu'un à délibérément cherché à mettre en péril la vie des chercheurs du centre. C'est un acte criminel !

«— Comme je vous l'ai expliqué tout à l'heure, ce centre avait à l'origine était pensé comme une base militaire et bénéficiait donc du système de sécurité de première qualité. Et bien nous avons pu constater qu'il a été proprement mis hors de service. Celui ou ceux qui ont fait cela

savaient parfaitement ce qu'ils faisaient et avaient minutieusement préparé leur affaire. C'est un acte délibéré, un meurtre !

«— Ils ont donc délibérément détruit plusieurs mois de recherche pour le bien de notre communauté et de l'ensemble des habitants de la Terre. Qui aurait pu imaginer qu'un homme puisse participer à des actes gratuits et d'une telle cruauté alors que nous sortons tout juste des horreurs de la guerre. Pourquoi ? Voilà est la seule question que nous pouvons nous poser aujourd'hui.»

Nouvelle stupeur dans la foule.

«— Toutefois les coupables de cette ignominie ont commis une erreur et oublié une caméra de sécurité. Par chance elle n'a pas été entièrement détruite par l'explosion. Et nous avons pu en retirer quelques images. Si vous permettez.»

Kioppi émit un signe approbateur et l'on apporta un projecteur holographique sur la tribune. Celui-ci projeta l'image d'un asiatique au dessus de la scène.

«— Le nom et l'origine de cet homme demeurent un grand mystère. Toutefois nos sources sont formelles. Il s'agit du garde du corps et bras droit de Hito Kansaki, régent du Groupement Asiatique de Planification.»

L'affirmation avait été directe, ne laissant planer aucun doute sur l'identité du coupable. L'agitation était toujours plus vive, mais le général ne s'en laissa pas compter et continua, haussant le ton pour dominer le brouhaha de la foule.

«— Depuis quelques mois nous soupçonnons le GAP de chercher à dérober le fruit de nos recherches plutôt que d'y prendre part. Certainement mu par un sentiment de nationalisme exacerbé par l'humiliation de la guerre, M. Kansaki cherche à recréer un grand empire du soleil levant et il semble prêt à tout pour cela. Il aura sûrement collaboré avec ces terroristes ralliés à un certain serment Vanier et qui déciment nos centres de productions depuis des mois...

— Il suffit. Tout ceci n'est que pure affabulation et je ne tolérerai pas de tels mensonges plus longtemps.»

Hito Kansaki émergea de la foule. Il était venu assister en personne à l'allocution de Puillaut et était resté tout ce temps dans l'anonymat. Mais mis personnellement en cause il sortit de sa réserve et contre-attaqua :

«— Oui il est exact que nous avons ce centre de recherche à l'œil, comme quelques autres en outre. Mais ceci est tout à fait légitime. Nous avons de bonnes raisons de penser que derrière des façades on ne peut plus honnêtement le CER dissimule des laboratoires de recherche militaire. Le Regentia soutient actuellement un programme d'armement indépendant ce qui est totalement contraire à ses déclarations et aux décisions prises au cours d'une précédente assemblée. En tant que membre, mais n'ayant pas de preuves formelles, il était de mon devoir de tout mettre en œuvre pour découvrir la vérité. Ce que j'ai fait. J'ai effectivement demandé à ce que le centre d'OmsØe soit surveillé. Et j'ai eu la confirmation qu'il n'y était pas mené de simples recherches agronomiques ou médicales. Mais il s'agissait d'une pure mission d'observation et en aucun cas nous ne saurions prendre part à un quelconque acte de sabotage. Je suis d'ailleurs ici pour vous présenter les preuves de notre bonne foi.

— Et je suis curieux de les voir moi aussi, rétorqua Puillaut. Depuis la dernière intervention de Mme Xiang ici même, nous avons émis des réserves sur la légalité de votre programme de développement. À plusieurs reprises vous avez exigé que l'on vous remette les fruits de nos travaux. Mais vous avez toujours refusé de collaborer avec nos chercheurs. Au contraire nous vous soupçonnons de mener une politique d'armement souterraine.

— Messieurs nous sommes ici pour parler de paix, je vous le rappelle, intervint Kioppi.

— Dans ce cas il faut mettre fin au règne des terroristes !

— Et des conspirateurs !

— Dans ce cas faites donc comparaître cet homme devant nous.

— J’y compte bien et il prouvera notre bonne foi. À l’heure qu’il est, il est en train de remettre les preuves de ses investigations aux commissaires de la Concorde. Nous ne tarderons pas à avoir leur opinion.

— Et quelles fourberies allez-vous encore nous réserver ?

— Fourberies ! Ce sont malheureusement vos déclarations ici qui sont mensongères. Et je prends cette assemblée à témoin. Les événements qui nous réunissent ici ont éradiqué toute forme de vie sur des kilomètres autour de votre laboratoire “agricole”. Étrange n’est-il pas ? Voilà que vous nous produisez à présent une vidéo des minutes précédents l’explosion. Et sur celles-ci vous prétendez reconnaître mon aide de camp. Mais s’il avait réellement été sur place, comment se fait-il qu’il ne soit pas mort lui aussi. Comment aurait-il eu le temps de s’échapper ?

— J’espérais que vous me le diriez. Quel genre d’engin de mort avez-vous encore pu inventer.

— Pure affabulation.»

Les deux hommes forts des deux grandes confédérations poursuivirent leur face à face pendant près de vingt minutes. Il ne sortit plus rien de constructif de l’assemblée. Et à contrecœur l’ambassadeur aldoran dû clore les débats. Ou tout du moins officiellement. Les ambassadeurs des autres mondes membres se retirèrent dans le vaisseau mère aldoran pour discuter des derniers événements.

Les délégations du CER et du GAP quittèrent immédiatement le Brésil. Dans l’avion qui le ramené à Shanghai, Kansagi était fou de rage :

«— Retrouvez le moi au plus vite. Je veux savoir ce qui a provoqué cette explosion. Il n’y aurait jamais dû y avoir d’incident. Qu’est ce qui a traversé la tête de cet abruti ?»

Dans la foule qui se dispersait une silhouette filiforme marchait lentement. Le jeune asiatique, le visage masqué sous une cagoule jubilait. Dans son regard brillait une lumière de folie meurtrière.

«— Il avait raison. Tout ce passe selon son plan. Bientôt notre heure viendra et tous ces imbéciles se prosterneront à nos pieds.»

Les diplomates de la Concorde discoururent encore une heure à bord du vaisseau aldorande. L’ambassadeur Kadarach ouvrit les débats :

«— Il sera bien difficile de démêler la vérité. La comme l’autre, ils ont tous les deux cherché à nous dissimuler la vérité.

— Nous voilà embarqués dans un bateau en perdition, compléta son homologue racépien. Ces querelles au sommet réveillent les haines entre les peuples. Nous avons là les graines d’une guerre mondiale.

— Ne faudrait-il pas nous retirer et laisser les terriens régler leurs différents avant d’être entraînés malgré nous dans un conflit, suggéra le prince Céléstonien.

— Il n’est sans doute pas trop tard pour éviter une telle extrémité, objecta le ministre Wushungwu.

— Vous avez raison, ajouta à nouveau le Kadarach. Nous sommes des émissaires de paix. Nous ne devons pas abdiquer sinon plus rien n’arrêtera la spirale de la violence. Ce monde dépend encore beaucoup de notre soutien logistique. Exigeons la supervision totale de cette aide logistique pour nous assurer qu’elle ne sera pas utilisée à des fins belliqueuses.

— Est-ce réaliste, s’opposa le roi Namérien ? Ces deux hommes sont beaucoup trop fiers. Ils rejeteront toute ingérence dans leurs politiques. D’ailleurs ils n’admettrons sans doute aucune des décisions que nous pourrions prendre ici en leur absence.

— Ils devront accepter un compromis, émis Kioppi. Son excellence a raison de remarquer qu’ils ont cruellement besoin de notre soutien. Nous pourrions user de ce levier.

— Seigneur Kioppi, je crains que personne ici n’ait encore réalisé ce qui se prépare dans ce monde.»

Les deux grands sages alдорans, restés jusqu'alors à l'écart des débats, s'étaient avancés. Tous les ambassadeurs s'écartèrent devant eux et s'inclinèrent en signe de grand respect.

La Concorde avait été fondée par Aldor et les Grands Conseil en avaient toujours été le moteur. Leur clairvoyance et leur sagesse avaient toujours traversé les siècles sans aucun faux pas.

«— Très chers coalisés, membres de la Concorde, seigneurs des mondes de cette galaxie et riverains des autres mondes, vous n'êtes pas sans savoir que l'histoire d'Aldor et de la Terre a commencé il y a bien longtemps déjà. Nos deux peuples étaient déjà liés par un étrange destin bien avant la naissance de la Concorde.

«— Ce monde dispose de ressources surprenantes qui en font un allié de poids, et un porteur d'espoir pour l'avenir de l'univers. Mais la seule évocation de ce pouvoir a toujours appelé le chaos.

«— Le Bien et le Mal sont ici étroitement liés. Et leurs esprits ne se sont encore pas prononcés dans l'une de ces deux voies comme nous avons été amenés à le faire par le passé. Ce monde est encore trop jeune pour comprendre.

«— Les rancœurs qui déchirent les peuples sont ancrées au plus profond des cœurs et le resteront encore longtemps. Les Anciens qui ont rejoint Aldor le savaient. Tel est la nature humaine avec tout ce que cela peut avoir de bon ou de mauvais.

«— En réveillant le savoir des anciens humains dans la lutte contre les Kesh'ran nous avons également exacerbés les pulsions les plus intimes au fond de leurs cœurs. Actions et réactions sont désormais amplifiés. Et le seigneur de la destruction se déplace librement dans ce monde.

«— Quoique nous décidions ce n'est pas notre guerre et nous n'aurons aucune prise sur son dénouement. Mais si nous ne voulons pas que le mal gangrène d'autres mondes nous ne pouvons pas rester indifférent à ce qui se passe ici. C'est notre volonté à tous qui est aujourd'hui mise à l'épreuve.

«— La solution à tous nos maux se trouvent sur cette Terre, mais également nos plus grands cauchemars. Quelque soit notre décision ce n'est pas le seul avenir de cette planète qui se décidera.»

Pendant ce temps à l'arrière du vaisseau, une jeune femme observait les badauds qui quittaient lentement la grande place. Elle était vêtue d'un kimono traditionnel japonais et arborait une récente permanente. Ses cheveux châtain irradiaient de légers reflets roux. Son visage était tendu mais elle dégageait un grand calme.

Elle fixait à présent l'horizon, comme si elle y cherchait quelque chose ou quelqu'un. Elle savait qu'il s'était passé quelque chose de très grave sur la place tout à l'heure, un événement suite auquel le monde ne serait plus jamais pareil. Mais elle savait également que la source de tout ce carnage était ailleurs, tapie dans l'ombre et qu'elle attendait son heure.

On frappa à la porte. C'était Kioppi. Il s'avança vers la jeune personne qui s'était retournée avant même son arrivée :

«— Alors quant est-il ?

— Dame Mussaki j'ai fait tout ce que je pouvais pour calmer les esprits. Mais la Concorde est un organe de paix qui ne saurait s'investir dans des guerres internes. Beaucoup de mondes alliés étaient opposés à l'adhésion de la Terre. Elle était jugée prématurée et votre peuple pas encore prêt pour affronter les sirènes du pouvoir. Le Grand Conseil a dû monter au créneau pour faire pencher la balance de votre côté. Mais les événements qui se précipitent tendent à donner raison aux plus sceptiques. Et le Grand Conseil lui-même craint que les événements ne déteignent dans d'autres mondes. Leur soutien ne sera pas éternel.

— Que va-t-il se passer à présent ?

— Difficile à prédire. J'ai pu gagner un peu de temps. Pour l'heure les relations de la Concorde avec la Terre sont maintenues. Mais nous allons devoir être les médiateurs du conflit qui se prépare. Toutefois si celui-ci éclate nous ne saurions y prendre part. Nous avons déjà par trop à faire en

d'autres lieux. Les échanges technologiques quant à eux sont suspendu. Nous maintenons l'aide humanitaire mais elle sera désormais directement en direction des collectivités locales et non plus vers les organismes de répartitions du CER ou du GAP. Les atlantes nous aideront à mieux cerner les besoins de chacun.

— De combien de temps disposons-nous exactement ?

— Cela ne dépend plus de nous. La balle est dans le camps de Kansagi et Puillaut.

— Je crains que nous ayons touché au fruit défendu. L'envie a toujours était la mère de tout nos vices.

— De quoi s'agit-il ?

— D'une vieille histoire terrienne. Ou comment les hommes ont été chassés du paradis. Fénélas est le serpent qui sème la discorde pour récolter le pouvoir sur l'humanité.

— Dans ce cas il faut l'arrêter avant qu'il ne soit trop tard.

— Nous allons tout faire pour. Je ne pourrais rien faire de plus ici de toute façon. Je dois rejoindre les autres à présent. Il n'y a plus une seconde à perdre.

— Je suis de tout cœur avec vous. Bonne chance.»

Ainsi s'éclipsa Céline Laurent ou Mussaki, l'esprit de la foudre.

Malgré les efforts aldorans pour entamer des discussions, le CER et le GAP refusèrent de reprendre toute relation diplomatique, s'accusant l'un l'autre de tricherie et d'oisiveté. Loin de retomber, la pression continua de monter jour après jour. À peine une semaine après le sommet de Rio on retrouva l'homme de main de Kansagi, mort dans une ruelle de Moscou, la gorge tranchée. Il portait sur lui des papiers selon lesquels il était mandaté pour dérober les secrets du CER. Hormis des plans du centre de Norvège et d'autres laboratoires européens, il avait sur lui un laisser passer pour retirer des explosifs dans l'armurerie du GAP.

On l'accusa aussitôt des différents actes de sabotage commis sur des usines de production en Pologne les jours précédents. Traqué il aurait tenté de fuir via la Russie pour rejoindre la Chine. Mais quelqu'un aurait mis fin à sa cavale de façon prématurée ; vraisemblablement un anti-asiatique convaincu comme il commençait à y en avoir à l'Ouest.

Les preuves furent produites en public dès leur découverte. Accablé le GAP rétorqua qu'il agissait seul et qu'il n'avait plus donné de ses nouvelles depuis un mois. Puis il produisit les plans d'un canon présumé dérobé dans un laboratoire européen.

Dans ce climat de tension, les premières échauffourées ne tardèrent plus à se déclarer. Tout commença à la frontière entre les anciennes terres de Turquie et d'Iran sur la base de la répartition des ressources. Longtemps délaissées par leurs gouvernements respectifs ces deux régions souffraient à nouveau de pénurie, ce qui avait renforcé les rancœurs. Les deux camps accusaient en outre la Concorde d'être de partie pris avec le camps adverse. Des villageois affamés attaquèrent des convois de ravitaillement alliés qui ne surent pas comment réagir. L'armée s'interposa.

De part et autre on mobilisa les troupes. Les deux blocs renforcèrent leurs défenses frontalières. Un véritable rideau de fer séparait à nouveau le monde en deux, s'étendant des plaines de Sibérie au golfe arabo-Persique, loin de toute considération ethnique ou religieuse. Seules les forces militaires présentes indiquaient l'appartenance de la région à telle ou telle mouvance.

Il ne s'écoula qu'un mois avant que les dirigeants américains ne signalent leur soutien inconditionnel au GAP et ne rompent tout échange avec l'Europe. Muselés par leur dépendance économique, ils ne cherchèrent pas à s'interposer entre les deux rivaux.

Le monde était devenu une gigantesque poudrière. Et toutes les conditions étaient réunis pour qu'elle explose sans crier gare.

## Le retour

Nous avons repris la route. Nous nous déplaçons principalement à pied. Il arrivait qu'un passant motorisé vienne à croiser notre route et nous accompagne jusqu'au bourg voisin. Nous allions par les chemins détournés, jamais en ligne droite. Parfois nous rebroussions même chemin. Notre parcours était chaotique. Nous ne voulions en aucun cas être retrouvés et on ne devait pas pouvoir prévoir nos mouvements par avance. Nous partions systématiquement à l'aube et venue l'heure du déjeuner nous nous arrêtons dans le premier lieu habité sur notre chemin.

Nos après-midi étaient voués à la discussion et aux déclarations aux habitants locaux. En fait je discourais comme par le passé. Paul, lui ne disait presque rien. Il restait là à observer et écouter. Parfois donnait-il des signes d'acquiescement. Mais jamais il ne se mêlait ouvertement au débat.

Il se faisait passer pour mon assistant, et ne voulait en aucun cas que je ne révèle sa véritable identité. Parmi les gens que nous croisions sur notre route, certains le prenaient d'ailleurs pour un muet.

En fait il parlait plus volontiers sur les sentiers. Au premier abord rien ne le distinguait de la moyenne. Il n'était pas spécialement grand, un mètre soixante-quinze tout au plus, une chevelure châtain qui ondoyait lentement au vent et des yeux gris emplis de mélancolie.

Sa silhouette était allongée. Il semblait frêle mais marchait d'un pas assuré. Bien qu'il fut encore relativement jeune, il dégageait tout de même une grande impression de maturité, de prestance, un je ne sais quoi de respect, peut-être était-ce là la réelle sagesse.

Quoi qu'il en soit nous parcourions les kilomètres avec une aisance déconcertante. La fatigue ne nous pesait pas. Nous trouvions toujours des sentiers praticables. Comme si des signes invisibles à mes yeux le guidait vers notre destination finale.

Il n'abordait jamais les questions relatives à sa nature d'esprit. Il évitait soigneusement de donner des réponses claires sur les travaux menés à Fort Romeu durant la guerre, ou même sur ce qu'il avait fait après sa disparition. Il n'était guère plus loquace sur ses compagnons.

La seule dont il parlait avec plaisir était Sylvie, sa compagne. Là encore il ne parlait pas d'elle comme d'un esprit, mais uniquement comme de la femme qu'il aimait. Ils s'étaient rencontrés le jour de l'invasion et dès lors leur destin avait été scellé. Ils avaient à nouveau dû se séparer pour organiser leur reconquête de la paix. Mais ils rêvaient déjà au jour où ils pourraient enfin savourer leur passion.

Les nouvelles de la crise entre le CER et le GAP étaient rapidement parvenues à nos oreilles. En fait mystérieusement Paul semblait au courant de beaucoup de choses sur les événements dans le monde extérieur. J'avais même l'impression qu'il en savait plus avant tout le monde. Mais il ne le montrait jamais.

Dès que je fus informé des fortes tensions entre les deux grands blocs continentaux, je décidais de reprendre la parole et de faire entendre la voix de tous les pacifiques de notre belle planète. En

fait tous les membres du serment Vanier étaient à nouveau sortis de l'ombre pour reprendre leur message.

J'osai à nouveau me promouvoir officiellement. Les milices du CER étaient bien trop occupées à se préparer à une guerre totale pour ce soucier de marginaux comme moi. Et personne n'osait de toute façon défier mon étrange garde du corps. Il tenait toujours à garder l'anonymat mais dès qu'il apparaissait les regards se baissaient. Les mercenaires de Fénélas avaient semé la peur dans les provinces et on le prenait pour l'un d'eux.

Il m'avait suggéré de refaire route vers la France où il avait également à faire. Et en remontant vers Versailles puis vers Dublin nous allions forcément remettre la pression sur le Regentia et plus personne ne pourrait ignorer notre message. En fait avec mes confrères nous avions convenu de converger en deux groupes vers les capitales européennes et asiatiques, emmenant avec nous tous ceux qui voulaient s'opposer à la guerre et voudraient se joindre à nous.

C'est dans ce contexte d'agitation et de mobilisation que nous arrivâmes en Suisse, dans la région de Zurich. Nous étions en tête du cortège. Une procession d'une dizaine d'hommes et de femmes, venus de tous les horizons, nous suivait à quelques jours de marche. On annonçait des caravanes semblables au nord du côté de Munich et au sud vers Turin.

Tout comme une grande partie de l'Europe centrale, la Suisse avait fortement souffert de l'invasion Kesh'ran. Zurich avait longtemps été un centre de stockage de minerais pour toute la région, l'un des plus grands d'Europe. Les alpages avaient été complètement défigurés par les travaux d'extraction et les villes de la plaine complètement rasées.

De la vieille ville il ne restait plus que des morceaux de bâtiments éparses et quelques façades esseulées. Les zones périphériques n'étaient plus que cendres.

Malgré la violence des combats une aile de l'hôpital central était restée debout et les premiers blessés y furent portés dès le retrait des extraterrestres. Elle était devenue le centre administratif de la ville. Petit à petit des bâtiments préfabriqués avaient poussés à proximité jusqu'à former une nouvelle petite ville. Tout autour des tentes de fortunes continuaient à pointer leurs piques vers le ciel. En quelques mois toute une communauté de plusieurs milliers d'habitants s'était installée sur ces terres d'asile.

Elle avait bénéficié très rapidement des aides du CER et de la Concorde pour subvenir aux besoins et soutenir le flot des réfugiés. Mais après la disparition de Colt, les soutiens logistiques s'étaient fait plus rares et les conditions de vie étaient redevenues plus difficiles.

Les gens que nous croisâmes à notre arrivée avaient tous les traits tirés. Ils étaient à la fois fatigués par tous les efforts concédés jours après jours et inquiets aux vues des dernières nouvelles. Les familles commençaient à peine à se reconstituer que l'on parlait à nouveau de mobilisation.

La venue d'étrangers était elle aussi vue avec méfiance. Nous pouvions tout aussi bien être des espions à la solde du GAP ou encore des émissaires du CER venus chercher de nouvelles recrues parmi les hommes de la ville.

Paul ne voulut pas attiser les craintes et suggéra que nous nous installâmes à la périphérie, en retrait des autres tentes. Il installa notre propre couchette à l'écart.

Nous cherchâmes ensuite un lieu où nous produire. Le grand jardin, ou du moins ce qu'il en restait, au pied de l'hôpital nous parut le plus approprié. Le reste se fit tout seul.

Nous expliquâmes à quelques passants curieux le but de notre séjour. Les hommes et les femmes qui nous suivaient arrivèrent deux jours plus tard et continuèrent à faire notre publicité. Au matin du quatrième jour je me préparais à faire un énième discours. Des centaines de personnes étaient venues y assister. Certes on craignait les représailles, j'étais toujours recherché par la milice, mais j'éveillais également la curiosité et entretenais une mince lueur d'espoir que la paix puisse être préservée.

Les hommes de la milice étaient présents. Mais ils se contentèrent de rester à l'écart. Ils avaient reçu des consignes strictes. Le Regentia voulait connaître ma position dans le conflit et ne voulait

pas prendre le risque de s'attirer les foudres de la population locale, encore marquée par les atrocités de l'occupation.

«— Mes amis, je vous remercie d'être venu aussi nombreux pour écouter ce que j'avais à vous dire. Beaucoup me prennent pour un terroriste, un dangereux criminel. Mais je ne suis rien de tout cela. Je ne suis qu'un homme de convictions qui, comme vous, a souffert de la guerre et ne veut plus jamais connaître cela.

«— Oui j'ai critiqué l'œuvre de Colt. Mais jamais l'homme. Je le respectais et il a eu le mérite de reprendre les rennes d'un monde en décrépitude. Je n'ai jamais regretté autre chose que le manque de réformes profondes engagées par son gouvernement.

«— Mais aujourd'hui je ne peux que regretter sa disparition. Que reste-t-il des rêves et des espoirs qu'il avait su insuffler ? Aujourd'hui des hommes en costumes à plusieurs milliers de kilomètres décident ce qui est bon pour vous ici. Bien mais ont-ils seulement compris ce dont vous aviez réellement besoin ? D'armes ? De gloire ? De grandeur ? D'une reconnaissance mondiale peut-être ?

«— En attendant qui vous nourrit ? Où sont les médicaments qui font défauts dans vos dispensaires. Aujourd'hui on se dispute la primeur de telle ou telle technologie. Mais où sont-elles ces technologies si fondamentales ? Quelle intérêt de s'en disputer la paternité si elles ne peuvent améliorer notre quotidien !

«— Quand je regarde autour de moi ici, je ne peux que constater les efforts extraordinaires que vous avez concédés pour recréer un semblant de vie en ces lieux. Je ne peux que m'extasier devant le fantastique travail que vous avez su réaliser en vous serrant les coudes, en apprenant qu'en étant ensemble nous sommes plus forts.

«— Toi là serais-tu là aujourd'hui si lui n'était là pour t'apporter du pain chaque jour ? Et toi là aurais-tu passé l'hiver si lui n'avait pas su chauffer ta chambre ? Si au lieu de travailler main dans la main vous vous étiez battu pour savoir qui aurait la maison chauffée, seriez-vous aussi nombreux aujourd'hui ?

«— Maintenant voilà que l'on reparle de guerre. Que les hommes qui décident là haut, vautés dans leurs grandes demeures décident qu'il faut défendre l'honneur de la nation. Mais quel honneur ? Quel honneur y-a-t-il à massacrer son voisin ?

«— Beaucoup rêvent de richesses. Mais à quoi bon l'argent si l'on a aucune chance de voir sa fille grandir ? Quel intérêt y'a-t-il à être reconnu comme un grand de ce monde si demain il ne doit plus y avoir personne pour en attester ?

«— Si vous êtes si nombreux ici aujourd'hui c'est que vous cherchez. Vous chercher une porte, une opportunité de rebâtir votre *monde*. Un monde de vie pour tous. Ce n'est pas ce que l'on vous apporte aujourd'hui. Alors pourquoi continuez à suivre les directives de là haut. Osez affirmer votre différence.

«— Mais claquer la porte aujourd'hui ne servirait à rien. Il faut bel et pied faire comprendre à tous que ce n'est plus la vie que l'on veut vivre. On parle de mondialisation des échanges. On se soucie de la production de bois du voisin mais on ne voit même plus que nous manquons d'arbre dans notre jardin. Le progrès n'a de sens que s'il est humain. C'est pourquoi je vous invite à vous joindre à moi et à rallier Dublin. Ensemble nous pouvons dire non à la guerre, non au terrorisme, non à la violence. Ensemble nous pouvons faire entendre nos besoins et nos attentes. Et ne croyez pas que vous êtes seuls parce que des centaines d'autres personnes font la même chose aujourd'hui en Allemagne, en Chine, au Mexique ou encore en Russie.

«— Notre monde a pris l'habitude d'être dirigé par des hommes omnipotents, intouchables, et puissants qui ont perdu de vue les attentes de leurs concitoyens. Nous avons pris l'habitude de nous reposer sur des "spécialistes" pour orchestrer la politique et ne plus nous en préoccuper. La politique ne doit plus être une science absconse. Non elle doit redevenir le cadre d'une vie en société.



«— La guerre a balayé toutes nos croyances. Est-ce le monde d'avant que nous voulons reconstruire ? Nous avons la chance à présent de pouvoir repartir de zéro. Reconstruire c'est certes reconstruire les cités pour de meilleures voies de communication. Mais c'est aussi reconstruire notre vie pour une meilleure coexistence de l'humanité. Ne recommettons plus les erreurs du passé.

«— De plus en plus nous avons donné les pleins pouvoirs à des hommes retranchés dans leur tour d'ivoire, déconnectés de la réalité, et qui ne comprennent certainement pas les besoins de tout le monde ici bas ! Regardez où cela nous mène ! On vous parle d'honneur national, de défendre notre savoir faire, notre puissance et notre grandeur. Mais quelle est cette grandeur ? Cet hôpital rasé ? Ce cimetière où la terre fraîchement retournée continue de nous narguer ? Cette place insalubre où tout le monde végète à la nuit tombée pour se tenir chaud ? Ou bien cette guerre dont personne ne comprend la raison ?

«— On vous demande de vous battre, mais de vous battre pour quoi. Le savons nous encore ? Ne vous détrompez pas. Par delà les kilomètres dans cet empire de décadence que l'on vous dépeint, les gens peinent tout comme vous et ne comprennent rien non plus à cette guerre qu'on leur promet. De par le monde entier les peuples se soulèvent pour dire non. Non à cette violence ! Non à cette folie meurtrière ! Non à cette destruction perpétuelle ! Est-ce à cela que vous aspirez aujourd'hui alors que vous retrouvez à peine vos familles.

«— Pour éviter cela je vous invite à nous rejoindre, à rallier la Capitale pour nous opposer à ce conflit et dire stop avant que le point de non retour ne soit franchi. Il y a pour sûr des dizaines d'autres façons de résoudre ce différent sans en venir aux mains. Pour une fois faisons preuve de civilité et ne sombrons pas dans la même démente que les Kesh'ran.»

## La chasse

Pendant que nous progressions dans notre route vers l'ouest, les atlantes poursuivaient leur longue recherche de Fénélas. Les ressources des cinq grandes cités secrètes étaient mobilisées. Découvrir l'antre de l'esprit de la terreur était devenu la préoccupation numéro une.

Les esprits s'impliquaient eux-mêmes dans cette quête. Freia était retournée à Salmeda et participait à l'effort Sud-Américain. Fénélas s'y était manifesté pour la première fois. Il y avait donc une chance qu'il soit originaire de ce continent.

Nellya poursuivait ses recherches en Europe de l'Est, soutenue dans l'ombre par la puissante organisation scandinave. Après un relatif échec à Greboszów, elle continuait de fouiller les terres aux portes de l'ancien empire soviétique, tout en gardant un œil sur le reste du vieux continent.

Cobalt avait rejoint les îles du Pacifique et sondait les mers. Mais il y avait tellement d'îles éparses connues ou inconnues, que cela relevait de l'exploit de toutes les explorer.

Illya avait pris la tête de la délégation Africaine. Sa tâche n'était guère plus simple. Les voies de communication étaient inexistantes et réalités et mythes se mêlaient sans que l'on puisse encore les distinguer.

Quant à Mussaki elle menait les troupes de Shamballah à travers tout un continent asiatique perturbé par la politique de ses dirigeants.

Baggord avait quitté la cité sacrée pour retourner auprès des siens. Kioppi n'était plus de taille à affronter seul les vagues de protestations au sein de la Concorde. De plus en plus de mondes alliés suggéraient un retrait de leurs ressortissants pour analyser la situation d'un point de vue extérieur. Les déclarations du Grand Conseil, loin d'apaiser les craintes, avaient dynamisé la peur d'une universalisation du conflit.

Les premiers accrochages entre les forces du GAP et du CER commençaient se manifester. La misère était planétaire et ne connaissait pas de frontières. Aussi les convois humanitaires allaient depuis toujours, et fréquemment, d'un territoire à un autre.

Mais désormais ceux qui tentaient de franchir la ligne de séparation pour venir en aide aux villages reclus étaient systématiquement détournés par les uns. Ces pratiques étaient aussitôt dénoncées par les autres. Il n'y avait nul vainqueur, mais les populations locales souffraient des difficultés d'acheminement de l'aide.

Quelques échanges de tirs venaient parfois briser le silence des campagnes. Mais pour l'heure il n'y avait toujours aucune guerre ouverte.

Au fur et à mesure que la tension montait, les hommes et les femmes tentaient de regagner l'intérieur des terres. Parmi eux bien des hommes furent arrêtés et enrôlés de force dans l'armée. Celles et ceux qui parvinrent au bout de leur périple n'eurent guère plus de chance. Ils furent parqués dans des camps de fortune. Personne n'avait su prévoir ce nouvel exode massif et les refuges, déjà surchargés et délaissés des autorités, ne pouvaient plus y faire face.

Et la situation devait encore se dégrader. Les émissaires de la Concorde ne parvenaient toujours pas à trouver une solution au conflit. Devant la situation explosive les nations alliées menacèrent de stopper leur approvisionnement en matières premières afin de stopper la spirale de l'armement. Mais en vain, le CER comme le GAP ne souhaitaient plus se perdre en discussions. Les excavations minières locales furent relancées de plus belle. Elles seraient bientôt suffisantes pour alimenter seules les usines.

La désinformation se fit de plus en plus forte. Les puissants au pouvoir maîtrisaient à présent totalement les flux de communication et la propagande battait son plein. Il est d'autant plus facile d'offrir des coupables à la vindicte populaire que les souffrances quotidiennes sont pénibles.

En à peine quelques semaines plus personne ne se souvenait des causes du conflit, mais tout le monde savait que l'autre en était la cause, qu'il était mauvais et menaçait l'équilibre de la planète. L'orgueil avait engendré la haine. Et la haine à son tour nourrissait la souffrance d'un monde en perte.

Les dénonciations se multiplièrent. Les espions démasqués devinrent légion. Une nouvelle chasse aux sorcières était en marche. Mais qui la contrôlait encore ?

Tandis que du haut de leurs perchoirs respectifs Puillaut et Kansagi avançaient leurs pions, Fénélas continuait à manipuler les cordes du destin.

Pendant ce temps Freïa passait son temps en méditation dans le grand temple de Salmeda. Elle cherchait à déceler la moindre perturbation des forces de la terre pour localiser les armées du maître des ombres. Mais rien ne se révélait à ses sens.

Les gardiens de Yoki s'étaient déployés sur tout le continent à la recherche de quelconques indices. Depuis les derniers coups d'éclats des atlantes, les disciples de Fénélas semblaient s'être évaporés. Beaucoup d'entre eux avaient du rejoindre une base secrète d'où ils attendaient leur heure. Ils avaient tous contribué à faire vaciller l'ordre mondial. Désormais ils attendaient la guerre. Et lorsque les deux blocs continentaux se seraient annihilés, ils pourraient enfin sortir de l'ombre et asservir toute la planète.

Si les atlantes ne purent dénicher la cachette de Fénélas, ce qu'ils découvrirent ne fit qu'augmenter leurs craintes. Pendant que tous les yeux étaient tournés vers Shanghai, le gros des travaux d'armement se déroulait dans l'ombre outre pacifique. L'Amérique avait définitivement choisi son camp et ne se contentait plus de fournir les matières premières. Les chaînes de production crachaient de la fumée vingt-quatre heures sur vingt-quatre, sept jours sur sept. À ce rythme le GAP posséderait bientôt la plus grande puissance militaire jamais engendrée sur Terre.

Mais si la quantité était en leur faveur, l'excellence des technologies demeurait l'apanage du CER. Si la guerre devait éclater elle serait donc longue et particulièrement meurtrière.

Devant ces découvertes les gardiens de Salmeda durent mettre un frein à leur recherche de Fénélas. Ils tentèrent de raisonner les armateurs. Mais la cupidité avait pris le pas sur la raison. Et nombre d'Atlantes périrent pour avoir tenté de stopper l'ambition des nouveaux magnats du nouveau monde.

Du fin fond des étendues nordiques, Nellya cherchait à faire la lumière sur l'ombre qui recouvrait l'Europe. Mais elle n'eut guère plus de succès. Les forces de Stalacta furent à leur tour mobilisées pour limiter les progressions militaires. Il devenait capital de retarder au maximum l'échéance, l'ouverture des combats. Les diplomates avaient besoin de temps pour trouver une solution. Mais tant que Fénélas continuait à attiser les passions, leurs actions demeuraient vaines.

Le salut vint finalement du hasard. Comme si par delà les cieux une force au delà de l'entendement voulait nous donner une dernière chance d'éviter le chaos.

Il éclata au sud du Sahara une terrible tempête tropicale. Une tempête comme il en survient parfois sous ces latitudes. De violents orages semèrent la panique sur la faune et la flore locale. Des éclairs lumineux zébrèrent le ciel à l'horizontal et s'offrirent des ponts entre le ciel et la terre. Des trombes d'eau s'abattirent en à peine quelques minutes sur un sol desséché. Des rivières de boues se formèrent et lacérèrent le sol. Il fit nuit en plein jour et la température baissa de plusieurs degrés

en l'espace d'à peine une heure. Des vents violents balayèrent la savane, arrachant arbres et buissons sur leur passage. Des villages entiers furent dévastés par les éléments déchaînés.

Depuis l'invasion Kesh'ran l'Afrique était redevenue un continent de mystère. Les ethnies locales s'étaient recroquevillées sur elles-mêmes au fond des terres, délaissant les grandes métropoles. L'information ne circulait plus, les routes étaient laissées à l'abandon. Mythes et légendes avaient repris le dessus sur la civilisation occidentale. Les populations locales avaient retrouvé les valeurs de la cueillette et de l'élevage, de la vie dans la Savane. Contrairement à leurs voisins du Nord ils avaient été épargnés par les sirènes du pouvoir.

Or il advint qu'au cours de la tempête des animaux perdus s'enfuirent de leurs enclos pour échapper aux éléments en furie. Quelques spécimen de buffles arrivèrent ainsi dans la région du Limboko, non loin des côtes atlantiques.

Ce jour là Illya accompagné de quelques gardiens rendait visite aux habitants de la région. La présence des animaux étaient un événement et tous avaient aperçu de loin les orages de la veille. La "Colère des Dieux" étaient encore sur toutes les langues. Des offrandes devraient être faites pour implorer leur pardon.

Parmi les bêtes qui échouèrent aux portes de la mangroves, quelques buffles complètement déboussolés. Sébastien fut frappé par une étrange marque apposée sur les flancs de l'un d'eux. Elle représentait un triangle incliné à quarante cinq degrés. Cette marque il l'avait déjà vue par le passé. Il n'y avait aucun doute c'était sur la tunique du combattants de Hanoi. C'était la marque de son école, la marque de Fénélas !

Des gardiens accoururent aussitôt de toute la région pour interroger les autochtones. Il ne leur fallut qu'une heure pour apprendre qu'il s'agissait du sceau d'un certain Hassan. Après avoir fait fortune en Europe il était revenu dans son pays natal pour devenir un grand propriétaire terrien. Il avait disparu au cours de la guerre, mais l'on racontait depuis que ses terres étaient devenues un lieu de magie et de sorcellerie dont personne n'était plus revenu vivant. Sa demeure étaient tapie au plus profond de la mangrove, là où nul n'osait plus s'aventurer.

Sur ces indications les atlantes n'eurent aucun mal à localiser l'endroit. Au fin fond de la forêt se dressait une imposante demeure de pierre, bâti à l'image d'un château du moyen-âge. Une odeur de soufre et de décomposition imprégnait l'air sur des centaines de mètres aux alentours. L'atmosphère était électrique et saturée en gaz carbonique. Sous l'ombrage d'arbres centenaires les rayons du soleil perçaient à peine et l'air était particulièrement humide. Les sombres murailles du château se dressaient tel un gigantesque trou noir au milieu de la forêt.

Une impression de haine et de souffrance semblait émaner de ce lieu de perdition. Tel était donc l'ultime refuge de Fénélas, et sa terrible école de la mort.

Nul ne pouvait en approcher sans donner l'alerte. Des vigiles guettaient en permanence l'arrivée du moindre intrus. De multiples pièges et chausse-trappes avait été installées un peu partout aux abords de la lourde bâtisse.

Lucien Borelli accourut dès que la nouvelle fut annoncée. Tout semblait calme à l'intérieur de la citadelle, et rien ne laissait présupposer des forces démoniaques qui l'habitaient.

«— Qu'en penses-tu Lucien ?

— Qu'il est plus que jamais temps de détruire ce lieu de perdition. Il a déjà engendré bien assez de haine comme cela.

— Soyons tout de même prudent. Le château doit être bien gardé. Et ses occupants ne seront pas facile à manœuvrer.

— Nous pouvons encore bénéficier de l'effet de surprise.

— Tu as raison. Mais il faudra au moins vingt-quatre heure avant que les autres n'arrivent et que nous arrêtions une marche à suivre.

— Et rien ne nous prouve en plus que Fénélas est ici avec ses élèves.

— Si ce n'est pas le cas et que nous abandonnons nos recherches ailleurs nous perdrons encore un temps précieux.

— Nous ne pouvons prendre un tel risque. Nous avons déjà perdu beaucoup trop de temps en palabre.

— Nous sommes donc d'accord sur ce point.

— Que penses-tu des gardiens qui t'accompagnent ?

— Ils sont valeureux et capables. Ils ont tous prêté serment de protéger ce monde et ils iront jusqu'au bout s'il le faut.

— Et je peux en dire autant de ceux qui m'ont accompagné ici.

— En somme nous voilà une vingtaine prêts à prendre d'assaut cette forteresse.

— Cela nous laisse peu de marge de manœuvre, mais c'est jouable.

— De toute façon nous n'avons pas le choix.

— Très bien alors c'est décidé. Mais il faut prévenir les autres et discrètement.

— Je vais immédiatement envoyer un émissaire à Alexandrie. De là le chancelier pourra entrer un contact avec ses homologues.

— Pendant ce temps nous devons occuper Fénélas s'il est ici.

— Et si ce n'est pas le cas neutraliser ses troupes.»

Les esprits de l'air et du feu rassemblèrent leur troupes dans une petite clairière :

«— Mes très cher amis, débuta Illya, nous voilà face à l'un des plus grands périls de ce monde depuis le grand déluge. Et c'est à nous qu'il appartient de l'affronter. Les adversaires qui nous attendent dans ce château seront sans doute les plus redoutables que vous ayez dû affronter. Mais je sais que vous êtes prêts.

— Nous sommes des pacifistes, poursuivit Cobalt. Mais les hommes là dedans sont devenus des monstres. Et si nous les laissons faire ils nous tueront tous sans le moindre remords. Nous allons devoir laisser nos états d'âmes de côté et aller jusqu'au bout.

— Nous ne sommes pas nombreux. Et nous ne savons pas exactement ce qui nous attend à l'intérieur. Mais nous n'avons pas le temps d'attendre des renforts.

— Si Fénélas n'est pas ici et que nous mobilisons toutes nos ressources pour prendre son repère, ce sera autant de temps perdu.

— Vous êtes tous de valeureux gardiens. Vous l'avez tous prouvé par le passé. Vous êtes toujours restés fidèles à votre serment et avez protégé le secret de vos ancêtres avec beaucoup d'efficacité.

— Nous vous avons toujours appris à défendre la paix et le respect de la vie. L'assaut du château ne pourra malheureusement se faire sans combattre. Toutefois si vous souhaitez faire demi-tour personne ne pourra vous en tenir rigueur.»

Il n'y eut pas le temps d'un silence, un grand atlante à la peau d'ébène s'avança en porte parole du groupe :

«— Tel est notre destin et nous l'accompliront à vos côtés messeigneurs.

— Nous vous avons suivi jusqu'ici, nous ne ferons pas marche arrière si près du but.

— Il n'y aurait plus aucun sens à protéger le secret des Anciens si le monde devait tomber entre les mains de la Terreur.

— Ainsi soit-il, psalmodia Sébastien. Nous allons devoir monopoliser toutes nos ressources pour progresser à couvert jusqu'aux portes du château. Au delà impossible de savoir ce qui nous attend exactement.

— Nous devons nous reposer sur vos pour assurer la protection du groupe durant la progression.

— Une fois sur place, Cobalt et moi-même devons localiser rapidement les maîtres des lieux.

— Vous devrez concentrer les forces de défense et les empêcher de fuir.

— Fénélas est peut-être à l'intérieur de ce château, ou du moins faut-il l'espérer. Il est particulièrement dangereux. Plusieurs d'entre vous ont déjà péri en l'affrontant. Aussi soyez prudent et ne le sous-estimez surtout pas.

— Si vous pouvez l'éviter, retirez-vous. Nous ne serons pas bien loin.

— Mokta Gueren Stak, les bénit Illya.

— Mokta Gueren Stak, reprit l'assemblée en cœur.»

## La première bataille

Les gardiens se déployèrent en cercle autour des deux esprits. Ils allaient par deux. Dans chaque couple le premier devait dissimuler le groupe à la vue d'éventuelles vigiles et le second déjouait d'éventuels pièges sur la route du château.

Pendant ce temps Cobalt et Illya déployaient toutes leurs pouvoirs pour percer ce qui se dissimulait derrière l'imposante muraille.

Personne ne soufflait mot. Le va et vient des respirations étaient imperceptibles. Le groupe avançait d'un seul pas tel un gigantesque animal.

Protégé par leur escorte les deux guides pouvaient converser librement par télépathie :

«— Je ne perçois que peu d'énergie, même de si près.

— Ils ont appris à dissimuler leur aura.

— En attendant nous ne savons toujours pas si Fénélas est là dedans. Et cela peut changer bien des choses.

— Et nous ne savons toujours pas de quoi il est réellement capable.

— Ne sommes nous pas deux pour l'affronter ?

— Les Anciens craignaient son pouvoir comme la peste. Ne le sous-estimons pas.

— Tu as raison. De toute façon si nous devions un jour nous battre entre nous, il est clair qu'il ne pourrait y avoir de gagnants.

— Les forces qui régissent se monde ne doivent en aucun cas se déchirer.

— C'est pourtant ce qui est en train de se passer.

— Espérons que nous ne fassions pas fausse route une fois de plus.

— Nous approchons, le brouillard ne nous dissimulera plus longtemps à la vue des sentinelles.

— Dans ce cas dispersons-nous...»

Illya fit un geste de la main et aussitôt le groupe se sépara. Ils continuèrent à avancer d'arbre en arbre, de talus en talus, se glissant comme des félins invisibles. Ils étaient vingt et un mais avançaient tous au même rythme, synchrones jusque dans leur respiration.

Ils s'arrêtèrent à la lisière du bois. Une douve de plusieurs mètres entouraient la bâtisse et le reste de la route était totalement à découvert.

Lucien s'avança seul sur la route, le dos voûté, l'allure claudiquante :

«— Messires, aidez-moi, je suis fourbu et malade. Je me suis perdu dans cette grande forêt et ne retrouve plus le chemin de la ville.

«— Ah cette tempête ! Terrible ! Débousolé ! Faim ! Lumière ! Donnez-moi de la lumière.»

Le valeureux gaillard ne semblait plus qu'une loque. Il avait recouvert son visage et ses habits de boue. Sa chevelure était à présent hirsute. Il paraissait vingt ans de plus.

Devant se spectacle de débauche, une voix monta des remparts :

«— Il n'y a pas d'asile pour les misérables de ton genre. File avant que je ne lâche les chiens.

— Je vous en supplie, je n'ai plus de force.»

Des excréments furent lancés du haut du chemin de ronde. Des rires rauques se déchaînèrent.

Il n'en fallut pas plus. Distraites et certaines de leur supériorité face au spectacle d'un voyageur hagard, les sentinelles s'étaient dévoilées et avaient baissée leur vigilance. Elles étaient en tout au nombre de cinq. Les gardiens tapis dans l'ombre firent parler leur fine sarbacane. L'instant qui suivit les cinq vigiles avaient perdu connaissance. Il leur faudrait plusieurs dizaine de minutes avant de retrouver leur sens. Le puissant anesthésiant des gardiens de Marduk aurait expédié un éléphant dans les bras de Morphée en l'espace d'une seconde.

Leur absence allait rapidement donner l'alerte. D'autres sentinelles devaient être à l'intérieur. Des tours de garde devaient avoir lieu régulièrement. Mais cela serait suffisant pour prendre les occupants au dépourvu.

Le petit groupe se rassembla devant le pont levés. D'une violente rafale de vent, Lucien fit voler les chaînes en éclats. Le lourd ventail de bois s'affala avec grand fracas au dessus des douves. Tandis qu'une cloche résonnait dans la cours extérieure, les assaillants avaient déjà pris position.

Des hommes accoururent hors des baraquements, brandissant armes en tout genre. Mais un courant ascendant les désarma aussitôt. Ils voulurent riposter en propulsant des boules d'énergie, mais celles-ci furent immédiatement consumées par un rideau de feu qui se dressa devant eux.

Totalement pris au dépourvu, ils le purent réagir quand les gardiens arrivèrent à leur hauteur leur plaquant une main sur le front. Ainsi un à un les défenseurs perdirent connaissance.

Au milieu du champ de bataille Cobalt et Illya continuait leur avancée, ne prêtant aucune attention aux combattants alentour. Les gardiens feraient le ménage derrière eux. Leur seul objectif était le donjon qui se dressait imposant devant eux.

La porte de la cours intérieure vola en éclat tout comme ses prédécesseurs. À l'intérieure la défense avait eu le temps de mieux s'organiser. Mais elle resta impuissante lorsqu'un couloir de feu se dressa au milieu de l'espace menant à la tour principale.

Quelques hommes de l'ombre y furent enfermés. Ils tentèrent de stopper les deux esprits qui avançaient imperturbables. Mais toutes leurs tentatives demeurèrent vaines. Il furent éjectés hors du corridor de flammes comme de vulgaire fétus de paille.

A l'entrée du donjon les deux hommes s'arrêtèrent enfin pour échanger un regard interrogatif. Puis, décidés, il reprirent leur inexorable avancée. Le dernier linteau de bois céda sous leurs coups et ils entreprirent de monter les marches de la haute tour.

Il arrivèrent enfin dans la grande salle au sommet de la tour. Trois hommes vêtus de noir les y attendaient :

«— Alors voilà donc le réel pouvoir des esprits. Impressionnant mais si puéril !

— Fénélas n'est donc pas ici !

— Il avait à faire par ailleurs. Mais je lui présenterai vos amitiés.»

Le château était en fait un gigantesque centre de formation. Fénélas y avait bâti une véritable armée pour conquérir le monde. Parmi les élèves beaucoup s'étaient déjà éparpillés de par le monde, attendant le signe de leur général.

Ses trois derniers hommes de main étaient restées pour achever l'œuvre de leur maître. Ils détenaient bien des secrets tissés dans l'ombre par l'esprit du mal.

«— Nous préférierions lui les présenter par nous même. A-t-il donc laisser une adresse ?

— Seulement des consignes pour ne pas être dérangés.»

Le plus petit des trois hommes bondit vif comme l'éclair sur Sébastien qui fut projeté contre le mur. Un deuxième coup de genoux parti, mais cette fois il ne trouva que le mur.

Le porte parole du groupe sortit un couteau de sa manche et le lança sur Lucien qui l'esquiva d'un geste rapide de la main. Mais déjà le troisième homme lui assénait un coup de fouet électrique dans les côtes. Cobalt recula d'un pas pour se dégager.

Les deux esprits étaient à présent dos à dos au centre la pièce. Leurs trois adversaires multipliaient les coups à une allure effrénée. Malgré les efforts dépensés pour les contrer, Illya continuait à parler, d'une voix calme :



«— Fénélas a bâti une armée de qualité me semble-t-il. Quel dessin peut-il bien lui réserver ?

— Les mystères du seigneur sont impénétrables. Mais notre heure approche. Ce monde nous appartiendra bientôt.

— Un peu démago quand même le châtelain, tu trouves pas Séb ?

— Tout le monde est à la recherche de votre gourou à présent, CER, GAP, Aldoran, Concorde, nous. Il ne pourra plus rester dans l'ombre bien longtemps.

— Il ne paraîtra que le moment voulu. Et ce sera alors pour vous mettre tous à genoux.

— Vous ne pourrez plus rester ici de toute façon. D'autres viendront bientôt. À moins que vous n'ayez déjà prévu une nouvelle retraite.

— Vos questions demeureront sans réponses pauvres fous.»

Un onde de choc se referma sur les deux hommes qui tombèrent à genoux. Une boule d'énergie s'abattit sur leur tête. Illya concentra toute son énergie pour déployer un bouclier de feu, tandis que Cobalt contraît toujours tant bien que mal les assauts répétés de ses adversaires.

«— Vous êtes bien décevant. Je me demande bien ce que le maître pouvait attendre d'une confrontation avec vous. Dommage nul ne le saura jamais.»

Autour des deux assiégés des arcs électriques commencèrent à se former, toujours plus près toujours plus intenses.

«— Je n'ai pas l'impression qu'ils soient décidés à collaborer.

— Ne me dis pas qu'on a fait tout cela pour rien. J'ai salopé mon dernier costume tout de même.

— Bon c'est pas tout ça mais on a autre chose à faire que parler chiffon.

— Il est encore temps de nous dire ce que nous voulons savoir.

— Croyez-vous donc réellement être en position de force.

— Fénélas se sert de vous comme de Puillaut et de Kansagi. Il a besoin de vous pour affronter les armées de la Concorde. Mais dès qu'il aura atteint son but, il se débarrassera de vous.

— Il ne peut tolérer qu'on lui fasse de l'ombre.

— Le maître à élever notre esprit au delà de ses limites. Le temps des esprits est passé. Désormais le règne de l'ombre va pouvoir commencer. Vous n'auriez jamais dû quitter votre retraite.»

Le rayon des arcs électriques se rétrécit brusquement sur ces victimes. Mais au même moment ils volèrent en éclat sous l'effet d'un mini-cyclone. Les assaillants furent à leur tour projetés à la ronde. Les deux esprits se relevèrent.

«— Assez joués. Pour la dernière fois, où se trouve Fénélas ?

— Allez en enfer, c'est lui qui vous trouvera le premier.»

Il n'eut pas le temps d'en dire davantage. Il fut absorbé dans un rideau de feu, tandis qu'Illya poursuivait ses étranges incantations :

«— Ayodi mekaré kedak. Lyuntai messani poremo ælethishæ.»

Ses deux compagnons étaient à leur tour enveloppés d'un rideau de vent qui se referma sur eux. au rythme des mots de Cobalt.

Les trois hommes demeurèrent pétrifiés affalés contre les murs, le regard absent. La bouche ouverte, ils ne pouvaient pourtant émettre le moindre son.

«— Nous n'apprendrons plus rien ici. Partons.»

Dehors les combats se poursuivaient. Les atlantes avaient rapidement pris le dessus et avaient rabattu les hommes de Fénélas dans la cours intérieure. Lorsque les deux esprits reparurent au centre de la place, les combats s'arrêtèrent :

«— Nous rentrons, lança Lucien à l'intention des Gardiens.

— Quant à vous repentez-vous de vos crimes, ajouta Sébastien.»

Les gardiens battirent en retraite. Quelques soldats tentèrent de marcher à leur poursuite mais il furent aussitôt retenus en arrière par de violentes rafales de vent.

Pendant ce temps un rideau de feu se forma autour d'Illya. Il s'étendit en cercle dans tout l'espace. Son expansion était lente et régulière. Il dévorait tout sur son passage :

«— Ayodi mekaré kedak. Lyuntai messani poremo ælethishæ. Ainsi œuvre le feu de la purification.»

Plus personne n'osa retenir les assaillants. Les défenseurs ne songeaient plus qu'à fuir pour échapper à la mort. Mais l'anneau de feu les rattrapait irrémédiablement. Un un à ils s'écroulaient à son contact dans des cris de terreur indescriptible.

Les atlantes repartirent aussi rapidement qu'ils étaient arrivés. Une fois de retour à l'orée de la forêt, les deux esprits s'arrêtèrent pour se retourner. Une violente tempête se forma au dessus du château, les murs commencèrent à vaciller et à se disloquer. Des flammes commençaient à lécher les boiseries. Le repère de Fénélas n'était plus d'une gigantesque chandelle, dont la flamme brillait haute dans la nuit.

Les occupants terrorisés avaient repris leurs esprits. Ils ne réalisaient pas encore ce qui leur était arrivé. Ils ne pensait qu'à s'enfuir à toutes jambes. L'instant d'après le donjon s'effondra dans un grand nuage de fumée.

«— On dirait que Fénélas voulait nous rencontrer. Je me demande bien pourquoi.

— Il doit avoir une idée précise derrière la tête. Mais laquelle ?

— En attendant nous ne savons toujours pas où il se cache. Nous avons détruit son école et une grande partie de son armée. Mais lui court toujours.

— Quelque chose me dit que nous n'allons plus tarder à être confronté à lui. Les événements s'enchaînent bien trop vite.

— Cela ne présage rien de bon. Les gardiens du donjon ont bien failli nous prendre de court. Nous devons être plus vigilant à l'avenir.

— Fénélas est là quelque part. Nous le trouverons bientôt. Il ne laissera pas passer ce que nous venons de faire.

— Ce jour là il faudra être prudent. J'ai l'impression que nous avons encore beaucoup à apprendre sur lui et sur ce dont il est réellement capable.»

## La contre-attaque

«— Maître ! Morgoroth a été détruite !

— Quand ?

— Nous avons perdu tout contact il y a deux jours.

— Des témoins ?

— Personne ne sait ce qu'il s'est passé. Nos hommes sur place ont tous fuit comme s'ils avaient vu le diable. On raconte qu'ils sont devenus complètement fous et ne trouvent plus le repos en aucun lieu. Ils sont tous devenus fou et ne tiennent plus en place comme des animaux sortis de leur habitat naturel. On dirait qu'ils ont subi le même sort que...

— Ainsi les esprits se sont réveillés. Ils vont vouloir perturber nos plans.

— Sont-ils donc si puissants ?

— Pas encore assez ! Ils sont encore loin de comprendre toute la portée de leur pouvoir.

— Ils nous ont pourtant déjà causé de sévères pertes.

— Ils ont certes détruit une grande partie de mon armée des ténèbres, mais ils ne pourront plus m'arrêter à présent. Tout est déjà en marche. Je suis impatient de me retrouver face à face avec eux. L'heure de mon accomplissement est proche.

— Mais s'ils découvrent notre cachette ?

— J'espère bien les trouver avant. Et après cette confrontation plus personne ne pourra me faire de l'ombre. Le monde entier va bientôt apprendre que l'on ne peut rien contre moi.»

Une lueur d'assurance brillait dans les yeux de Fénélas. On y lisait l'aplomb d'un fou prêt à tous les sacrifices pour atteindre son but. Son teint est de plus en plus sombre et gris. Ses traits étaient tirés. Son corps anguleux dessinait des courbes brutales sous sa robe de toile.

Dans la pénombre d'un bureau sans fenêtre il poursuivait méditation et entraînement sans relâche. Désormais il avait tissé sa toile et se contentait d'avancer ses pions sur l'échiquier de l'avenir. Il jouait de ses anciens alliés politique comme des graines d'un jeu d'awele. Il remplissait un à un ses objectifs et ramassait la mise jour après jour.

«— Où en sont les pourparlers de la Concorde ?

— Ils essaient de trouver une médiation en instaurant une commission de contrôle interplanétaire. Ils préconisent le désarmement bilatéral sous contrôle d'inspecteurs neutres. Ils veulent également que la gestion de l'aide humanitaire soit gérée directement par une commission spécialisée de la Concorde.

— Tellement prévisible. Ils tendent la perche pour se faire battre. Ils se croient si grands et si sages mais ils sont tout aussi ridicules, des imbéciles qui se complaisent dans leur suffisance.

— Bien entendu en l'état actuel aucun camp n'accepte de dévoiler ses secrets à un tiers.

— Des secrets ? Comme si leurs technologies puériles pouvaient rivaliser avec celles des autres peuples de la Concorde. Ces hommes sont désespérément sans envergures ! Il est temps qu'un nouvel ordre s'établisse.

— Depuis la déroute Kesh'ran ils se croient invincibles, capable de rassembler le monde entier sous une même bannière..

— Ce n'est pourtant pas leur engins qui ont fait fuir l'envahisseur.

— En attendant le refus du dialogue commence à exaspérer plusieurs délégations étrangères. Les plus réticentes à l'adhésion de la Terre refont parler d'elles. Une motion de suspension provisoire a été présentée à l'Assemblée en début de semaine. Les dissensions au sein même de la Concorde n'ont pas manqué de se réveiller.

— Parfait, tout se passe selon le calendrier. Ils seront bientôt tous à nos genoux. Il est temps de leur porter l'estocade qui les entraînera tous vers la fin de leur règne. Avons-nous reçu les plans du canon célestronien ?

— Oui, ils sont arrivés hier. Nous avons pris grand soin de veiller à ce que personne ne puisse remonter jusqu'à nous.

— Faites ce qu'il faut pour que ces plans tombent entre les mains des ingénieurs du GAP avant la première visite d'inspection de la Concorde.

— Cela devrait provoquer son effet.

— Et donner du grain à moudre aux plus fervents supporters de la commission d'inspection. Si la Terre commence à dérober des secrets technologiques à ses alliés, il devra y avoir des explications.

— Bien sûr le GAP niera toute implication. Il accusera le CER d'avoir dérobé les plans pour les dénoncer ensuite.

— Et le GAP pourra à son tour accuser le CER de conspirer avec les Célestronien.

— La tension devrait rapidement monter d'un cran au sein de la Concorde.

— Et pendant que tous les regards seront braqués sur les échanges diplomatiques en haut lieu, les incidents sur la ligne de séparation continueront à se multiplier jusqu'à l'embrasement.

— Et la Concorde ?

— À nous de les dissuader d'intervenir. À ce sujet où en sont ces pacifistes ?

— Nous avons enfin découvert qui informe la Concorde des derniers faits et gestes du CER. Un certain Tride, ancien administrateur de Fort Romeu, travaille aujourd'hui pour les relations extérieures du Regentia. Il a réussi à se bâtir un petit nid d'où il peut surveiller de près ses vieux ennemis.

— Parfait veillez à ce que cette information ne reste pas inconnue de certaines personnes. Et quoi d'autres ?

— Certainement. Nous continuons à recenser les étudiants qui protestent face à la politique de Kansagi. Bien entendu je n'ai pas les moyens de dissimuler cette liste aux yeux de la police politique. Et je crains que quelques noms de criminels notoires s'y soient égarés.

— Vous êtes un secrétaire de talents mon ami.

— Merci monseigneur.

— Et ces nomades ?

— Ils semblent toujours imprévisibles. Leurs destinations sont évidemment San José, Shanghai et Dublin. Mais impossible de prédire quand et par où ils vont arriver. Tout le monde est à leur poursuite. Mais ils passent toujours entre les mailles du filet. On dirait que d'invisibles protecteurs veillent sur eux.

— Voilà qui est plus gênant. Ils ne faut en aucun cas qu'ils s'attirent la sympathie des populations.

— Certaines rumeurs nous laissent penser que le Keldon lui-même aurait pris la défense de l'un d'eux et serait leur guide.

— Peu importe, dans ce cas nous éliminerons deux gênants d'un seul coup. En ce qui concerne tous ces importuns je crains qu'ils ne soient malheureusement victimes d'une série incroyable d'accidents.

— Bien sûr maître. Il serait dommage qu'ils provoquent la chute de nos amis au pouvoir.

— Utilisez plutôt des petites mains. Payez les ce qu'il faudra. Cela n'a aucune importance. Je ne voudrais pas perdre de nouveaux hommes. Et de toute façon nous posséderons bientôt toutes les richesses de ce monde.

— Et que pensez-vous de cette mystérieuse armée qui semble nous avoir donné la chasse ?

— Je présume que les six ont trouvé du soutien auprès d'Aldor. Mais les Aldorans ne prendront pas le risque de s'impliquer dans de nouveaux débordements à présent.

— Dois-je m'en mêler ?

— Inutile j'en fais mon affaire. Les esprits ne seront de toute façon plus gênant très longtemps maintenant qu'ils agissent à nouveau à découvert. Le jour de mon ascension approche enfin.»

Le fidèle secrétaire de Fénélas pris congé sur cet entrefait. Son maître resta seul dans le noir, arborant un grand sourire.

«— Les Atlantes prennent de plus en plus de risque pour me retrouver. La route de leurs derniers secrets ne tarda plus à m'appartenir. Je vais enfin pouvoir régler mes comptes.»

## La nouvelle donne

«— Mon ami, qu'avons nous fait de ce monde ?

— Nous l'avons préservé d'un destin funeste.

— Pour le jeter dans un autre.

— N'oubliez pas les préceptes de la Concorde. Nous œuvrons pour la paix dans l'univers, nous devons être des guides et des médiateurs, mais nous ne saurions forcer le destin de tout un peuple. C'est à eux de choisir leur voie. Et si celle de la destruction, nous n'y pourrions rien.

— Mais n'est-ce pas de notre devoir d'empêcher l'extermination de tout un peuple, qui plus est un peuple chez lequel nous puisons des racines de notre culture ? Comment peux-tu tolérer cela ?

— Vous avez été choisi pour votre clairvoyance et votre sagesse. Celles-ci ont été mises à rudes épreuves ces derniers mois. Mais vous ne devez pas porter sur vous le poids de l'Histoire. Ce qui arrive aujourd'hui aurait pu se produire en d'autres temps, même sans notre intervention. Les germes de la haine n'attendaient que d'être déterrés. Ils existaient déjà bien avant notre venue. Notre seul tort aura été de mélanger les intérêts d'Aldor et de la Terre. Et pour cela je retiens moi aussi ma part de responsabilité.

— Ton abnégation est une force, mais je ne puis permettre que tu prennes sur toi toutes les responsabilités. Nous n'avons pas su contrôler la situation. À présent nous devons assumer tous ensemble et bâtir une issue avant qu'il ne soit trop tard.»

Baggord et Kioppi étaient assis face à face dans une petite alcôve du vaisseau amiral aldoran. Depuis un peu plus d'une heure ils tenaient un conciliabule sur la démarche à suivre pour désamorcer la crise.

Derrière ces apparences calmes et pragmatiques Baggord se sentait coupable des récents événements. Il n'avait pas su interpréter la prophétie des Anciens et en avait caché l'existence trop longtemps. À présent qu'elle se réalisait il prenait plus que jamais conscience de la futilité des vies humaines. Il découvrait toute l'immensité des mystères insondables de l'univers, et qu'une civilisation aussi avancée soit-elle ne pourrait jamais les mettre tous à jour.

Les Anciens croyaient aux forces de la Nature, ces forces invisibles qui régissaient tout l'univers et engendraient la vie. Ils avaient côtoyé bien des secrets, mais n'avaient jamais profané celui de la vie. Leur soif de connaissance s'était épanchée dans le respect du monde. Ils n'avaient jamais cherché à s'approprier un savoir mais seulement à le partager avec leur environnement. Un secret de sagesse qui semblait dorénavant avoir disparu de la Terre et des autres mondes de la galaxie.

Ce jour là, les Aldorandes devaient présider une sessions extraordinaire de la Concorde à bord de leur vaisseau-mère. Pour l'occasion les délégations de la Terre ne furent pas invitées. La rencontre devait avoir lieu dans la plus grande discrétion sur l'orbite lunaire. Il y serait question de l'avenir immédiat de la Terre au sein de la Concorde.

«— Que va-t-il se passer tout à l'heure selon toi ?

— Les Kesh'ran et leurs alliés multiplient les offensives depuis quelques temps. Les forces de la Concorde sont mobilisées au quatre coins de l'univers. Dans ces conditions nos alliés ne voudront jamais engager de forces supplémentaires pour un conflit interne à un monde membre. Et cela à l'encontre même des premiers articles du Pax galactique.

— C'est aussi la première fois que la Concorde est confrontée à cette situation.

— Nombre de nos alliés estimaient la Terre trop jeune pour se rallier à notre cause. Sans l'engagement d'Aldor, l'existence prouvée d'Atlantis et des esprits, jamais elle n'aurait été acceptée dans l'Alliance.

— Tu as sans doute raison. Ils ne prendront pas le risque d'être impliqués plus en avant dans ce conflit. Et tout comme toi je commence à peine à comprendre les raisons qui ont poussé les Anciens à oublier leur passé.

— Dès que nous serons partis, plus rien ne s'opposera à la destruction de cette planète. Mais avons nous le droit de risquer la vie de centaine de monde pour sauver celui-ci ?

— La question ne se posera sans doute pas.

— N'oublions pas que tout ceci ne serait jamais arrivée si nos ancêtres n'étaient pas intervenus il y a dix mille ans.

— Un argument bien mince devant le nombre de vies en jeu. Ne te serais-tu pas un peu trop attaché à cette planète ?

— Ils ne partiront pas. Les Atlantes ont prêté serment de défendre leur monde. Ils ont peut-être oublié l'histoire de leurs ancêtres mais pas leur mode de vie et leurs convictions. J'ai toujours cru en leur potentiel. Ils sont la preuve vivante que l'univers peut connaître la paix.

— Puissent-il le démontrer ?

— Avez-vous des nouvelles de la recherche de Fénélas ? Mon voyage m'a tenu loin des nouvelles.

— Bien sûr mon ami. Les atlantes sont parvenus à localiser le centre de formation des légions de Fénélas. Cobalt et Illya l'ont détruit. Mais Fénélas n'était déjà plus là à leur arrivée. Les recherches se poursuivent. Mais toujours sans succès.

— Cet homme a beau être démoniaque, il n'est pas fou. Il attend sagement son heure. Il a tout planifié à l'avance. Il nous réserve encore bien des surprises.

— Il ne maîtrise pas tout visiblement. Le facteur atlante lui échappe encore. La ténacité des Rojas lui aura empêché d'approcher la vérité. Une fois de plus ils seront notre dernier espoir. Eux-seuls peuvent encore l'arrêter. N'est-ce pas ce qu'annonce la Grande Prophétie.

— Il est dit que le monde devra choisir entre l'harmonie et le chaos, la vie et la destruction. Le Bien et le Mal devront s'affronter. De leur opposition naîtra un nouvel âge d'or ou le néant.

— Et qu'est ce que cela signifie ?

— Que nous ne savons pas ce qui va se passer. Les Anciens savaient que les forces du Bien et du Mal devraient s'affronter le jour où les esprits renaîtraient. Tel est leur destin. Cette loi est au cœur même de la personnalité des hommes. Mais ce destin leur appartient tout entier. C'est aux esprits qu'il appartient de bâtir l'avenir. Le choix est entre leurs mains, mais c'est à eux de le faire. Et leur choix ne sera qu'une goutte dans l'océan des actions humaines. Ils sont les guides. Mais rien ne dit que le troupeau les suivra.

— Et en sont-ils conscient ?

— Ils ont beaucoup mûri en découvrant leurs pouvoirs. Mais le destin d'un monde reste un poids bien lourd à porter, même pour les six Grands Esprits de l'ancien monde.»

Un jeune coursier vint interrompre leur échanges :

«— Monseigneur, maître Baggord, je vous apporte une missive urgente de monseigneur Laxxaschzs.»

Laxxaschzs était l'ambassadeur célestronien au sein de la Concorde. Le monde de Célestria était l'un des plus jeunes et des plus prometteurs au sein de l'Alliance. Il avait signé la Pax deux cents

ans auparavant. Excellents commerçants et parlementaires, ils s'étaient naturellement rapprochés d'Aldor. Leurs émissaires étaient respectés dans toute la galaxie.

De par leur nature commerçante, les Celestroniens disposaient d'une flotte stellaire commerçante et militaire imposante. Leur connaissances techniques étaient particulièrement avancées pour l'âge de leur monde et ils en usaient avec parcimonie pour le bien de tous.

À la lecture du message, le visage de Kioppi devint blême :

«— Une bien sombre nouvelle ?

— Je crains que cette fois-ci nous n'ayons franchi un seuil. Célestria avance des preuves d'un vol de technologies. Les indices accusent la Terre.

— Fénélas !

— Il cherche à rompre définitivement les contacts entre la Terre et la Concorde.

— Il n'aurait pas pu agir seul. Si cela est vrai il aura bénéficié de soutiens en notre sein même. Ce qui signifie que le conflit gangrène à son tour le reste de la Pax. La peur des Anciens était justifiée.

— Une enquête officielle ne manquera pas de jeter des doutes au sein même de l'Alliance.

— La coopération au sein de la Concorde en pâtira dans toute la galaxie et même au-delà.

— Le Grand Conseil ne pourra prendre ce risque. Il est de mon devoir de suggérer un confinement des relations avec la Terre et la cessation complète des échanges commerciaux.

— Ce qui ne fera qu'empirer le sort des habitants de ce monde et attisera davantage les rancœurs. Fénélas le savait !

— Mais nous n'avons plus le choix. Ils nous demandent de choisir entre sauver ce monde, ou préserver la raison d'être de la Concorde.

— Je dois prévenir Shamballah. Les événements se succèdent bien trop rapidement.

— Le retour des esprits aura poussé Fénélas à accélérer ses plans.

— À moins qu'il n'ait un autre but qui nous échappe encore.»

Devant les nouveaux faits apportés devant les représentants de la Concorde, il n'y eut guère de débats. Les événements prenaient une dimension bien trop grave. Aucun monde membre voulait se trouver impliqué dans cette guerre insensée.

Il fut décidé à l'unanimité que tous les échanges commerciaux avec la Terre seraient gelés. Les flux de communication seraient restreints au strict minimum. Les ressortissants terriens en déplacement au sein de mondes alliés seraient pour la plupart rapatriés ou placés sous contrôle le temps de l'enquête.

Kioppi put néanmoins faire passer un amendement pour que la Concorde conserve le contact et puisse continuer à chercher une solution diplomatique.

Les décisions prises entrèrent en vigueur dès que les représentants de la Terre eurent été informés.

Comme il fallait s'y attendre GAP et CER nièrent leur implication dans le vol des plans aux Célestoniens. Mais des informations filtrèrent et un prototype fut découvert dans un laboratoire américain par une commission d'enquête.

Les relations entre la Terre et la Concorde se tendirent à la limite de la rupture. Le CER en profita pour enfoncer le clou. Dans une allocution publique, Puillaut déclara :

«— Les derniers rebondissements constituent la preuve de la mauvaise foi du GAP et de leurs volontés belliqueuses. De par leur faute, les aides de la Concorde ne nous parviennent plus et la situation s'est encore dégradée dans nos campagnes. La politique de ce Kansagi nous mène droit à notre perte. Nous ne pouvons le laisser agir de la sorte et demandons officiellement sa démission. La Concorde a demandé la mise en place d'une commission d'enquête. Mais elle est désormais elle-même entachée par les manigances de nos ennemis. C'est pourquoi je demande officiellement à ce que nos propres équipes prennent une place prépondérante au sein de cette commission. C'est un problème d'ordre mondial. Il doit donc être réglé à notre échelle.»

La réponse de Kansagi ne se fit pas attendre :



«— J'affirme au monde entier que le GAP est totalement innocent des crimes dont on l'accuse. Et je veillerais personnellement à ce que la lumière soit faite le plus rapidement possible. Une fois encore le CER tente de tirer partie de la situation et leurs agents sont naturellement les premiers suspects. Ils essaient de nous discréditer en nous accusant de vol. Mais qui a toujours essayé de s'accaparer des technologies ne leur appartenant pas ? Vous m'avez choisi pour reconstruire avec vous un nouveau monde et je ne vous abandonnerais pas en chemin.»

Pendant que les deux camps se livraient à une guerre des mots, les premiers échanges de tirs eurent lieu en mer rouge. Nul ne connut réellement le bilan exact de ces premiers accrochages. Mais la machine militaire était désormais en marche.

## A la recherche du temps perdu

Le point K. Ce jour là les Kesh'ran avait voulu montrer à la Terre entière que toute résistance était vaine. Profitant des résultats de leurs travaux de recherche, les Américains étaient passés à l'offensive. Il espérait pouvoir se libérer seul du joug de l'envahisseur. Ils avaient remporté de belles victoire sur un adversaire surpris et peu organisé. Mais ce 13 avril 2002 leur résistance fut annihilée. Les Kesh'ran rassemblèrent leurs troupes pour mettre un terme à la rébellion. Ils tenaient à démontrer toute leur puissance et détruisirent tout forme de vie sur plusieurs centaines de kilomètre autour de Washington DC. Il y eut plusieurs centaines de millions de morts. L'ancienne superpuissance ne s'en était toujours pas remis.

Le premier impact avait eu lieu ici au point K. Trois ans après la terre était encore meurtrie et inhabitée. Un gigantesque cratère de trente mètre de profondeur, voilà tout ce qui demeurait de l'opulente capitale du nouveau monde. Un bassin artificiel s'était formé et était devenu le plus grand lac de la planète. Son eau demeurait saumâtre et poussiéreuse.

Le sol était rocailleux et rien ne laissait imaginer qu'autrefois une gigantesque métropole y avait déployé ses tentacules grouillantes de citadins. Des rues, des villes, des bâtiments il ne restait plus rien. La vie s'était retirée. Pas même un insecte n'osait s'aventurer dans ce no man's land.

Néanmoins par endroit les premières pousses de végétation commençaient à repeupler ce sinistre désert. La végétation avait appris à s'adapter au pire environnement. C'était un peu comme une nouvelle naissance du continent.

Au début il n'y avait eu que le minéral. Timidement le végétal faisait son apparition. Et ensuite ?

Aucun animal n'osait encore revenir dans la région de peur de mourir de faim. En fait plus personne n'osait s'aventurer sur ces terres chargées de douleurs et de morts. Il y avait déjà bien assez à faire à l'Ouest, et personne n'avait essayé de redonner vie à cette région désolée et oubliée.

Ce jour là pourtant une jeune femme avançait seule sur une terre vierge. Son regard balayait les alentours à la recherche d'un quelconque signe d'espoir. Mais partout il ne rencontrait que le vide. Les larmes perlaient à ses yeux. Tant de massacres et pour quoi ?

Elle s'agenouilla un instant pour admirer une plante vivace qui avait entreprit seule la recolonisation. Malgré tout le miracle de la vie continuait à se produire.

Des vents violents balayaient souvent la plaine. Eux-seuls apportaient encore des semences de vie dans cet enfer rocailleux, preuve que la nature ne voulait pas mourir et se mettait tout en œuvre pour se reconstruire d'elle-même.

L'horizon semblait toujours bien bas et le ciel particulièrement chargé de particules. Les cours d'eau qui serpentaient dans la vallée étaient désespérément chargés de boue et bien peu potables.

La jeune femme avançait calmement sur ce qui avait été autrefois la plus grande artère de la ville. Aujourd'hui ce n'était plus qu'un sentier un peu plus lisse que le reste des terres.

Ses boucles châtaines ondulaient sous les assauts du vent. Son chemisier blanc flottait dans les airs. Mais rien ne semblait plus la perturber. Elle marchait les yeux fixés sur l'horizon. À présent la tristesse avait cédé la place à la détermination dans son regard.

Elle s'arrêta sur les bords du fleuve Potomac pour humer la terre fraîche. Mémoire du présent et du passé. Les alluvions gardaient les traces de tous les perturbations écologiques.

Comme elle le pensait il s'était passé ici des choses bien après ce fameux 13 avril. Après la mort d'Æddi, Mussaki avait utilisé les mémoires du jeune homme pour tenter de remonter la trace de Duk. Selon le défunt héritier de Shamballah, Duk aurait voyagé dans les espaces désertiques de l'Est américain avant de rejoindre la Pologne.

Elle était convaincue que c'était là-bas que Duk avait fait la connaissance de Fénélas. Et au fur et à mesure qu'elle avançait au milieu des cendres elle en était de plus en plus convaincue. Elle avait renoncé à informer Cindy de ses découvertes. La jeune femme était déjà par trop impliquée dans cette affaire.

Désormais Céline Laurent marchait sur les traces des indiens qui, les premiers, avaient marché sur ce continent. Elle suivait des traces ténues. Mais c'est tout ce qui lui restait. Bien peu de gens avaient traversé ces contrées arides depuis l'explosion et elle espérait que Duk n'eut pas fait preuve d'une grande discrétion.

Guidée par les alizés, elle marchait en direction de l'Ouest, s'arrêtant de temps en temps pour inspecter les environs. Son périple dura près de sept jours. Elle arriva enfin dans une petite bourgade du nom de Scello.

Comme partout désormais les traits des habitants étaient tirés. Et la venue d'inconnus était vue d'un mauvais œil. L'inquiétude se lisait sur les visages et un lourd sentiment de malheur semblait peser sur toute la ville.

Pourtant située à l'intérieur des terres, dans une zone épargnées par les combats, la reconstruction était déjà bien avancée. Les habitants avaient dû concéder de gros efforts pour en arriver là. Avec les nouvelles menaces de guerre ils ne voulaient sûrement plus être dépossédés du fruit de leur dur labeur. La suspicion s'était donc installée en même temps que les réfugiés

Comme elle le craignait Mussaki n'obtint guère de renseignements des locaux. Tous restés particulièrement taciturne et personne ne pu ou n'osa reconnaître le portrait de Duk, si tel était son vrai nom.

La pénurie semblait ne pas trop affecter la vie quotidienne des habitants qui continuaient à s'activer comme des fourmis.

Au nord de la ville se tenait encore imposant un bunker anti-radiation, dernier vestige de la guerre froide. Peu de gens s'aventuraient dans ce quartier de la ville qui rappelaient trop de mauvais souvenir et l'impuissance de ceux qui se croyaient hier encore les maîtres du monde. Beaucoup avaient perdu une grande partie de leur famille dans la destruction de la côte est.

Mussaki avait perdu la trace de Duk, elle s'arrêtait à quelques kilomètres de la ville. D'autres traces plus ou moins récentes allaient jusque là puis s'estompait dans le désert. S'il y avait quelque chose à découvrir, cela serait à Scello.

La jeune femme choisit de s'installer à la périphérie pour ne pas choquer les habitants. Elle prit la route le lendemain de son arrivée, annonçant qu'elle continuait sa route vers l'Ouest. En réalité elle installa son campement en bordure de la bourgade pour mieux examiner les allées et venues.

Au bout de quelques jours elle remarqua des mouvements réguliers au nord. Il y avait bien plus de voyageurs ici que l'on voulait le laisser entendre.

Le vieux bunker semblait servir d'entrepôt. Des caisses en tout genre y étaient entreposées et démantées la nuit à bord de camions banalisés. Les différentes marchandises ne portaient aucun signe militaire ou gouvernemental. Il pouvait s'agir de caisses destinées au GAP ou à tout autre utilité.

Profitant de l'obscurité, Céline parvint à se glisser à l'arrière de l'un des camions et à ouvrir l'une des caisses. Elle ne fut qu'à moitié surprise de découvrir des armes lourdes et de destruction

massive à l'intérieur. Une cargaison impressionnant d'outils de mort quittait Scello chaque nuit. Le milieu de nulle part était en fait le centre d'un gigantesque trafic.

Quels que soient les commanditaires de ces convois elle venait de mettre le doigt sur quelque chose de grave. Elle s'éloigna discrètement pour rejoindre son campement et prévenir Shamballah. Mais alors qu'elle avait parcouru une centaine de mètres, un bruit attira son attention dans son dos.

Elle se tapit derrière un buisson pour mieux observer la scène. Un homme venait de laisser tomber l'une des caisses qui s'était brisée sous son poids. Des dizaines de bombes électromagnétiques jonchaient le sol.

L'homme pestait de rage. Il déplorait les horaires de travail et leur activité ingrate. Il faisait un boucan de tous les diables. Il était encore jeune et on lui avait certainement fait miroiter un bel avenir.

Une autre ombre beaucoup plus imposante s'approcha pour faire taire l'imprudent. Mais celui-ci ne l'entendait pas de la sorte. Il voulait faire entendre son opinion à ce lui qui devait être son employeur.

Une discussion animée s'ensuivit. Le manutentionnaire maladroit s'emportait toujours plus et son énervement risquait d'attirer l'attention.

Soudain une lueur rouge pourpre intense brilla dans la nuit. Elle émanait des yeux de son patron. L'homme leva une main menaçante devant lui. Aussitôt le protestataire s'agenouilla pour présenter toutes ces excuses et demander le pardon. Des spasmes de terreurs secouait tout son être et il suppliait l'autre de lui laisser la vie sauve. Il était réellement terrorisé.

À se moment un frisson parcourut l'échine de Céline Laurent. Au moment où les deux yeux s'allumèrent dans le noir un sentiment de mort et de destruction avait envahi l'atmosphère. Une terrible impression de haine s'était répandue tel le venin d'un serpent dans les veines de sa victime. Tant de haine, était-ce donc possible ? La jeune femme restait pétrifiée. Il n'y avait plus aucun doute possible. Elle venait de trouver Fénélas. Mais ce qui se déroulait devant elle lui glaça les sangs.

L'imprudent eut la vie sauve mais son corps continua de trembler de longues minutes durant tandis qu'il ramassait les bombes. Nul doute qu'il avait réellement vu la mort en face ou en tout cas son messenger.

Elle regagna aussitôt son campement pour annoncer sa découverte. Nellya venait juste de rentrer après la destruction de l'école de l'ombre :

«— Mais que t'arrive-t-il ? Tu es si pâles.

— Tu le serais aussi si tu avais ressenti ce que j'ai ressenti.

— Mais où es-tu ? Tout le monde s'inquiétait ici. Tu as quitté tes gardiens sans dire où tu allais.

— Duk ! J'ai voulu suivre la trace de Duk.

— Quoi !?

— Pardonne moi mais je savais que c'était l'une des seules pistes qui nous restait. Et je ne voulais pas t'imposer cela.

— Ce qui est fait est fait de toute façon. Mais qu'as tu découvert ?

— Les mémoires d'Æddi sauveront peut être le monde. Sa mort ne restera pas vaine. Il est ici. Fénélas est ici ! Je l'ai vu.

— Où ?

— À Scello une petite bourgade à 200 kilomètres à l'ouest du point K. Il s'est constitué ici un véritable arsenal de guerre.

— Il faut l'arrêter au plus vite. La pression monte de plus en plus sur la ligne de séparation.

— Cindy ! L'espace d'un instant il a laissé paraître son aura. Et c'est la mort, le néant, le vide absolu que j'ai ressenti à ce moment là. Cet homme est le pire que je n'ai jamais rencontré. Il est l'incarnation du Mal absolu. Comme si toute la haine du monde entier était concentrée en lui. Il se nourrit de la peur et du désespoir des autres. Je doute qu'il m'ait montré tout ce dont il est

réellement capable ! Mais le peu que j'ai vu m'a glacé les sangs. J'ai un toute les peines de mondes à me retenir de crier de terreur.

— T'a-t-il découvert ?

— Non j'ai pris soin de rester cachée et silencieuse, mais j'ai bien failli perdre tous mes moyens.

— Tu as bien fait de nous prévenir. Ne le lâche pas nous allons rassembler toutes nos forces.

— Cela prendra combien de temps ?

— Je ne sais pas. Deux ou trois jours je suppose. Les Gardiens sont encore éparpillés à sa recherche. Séb et Lucien ne sont pas encore rentrés. Sylvie est injoignable. Paul est toujours en France et Baggord a dû rejoindre le seigneur Kioppi en urgence.

— Nous n'avons pas le temps, il est en train de plier bagage. Nous n'aurons jamais plus une telle occasion.

— Ne te jette pas tête baissée. Ce qu'ils ont découvert en Afrique n'est pas très rassurant. Fénélas doit être particulièrement puissant.

— Je ne pourrais pas le retenir éternellement.

— Fait ce que tu peux. Je vais essayer d'accélérer les choses de mon côté.

— Dépêche toi j'ai un très mauvais pressentiment depuis ce matin.

— Ce n'est pas le moment de jouer les diseuses de bonne aventure. Nous aurons besoin de toutes tes capacités le moment venu.»

## Démasqués

Depuis le nouveau durcissement des relations internationales toutes les antennes du CER étaient débordées de travail. Espionnage, contre-espionnage, mobilisation, préparatifs de centre de réfugiés, soutien aux populations sinistrées de la guerre,... tous les services étaient en ébullition.

L'antenne de Versailles n'échappait pas à la règle. Caroline Vanier travaillait désormais à la planification des convois d'aide aux camps ouest européen. De par sa position elle avait une vue assez complète sur les actions du Regentia dans toute cette partie de l'Europe.

Depuis qu'elle avait rejoint les services officiels elle avait pris le nom de sa mère, Soetens, pour brouiller les pistes. La jeune femme n'hésitait pas à se tuer au travail. Elle engageait toutes ses forces dans l'aide aux plus démunis. Elle pouvait passer des nuits entières à superviser elle-même l'organisation des convois afin d'assurer leur livraison dans les temps. Parfois elle se rendait même sur le terrain pour mieux prendre conscience des besoins.

Sa beauté était toutefois restée intacte. Elle était particulièrement appréciée pour tout son travail, son dynamisme, sa sincérité et sa sympathie.

L'évolution récente des relations internationales l'inquiétait au plus haut point. Elle avait l'impression de revivre les heures sombres de la Grande Guerre alors que Puillaut cherchait à s'attirer tous les bénéfices des découvertes scientifiques de Fort Romeu, en dépit des conséquences de leur utilisation précoce.

Alexandre, son compagnon, et elle-même étaient devenus des informateurs de premier plan pour les atlantes et la Concorde. En contrepartie ils avaient dû abandonner leur activité parallèle d'orateurs pacifiques. Cela devenait trop dangereux. Et s'ils avaient dû être démasqués cela aurait été une grande perte pour les défenseurs de la paix. Ils poursuivaient depuis leur travail de fournis dans l'ombre.

Alexandre Tride, devenu pour l'heure Alexandre Lavoisier, étaient en déplacement en Italie pour superviser l'ouverture du nouvel hôpital de Turin. Il devait être absent pour au moins une semaine. Pendant ce temps Caroline continuait seule à expédier les affaires courantes.

Elle avait récemment découverte que le Régentia orchestrait le transport d'un canon lourd vers Istanbul. Les éléments devaient être transportés par petits convois isolés puis réassemblés secrètement sur place. Aussitôt elle avait averti les Gardiens pour contrecarrer les plans de Puillaut. Mais elle demeurait sans nouvelle de la suite des opérations.

Devant la menace qui pesait sur notre monde, elle dormait de plus en plus mal. Et la fatigue commençait à se lire sur son visage. Elle puisait ses dernières forces dans sa relation avec Alexandre. Mais depuis son départ elle devait faire front toute seule et cela devenait de plus en plus difficile. Elle ne pouvait pourtant se résoudre à tout abandonner dans un moment aussi critique.

Elle travaillait en compagnie de dizaine d'autres anonymes regroupés dans un vaste espace paysagé. Les services de l'environnement y côtoyaient ceux de l'aide à l'enfance ou de la protection civile. Elle n'était qu'un grain de sable dans la grande mécanique du CER. Mais tout

comme pour chacun de ses collègues, la moindre défaillance aurait plongé des milliers d'hommes et de femmes dans de nouvelles souffrances.

Ce matin là Caroline reçut une visite plutôt singulière. Une jeune femme, la quarantaine, cheveux roux et vêtue d'un tailleur de cuir noir, se présenta à son bureau. Elle avait un accent britannique prononcé :

«— Mademoiselle Soetens ?

— Oui. Que puis-je faire pour vous ?

— Ségolène Donton, département de la communication. J'ai beaucoup entendu parler de vous.

— Vous m'en voyez surprise !

— Au contraire votre dévouement à votre poste est un modèle. Vous abattez ici un travail de titan.

— Merci mais je ne suis pas seule. Tout le monde ici se mobilise pour le meilleur comme pour le pire.

— Tout le monde vous présente pourtant comme le moteur de ce service et ce n'est pas rien. On parle de vous en plus haut lieu et les éloges ne tarissent pas.

— Je... Je suis particulièrement flattée par cet éloge de compliments. Si cela peut nous donner des moyens supplémentaires je ne vais certainement pas m'en plaindre.

— Les temps sont durs, mais vous allez avoir la chance de défendre votre point de vue.

— C'est à dire.

— Votre excellent travail a fait parler de lui jusqu'aux hautes sphères du Régentia. Et le Général Puillaut en personne souhaiterait vous rencontrer pour vous féliciter.

— Le Général Puillaut ?

— Oui en ces temps difficile vous êtes un exemple de dévouement pour tous nos concitoyens. Vous véhiculez une image positive que nous souhaiterions pouvoir diffuser dans toutes nos antennes locales. Grâce à vous nous espérons pouvoir remonter le moral des plus démunis.

— Je suis touchée par la confiance que vous placez en moi. Mais j'ai beaucoup de travail ici et je ne pense pas avoir le loisir de m'absenter en ce moment.

— Vous pouvez bien vous éloigner quelques jours. Ce que vous laisserez ici n'est rien en comparaison de ce que vous pourriez faire demain.

— Mais vous l'avez dit vous-même : tous ces gens compte sur moi.

— Raison de plus pour représenter leurs intérêts au sommet du Regentia.

— Oui vous avez sans doute raison. Mais tout ceci est si rapide et surprenant, que j'ai encore un peu de mal à me faire à cette idée.

— Je m'en doute et c'est pour cela que je suis ici. C'est mon métier. Je suis là pour vous aider à assumer votre notoriété naissante.

— J'aimerais au moins pouvoir en toucher un mot à mon compagnon.

— Monsieur Lavoisier sera lui aussi accueilli avec beaucoup de plaisir. Il pourra nous rejoindre directement à Dublin. Le temps presse et nous devons partir d'ici ce soir.

— Le moral est-il donc tellement bas ?

— Certes non, mais pourquoi lui donner l'occasion de baisser davantage. Voguons ensemble sur une dynamique constructive.

— Je... Vous avez sans doute raison. Mais dans ce cas laissez moi au moins le temps de rassembler quelques affaires.

— Parfait je vous accompagne cela ira plus vite à deux.»

Cette soudaine notoriété n'avait rien de très rassurant. Le Regentia ne s'était plus soucié du département aide aux sinistrés depuis la mort du Général Colt. Pourquoi ce revirement brutal de la situation. Il s'agissait certainement d'un piège. Dans tous les cas Puillaut aurait reconnu le lieutenant Vanier au premier regard. Malgré le serment Vanier elle était parvenue jusqu'alors à se faire oublier. Mais là elle ne pourrait plus échapper à la police politique. Elle savait qu'elle ne devait en aucun cas se rendre à Dublin.

Mais comment échapper à cette Mme Donton. Elle trouvait systématiquement le moyen de la suivre partout. Elle était sûrement dans le coup et n'appartenait certainement pas aux services de la communication.

Caroline retrouvait petit à petit ses réflexes d'officier militaire. Pris au piège entre les lignes ennemis, elle devait trouver une échappatoire et prévenir Alexandre avant qu'il ne soit trop tard. Alors qu'elle avançait dans le couloir de leur chambre, une idée lui vint.

Lorsqu'elle avait des informations à faire parvenir aux atlantes, elle s'adressait généralement à l'un des jardiniers du château. Il s'agissait en fait d'un Gardien. Un jour, alors qu'il était absent, elle était passée par un cuisinier chinois du vieux Versailles :

«— Oh j'ai failli oublier. Je devais organiser un repas pour des amis ce week end. Je ne serais sûrement pas rentré.

— Cela risque de faire un peu court en effet.

— Dans ce cas il vaut mieux que je décommande mon rendez-vous avec le traiteur.

— Je vous rappelle que le temps est contre nous.

— Ne vous inquiétez pas. C'est un habitué du château. Il fait partie des privilégiés qui ont toujours le téléphone. C'est un ami d'Alex. Voyons il doit bien être dans l'annuaire.

— Je vous en prie ne traînons pas mademoiselle, notre avion décolle dans une heure trente.

— Ah le voilà.

— Restaurant la muraille dorée bonjour ?

— Bonjour, M. Yeng ?

— Oui.

— Caroline Soetens, je suis une amie d'Alexandre Lavoisier. Nous nous sommes rencontrés à l'occasion d'un dîner chez vous. Je crois d'ailleurs me souvenir que vous appréciez beaucoup les roses blanches des jardins de Versailles.

— Que puis-je faire pour vous mademoiselle ?

— Voilà mon ami a pris rendez-vous avec vous pour organiser un repas il me semble. Malheureusement nous allons être en déplacement quelques temps. Je voulais donc tout décommander.

— Dommage, j'espère qu'il n'y a rien de grave ?

— Le boulot, je dois rendre visite à mes supérieurs à Dublin. Mais c'est pour la *bonne* cause.

— Revenez me voir à votre retour dans ce cas.

— Ce sera avec un grand plaisir monsieur. Kalnetek M. Yeng, ajouta-t-elle sur une boutade.

— Kalnetek ma jeune amie, lui rendit-il avant de raccrocher.

— Kalnetek, quel drôle de mot ! Ce n'est pas du chinois ?

— Non pas exactement c'est le nom d'un plat que nous avons mangé une fois dans son restaurant. Succulent. Si vous avez l'occasion de dîner chez lui je vous le recommande.

— Bien, bien partons à présent.»

Elle jeta un dernier coup d'œil à la chambre où ils venaient de vivre six mois de tendresse. Elle était désormais à la merci de Donton. Pourvu que Yeng ait compris et qu'Alexandre ait encore le temps de leur échapper.

Après la destruction du château de Fénélas, Illya et Cobalt avaient repris la route de l'Himalaya. Il avait toutefois choisi de faire une halte dans la vallée du Nil, non loin de ce qui tenait déjà lieu de ligne de front. Dans la végétation mirifique du fleuve fertile, ils avaient ressenti le besoin de méditer sur tout ce qui venait de se passer. Les gardiens du pacifique avaient déjà rejoint leur cité.

Cobalt fut tiré de sa méditation par le chef des Gardiens toujours à leur côté :

«— Monsieur, nous venons de recevoir un message de Shamballah. je pense que vous aimerez l'entendre.

— Qui a-t-il ?

— Il se passe des choses en Europe.



— Montre moi.»

Le message émanait d'Hæva en personne :

«— Voshnal nous venons de recevoir un message inquiétant de la part du lieutenant Vanier. Elle a contacté l'un des nôtres à Versailles. Visiblement elle ne pouvait parler librement. Elle a pourtant prononcé le mot "kalnetek" et annonçait qu'elle devait rejoindre Dublin dans les heures à venir. Après les services rendus à notre ordre nous ne pouvons l'abandonner ainsi. Je sais que les derniers combats vous ont épuisés. Mais vous et vos hommes êtes les plus près pour agir dans les temps. Les seigneurs Cobalt et Illya ont encore beaucoup à faire ici. Mais ils pourront rejoindre Shamballah seuls. Faites de votre mieux. Alexandre Tride est peut-être lui aussi en danger. Mais nous nous en occupons.»

«— Kelnatek, elle appelle à l'aide. Voshnal merci de m'avoir prévenu.

— Nous devons voyager discrètement. Dans ces conditions il me sera difficile de rejoindre Versailles dans les temps avec mes hommes. Et je n'ai pas la moindre idée de ce à quoi ressemble cette mademoiselle Vanier. Cette fois j'ai peur d'être impuissant.

— Ne te tracasse donc pas. C'est moi qui irai là-bas. Caroline est une vieille amie et il est hors de question de l'abandonner maintenant. Si elle va à Dublin, Puillaut la mette en pièce.

— Mais d'après Hæva il se passe quelque chose d'important à Shamballah. Vous y êtes attendus.

— Ce que sait Caroline ne doit pas tomber entre les mains de Puillaut. Et tu l'as reconnu toi-même. Tu n'aurais pas le temps de te rendre sur place avec tes hommes.

— Je ne saurais vous retenir de toute façon. Je dois m'en remettre à votre jugement.

— Ne t'inquiètes pas pour cela. Va, file aussi vite que tu pourras pour rejoindre la cité. Sébastien couvrira vos déplacements.

— Est-ce prudent ?

— Il n'y a plus de temps pour la prudence. La guerre menace d'éclater d'un instant à l'autre. Écoute ! Ressens la tension autour de toi. La peur s'enracine dans les esprits. La peur nourrit la colère et la souffrance. Et Fénélas s'abreuve à cette souffrance. Va mon ami et fait de ton mieux pour préserver ce monde. Tu es un grand Gardien et toi et les tiens avaient fait honneur à vos ancêtres durant les semaines écoulées.

— Maître ce fut un grand plaisir d'être à vos côtés. Votre enseignement restera pour moi un grand privilège.

— Je n'en doute pas. Mais maintenant il n'y a plus de maîtres et d'élèves. Seulement deux hommes qui doivent construire leur destin.»

Caroline arriva à l'aéroport militaire du Bourget en compagnie de Ségolène Donton et de son chauffeur vers vingt heures. Le comité d'accueil était loin d'être festif.

Le voyage aurait lieu à bord d'un transport de troupes. De nombreux militaires étaient déjà sur place et encadrèrent Caroline dès son arrivée :

«— Mais qu'est ce que cela signifie ?

— Mille Vanier. Car telle est bien votre nom n'est-ce pas ? Le Général est impatient de vous revoir.

— Je ne vois pas de quoi vous voulez parler.

— Allons ma belle, il ne sera pas difficile de vérifier mes informations. Et puis il me semble que vous vous connaissez bien déjà tous les deux. Depuis quelques temps, il semblerait qu'il y ait de nombreuses fuites au sein du CER. Cela est particulièrement troublant et nous aimerions avoir des explications. Et je vous fais grâce des chefs d'inculpation pour votre participation au serment Vanier. Mademoiselle nous ne tolérons pas les traîtres en votre genre.

— Puillaut est un homme dangereux, il conduit notre monde à sa perte. Regardez tous ces gens qui souffrent pendant qu'il prépare une guerre stupide et inutile.

— Même aux arrêts vous continuez donc à oublier votre devoir de réserve en tant que membre déléguée au Régentia.

— Vous êtes donc comme lui, une criminelle de plus.

— Peut-être mais j’agis dans mon droit. Voilà ce qui me distingue de vous ma chère. Mais rassurez-vous votre cher compagnon est déjà en route. Vous pourrez comparaître devant vos jurés en même temps. Allons-y à présent.»

Elle ne put résister longtemps aux soldats qui la firent monter de force à bord de l’avion. Enchaînée aux arceaux de parachutage, elle dut faire contre mauvaise fortune bon gré.

La lourde passerelle métallique se referma derrière elle, plongeant l’intérieur dans une semi-obscurité. L’instant d’après les moteurs du transporteur vrombirent et le géant de métal commença à se mouvoir sur la piste.

Mais il ne devait jamais avoir l’occasion de décoller. Alors que son nez commençait à se lever en bout de piste, une violente rafale de vent le cloua au sol. Les ailes se mirent à grincer violemment sous les assauts du vent. La pression était telle qu’elle furent littéralement plaquée vers le sol. L’aileron arrière fut arraché et vola à plusieurs dizaines de mètres. L’avion ne pouvait plus avancer. Il était face à un mur d’air qui le repoussait en arrière.

Impuissant et résigné le pilote coupa ses moteurs avant que ceux-ci ne s’enflamment et il sonna l’évacuation. La tour de contrôle tout aussi prise au dépourvu par cette violente tempête organisa en catastrophe l’évacuation des passagers. Mais la piste était désormais prisonnière d’un gigantesque cyclone qui empêchait quiconque d’approcher.

Les premiers soldats descendirent péniblement de l’avion s’agrippant à la passerelle. Seul à une dizaine de mètres Lucien Borelli attendait imperturbable :

«— Je suis venu chercher Caroline Vanier. Laisse-la partir et il ne vous arrivera rien.»

Pour toute réponse il eut droit à une rafale de fusil mitrailleur. Mais les balles se perdirent dans la tempête.

Au furent et à mesure qu’il avançait la violence de la tempête se décuplait. Les soldats avaient de plus en plus de mal à tenir debout et cherchaient désespérément à s’accrocher à quelque chose.

À l’intérieur de la carlingue Ségolène Donton restait solidement sanglée. Mais l’avion lui-même commençait à bouger face aux éléments déchaînés. La carlingue elle-même se mettait à vibrer et menaçait de voler en éclat. Donton dut se résigner à détacher sa prisonnière.

La tempête se calma aussitôt pour lui permettre de s’éloigner. Mais aucun homme n’osa tenter le moindre geste inconsidéré. La démonstration de Cobalt avait calmé toutes leurs velléités agressives.

Une fois arrivée à sa hauteur, Lucien glissa à l’oreille de Caroline :

«— Je ne pourrais tous les retenir indéfiniment, nous devons partir.

— Lucien, ces hommes étaient une avant-garde en route pour les Amériques. Puillaut projette d’occuper les régions inhabitées de l’est pour mettre le GAP sous pression.

— Raison de plus pour s’activer. Nous pouvons peut-être encore l’arrêter.»

Ils s’éloignèrent. Donton ordonna aussitôt aux soldats de les poursuivre. Mais aucun ne voulait en prendre le risque. D’ailleurs le vent ne tarda pas à se lever à nouveau, emportant derrière lui un nuage de poussière qui masqua la fuite des fugitifs.

Alors qu’il montait dans leur aéronef, Lucien reçut un appel en urgence de Cindy :

«— Lucien ! Enfin ! Céline a localisé Fénélas. Il est aux États-Unis, une petite ville du nom de Scello.

— D’après Caroline, Puillaut ne tardera pas à y être aussi on dirait.

— Je fonce là-bas. J’ai prévenu tout le monde. C’est peut-être notre dernière chance. Mais les Gardiens sont éparpillés aux quatre coins du globe et nous n’avons pas beaucoup de temps. Impossible de joindre Séb et Paul.

— Dans ce cas je crois nous allons devoir faire un détour par les Amériques.

— Lucien ! Ils ont Alexandre ! On ne peut pas le laisser entre les griffes du Regentia.

— Je suis désolé mais je ne peux malheureusement rien pour lui.

— Mais je ne vais pas l’abandonner à Puillaut. Appel Shamballah. Lâche-moi à Dublin. Je trouverai un moyen.

— Calme toi. Écoute le monde a encore besoin de gens comme toi. Tu n'as pas le droit de tout plaquer maintenant. Alex ne le voudrait pas non plus. Je ne te laisserais pas sacrifier ta vie sur un coup de tête. Hæva a promis de s'occuper d'Alexandre. Sylvie est sans doute déjà en route. Maintenant il faut s'en remettre à elle. Nous ne pourrons rien faire de plus si ce n'est mettre nos vies en danger inutilement. Caro, il va s'en sortir. J'en suis sûr. Alex ne renonce jamais.

— Tu as sans doute raison, abdiqua-t-elle à contrecœur.»

Tandis qu'ils décollaient une flottille de chasseurs de Salmeda intercepta un gros porteur au dessus de la Manche. Les occupants furent repêchés le lendemain incapables de se souvenir de ce qui s'était passé dans le ciel. Mais deux d'entre eux, leur commandant en chef et un mystérieux civil invité de dernière minute, étaient portés disparus.

## Les sceaux brisés

Dans la nuit la pression monta d'un cran. Les premières troupes blindées du CER prirent position dans les zones désertiques de l'Ouest des États-Unis. Bien que désormais désertiques, celles-ci faisaient toujours partie du territoire américain. L'arrivée des troupes de CER fut aussitôt considérée comme une invasion.

Ce à quoi le Regentia rétorqua qu'aux vues des dernières preuves de vol technologique le CER entendait bien avoir les pratiques du GAP à l'œil. Kioppi tenta une nouvelle fois d'apaiser les esprits. Mais cette fois la guerre était à deux doigts d'exploser. Plus rien ne semblait en mesure de s'y opposer. Ce n'était plus qu'une histoire d'ultimes manœuvres politiques.

En représailles, le GAP renforça dans la journée ses forces en présence sur la ligne de démarcation Est/Ouest. De nombreuses unités furent également déployées en bordure du bassin méditerranéen et y compris en Afrique, zone jusqu'alors neutre. De nombreux renforts vinrent également garnir les régiments américains. Les États Majors du GAP et du CER étaient en train de se partager la carte du monde.

L'exode des populations civiles vers l'intérieur des continents s'accéléra brutalement. Devant ce nouvel afflux massif et incontrôlé les zones d'accueil furent totalement débordées. La pénurie de vivres tourna à la famine ; à cours de médicaments les centres de soins ne parvenaient plus à juguler les épidémies. Une véritable catastrophe humanitaire à l'échelle de la planète était en train de se développer.

L'entretien des canaux d'irrigation était complètement négligé et risquait de priver des régions entières d'eau potable et par extension des dernières récoltes encore maintenues. À l'opposé des pluies importantes déclenchaient des inondations dévastatrices sur des terres encore nues et meurtries.

Dès la nouvelle de l'arrivée des soldats européens la panique gagna les zones frontalières. Ne prenant même pas le temps de rassembler leurs maigres affaires les riverains prirent leurs jambes à leur cou. Les axes routiers, petits ou grands, étaient noirs de monde. Le no men's land de Washington s'épanouissait comme une tuméfaction qui gangrenait tout le continent.

Des échauffourées éclatèrent lorsque les partisans des différentes mouvances se manifestèrent. La panique entraîna la défection, la défection la délation, la délation les représailles. La raison et la lucidité s'étaient envolées. Seuls comptaient la loi du plus fort et survivre.

La ville de Scello n'échappa pas à la règle. Dans la journée, le quart des habitants avaient déjà quitté la ville. Pour une fois Fénélas semblait être surpris par la rapidité de la réaction. Nul doute qu'il avait depuis toujours eu connaissance des plans d'invasion du CER. Peut-être l'avait-il lui-même planifié alors qu'il était encore l'âme damnée de Puillaut. Mais pour une fois il n'avait pu prévoir la tempête qui avançait.

C'est pour cela qu'il avait entrepris de déménager ses réserves d'armes au plus vite. Avec la panique générale, il n'avait plus besoin de se cacher et pouvait à présent agir en pleine journée. Ce

n'était qu'un déménagement de plus. De nombreux industriels fuyaient déjà en essayant de préserver leur production si durement acquise.

Sous les yeux ébahis de Céline les chargements succédaient aux chargements. Elle en avait déjà dénombré une quarantaine. Mais combien d'autres en avait-il déjà eu ?

Il n'y avait plus eu le moindre incident depuis la veille. Les déménageurs se gardaient bien de se plaindre auprès de leur employeur, qui régulièrement contrôlait la cargaison.

Céline attendait toujours un signe, mais elle restait sans nouvelle de ses compagnons. Elle n'osait pas se servir de la télépathie pour communiquer avec les autres esprits. Fénélas l'aurait alors immédiatement découverte. Son seul contact avec le monde extérieur était donc une minuscule radio portative, qui restait désespérément muette.

L'heure tournait pourtant. Plusieurs déménageurs avaient déjà quitté le site. Il ne devait plus rester beaucoup de caisses à l'intérieur du bunker. Fénélas ne tarderait pas à partir lui aussi. Et le suivre dans toute cette foule relevait de l'exploit, même pour les atlantes.

Céline rageait de toute ces incertitudes, elle, la scientifique habituée à la rigueur et au déterminisme. Pour une fois elle devait faire face à l'inconnu. Qui était réellement ce Fénélas ? De quoi était-il capable ? Quels étaient ses plans ? Et où en était cette foutue cavalerie ?

Un homme vint finalement annoncer que le dernier chargement serait bientôt prêt. Et toujours pas de nouvelle des renforts. Cette fois s'en était trop. Si le moindre de ces chargements venait à tomber entre les mains des militaires de tous bords qui envahissaient la région, cela suffirait à justifier le début des combats. Dans tous les cas Fénélas réintégrerait sa cachette pour attendre que les forces en présence s'amointrissent. Il faudrait à nouveau reprendre la traque de zéro.

Mussaki ne pouvait donc plus attendre et se décida à agir seule. Elle se glissa comme une chatte le long d'un rangée d'arbustes. Elle se hissa jusqu'au véhicule des déménageurs. Elle sortit un espèce de pique-à-glace de sa manche et creva le pneu avant gauche. Comme cela au moins ce chargement ne pourra pas partir. Cela nous laisserait peut-être des indices pour la suite.

Elle longea la camionnette alors qu'un homme approchait. Avant qu'il n'ait eu le temps de la voir arriver il était déjà groggy et allongé le long de son engin.

Tout était calme à présent. Céline avança le long du bunker. Alors qu'elle en franchissait le coin, elle se retrouva nez à nez avec lui :

«— Qu'est ce que faites vous ici. Il n'y a rien à voir.

— Je...

— Ce n'est pas prudent pour une jeune femme de se promener ainsi seule par les temps qui courent.

— Je ne me promène pas»

L'effet de surprise, elle avait retrouvé son aplomb. Elle fit un pas en arrière pour mieux apprécier l'homme qui la toisait de même. Elle contre-attaqua :

«— je cherche des réponses.»

Fénélas observait maintenant la nouvelle arrivante avec une attention redoublée. Elle se tenait droite et décidée à l'angle du bâtiment. Il remarqua immédiatement qu'elle n'était absolument pas effrayée par cette confrontation. Sa maîtrise de soi témoignait d'une réelle force cachée.

«— On dirait que notre petite visiteuse n'est pas n'importe qui.

— Vous voulez qu'on s'en occupe patron ?

— Non occupez-vous des caisses. Je me charge d'elle. Ne nous sommes-nous pas déjà rencontrée ?

— Je ne pense pas. Et c'est bien dommage. Cela aurait évité bien des peines à pas mal de gens.

— Il n'est pas prudent de me provoquer. Cela m'irrite particulièrement... Mais ça y est je te reconnais enfin ! Tu es Mussaki, l'esprit du tonnerre ?

— Et toi tu dois être le fameux Fénélas. Et l'y a déjà longtemps que je suis à ta recherche.

— Quel dommage ! J'espérais moi-même cette rencontre de longue date.

— Que cherches-tu donc ? Régner sur un monde de désolation ? Que gagneras-tu donc à voir tous ces innocents souffrir davantage encore ?

— N'es-tu pas de ceux qui considèrent ce monde comme gâté, pourri, voué à la déchéance. Ne souhaiterais-tu pas lui donner un nouveau départ. Et bien moi j'en ai l'occasion.

— Et combien de morts te faudra-t-il pour en arriver là ?

— Qu'est-ce qu'une vie quand on peut régner sur des millions d'autres.

— Tu peux encore te joindre à moi. Ensemble nous pourrions accomplir de grandes choses.

— Aucune chance que je me range au côté d'un fou.

— Un fou ! Est-ce donc une façon de parler jeune fille ! Je vais devoir t'apprendre la politesse.

— Qui es-tu donc à la fin ?

— Quelqu'un qui cherche la vengeance. Voilà qui je suis. Je n'étais rien. Mais grâce à toi et aux tiens je serais bientôt adulé par tous les peuples de la Terre.

— Nous ne te laisserons jamais faire.

— Et j'y compte bien. Et oui j'ai des comptes à régler avec tes camarades. Saxe ! Ce nom ne t'est sans doute pas inconnu. C'était mon frère. J'étais là ce jour là à Nola. J'ai tout vu. Comment ce salop de Cobalt l'a massacré. Je ne vous le pardonnerais jamais. Vous paierez tous autant que vous êtes pour ce crime. Vous avez voulu dissimuler la vérité. Mais moi je l'ai retrouvé. Il ne me manque plus qu'une chose, la clé d'Atlantis et alors plus rien ne pourra m'arrêter, pas même la Concorde. Et puisque tu es là, l'heure de mon ascension est proche.

— Détrompe-toi je suis là pour t'arrêter. Si tu ne veux pas déposer les armes, je serais forcée de t'y contraindre.

— Et crois-tu être à la hauteur ? Ce Grail le croyait lui aussi ?

— C'était un novice. Tu as déjà fait trop de morts, il est tant de payer.

— Parfait, parfait. Enfin un peu de sport. Montre moi donc ce dont tu es capable.»

La colère montait en Céline au fur et à mesure que la discussion avançait. Les mots de Fénélas exacerbèrent toujours un peu plus sa rancœur. Elle perdait peu à peu son calme.

Ils s'éloignèrent lentement du bunker. Leurs pas étaient de velours, et ils ne se quittaient pas une seconde des yeux.

Une vingtaine de mètres les séparaient à présent. Leurs regards étaient figés, et se défiaient tout comme les cow-boys au temps du Far West. L'air était chargé d'électricité et l'atmosphère particulièrement lourde. Tout était si silencieux aux alentours. Mêmes les oiseaux avaient fuit.

Fénélas lui demeurait imperturbable. Il arborait un sourire narquois que Céline ne remarquait même plus. La colère qui l'avait gagné lui ôtait toute réserve. Elle ne voulait pas laisser passer sa chance. Elle était à la hauteur et allait mettre fin à ses exactions. Cependant aussi concentrée qu'elle fut elle négligeait ses sens.

Lui attendait calmement cette confrontation depuis bien longtemps et il gardait toujours la même idée fixe en tête depuis le premier jour. Mais personne n'avait osé l'imaginer.

Céline ouvrit les débats. Elle se rua sur lui accompagnant ces pas d'un large moulinet du bras. Fénélas l'arrêta net. Au contact des chairs des étincelles fusèrent. Tous deux reculèrent d'un pas pour rebondir de plus bel, coups de coudes de genoux, de la tanche au de la paume main.

Mais au corps à corps ils demeuraient de même valeur et aucun ne parvenait à prendre le dessus même l'espace d'un instant. Les parades succédaient aux assauts. Les peaux claquaient à chaque nouveau contact. Aucun des combattants ne donnait signe de défaillance. L'issue du combat était promise au plus endurant.

«— C'est donc tout ce dont tu es capable Mussaki ! Tu me déçois énormément ! Ceci est bien loin de la réputation que l'on prête au maître de la foudre.»

Elle se dégagea, amorça une roulade dans l'herbe et, alors qu'elle se releva, projeta un disque d'énergie pure sur son adversaire, qui l'évita avec plus de peine cette fois :

«— Voilà qui est bien mieux. Je commençais à croire que ce combat serait des plus ennuyeux. Mais je vois que tu as encore des ressources. Tant mieux je n'en aurais que plus de plaisir à te battre.»

À son tour il tendit le bras en avant. L'air se distendit et tel un fouet cinglant il projeta la belle à terre. Elle se releva aussitôt et bondit sur lui le pied en avant. Cette fois elle accompagna le geste d'une décharge électrique qui le fit reculer.

Il répliqua immédiatement d'un coup de pied circulaire enveloppé d'un nuage de poussières. Mussaki resta aveuglée une seconde. Il en profita pour lui asséner un violent coup sur le front. Elle bascula et tomba lourdement à la renverse.

Il se rua sur elle, écartant les jambes de la jeunes femmes avec ses propres cuisses pour qu'elle ne puisse se relever. Il brandit son bras droit au dessus de sa victime doigts tendus. Ils luisaient comme une lame acérée. Le coup partit net, rapide en direction du visage.

Mais un violent arc de lumière le dévia de sa course et fit rouler Fénélas sur le côté :

«— Céline ça va ?

— Dis donc, t'en a mis du temps !

— Nellya ! De mieux en mieux. Cela devient enfin intéressant.

— Ne t'inquiètes pas ! Je ne te ferais pas de cadeaux non plus. Tu n'aurais pas du nous défier ainsi.

— Que de belles paroles. Voyons ce que tu me réserves. J'ai malheureusement fort à faire par ailleurs, je vais donc devoir écourter cette entrevue. Mais avant je vais me débarrasser de vous deux et faire par la même d'une pierre deux coups.

— Tu m'as l'air bien prétentieux.

— Nous verrons bien.»

Il fit un prodigieux bond en arrière agitant ses bras comme des tentacules. Les brins d'herbes s'envolèrent par dizaine et vinrent frapper les deux femmes comme autant de fléchettes.

Coupées au visage et aux bras elles roulèrent sur le côté pour se dégager.

Cindy hésita un bref instant. Les herbes ! Cyril savait les faire chanter comme personne. Mais déjà elle sentait des racines s'enrouler autour de ces chevilles. Elle eut toutes peines du monde à se dégager. Il ne fallait pas lui laisser prendre les devants.

Une fois debout, elle ouvrit grand les yeux. Une lumière éblouissante envahit le petit pré. Fénélas dû se couvrir les yeux pour se protéger. Lorsqu'il put enfin distinguer des formes, il vit non pas deux mais douze esprits tout autour de lui, six Nellya et six Mussaki.

Un petit rictus de jouissance se dessina sur les joues de l'esprit de l'ombre.

«— Alors laquelle de nous sera ta prochaine cible, entonnèrent les six Nellya d'une seule voix.

— Tu me sous-estimes là.»

Il ferma les yeux pour se concentrer. Puis il se retourna brusquement et se jeta sur la jeune femme juste derrière lui. Cindy para se nouvel assaut sans trop de difficulté. Au même moment le sceau de Mussaki illumina le front de Céline à l'autre extrémité du cercle. Un puissant éclair tomba avec grand fracas sur Fénélas. Cindy se dégagea in extremis pour ne pas être touchée.

Fénélas tomba à genoux sous l'effet de la violente décharge électrique. Tous les poils de son corps étaient hérissés. Mais il respirait encore. Il se releva chancelant, sa voix produisait un son rauque. Celui-ci se fit de plus en plus fort avant de se transformer en un formidable ricanement.

«— Idiotes j'ai déjà gagné ! Vous n'avez donc toujours pas compris. Vous n'êtes que mes jouets et servez mes intérêts depuis le début.»

Un manteau d'ombre sembla monter de la terre. Le soleil se voila et la température tomba brutalement. Des dizaines d'arcs électriques jaillirent de tout son corps. Les deux femmes ne purent tous les éviter et furent à leur tour choquées.

Fénélas leur parut brutalement flou. Leur vision se troublait. Leurs mouvements semblaient aller au ralenti.





force que nous pourrons vaincre Fénélas. Et encore moins si tu te laisses gagner par la rage qu'il cherche à insinuer dans les cœurs. Ne renie pas ce que tu as toujours cherché à défendre.»

Lucien s'arrêta net et tomba à genoux :

«— Je ne peux pas les laisser comme ça tout de même !

— Nous ne les abandonnerons pas. Mais nous devons partir d'ici rapidement. Les troupes du CER et du GAP seront là dans un instant. S'ils nous trouvent ici, nous ne pourrons plus rien pour personne. Je t'en prie relève toi. Tout espoir n'est pas encore perdu tant que nous resterons debout.»

Il regardait la jeune femme comme s'il ne l'avait encore jamais vue. Son discours l'avait touché au plus profond de son être. Une terrible souffrance se lisait dans ses yeux. Cobalt était l'un des esprit les plus puissants et les plus robustes, mais il était complètement paralysé et abattu. Il n'était plus qu'un enfant épuisé.

Il se résigna pourtant à un ultime effort pour rejoindre leur avion de transport. Il se sentait malgré tout particulièrement mal à l'aise, l'estomac noué et la tête prête à exploser.

Alors qu'elle l'aidait à se relever, de violents éclairs déchirèrent le ciel. Le tonnerre gronda. Le bruit assourdissant résonna jusqu'à l'Atlantique à l'Est et au Pacifique à l'Ouest. De gigantesques raz-de-marée submergèrent les côtes. La terre trembla et s'ouvrit tout autour de Scello. Le ciel se couvrit d'imposants nuages. Le soleil lui-même ne brillait plus comme avant. Les feuilles tombèrent des arbres comme en plein automne. La banquise se brisa au pôle. Les courants chauds se refroidirent, les courants froids se réchauffèrent. Le sens des alizés s'inversa.

Un gigantesque cataclysme se déployait comme une onde de choc. Le monde tout entier était en deuil et criait sa douleur. Ce soir là des marées sans précédents engloutirent de nombreux ports côtiers.

La panique redoubla et après les lignes de front, ce furent autour des régions côtières d'être abandonnées. Les colonnes de réfugiées grossirent encore, au milieu des épidémies et des carences alimentaires.

Lorsqu'enfin, au bout de deux jours les éléments s'apaisèrent, le dessin même des continents à la surface de la Terre n'était plus le même, tandis que deux nouvelles étoiles brillaient au firmament.

## Le chant des trompettes

Officiellement un incident dans un laboratoire chimique vint expliquer les événements de Scello. Les éclaireurs du CER arrivèrent les premiers sur les lieux. Personne ne sut jamais ce qu'ils découvrirent réellement. Ils repartirent rapidement avant que les premiers blindés des confédérés américains ne pénètrent dans la ville. On raconte qu'ils emportèrent avec eux de nombreuses découvertes faites dans les cendres encore fumantes de la ville.

Les diplomates aldoran n'osèrent demander une explication. Ils avaient déjà suffisamment de mal à trouver un terrain d'entente pour faire face à l'occupation de la côte est par les hommes de Puillaut.

En représailles Kansagi avait ordonné le déploiement de troupes sur plusieurs îles à l'Ouest de l'ancienne Russie, aux portes de la Finlande. La ligne de front se globalisait par delà les mers. La diplomatie mondiale se résumait désormais à un bras de fer solitaire entre les deux hommes.

De notre côté nous poursuivions notre route vers l'Irlande. Nous venions de quitter le Danemark et naviguions vers la Norvège. Je devais y tenir une ultime conférence secrète. De là avec l'aide d'amis à Paul nous devions rallier Dublin. Le temps pressait de plus en plus.

Nous étions toujours poursuivis par les milices du Régentia mais parvenions systématiquement à nous glisser entre les mailles de leurs filets. Mais cela nous faisait perdre un temps précieux.

Jour après jour je voyais mon compagnon changer. Il me donnait l'impression de porter un fardeau toujours plus pesant, comme s'il était voué à partager toutes les souffrances de celles et ceux que nous rencontrions sur notre route.

Les nouvelles quotidiennes de la dégradation des relations internationales le plongeaient systématiquement dans un grand trouble. Il était devenu de plus en plus taciturne au fil des kilomètres. Nous pouvions ainsi marcher des heures durant sans qu'il ne souffle le moindre mot. Par moment il allait même les yeux fermés et la respiration si lourde.

Lorsqu'il reçut la nouvelle des découvertes de Céline Laurent il me parut particulièrement préoccupé. Il semblait déchirer entre l'envie de la rejoindre et la nécessité de continuer à mes côtés. Je mesurais parfaitement l'importance d'arrêter Fénélas et je lui dis sans aucun détour que je pourrais me passer de sa protection quelques jours. Après tout la milice avait perdu notre trace. Mais il refusa et me rétorqua «Ils pourront se passer de moi».

Nous étions sur le pont de notre petite embarcation lorsque le combat commença. Il le sut aussitôt et se tendit inconsciemment. Je vis son visage se crispier toujours plus. Soudain, au bout de quelques minutes, il s'effondra à genoux, le regard absent. Je n'étais pas sûr de comprendre. Mais à peine quelques secondes plus tard la vérité me fut révélée lorsque la mer s'agita brusquement. Une tempête sembla se former juste au dessus de nous. Le tumulte des flots se décupla presque instantanément.

Il me regarda et se contenta d'articuler : «Elles sont mortes ! Toutes les deux !» Son regard était totalement absent. À côté de nous les autres passagers et l'équipage étaient paniqués. La mer était

maintenant complètement déchaînée. La coque du bateau craquait sous la pression des vagues. Des lames de plusieurs mètres de haut se déversaient sur pont.

Je crus notre dernière heure venue, mais Paul se ressaisit. Il se redressa d'un bond comme s'il venait de recevoir une décharge électrique. Il avança jusqu'à la proue, défiant les eaux tumultueuses. Il joignit les mains en signe de prière et ferma les yeux.

J'assistai alors à un spectacle sans précédent. Les vagues semblaient glisser délicatement le long de son corps. La mer déchaînée quelques instants plus tôt se fit calme plat. Un arc-en-ciel se forma au dessus notre bateau. Des poissons de toutes sortes sautèrent devant nous comme pour accueillir notre venue.

Un puissant courant aquatique se forma sous le bateau et nous propulsa à vive allure en direction des côtes norvégiennes.

Je sus à cet instant que Keldon s'était révélé à Fénélas. Il venait de lui lancer un défi, un défi dont je ne devais jamais connaître l'issue.

Nous accostâmes à peine une heure plus tard. Paul suggéra que nous fassions une halte pour la nuit. Il voulait repartir le lendemain dès l'aube :

«— Cela va aller ?

— Oui ne t'inquiète pas. Il faudra que cela aille. Je n'ai pas le droit de flancher dans un moment si difficile.

— Il me semble que tu les as très bien connues toutes les deux. Personne ne pourra t'en vouloir si tu devais prendre un peu de recul.

— Détrompe toi. C'est en partie ma faute si nous en sommes là aujourd'hui. Telle est ma destinée. Je ne l'ai pas choisie, mais je n'ai plus le droit de la fuir.

— Tu ne peux sauver la face du monde à toi seul.

— C'est avant tout mes idées que je cherche à défendre. Cela est dur à admettre mais je n'aurais sans doute pas pu empêcher ce qui vient de se passer. Si j'étais allé là-bas, je serais sans doute mort moi aussi. Ma place est à présent ici et je dois finir ce que j'ai commencé. J'ai promis de te conduire à Dublin et je m'acquitterai de ma promesse.

— Je sais, mais si tu veux parler...

— Ne le prend pas mal, mais ce n'est pas vraiment avec toi que j'ai envie de parler en ce moment. Tu devrais aller te reposer maintenant. La route est encore longue.»

Nous avons mouillé l'ancre dans une petite crique en bordure d'une ancienne ville. Il s'éloigna en direction de la campagne. J'étais désormais habitué à ce besoin de solitude. Au moins une fois par jour, il se retirait à l'écart pour méditer. À son retour il était beaucoup plus souriant, comme lavé de tous les maux qui le tracassaient. Ces séances de méditation étaient la seule chose qui l'empêchait encore de totalement sombrer. Je n'osais lui en demander le secret, mais je commençais à le deviner. Respectant son intimité, je pris le chemin de la ville à la recherche d'une couche pour la nuit.

Un vent frais balayait la campagne, et une pluie fine commençait à tomber. Il s'installa sous un chêne, assis en tailleur. Il prit une grande respiration, posa les mains sur ces genoux et ferma les yeux. L'eau s'écoulait à présent en cercle autour de lui, le bruit des feuillages devenait beaucoup plus doux et mélodieux. Une odeur de parfum féminin monta dans tout le champ.

«— Tu es là mon amour ?

— Oui j'avais besoin d'entendre le son de ta voix. Tu l'as ressenti toi aussi ?

— Toute leur vie, leur force, disparus en l'espace d'un instant.

— Je n'ai pu arriver à temps.

— Tu n'aurais rien pu faire de plus de toute façon.

— C'est ce que j'essaie de me dire. Lucien était là-bas. Il a tout vu, mais il n'a pas eu le temps de s'interposer.

— Cette fois nous devons le retrouver et le stopper une bonne fois pour toute.

— Ce n'est pas si simple. Il a appris à assimiler nos pouvoirs. Il n'attend en fait que cela, nous affronter pour devenir encore plus puissant.

— Mais il doit bien exister un moyen de l'arrêter.

— Nous y travaillons. Nous ne désespérons pas de trouver une solution. Tout doit être là sous nos yeux, dans les mémoires des Anciens. Il nous faut juste réapprendre à voir. Mais de ton côté, comment se passe ton voyage ?

— Nous devrions arriver d'ici après-demain. Il risque d'y avoir un sacré comité d'accueil. De nombreux conférenciers seront là pour faire entendre leur voix. Nous devrions réussir à nous synchroniser avec les équipes d'Hong Kong.

— Souhaitons qu'il ne soit pas trop tard.

— Souhaitons le oui.

— Il y a encore tellement de chose que je voudrais te montrer quand tout cela sera fini.

— Comment était ton voyage à Salmeda ?

— C'est une cité magnifique. Les gens y sont si chaleureux, la nature y est si luxuriante. Ils vivent en symbiose total avec leur environnement. Les relations entre les Salmedains et les Rojas n'en sont qu'une facette. Je comprends mieux pourquoi Cyril s'était installé là bas. C'est un véritable paradis, épargné par la folie des hommes.

— J'ai hâte de le visiter à tes côtés. Tu me manques tu sais. Cette vie de bohème sur les routes est tellement harassante.

— Je sais. Mais je suis à tes côtés. A chacun de tes pas lorsque tes pieds foulent le sol je sens les battements de ton cœur, le souffle de ta respiration. Tant que nous resterons tous les deux sur cette terre, nous resterons en contact.

— Ton visage reste gravé dans ma mémoire. Chaque nuit je revis ces instants que nous avons vécus ensemble dans les jardins de Shamballah.

— Les grandes récoltes auront lieu dans six mois. Nous pourrons alors réécrire cette histoire ensemble.

— Je t'aime Sylvie.

— Je sais. Mais ne dit rien je veux savourer cette instant à me sentir près de toi.»

Paul me rejoignit deux heures plus tard. Comme je l'imaginai le masque des soucis avait disparu de son visage. Il semblait un nouvel homme, plus jeune, plus fort, prêt à soulever des montagnes. Ce soir là, je ne pus m'empêcher de lui poser la question :

«— Elle te manque, n'est-ce pas ?»

Il n'eut qu'une seconde d'hésitation.

«— C'est une fille formidable. Tu pourras en juger par toi-même très prochainement.

— Pourtant votre destinée vous empêche de vivre pleinement votre amour.

— Mmmmmhhhhh. Détrompe toi nous restons l'un avec l'autre quoi qu'il se passe. À chaque instant mes pensées vont vers elles, et les siennes me sont destinées. Nous partageons nos quelques moments d'intimité comme s'il s'agissait des derniers. Un jour nous pourrons enfin vivre notre bonheur ensemble, sans plus avoir à se soucier du sort du monde.

— Je vous envie tous les deux. Vous n'êtes jamais seuls. Tu sais que quelque part elle est là et pense à toi. Moi je n'ai plus personne.

— Et pourtant... Tu représentes l'espoir de tout un peuple. Tu es l'anonyme qui travaille dans le noir. Mais secrètement tout le monde espère ton triomphe. Un jour toi aussi tu trouveras ta quiétude auprès d'un foyer. Je n'en doute pas une seconde. Même si je ne l'ai pas toujours montré, j'ai appris à te connaître au cours de ce voyage. Tu es quelqu'un de bien Didier Lizevicz. Gabriel aurait été fier de toi.»

Comme au le jour de ma première rencontre avec Tride, tout comme la nuit de mon premier échange avec Gabriel, j'eus le sommeil agité. J'avais le sentiment d'avoir approché une vérité, d'avoir frôlé un secret si intimement gardée, une vérité tellement grande qu'elle dépassait les limites de mon entendement.

Ce soir là je compris que l'arme qui nous permettrait de venir à bout de Fénélas et de ces semblables était là devant nous. Un amour fou, désintéressé, gratuit et généreux qui unissait deux êtres. Là où la haine avait semé les graines de la discorde, la passion de l'amour pouvait encore planter un olivier.

La tendresse pouvait encore avoir raison de la haine, la complicité du mensonge, la fraîcheur de la violence. Des paroles de Publilus Syrius me revinrent en mémoire : "Vaincre la colère, c'est triompher de son plus grand ennemi".

Malgré les événements, les souffrances et la distance ils demeuraient unis pour le meilleur et pour le pire. La vie était née sur terre grâce aux mers et des siècles plus tard l'union de Freia, l'esprit de la terre, et de Keldon, seigneur des eaux, était la dernière barrière à la folie meurtrière qui secouait l'humanité.

Au même moment, quelque part au dessus de nos têtes, Baggord contemplait la planète bleue :

«— La grande prophétie est en marche. Nellya et Mussaki sont désormais retournées à la Nature. L'heure décisive approche. La haine va bientôt affronter l'amour. Le sort de ce monde va se jouer, mais c'est la force de tous les peuples de cette galaxie qui va être mise à l'épreuve. Les Anciens avaient raison, les plus grands secrets se cachent au fond de nous.»

## La battue

«— Caro ! Dieu soit loué tu n'as rien.

— Non Lucien est arrivé à temps. Mais toi ?

— Ils me sont tombés dessus pendant la nuit. J'ai rien vu venir. J'aurais voulu te prévenir mais je n'en ai pas eu l'occasion. Heureusement Sylvie nous a rattrapés avant que nous n'entrions dans l'espace aérien anglais.»

Les derniers rescapés de Fort Romeu se retrouvaient après des mois de séparation. Hormis, le professeur Laurent, terrassée quelques heures plus tôt, toute l'équipe qui avait enfanté la célèbre patrouille d'argent était rassemblée dans les Alpes autrichiennes.

Il y avait Sylvie, la discrète, Lucien, le passionné, Sébastien, le moteur, Alexandre, l'expérimenté et Caroline, l'organisée. Mais les cœurs n'étaient pas en fête. La mort de Céline et de Cindy était encore dans toutes les têtes.

«— Je n'ai pas su réagir. J'étais là-bas. J'ai assisté au combat. Mais j'ai trop tardé à agir.

— Ne dis pas de bêtises, l'interrompit Sylvie. Ce que tu as vu va peut-être nous permettre de vaincre Fénélas. Si tu étais mort là-bas, tout aurait été perdu. Tu n'as aucun reproches à te faire. J'ai parlé à Paul tout à l'heure et il est à cent pour cent de mon avis. Tu devrais peut-être lui parler toi aussi. Personne ici ne peut savoir ce que vous ressentez exactement tous les deux en ce moment.

— Je... J'ai avant tout besoin de me mettre un peu les idées au clair je crois.

— C'est tout à fait naturel après ce qui vient de se passer.

— Sauf que ce n'est pas vraiment le moment d'avoir des états d'âmes. Vous avez tous plus que jamais besoin de moi.

— Tu as dit que Fénélas cherchait à assimiler nos pouvoirs, interrogea Sébastien ?

— Oui, Cindy a été terrassée par un éclair, et il use allègrement des jeux de lumière. Je l'ai également vu se servir des plantes.

— Cela expliquerait beaucoup de choses, commenta Alexandre. Il a du suivre vos activités durant la guerre. Il aura compris et agit par imitation, un peu comme un chimpanzé. C'est comme ça qu'il a réveillé l'esprit qui sommeillait en lui.

— Mais il n'a pu nous voir évoluer, compléta Sylvie. C'est pour cela qu'il a besoin de nous affronter pour apprendre de nouveaux tours.

— Il agit par répétition. Le mal ne crée pas il reproduit, analysa Sébastien.

— Cela suppose qu'il nous connaît et depuis longtemps, les interrompit Lucien.

— Nous ne savons toujours pas qui il est.

— Vous qui étiez sur place, ne vous a-t-il rappeler personne ?»

Caroline hocha de la tête. Les regards se tournèrent vers Lucien.

«— Non. Tout s'est passé tellement vite. Mais ce dont je suis sûr c'est que je ne le connais pas.

— Cela ne va pas faciliter les choses pour le retrouver, se lamenta Sébastien.

— Pas forcément, suggéra Alexandre.

— Tu as une idée ?

— Ces armes, il en a besoin. Il s'est exposé personnellement pour les récupérer. Si nous les retrouvons il ne sera certainement pas loin. Et de tel convois routiers ne devraient pas être trop difficiles à trouver pour les Gardiens.

— Alexandre a raison, compléta sa fiancée. D'autant plus que s'il veut vous affronter, il ne cherchera pas forcément à se dissimuler. Tout au plus voudra-t-il brouiller les pistes pour vous séparer.

— Cela ne nous dit pas comment le vaincre, objecta Lucien. S'il intègre toutes nos techniques, nous n'avons pas de réelle marge de manœuvre.

— Ça c'est un autre problème. Mais chaque chose en son temps, coupa Sylvie. Je vais prévenir Hæva pour que les recherches soient lancées au plus vite.

— En attendant nous ferions bien d'aller tous nous reposer. La journée fut longue, suggéra Sébastien.

— Tu as raison, et nous avons encore du pain sur la planche.»

Après s'être salués une dernière fois chacun rejoignit son lit. Perdu dans la montagne le petit chalet atlante plongea dans la pénombre.

Lucien était agité. Il ne trouvait pas le sommeil. Les images de la mort de ses amies l'obsédaient. Il aurait préféré mourir à leur place. Pourquoi n'était-il pas arrivé plus tôt. Quelque soit la force de Fénélas, il n'aurait pu les affronter tous les trois en même temps. A moins que cela n'ait été qu'une chimère de plus.

Il se décida finalement à contacter Paul. Tous deux avaient grandi ensemble et partageaient depuis toujours beaucoup plus qu'une simple amitié. Au fil des ans ils étaient devenus de véritables frères :

«— Tu ne dois pas non plus.

— Dans ces conditions difficile. Pas la grande forme hein ?

— Pas vraiment. Et toi tu tiens le coup ?

— J'essaie. Je ne peux pas abandonner Didier maintenant. Heureusement j'ai Sylvie pour m'appuyer.

— C'était affreux. J'ai même pas pu sauver leurs corps. Les hommes de Puillaut ont du les récupérer pour les disséquer. Il en fera des bêtes de laboratoires pour percer leurs secrets.

— Personne ne tolérera cela. Les hommes d'Hæva les retrouveront avant j'en suis convaincu.

— Je me demande vraiment où nous allons.

— ...

— Par moment je me demande même si cela vaut le coup de continuer à se battre. Le mal gangrène se monde depuis l'aube des temps. Nous haïssons les Kesh'ran, mais sommes nous réellement meilleurs qu'eux.

— Tu sais que c'est faux. Regarde autour de toi. Regarde Shamballah. Regarde les hommes et les femmes, qui comme Didier Lizevicz refuse de jeter l'éponge. Aujourd'hui ils ne sont que des voix perdues dans une cacophonie de bruits. Mais n'est ce pas justement à nous de ne pas laisser ses voix être étouffées ? Rappelle-toi de ce que nous avons vécu à Fort Romeu. Il n'y avait plus de race, de rang, d'orgueil. Dans l'adversité nous avons dû tous nous serrer les coudes et faire fie de nos différences. Si nous y sommes parvenus c'est que ce n'est pas impossible. Ça ne se fera pas en un jour. Mais si nous abandonnons qui prendra le relais ?

— ...

— Nous nous sommes battus pour que les Kesh'ran ne détruisent ce monde. Allons nous laisser une poignée de fous le mettre à feu et à sang.

— Non tu as raison. Je suis encore sous le choc. Jeter l'éponge c'est donner la victoire à Fénélas. Et personne sur cette Terre, pas même Puillaut, ne mérite cela.

— Content de te retrouver. Sans toi je ne sais pas si j'aurais eu la force de continuer à me battre.

— Et bien tu vas devoir me supporter encore quelque temps. Et j'espère bien être là à ton mariage.

— Prend soin de toi. J'aurais besoin d'un garçon d'honneur quand tout ceci sera fini.

— Ne me déçois pas vieille crapule.»

Ils échangèrent un rire cognitif. Le rire, le meilleur des baumes pour les cœurs, leur redonna la force qu'ils croyaient perdue.

«— Nous allons nous lancer à la poursuite de Fénélas en suivant la piste des convois d'armement. Cette fois il devra payer pour ses crimes. Je te le garantis.

— Lucien, nous avons pris une décision avec Didier ce soir. D'ici quarante-huit heures tous les membres du serment Vanier seront à Dublin et Shanghai. Mais si tous continuent à se terrer dans des réunions secrètes, notre cause se perdra. Nous devons faire une réunion publique, même si cela suppose défier ouvertement les milices. Toucher le plus de monde possible. Alerter tous les media encore libres de ce monde. Montrer à la Concorde que nous ne voulons pas de la guerre. Monter une alternative. Dire non à la folie de Puillaut et Kansagi. Cette fois nous allons tenir un meeting officiel.

— Puillaut ne le tolérera jamais.

— Nous devons nous passer de son consentement.

— Il cherchera par tous les moyens à vous arrêter, surtout s'il sait que tu seras là.

— Je sais, mais alors il ne fera qu'apporter de l'eau à notre moulin. Et même si nous sommes hors circuit. Les autres pourront continuer plus fort encore.

— Tu es toujours aussi fou. Et qu'en pense Sylvie ?

— Je n'ai pas encore eu l'occasion de lui en parler. Mais mon petit doigt me dit qu'elle ne sera pas très chaude.

— Tu joues avec le feu là.

— J'ai un mauvais pressentiment mais je ne peux plus faire marche arrière maintenant.

— Tu m'étonnes ! Toutes les forces du CER à Dublin seront à vos trousses dans quelques heures.

— C'est pour ça que je vais avoir besoin d'aide. Si ça dégénère je ne pourrais protéger tout le monde seul.

— Pourquoi ne le demandes-tu pas à Sylvie. Vous pourriez enfin être ensemble.

— Non c'est à toi que je le demande. Je sais que tu veux en découdre avec Fénélas. Mais je crains que nous soyons tous les deux bien trop impliqués dans cette affaire. Il est très fort pour attiser la colère et la haine. Et face à lui la moindre défaillance nous serait fatale.

— Crois-tu qu'ils seront de taille ?

— Sylvie m'a déjà sauvé la vie une fois. Et pourtant elle était à plusieurs centaines de kilomètres de là. Et je ne me fais pas de soucis pour Sébastien. Il a du répondant.

— Je dois admettre que tu as raison. Et puis je m'en voudrais sûrement s'il t'arrivait quelque chose à toi aussi.

— Rassure toi on ne se débarrasse pas de moi comme cela.

— Quel est ton plan ?»

Le lendemain, toute l'équipe était suspendue à la réponse de Shamballah. Cloués au sol par la tension militaire internationale, les aéronefs atlantes ne purent intervenir. Hæva demanda l'aide de Kioppi pour localiser le convoi. Étant donné les circonstances, les Aldorans n'hésitèrent pas un seul instant à faire une entorse à la règle de non ingérence dans le conflit.

Après avoir passés plusieurs heures à scruter le territoire Américain, ils retrouvèrent enfin la colonne de camions. Ceux-ci avaient poursuivi longtemps vers l'ouest, jusqu'à Denver. Là deux groupes se séparèrent. L'un continua vers l'ouest tandis que l'autre remontait vers le Nord.



L'un prendrait sûrement la route de l'Orient tandis que le second rejoindrait l'Europe. Fénélas voudra lancer une insurrection au sein des deux nouveaux empires continentaux. Mais il était impossible de connaître leur destination finale pour le moment.

Les observateurs de la Concorde ne purent en apprendre davantage. Au sommet des Alpes la chasse s'organisa donc seule. Un plan de campagne fut arrêté.

Alexandre et Caroline quittèrent le chalet en fin de matinée. Ils avaient décidé de rejoindre la France. Ils espéraient découvrir les plans de Puillaut grâce à leurs contacts au Regentia. Ils espéraient également secrètement découvrir où les corps des deux défuntés avaient été transportés.

Lucien partit quelques temps après eux pour nous rejoindre sur la route de Dublin. Freia et Illya restaient seuls au chalet dans l'attente d'un nouveau message de Baggord.

Il arriva enfin sur le coup de sept heures. Transportée par avion la marchandise avait enfin quitté le territoire américain. L'étude des trajectoires semblait confirmer les destinations. La première cargaison était pour Cork, au sud de l'Irlande, la seconde pour Tokyo 3.

Comme ils le redoutaient depuis le début, Sébastien et Sylvie durent se séparer. Elle prit la route du Nord tandis qu'il gagnait le pays du soleil levant. Ils avaient choisi de s'y rendre seuls sans escortes atlantes. Ils ne voulaient plus de nouvelle mort inutile.

Alors qu'il prenait la route, une question demeurait pourtant en suspens : comment mettre l'esprit du mal en défaut ?

## Le quatrième sceau

Dublin était une ville bien triste. Les vieux quartiers avaient été épargnés par la Grande Guerre. Devenue la dernière poche de résistance à l'envahisseur, elle avait bénéficié de toutes les attentions en matière de défense. Pourtant les ruelles y demeuraient sombres et grises.

Les immeubles avaient été épargnés par les bombardements et continuaient même de disposer de tous les comforts.

Pourtant les façades demeuraient grises et ternes. On devinait encore par endroit sur les murs les barricades qui avaient été installées quelque mois plus tôt en prévision d'un éventuel raid kesh'ran.

Le dynamisme des habitants, leur joie de vivre naturelle ou encore les grands espaces Irlandais contrastaient fortement avec l'impression qui se dégageait de la capitale, une ville discrète et peu animée.

Du fait de sa position stratégique, la pénurie n'avait pas encore frappée le pays. La population avait été épargnée par la panique et l'embrigadement qui s'étaient propagés sur le reste du continent. Beaucoup de gens conservaient un esprit critique acerbe face à la politique du Regentia. C'est pour cela que nous gardions espoir.

La veille de notre arrivée, la rumeur d'une grande conférence pacifiste au stade de Dublin commença à se répandre sur tout le territoire. Tout le monde était invité à y participer et à venir s'interroger sur l'avenir que nous voulions offrir à nos enfants.

La réaction des officiels ne se fit pas attendre. La rencontre fut immédiatement déclarée hors-la-loi. En vertu de la crise mondiale, toute personne aperçue aux abords du stade ferait l'objet de poursuites judiciaires et un couvre feu fut proclamé.

L'annonce de ma venue dans le centre de la diplomatie européenne me valut également le tapis rouge. Toutes les forces policières et militaires encore disponibles furent déployées pour me retrouver.

Tous les quartiers de Dublin furent passés au peigne fin et la surveillance des côtes fut renforcée. Nul doute que Puillaut savait que Paul m'accompagnait. Cette seule idée devait décupler l'excitation du Général. Leur vieille rancœur demeurait vivace.

Grâce à l'aide de Keldon nous n'eûmes aucun mal à rejoindre les côtes irlandaises par la voie des mers. Une fois à terre nous nous glissâmes entre les mailles du filet tendu par les milices. Aujourd'hui je ne sais toujours pas comment nous y sommes parvenus. Nos compagnons étaient passés maîtres dans l'art de la discrétion.

Nous restâmes aux portes de la capital jusqu'au matin du grand rassemblement. Dès l'aube je fus surpris d'apercevoir des voyageurs en provenance de toutes les villes de la région et même au delà. Des centaines de personne étaient venus pour assister à mon allocution et ce malgré les menaces du Regentia et les courts délais de préparations. Et cela était sans compter sans les milliers de personnes qui nous avaient suivi à travers toute l'Europe et ne tarderait pas à arriver :

«— Regarde Didier. Tous ces gens viennent pour t'écouter. Là voilà la preuve qu'il y a encore un espoir.

— Mais arriveront-ils seulement jusqu'au stade ?

— Je n'en doute pas un instant. Ils m'ont l'air particulièrement motivés. Ils n'ont certainement pas fait tout ce chemin pour renoncer maintenant. Les gens d'ici savent parfaitement à quoi s'en tenir. Ils connaissent les risques et ils sont tout de même venus. Et puis si Puillaut ne compte pas te laisser contrecarrer ses plans par une conférence, il veut encore plus me mettre la main dessus. Ce qui signifie qu'il ne cherchera pas à empêcher le rassemblement, mais seulement à le contrôler. C'est une fois là-bas que les choses sérieuses commenceront.

— C'est là qu'il sera le plus dangereux.

— Ne t'inquiète pas pour cela j'en fais mon affaire. Occupe toi uniquement de ton discours. Mes amis m'ont assuré que la sono serait prête à temps. Tu es peut-être hors-la-loi. Mais beaucoup d'Irlandais sont déjà ralliés à ta cause et nous aiderons.

— Alors je n'ai pas le droit de les décevoir.»

Lucien arriva sur cet entrefait :

«— J'ai fait le tour du propriétaire. À cette heure de la journée la circulation est particulièrement dense. Nous devrions pouvoir nous glisser dans la foule sans trop de peine. Les barrages ne sont pas très nombreux et ne peuvent contrôler tout ce monde. Nous n'aurons pas de mal à les tromper.

— Parfait. Alors mettons nous en route sans plus tarder.»

Paul se baissa pour ramasser son sac, se releva. Il resta soudain comme pétrifié. Les traits de son visage s'étaient brusquement tirés. Je jetais un rapide coup d'œil en direction de Lucien. Les muscles de son cou s'étaient eux-aussi rapidement tendus.

«— Que se passe-t-il ?

— C'est Sylvie. Je ressens son aura jusqu'ici. Elle vient de révéler toute sa splendeur. Elle n'est pas loin d'ici.

— Et elle n'est pas seule. Je ressens aussi une autre force très puissante.

— Fénélas ?

— Oui sûrement. Elle est sans doute parvenue à retrouver sa trace. Le combat ne va pas tarder à commencer.

— Et Sébastien ?

— Je ne perçois pas sa présence.

— Moi non plus. Le stratagème de Fénélas a du fonctionner et ils auront été obligés de se séparer.

— Paul tu vas tenir le coup, s'inquiéta Lucien ?

— J'ai confiance en elle. Elle ne fléchira pas. Elle me l'a promis et tient toujours ses promesses.

— Dans ce cas ne traînons pas ici. Nous devrions nous séparer. Rendez-vous au stade et bonne chance à vous.

— À toi aussi mon vieux.»

Malgré l'aplomb de ses paroles, je sentais tout de même Paul nerveux et plus distrait qu'à l'accoutumé. Malgré tout il continuait à faire front face aux événements et affichait une foi sans faille en Sylvie. Lucien avait sans doute eu la même impression que moi. Il connaissait bien Paul et avait sans doute jugé que tout irait bien. Mais pour ma part un mauvais pressentiment commençait à m'assaillir.

Paul et moi prîmes le chemin de la ville. Lucien nous suivait à quelques minutes de distance. Nous nous glissâmes dans le flux des travailleurs. Nous passâmes juste devant les miliciens à l'entrée de la ville. Mais à ma plus grande stupéfaction ils ne nous regardèrent même pas. Encore un tour de passe-passe de Keldon je suppose.

Nous errâmes plusieurs heures dans les rues de la ville. Au passage je prenais la température des passants. Les uns se désintéressaient complètement de la politique. Cela les dépassait. Ils avaient l'impression de vivre dans un autre monde. D'autres soutenaient absolument Puillaut contre ces

fourbes de “bridés”. Il y en avaient tout de même quelques uns pour douter du bien fondé de toute cette agitation.

En promenant dans les rues de Dublin je pris conscience de la triste réalité. Loin des réalités de la guerre, de la souffrance ou de la famine l’homme préfère fermer les yeux. Il se réfugie dans sa complaisance. Il ne veut pas se donner mauvaise conscience ou perdre sa tranquillité. Tant que cela se passe ailleurs mieux vaut fermer les yeux.

À l’approche du stade je réalisais que des milliers de personnes affluaient vers ce temple du sport. Était-ce par curiosité, pour défier l’autorité ou tout simplement par principe ? Je ne saurais le dire. Mais au moins je conservais une chance de les atteindre eux.

Jusque là tout avait été plutôt facile. Maintenant les choses sérieuses commençaient. Le stade était bien entendu totalement bouclé. Il était impossible de s’en approcher.

«— Nous allons devoir nous séparer ici, m’annonça Paul. Essaie de te rapprocher des barrières. D’ici cinq minutes j’entraînerais les miliciens à ma poursuite. La foule essaiera sûrement d’en profiter pour défoncer les barrages. Tu pourras en profiter pour entrer.

— On se retrouve à l’intérieur ?

— Tu n’es toujours pas las de ma compagnie.

— Après Gabriel je ne voudrais pas perdre un nouveau compagnon de voyage.

— Je ne suis donc pas totalement asocial ?

— Au contraire j’ai été heureux de faire ce bout de route avec toi.

— Alors aujourd’hui laisse-moi t’offrir le bouquet final...»

Paul sembla hésiter un instant. Au même moment le tonnerre gronda. De violents éclairs déchirèrent le ciel et un vent violent se leva. Je sentis le sol vibrer sous mes pieds.

«— Sylvie ?»

Il ne répondit pas. Je réitérai ma question à plusieurs reprises.

«— Mais que se passe-t-il enfin ?

— C’est fini. Je ne perçois plus leurs aura.

— Ce qui signifie ?

— Que le combat est fini.

— Et Sylvie ?

— Si elle était morte, je le saurais. Elle est sans doute encore en vie quelque part.

— En es-tu sûr.

— Je me refuse à douter d’elle.

— Cela veut dire qu’elle a triomphé de Fénélas ?

— Je ne saurais le dire. Mais je veux continuer à y croire.

— Mais dans ce cas pourquoi continuer de se cacher.

— Je n’ai pas toutes les réponses. Et pour l’instant c’est toi qui a besoin de mon aide.»

Sans me laisser le temps de répondre il s’éloigna dans la foule, tête baissée. Je ne pus le retenir. Le regardant s’éloigner, je remarquai qu’une nouvelle étoile rayonnait dans le ciel, visible même en plein jour.

Je compris à cet instant qu’il venait de se passer quelque chose de très important. Mais que Paul n’avait pas voulu me dire tout ce qu’il savait. Une violente émotion l’avait saisi aux tripes mais il n’avait pas voulu me le montrer.

Quelques minutes plus tard, des cris montèrent des barrages. Je perçus une agitation dans les rangs. Un groupe de miliciens tentaient de se frayer un chemin. Ils poursuivaient quelqu’un.

Les forces de police à l’entrée du stade en furent amoindries. Comme l’avait espéré Paul, les badauds en profitèrent pour tenter de passer en force. À présent c’était à moi de jouer. Ils avaient tous placé leur confiance en moi. Je n’avais pas le droit d’hésiter.

Je me noyais une fois de plus dans la masse compact des badauds.

Au prix de quelques coups de coudes et d’un ou deux bleus, je parvins jusqu’aux gradins. Ni une ni deux je courus jusqu’au pied de la tribune, enjambait le parapet et galopait jusqu’à l’entrée des

vestiaires. Une estrade avait été installées au centre du terrain. Je me cachais dans un petit local électrique et attendit encore une heure, croisant les doigts pour ne pas être découvert.

Des voix me parvinrent des couloirs. Des miliciens patrouillaient à ma recherche.

À l'extérieur la clameur de la foule montait. Lorsque je sortis enfin de ma cachette et voulus me glisser jusqu'à l'estrade je restais estomaqué. Le stade était comble. Une véritable allée de spectateurs avaient pris place dans le tunnel pour me permettre de prendre la place. Il y avait plusieurs milliers de personnes venues pour m'écouter.

La vois encore hésitante j'entamais :

«— Mes chers amis. Cela me fait chaud au cœur de vous voir aussi nombreux ici. Je reconnais parmi vous les drapeaux de nombreuses contrées que j'ai traversées pour venir jusqu'ici. Et je sais à quel point se voyage fut long et difficile. Mais de vous voir tous ensemble ici, de confessions, de races et d'origines différentes, venus dans un même idéal de paix, je sais maintenant que ma course n'était pas vaine. Ensemble nous pourrons éviter un carnage.

«— Je sais que je peux compter sur vous pour faire front et ne pas vous laisser entraîner dans une guerre futile par l'orgueil d'un seul homme. Je suis là devant vous aujourd'hui. Mais des dizaines d'autres seront là durant de nombreux jours encore pour faire entendre notre voix. Ici mais aussi à Shanghai ou encore à San José. Ce ne sont pas quelques illuminés qui veulent la paix comme on veut le faire croire, mais les peuples de toute la Terre.»

Je me sentais pousser des ailes, prêt à renverser des montagnes, porté par toute cette foule. L'impression était grisante. Je n'avais jamais eu tant de monde suspendu à mes lèvres. À cette instant je pensais à Gabriel. Cela était sa victoire aussi. Il aurait aimé être là à mes côtés. Et quelque part il y était au travers de ses idées.

Mais le conte de fées devaient se finir aussi brutalement qu'il avait commencé. J'avais réussi à y croire quelques minutes. Mais une sirène stridente me rappela à la dure réalité :

«— Didier Lizevicz ! Vous êtes recherchés par toutes les polices du CER. Vous êtes soupçonné de terrorisme et de conspiration contre notre confédération. Vous avez été en relation avec les pires ennemis de notre cause. Ce meeting est une infamie et toutes les personnes devront en répondre devant la Haute Cours de Justice.»

Divers aéronefs prirent position au dessus du stade. Puillaut et ses hommes pénétrèrent dans le stade par la face Ouest. Ils prirent position dans les gradins. Quelques spectateurs téméraires tentèrent de s'interposer. Il furent sévèrement molestés et évacués. Devant l'impressionnante force de frappe en présence les autres firent profil bas.

Puillaut était accompagné d'une centaine de soldats. Plusieurs canons lourd étaient en train d'être installés au sommet des gradins.

«— Vous allez devoir payer pour vos crime jeune homme.

— Qui de nous deux est réellement le criminel ? Qui laisse des millions d'hommes et de femmes mourir dans les campagnes pour assouvir ses rêves de gloire ? A qui profite la mort de Colt ? Qui a plongé ce monde dans une spirale de violence ? Regardait donc tous l'homme à qui vous avez octroyé les pleins pouvoirs. Croyez-vous réellement qu'il sera vous sortir de la détresse ?

— Je défends les intérêts de notre nation. Et en ces temps de crise, nous ne pourrons tolérer les insinuations diffamatoires d'hommes comme vous. Rendez-vous à présent ou nous serons obligés de recourir à la force pour vous arrêter.

— Je suis venu ici dans un but et un seul. Tenir cette conférence et rien ne pourra m'en empêcher si ce n'est la mort. Tous ces gens sont venus pour moi et je ne les décevrais pas. Tuez moi et vous rendrez notre cause encore plus forte.

— Comme tu voudras pauvre fou.»

J'entendis le bruit des canons que l'on mettait en batterie.

«— Il suffit Général ! C'est après moi que vous en avez de toute façon. J'ai promis à cet homme de le protéger et je tiendrais ma promesse jusqu'au bout.»

Paul avait fait son apparition à l'entrée du tunnel. Et marchait à présent dans ma direction

«— Masson ! Pour un mort vous vous portez plutôt bien.

— Ma mort vous aurez sans doute bien arrangé. Mais je ne baisse pas les bras si facilement.

— Et qu'allez-vous faire ? Vous croyez réellement pouvoir protéger tous ces gens éternellement ? Ils ne représentent rien pour moi. Tôt au tard vous faiblirez et à ce moment là vous serez à ma merci. J'ai tout mon temps. Mais vous vos bonnes morales par contre vous perdront.

— Il tiendra suffisamment longtemps pour que je balaie votre armée !»

Lucien à son tour s'était montré au milieu de la foule, dans la tribune Est, juste en face de Puillaut et de ses troupes.

«— Borelli ! j'aurais du m'en douter. Mais c'est une véritable réunion de famille ! Combien d'entre vous sont encore là. Je me réjouis à l'avance de pouvoir me débarrasser de tous mes ennemis de la nation d'un seul coup.

— Regardez cette homme. Il se dit votre représentant, me lançais-je. Mais il n'hésiterait pas à tous nous exterminer juste pour atteindre ces deux hommes. Et qui sont-ils ? Ceux-là même qui vous ont sauvé des Kesh'ran. Sans eux cette planète ne serait plus qu'un cailloux sans vie. Depuis le début ils vouent leur vie à la paix. En quoi sont-ils vos ennemis ? Aller vous laisser ce fou vous conduire à votre perte.

«— Rappelez-vous de Colt, de son rêve lorsqu'il fonda le CER. Vous y avez cru. Vous l'avez soutenu. Allez-vous tout renier aujourd'hui pour suivre un homme assoiffé de pouvoir et de domination. Ce n'est plus votre représentant mais un nouveau dictateur. Est-ce que vous voulez pour votre avenir ?

— Vous dépassez les bornes Lizevicz !»

Les générateurs électriques des canons vrombirent. Mais tout allé encore basculer. Paul et Lucien se tenait prêt à contenir toute intervention des hommes de Puillaut. La foule était en ébullition partagée entre une folle envie d'insurrection et la crainte de l'armée. Je continuais d'asséner mes sentences pour tenter de faire pencher la balance. Après tout même les miliciens avaient un cœur.

J'étais comme transcendé. Les cris de la foule résonnaient dans ma tête. Ma vision était trouble. Je me sentais diffus, gagnant les pensées de toute cette assemblée. Je me sentais si fort et si impuissant à la fois. Je m'attendais à chaque seconde à voir les canons cracher leur venin, ce qui me rendait encore plus fort dans mes diatribes.

Ces quelques instants me parurent une éternité. Je ne prenais même plus le temps de respirer. Les mots jaillissaient avec un débit trop important.

Soudain une ombre recouvrit le stade. Le soleil se voilait. Une clameur monta des tribunes.

À la surprise générale, le vaisseau mère Aldoran venait de prendre position juste au dessus de nous.

«— Ici l'ambassadeur Kioppi, représentant d'Aldor à la Concorde. Nous vous demandons de revoir votre position. Un combat ici serait fatal aux deux camps. Ne commettez pas l'irréparable. Nous devons nous entretenir de fait hautement plus graves.

— Ces hommes sont de dangereux terroristes. Je ne les laisserais pas mettre en danger le CER.

— Général ces hommes sont actuellement sous notre protection. S'ils ont réellement quelque chose à se reprocher un tribunal les jugera. Je peux vous le promettre. Mais en attendant je veillerais à ce que le respect des lois soit de rigueur.

— Ce sont des affaires terriennes. Elles ne vous concernent pas. Si vous persistez, je serais obligé d'ouvrir le feu.

— Nous sommes ici dans un souci d'épargner des vies monsieur. Ni vous, ni moi n'aurions rien à gagner dans un nouveau massacre.

— Votre entêtement m'exaspère. Je vous somme de vous retirer, ou je devrais considérer cela comme une violation de notre espace aérien.

— Je ne partirais pas sans eux.

— Comme vous voudrez. À mon commandement... Feu.»

Les artificiers se regardèrent. Ils hésitaient. Peut-être avais-je réussi à les émouvoir. À moins que ce ne fut la puissance aldorande qui les terrorisait.

«— Qu'est ce que vous attendez. J'ai dit feu.

— Puillaut ne faite pas ça, lança Paul. C'est de la folie.

— Bande d'incapable ! Vous passerez en cours martiale. Poussez-vous maintenant.»

Puillaut bouscula l'artificier le plus proche de lui. Il prit lui même les commandes du canon :

«— Puillaut ! Noooooooooon !»

Mais plus rien n'aurait pu l'arrêter. Le rayon frappa le vaisseau à la proue. Il fut pris de quelques vibrations. Mais aucune explosion ne se manifesta.

«— Deuxième salve.

— Arrêtez, hurla Paul.

— Ne nous y forcez pas, annoncèrent les aldorans.»

Pris dans la panique cette fois tous les artificiers ouvrirent le feu. Les aldorans déployèrent un bouclier électromagnétique pour se protéger. Une troisième salve partie.

L'instant d'après les canons aldorans pointèrent les tribunes. Les forces du CER réitérèrent leur frappe.

Je n'eus que le temps d'entre-apercevoir une lueur bleu au dessus de ma tête. L'instant d'après un flash de lumière jaillit de l'appareil extra-terrestre. Une violente déflagration s'en fit l'échos. Un nuage de poussière remplit l'enceinte du stade.

Lorsqu'il se dissipa, je vis Paul les mains tendus vers le ciel. Il avait déployé un dôme d'énergie pour nous protéger. Il avait pu épargner les milliers de spectateurs du meeting. Mais il n'avait pu protéger Puillaut et ses hommes de la puissance de feu aldorande. De la tribune où ils se tenaient quelques instant plus tôt il ne restait plus rien . Hommes et machines étaient parties en cendre en un éclair.

Cette fois plus rien ne pu empêcher la panique. Les gens coururent dans tous les sens. Certains se piétinèrent. Combien moururent ainsi étouffés ce jour là. Je n'oublierai jamais cette vision de cauchemar. Les cris de terreur et de douleur se mêlaient.

Il n'y avait aucune cohérence dans la fuite. Juste courir pour échapper au courroux des extraterrestres. Aucune ne cherchai réellement à sortir, mais seulement à suivre ses jambes.

Je lançais un appel au calme imité par mes compagnons. La voix de Kioppi monta à son tour pour rassurer les civils. Mais rien n'y faisait.

Le vaisseau aldoran pris de l'altitude pour apaiser les craintes. Mais le mouvement de foule ne faisait plus que s'amplifier. Plus rien ne pouvait le retenir.

Un faisceau de lumière se forma au centre de l'arène. Kioppi y apparut. Il marcha en notre direction, le visage grave.

«— Nous n'avions pas le choix. C'était eux ou nous.

— Nous le savons monseigneur, constata Lucien.

— Cette fois c'est fini nous ne contrôlons plus rien, se lamenta Paul devant la folie qui avait pris les spectateurs.

— Si nous restons ainsi au dessus du stade cela ne fera qu'empirer les choses.

— Qu'attendez-vous donc pour rejoindre votre orbite ?

— La décision du Grand Conseil vient de tomber. La situation devient trop préoccupante. Nous avons reçu l'ordre de nous retirer de l'orbite terrestre jusqu'à ce que la paix soit revenue.

— Alors dans ce cas plus rien ne s'opposera à la guerre, objectai-je !

— Croyez-vous réellement que quelque chose puisse encore l'arrêter. Keldon, Cobalt, j'ai également reçu la permission de vous inviter vous et vos amis à nous rejoindre sur Aldor.»

Paul et Lucien échangèrent un regard, puis Paul reprit :

«— Seigneur Kioppi, nous sommes très touchés de votre proposition, mais je pense pouvoir parler au nom de tous les miens. Tout ceci est aussi notre faute. Nous n'avons pas été capable

d'empêcher cette folie. Notre place est donc plus que jamais ici, à essayer de préserver ce qui peut encore l'être.

— Cette décision est un bel exemple de sagesse, malgré votre jeune âge mon ami. Sachez cependant que quoiqu'il adienne maintenant vous resterez à jamais les bienvenus sur Aldor.

— Cela nous honore grandement. Seigneur Kioppi, puis-je vous demander un dernier service. Il nous reste encore quelque chose d'important à accomplir avant qu'il ne soit trop tard. Et nous allons avoir besoin de votre aide.

— Mais bien sûr.»

Kioppi nous fit monter à bord de son astronef et nous nous envolâmes vers la Champagne. Alors que je montais à bord du vaisseau, j'observais la marée humaine qui s'écrasait à la sortie du stade.

La mort avait succédé à l'espoir. À ce moment précis je me demandais ce qui pourrait encore préserver le monde de sa perte.



## Le dernier combat

Sylvie quitta le chalet à bord d'un petit avion d'exploration atlante. Guidée par les alдорans elle n'eut aucun mal à retrouver l'avion cargo au dessus de l'Atlantique. Dès qu'elle l'eut en visuel elle coupa sa radio. Elle avait autant besoin de réflexion que de calme. Et elle ne voulait surtout pas que quelqu'un d'autre intervienne. Elle aurait avant tout besoin de rester concentrée.

Elle suivit l'avion à distance se fondant uniquement sur son écho radar. Le voyage dura trois quarts d'heure, trois quarts d'heure aux cours desquelles la jeune femme eut tout le temps de réfléchir.

Fénélas doit être un excellent combattant. Il ne vit sans doute d'ailleurs que pour se battre et remporter des batailles. Il s'est visiblement beaucoup entraîné pour cette confrontation et il ne la craint pas. Bien au contraire il l'attend avec impatience.

Il est particulièrement fort et sans pitié. Il a déjà exterminé toute une tribu indienne, il a facilement exécuté Cyril et ses élèves. Et il n'a eu aucun mal pour éliminer à la fois Céline et Cindy. Sa puissance n'est plus à démontrer. C'est un fin stratège qui manipule les esprits comme un enfant les cubes de couleur.

Il contrôle à présent les forces de la lumière et de la foudre et possède déjà une certaine maîtrise des plantes, sans oublier ses propres pouvoirs destructeurs. L'affronter de face serait stupide et inutile.

Mais s'il avait voulu tous nous éliminer, il aurait déjà pu le faire à plusieurs reprises. Non il veut d'abord se servir de nous pour se perfectionner. Il cherche à nous sonder pour comprendre comment nous faisons appel à la Nature. Alex a raison il n'agit que par répétition.

Il ne sait pas communier avec son environnement. Il ne fait pas appel aux forces dont il a besoin ; mais il les prend. Il ne les comprend pas, il a besoin de nos clés pour les décoder. C'est un esprit de destruction, non de création.

Il voudra aussi nous arracher le secret des Atlantes, le seul secret qu'il n'a pu percer à jour. Il a compris ce qui se cachait en Amazonie, mais pas comment y accéder. Il a massacré les Rojas mais ils sont restés muets. Eux, il n'a pas été capable de les manipuler. Ils ont préféré mourir plutôt que de trahir leur serment. Ils avaient quelque chose que Fénélas n'avait pas, la compassion et l'amour.

Fénélas pratique la déstabilisation. C'est comme ça qu'il a opposé Puillaut et Kansagi. C'est de la même manière qu'il a du provoquer les filles pour qu'elles perdent leur sang-froid. Elles auront alors commis une erreur et dévoilé tous leurs secrets sans réaliser qu'il n'attendait que cela.

Fénélas, lui, n'a jamais cherché à dévoiler toute sa puissance. Il s'est contenté de contenir les coups jusqu'au moment propice. Il s'est concentré sur sa propre défense, épiant la moindre erreur de ses adversaires. D'ailleurs il les a tués grâce à l'éclair de Mussaki et la lumière de Nellya. Il s'est bien retenu de faire valoir ses propres atours.

Il réagira exactement très certainement de la même façon dans mon cas. Il attendra son heure en me donnant le change. Et si par malheur je viens à baisser ma garde il frappera.

C'est un opportuniste, un calculateur, un manipulateur. Il est habitué à utiliser les autres, la vie des autres. Il se bat son monde en dénaturant celui des autres. Seul il n'est plus rien. Il n'a plus l'imagination collective pour donner corps à sa folie. Il n'a plus de vassaux pour l'idôlatrer. Il n'a plus de monde à dominer. C'est peut-être là son point faible.

Et si... ? Pourquoi n'y ai-je pas pensé plus tôt. C'est risqué mais cela peut marcher. Il ne s'y attendra pas et risque d'être déboussolé... Je pourrais le prendre à son propre piège. Mais alors dans ce cas... Non je n'ai pas le droit d'hésiter. Il y a déjà eu trop de morts. C'est peut-être notre ultime chance, je n'ai pas le droit de la laisser passer. Pardonne moi Paul.

De toute façon rien ne me prouve que Fénélas sera là. Il se trouve peut-être à Tokyo, ou même ailleurs.

Sylvie approcha enfin des côtes Irlandaises. L'avion continua en direction du sud est. La surveillance aérienne fit une demande d'autorisation, à laquelle il répondit avec succès. Fénélas avait dû récupérer des codes d'accès lorsqu'il était au Régentia. Usant des technologies furtives atlantes, Sylvie se glissa dans son sillage.

Il atterrit dans un terrain vague non loin du port de de Cork. Des camions vinrent aussitôt récupérer le chargement et s'éloignèrent en direction de la ville. L'avion redécolla aussitôt et la campagne retrouva son calme.

Sylvie suivit discrètement les camions. Ils la conduisirent jusqu'au port. Les caisses d'armes furent déchargées dans un entrepôt des quais. Tellement banal et visible qu'il constituerait en fait une cachette idéale.

Toutes les manœuvres se firent dans le calme. Un groupe d'européens s'activa pendant une vingtaine de minutes, des gestes précis et répétés, sans le moindre écart. Personne ne semblait émerger en tête du lot. Sylvie ne percevait aucune agitation particulière. Aucun d'entre eux n'avait quoi que ce soit d'anormal.

Alors que le déchargement touchait à sa fin, une ombre apparue sur les quais et inspecta l'entrepôt. Sylvie se recroquevilla encore plus dans sa cachette pour ne pas être repérée. La corpulence et la tenue vestimentaire correspondait parfaitement à la description de Lucien. Les hommes semblaient craindre le nouveau venu et s'effacèrent à sa seule vue.

Aucun doute possible il s'agissait de Fénélas. L'esprit de la terre n'eut que quelques secondes de réflexion. Je ne peux pas l'affronter ici, il y a bien trop de témoins et d'innocents.

Elle décida de s'éloigner et reprit la direction de la campagne. Elle trouva finalement ce qu'elle cherchait, une petite crique isolée. Les vagues y léchaient les rochers et avaient ciselé la terre en une ribambelle de guirlandes. Ce serait l'endroit parfait.

«— Pardonne-moi Paul ! Je t'aime, murmura-t-elle émue en direction des flots.»

Elle prit une grande bouffée d'air pour rassembler tout son courage et lança son appel. Une vive lueur argentée brilla au fond de ses yeux, la marque de Freïa apparut sur son front. L'aura de Freïa inonda toute la crique et continua à se répandre bien au delà sur toute la région. À Cork, Fénélas la ressentirait forcément. Il ne pourrait résister à la tentation.

Les mouettes se rassemblèrent au dessus de la crique. Elle se mirent à chanter et dansèrent de longues minutes au dessus de la plage encaissée. Le clapotis des vagues se fit plus doux. L'odeur des embruns se fit envoûtante. Le vent se fit délicat, chantant une complainte triste et langoureuse.

Durant quelques instants, toute la magie des jardins de Salmeda prit possession de la plage irlandaise.

Puis les ondes fétides du seigneur de la destruction vinrent en réponse, brisant l'illusion de paradis terrestre. Fénélas avait reçu le défi et s'apprêtait à le relever. Il prendrait le temps de s'assurer qu'il ne s'agit pas d'un piège, et il rejoindrait la beauté qui l'avait appelé.

L'attente sembla une éternité à Sylvie, mais il ne s'écoula en fait que dix minutes :

«— Mlle Borand ! Quelle surprise, vous ici !

— J'avais hâte de rencontrer le célèbre Fénélas.

— Mais n'est ce pas imprudent de se promener seule dans un pays si inhospitalier pour les gens de notre espèce.

— Les affaires sont les affaires. On ne peut pas sans cesse les remettre au lendemain.

— Tu es donc pressée de mourir ?

— Pas encore. J'ai d'autres projets que je ne te laisserais pas compromettre.

— Voyez-vous ça. C'est exactement ce que ta copine me disait il y a deux jours. Décevantes les petites. Vous n'étiez pas trop proches au moins. Oh suis-je bête vous êtes renés ensemble.

— Je ne te laisserais pas souiller leur mémoire.

— Pardon, où avais-je la tête ! On ne crache pas sur une tombe avant que la terre ne soit sèche. Mais maintenant que j'y pense tu étais aussi le professeur de ce petit prétentieux qui s'était installé en Amazonie.

— Il repose désormais en paix.

— Tu n'es décidément pas une bonne enseignante. Ou alors tu es encore plus décevante que tes consœurs. Mais je me plains et pourtant je suis particulièrement gâté ! Que des femmes ! Quand ces messieurs me feront-ils donc l'honneur ?

— Il n'en n'auront bientôt plus l'occasion. Ils étaient trop occupés par ailleurs pour chasser d'un minable comme toi.

— Et en plus elle morte ! J'aime. Je sens que je vais bien m'amuser une fois de plus. Je comprends mieux cet imbécile de Masson à présent. Laisse-le donc tomber et rejoins moins. Ensemble nous bâtirons de grandes choses.

— Laisse tomber tu n'es pas du tout mon type. Et détrompe toi il a une chose que tu n'auras jamais.

— Et quoi donc ?

— Du charisme.

— Insolente par dessus le marché.»

Il bondit sur la jeune femme pour la mettre à terre. Mais elle fit un bon en arrière pour éviter la charge.

«— Tout doux mon beau. Les préliminaires ne sont pas encore tout à fait finis.

— Ta vie ne tiens plus qu'à un fil et tu prends encore le temps de faire de l'humour. Bel exemple de courage.

— Encore une chose qui te fait défaut je présume.»

Il lui asséna un violent coup du tranchant de la main à la hauteur du cou. Mais elle ne bougea pas d'un millimètre, comme enracinée dans le rock.

«— Tu n'as décidément pas l'art de parler aux femmes. Cela doit être frustrant j'imagine. Un traumatisme de l'enfance ?»

Il recula pour ravalé sa rage.

«— Voyons, à qui ai-je donc affaire. Un petit agriculteur désabusé ? Non ? Un vacher abandonné pas ses bêtes ? Un mythomane évadé d'un asile détruit par les bombardements peut-être ?

— Quelqu'un qui n'hésitera pas à te tuer. Tu devras payer pour la mort de mon frère.

— Une autre loque de ma connaissance je présume.

— Saxe !»

Sylvie eut une seconde d'hésitation :

«— J'aurais dû remarquer l'air de famille avec ce cloporte tout de suite. Vous êtes vraiment taillés dans le même moule.

— Je ne te permettrais pas.»

Il jeta sur elle plusieurs boules d'énergie qu'elle balaya d'un revers de la main.

«— Tu sais comme moi qu'il s'agit d'un accident. Il cherchait à faire le mal et cela s'est retourné contre lui.

— Foutaises c'est Borelli qui l'a massacré. J'étais là ! J'ai tout vu !

— Alors tu n'arrives pas à accepter de n'avoir pu empêcher ce qui s'est passé. Mais c'était un accident et tu ne veux pas à l'assumer.

— J'en ai assez de t'entendre parler. Tu vas devoir te battre à présent.»

Il se jeta sur elle avec une fureur dédoublée. Il multiplia les coups de mains et de pieds qu'elle para les uns après les autres. Un dernier coup de pied circulaire atteint cependant son but et Sylvie roula dans la poussière.

«— Alors qu'est ce que tu attends viens te battre ma salope. Montre moi ce que tu sais faire.

— Je préfère te laisser une chance de te repentir. Là où tu vas tu en aura besoin.»

Chacun sauta en direction de l'autre. Leurs mains s'entrochoquèrent avant qu'ils n'aient retouché le sol. Au moment du contact. Un flash lumineux éblouit Freïa qui vola dans les vagues.

«— Tu me déçois Freïa. Est-ce donc là la seule opposition dont tu puisses me gratifier ?

— Tu n'attends que ça, n'est-ce pas. Que je te fasse découvrir mes talents pour que tu puisses les retourner contre moi. Mais je suis bien trop intelligente pour cela. Plus intelligente pour toi en tout cas.

— Pas encore assez intelligente pour sauver ton élève et tes amies malgré tout.»

Cette fois c'est Sylvie qui initia l'attaque. Mais son coup de coude fut facilement détourné.

«— Voilà qui est déjà mieux. Je commençais à croire que je perdais mon temps. Ne sens-tu donc pas cette envie de vengeance monter en toi ? Elle est tout le secret de ta force.

— Oh non bien au contraire ma force est là tout autour de moi. Et tu ne pourras jamais la contenir.

— Alors défend toi si tu veux la protéger.

— Tu ne sais pas de quoi tu parles. Si tu me tues. Tu devras affronter la colère de mon univers. Tu périras engloutis dans ce monde que tu cherches à posséder. Je t'entraînerais dans la mort.

— C'est ce que nous verrons.»

Un large éclair zébra le ciel et vint frapper Sylvie au sommet de son crâne. Elle mit un genou à terre mais ne sembla guère affectée.

«— Des arbres centenaires défient la foudre depuis toujours. Ce n'est pas avec le pouvoir de Mussaki que tu pourras m'atteindre.

— Comme tu voudras ! Mais dans ce cas comment vas-tu réagir à cela ?»

Une main noire jaillit de ses doigts et la saisit à la gorge. La pression était très forte. Sylvie sentait sa peau aspirée par un vide absolu au centre de la main. Son épiderme était tendu. De multiples tiraillements agressaient son épiderme et menaçaient de l'arracher.

Je l'ai sous-estimé, il a bien d'autres cordes à son arc. Mais si je réagis maintenant, je ne ferais que lui donner ce qu'il recherche. Il pourra alors se servir de mes pouvoirs contre les autres. Je n'ai pas le droit de leur imposer cela. Je préfère encore mourir.

«— Alors qu'attends-tu ? Une fois morte tu ne pourras plus rien pour te dégager. Est-ce vraiment ce que tu veux ? Ce n'est certainement pas comme ça que tu vas m'entraîner en enfer.»

Sylvie était en guerre contre elle même. D'un côté cet instinct de survie qui la poussait à se débattre et de l'autre sa volonté qui ne voulait plus exposer le monde davantage. Elle emporterait son secret avec elle. Fénélas ne devait en aucun cas posséder le contrôle des éléments. Seule la Nature pourrait encore le mettre à genoux.

Elle ne parvenait à faire un choix. Elle avait de plus en plus de mal à respirer. Son larynx lui semblait arraché par l'incroyable pression de la main de Fénélas. Elle était à deux doigts de perdre connaissance.

C'est alors qu'une force gigantesque inonda toute la crique. Elle ne cessait de croître comme si elle n'avait aucune limite. Plus qu'une simple force c'était un concentré énergie pure qui arracha l'étreinte de l'esprit du mal.

Sylvie tomba à genoux et chercha péniblement à retrouver son souffle.

Pendant ce temps l'aura de puissance continuait à se répandre.

Devant Fénélas ne se tenait plus une mais une cinquantaine de Freïa agonisantes. Et cette fois il était incapable de déceler la véritable Sylvie Borelli de ses chimères.

Tout autour de la crique des anneaux d'électricité avaient pris place. Une multitude d'éclairs déchira le ciel et vinrent frapper Fénélas qui vacilla. Ses habits encore fumants, il essaya de se dégager, mais cela lui était devenu particulièrement pénible.

«— C'est impossible ! Elles sont mortes !

— Non pas mortes, corrigea Sylvie. Retournées à la Nature. Elle sont redevenues les forces pures qu'elles étaient au commencement de tout. Tu as tout simplement révélé toute leur splendeur. La Prophétie se réalise. Et tout comme nous tu en es l'instrument. Tu crois manipuler le monde à ta guise, mais que tu n'es qu'un pion sur un échiquier qui nous dépasse tous.

— Elle ne pourront te protéger éternellement.

— Tu as eu la preuve que je ne te donnerais jamais ce que tu attends de moi. Je préfère encore mourir. Et si tu me tues je les rejoindrais plus forte que jamais. Tu n'auras alors plus de repos. Où que tu ailles tu devras affronter le jugement des éléments. Tu ne pourras jamais régner sur un monde qui se refuse à toi.

— Mensonge tes tours de passe-passe ne m'impressionnent pas. Tu es très douée mais pas encore assez pour vaincre le grand Fénélas.

— Au contraire je t'ai déjà vaincue en refusant de me soumettre à toi.»

Sylvie écarta les bras en signe de croix, la poitrine en avant, les jambes écartées, signes de sa reddition.

«— Si tu ne veux pas entrer dans mon monde alors tu périras.»

Il bondit à nouveau sur la jeune femme sans défense, pied tendu dans sa direction. Cette fois un manteau d'ombre enveloppait sa jambe tout entière. Il charriait la poussière et le néant. Son visage n'était plus qu'un abominable rictus de folie. La manifestation des esprits de Mussaki et Nellya lui avait fait perdre toute mesure et avait réveillé en lui une soif de mort sans borne.

C'est à cet instant précis que toute la force de Freïa lui fut révélé. Dans son accès de rage il avait lui-même baissé sa garde. Elle n'en attendait plus autant. Il resta suspendu dans les air en lévitation enveloppé par une bulle verte herbe. Il sentit immédiatement des dizaines de petits champignons s'installer sur sa peau.

Pris de panique par cette ultime attaque, il laissa à son tour exploser son aura. Mais celle-ci resta emprisonnée dans le cocon de Freïa. Toute l'énergie déployée par Fénélas retomba sur créateur.

Lorsque la bulle implosa devant la force de Fénélas, il fut violemment projeté dans les airs. Sylvie elle ne broncha point. Sa chevelure brune fut à peine emportée par le vent.

Fénélas retomba lourdement sur la plage. Le choc fut si violent qu'il creusa un gigantesque cratère dans le sol. L'esprit de l'ombre n'eut pas le temps de recouvrir ses forces. Un nouvel éclair frappa la falaise au dessus de lui. Un énorme bloc de roche se détacha et vint recouvrir le cratère.

Une puissante explosion témoigna du choc, alors qu'une nouvelle salve d'éclairs martelait la terre. Un nuage de poussière et de sable envahit toute la crique.

Lorsqu'il se dissipa, Sylvie s'était relevée et marchait en direction de la place où se tenait Fénélas quelques instant plus tôt.

Un éboulement de rochers l'avait totalement recouvert. Il ne restait plus aucune trace de l'esprit du mal. Au dessus du cratère, la roche avait littéralement fondu sous l'effet d'une chaleur très intense. Les blocs de pierres étaient soudés les uns aux autres et à même le sol.

Personne ne pourrait plus jamais inhumer Fénélas de sa dernière demeure.

Sylvie poussa un soupir de soulagement. Elle remercia le ciel de l'avoir épargnée. Elle leva la tête pour constater que deux étoiles brillaient plus fortes que jamais :

«— Merci mes amies. Je n'aurais jamais dû douter de vous. Vous resterez toutes les deux à jamais dans nos cœurs.»

Elle n'eut pas le temps de se reposer plus longtemps. Même sans Fénélas la guerre menaçait toujours. Elle devait rejoindre Paul et Lucien qui auraient aussi besoin de son aide.

Mais son aéronef n'avait pas survécu au combat. Elle devait à tout pris trouver un moyen de prévenir les Gardiens pour se rendre au point de rendez-vous convenu.

Alors qu'elle s'éloignait de la crique, une troisième étoile venait de s'illuminer aux côtés de celles de Céline et Cindy.

## Les adieux

Nous ne nous attardâmes pas sur le stade. La panique était désormais à son comble. Lorsque le vaisseau-mère aldoran avait ouvert le feu sur les troupes du CER, des plaies encore vives se rouvrirent. Tous les gens présent revirent les atrocités et les massacres de la guerre.

La nouvelle des événements se répandit dans toute la capitale celtique en à peine quelques minutes. Le téléphone arabe battit son plein. En quelques heures il n'y eut plus qu'une seule vérité : Aldor était sur le point d'envahir la Terre à son tour.

L'hystérie collective tourna au massacre. Ceux qui tentaient encore d'apaiser les esprits étaient piétinés par la foule déchaînée qui fuyait la cité. Parmi ceux qui fuyaient, nombreux furent étouffés contre les murs dans des ruelles étroites. D'autres passèrent par dessus les ponts. Les plus désemparés s'immolèrent.

Les forces de sécurité à l'extérieur du stade ne comprirent pas ce qui se passait. Ils ne purent contenir le flot des spectateurs. Ils ouvrirent à leur tour le feu sur les aldorans. Paul et Lucien tentèrent une fois de plus de les raisonner mais en vain. Kioppi préféra éloigner son vaisseau afin d'éviter un nouveau massacre. Mais il était déjà trop tard. Le mal était fait.

C'est ainsi que je quittais la ville. Sur les lieux de ma dernière conférence se dressait désormais un gigantesque brasier qui allait consumer toute la planète.

À la demande de Paul, l'engin reprit la direction de la France et des vallées de Champagne. Je devinais facilement notre destination : Fort Romeu. Bien des secrets y demeuraient encore cachés. Et bien des malheurs seraient à venir si quelqu'un devait les découvrir.

La mort de Puillaut n'allait certainement pas apaiser les esprits. Pas dans ces conditions. Sa disparition était trop brutale. Elle allait plonger le continent dans le trouble et l'incertitude. Le GAP et Kanzagi voudront en profiter pour assurer sa domination mondiale.

Et en effet les dirigeants asiatiques ne tardèrent pas à réagir. Ils accusèrent le CER d'avoir mis en péril l'avenir de la Terre en défiant les puissances aldorandes. Devant la gravité des faits et l'immaturation de ses dirigeants, Kansagi exigeait un contrôle total sur les activités militaires européennes. Il ordonna à ses troupes de faire marche vers l'ouest sans plus attendre. Cette la guerre était sur le point d'éclater. Les troupes de l'est ne prenaient plus position, elle s'apprêtaient à envahir les territoires du CER.

Nul doute que la résistance européenne allait se construire autour du temple mythique de la Grande Guerre. C'est pourquoi il fallait à jamais en sceller l'entrée.

Les Gardiens de Shamballah nous avaient devancés. Ils avaient investi le fort par surprise et neutralisé les occupants sans faire de victimes. L'évacuation vers les villes avoisinantes était en cours.

L'alerte avait été donnée et des renforts du CER étaient attendus d'un instant à l'autre.

Kioppi nous amena juste au dessus du fort pour nous débarquer. Il donna ensuite des ordres pour que le vaisseau s'éloigne discrètement. Il ne voulait en aucun cas qu'Aldor puisse être impliquée dans ce qui allait se passer.

Nous étions les derniers arrivés. À la sortie du sas d'entrée Sylvie nous attendait. Elle sauta dans les bras de Paul dès qu'elle le vit. Il l'embrassa tendrement et la serra contre lui avec toute la fougue des jeunes amoureux :

«— Je savais que tu étais en vie.

— Je t'avais promis de revenir non ?

— Et Fénélas ?

— Son règne de terreur est terminé cette fois.

— Ou pas...

— Pourquoi. Que s'est-il passé à Dublin ? Pourquoi ce retour précipité ?

— Puillaut a ouvert le feu sur les hommes de Kioppi. Ils n'ont pas eu le choix.

— Mon Dieu.

— Cette fois plus rien n'empêchera la guerre, je le crains.

— Nous avons donc échoué.

— L'instabilité politique qui suivra l'annonce de la mort de Puillaut n'aidera pas à renforcer la paix.

— Dans ce cas nous devons faire vite et détruire toutes les preuves qui demeurent encore ici.

— Combien de temps avant nous avant l'arrivée des forces d'intervention ?

— Une heure, deux au maximum.

— Dans ce cas ne traînons pas. Je te présente Didier. Il porte nos derniers espoirs.

— Dommage que nous nous rencontrions si tard.

— C'est pour moi un grand honneur.

— Oh laisse tomber les cérémonials. Je ne suis pas une bête de foire.

— Oui je sais c'est idiot pardon. J'ai tellement entendu parler de toi, que ça me fou le trac.

— Dame Freïa, vous êtes resplendissante.

— Cela vaut aussi pour vous seigneur Kioppi. Je suis heureuse de vous revoir, même si les circonstances ne sont pas des plus agréables.

— Quelques soient les temps se sont toujours les rencontres qui construisent la vie.

— Baggord vous ne changerez donc jamais. Toujours des énigmes.

— Tel est le lot des gens de mon âge mon enfant.»

Sébastien arriva en courant. Il étreignit ses deux compagnons avant de s'incliner devant les ambassadeurs aldoran.

«— Les derniers Gardiens viennent de quitter la place. Il ne reste plus que nous à présent.

— Où en sont les préparatifs ?

— Les charges ont été posées. Il ne reste plus qu'à amorcer le système de déclenchement dans la salle de contrôle. Alex est dessus en ce moment.»

Il ouvrit le pas. Tout le monde le suivit.

Je ne pouvais que m'émerveiller devant ce que je voyait. Des corridors de rock creusés à mêmes le sol, des allées gigantesques, de vastes espaces habitables. Fort Romeu était plus qu'une base militaire, c'était une véritable cité souterraine.

Il n'y a pas si longtemps encore des familles entières y vivaient. C'était ici que Gabriel avait retrouvé la foi en l'humanité. Et voilà qu'à mon tour j'étais admis dans le sein des saints, là où tout avait commencé. La où l'espoir était réapparu, et là où le malheur s'était ancré dans notre monde.

Lorsque nous arrivâmes dans la salle de contrôle, j'aperçus Alexandre Tride. Je ne l'avais plus revu depuis des mois, mais son souvenir était encore vivace.

«— Bonjour Didier. Que de chemin parcouru depuis notre dernière rencontre ! Je savais que tu irais loin.

— Était-ce suffisamment loin ?



— Tu as fait de ton mieux comme tout le monde ici, me répondit Caroline. Le mal qui se fait jour était caché au plus profond de nos cœurs et de notre monde. On ne peut défaire en une vie ce que des siècles d'histoire et des millions d'hommes ont construit. Nous l'avons toujours su. Enfanter un monde meilleur ne se fera pas du jour au lendemain. Mais nous n'avons pas le droit de renoncer aussi vite.

— Rien n'est encore perdu mon jeune ami, ajouta Baggord. Le Mal et le Bien sont toujours en balance. Et aussi longtemps que cela durera le destin de ce monde ne sera pas scellé. Les bonnes volontés comme la vôtre sont la preuve vivante que nous ne devons en aucun cas baisser les bras.

— Mais la guerre...

— La guerre est un fléau. Mais l'irréparable n'a pas encore été commis. La vie demeure, objecta Kioppi.»

Je ne savais plus trop bien ce que je devais penser, qui j'étais et quel avenir m'attendait. Mes idées étaient confuses. J'avais connu tant de choses en si peu de temps. Mon regard se promenait dans toute la pièce, de gauche à droite, de bas en haut, de Sylvie à Caroline. Une fois encore j'eus cette sensation étrange de planer, de chanceler, de n'être qu'un minuscule insecte perdu au milieu de grandes étendues insondables.

Il me fallut plusieurs minutes avant de retrouver la faculté de parler. C'est alors que je remarquais que Paul et Lucien ne nous avaient pas suivis dans la salle de contrôle. Je le fis remarquer. Sylvie me rassura :

«— Ils ont eux-aussi besoin de retrouver le repos.

— Nous avons pu retrouver les corps de Céline et Cindy, ajouta Caroline. Avec l'aide des Atlantes nous les avons ramenés ici avant que les scientifiques de CER ne débute leurs autopsie.

— Venez Didier, il y a encore une chose qui mérite d'être vue avant qu'elle ne disparaisse à jamais.»

Sylvie me conduisit dans la partie la plus reculée de la base. Nous arpentions un corridor étroit et sombre, rien à voir avec la grande salle de contrôle.

Une douce lueur azure brillait au bout du couloir. Je n'avais jamais rien vu de tel. Un signe divin au milieu de l'obscurité. Mais je n'étais pas encore au bout de mes peines. Nous tournâmes au bout du corridor et c'est là que je le vis !

Le grand jardin de Fort Romeu. Un véritable parc naturel à plusieurs centaines de mètres sous terre. Des oiseaux y chantaient sous un soleil artificiel et pourtant si réel. Les grandes étendus d'herbes contrastaient totalement avec le sol rocailleux et froid du couloir.

Au loin je percevais le bruit d'un cours d'eau qui serpentait entre les roches. De grands arbres déployaient leur ombre et faisaient chanter le vent.

Devant ce paysage idyllique j'oubliais quelques instants toutes les horreurs dont je venais d'être le témoin. Pour moi, il n'y avait plus guerre, violence, Mal ou Bien, mais seulement la force et la beauté de la Nature, capable de vaincre les pires conditions pour engendrer la vie.

L'homme peut se vanter de maîtriser les techniques, de façonner des objets à sa manière, jamais il ne pourra approcher cette perfection. Il la cherche, il en rêve mais elle dépasse tout ce qu'il peut imaginer. Elle n'est que la matérialisation de quelque chose de beaucoup plus grand encore. La preuve que nous ne sommes que des petits êtres insignifiants devant la grandeur de l'univers et de Dieu.

Sylvie arborait un sourire radieux. Elle me laissa à mon extase un long moment. Elle connaissait parfaitement l'impression que procurait la vue d'un tel spectacle pour la première fois. Elle choisit de me le laisser en savourer chaque instant.

Puis nous nous enfonçâmes dans le jardin d'Eden.

De l'autre côté du ruisseau, Paul et Lucien étaient à genoux devant deux cercueils. Leurs visages étaient calmes. Tous deux méditaient et cherchaient en eux la force de dire un dernier au revoir à leurs amis.

Sylvie s'approcha. Je n'osais en faire autant :

«— Elles ont donné leur vie pour défendre la cause qu'elles croyaient juste. Chacun de nous en aurait fait autant. Je sais à quel point vous étiez proche. Vos souvenirs remontent à l'enfance. Ce sont les plus beaux et ils resteront à jamais avec vous. Les esprits de Céline et Cindy ne sont pas morts. Ils vivent encore dans vos cœurs et partout dans ce monde. Ce qu'elles représentaient pour chacun de nous vit encore. Je sais qu'elles étaient à mes côtés lorsque j'ai affronté Fénélas. Elles sont redevenues essence de vie. Cette essence de vie créatrice dans laquelle nous puisons notre force jour après jour, jusqu'à ce que nous aussi nous la nourrissions à notre tour.»

Ils sortirent enfin de leur léthargie et la gratifièrent d'un large sourire d'acquiescement. Ils se relevèrent et elle vint se placer entre les deux hommes un bras autour de leurs épaules.

«— Il est l'heure maintenant, trancha Lucien.

— Didier, tu veux bien aller chercher les autres s'il te plaît.»

J'étais encore tout ébahi par le discours de la jeune femme. Je ne répondis pas à la demande de Paul mais mes jambes se mirent en route d'elles-mêmes.

Les deux défuntées allaient être enterrées dans le jardin de Fort Romeu, symbole de ce qu'elles avaient cherché à défendre.

À mon retour les cercueils avaient disparu sous une épaisse couche de terre, déjà recouverte d'herbe. Le monticule de terre formait un petit îlot au milieu du ruisseau.

«— Baggord, vous qui êtes avant tout prêtre, accepterez-vous de leur rendre les derniers hommages, demanda Paul ?

— Ce sera pour moi un grand honneur.»

Je ne sais exactement selon quelle tradition, le vieux prêtre aldoran exécuta la cérémonie. Aldorande ou Atlante ? Sans doute y avait-il un peu de ces deux cultures liées depuis des millénaires.

Les chants, que je ne pu malheureusement reprendre, semblaient être dans un langage guttural mystique. Ils me rappelèrent tour à tour des chants d'indiens d'Amériques, ou d'autochtones du pacifique. Plus proches du latin que du gospel.

En les entendant je pris conscience de toutes ces langues oubliées tournées vers les mystères de la vie et dépouillées de toute trace d'insultes ou de haine.

Un parfum enivrant avait pris possession de toute la clairière. Les oiseaux s'étaient rassemblés sur les arbres avoisinants. Ils nous gratifiaient d'un silence cérémonial, comme si eux-aussi voulaient rendre un dernier hommage aux morts.

À la fin de la cérémonie, les quatre esprits et Baggord se placèrent autour du monticule. Paul se tourna dans notre direction :

«— Venez avec nous. Ceci doit être la bénédiction de tous.»

Caroline, Kioppi, Alexandre et moi-même nous intercalâmes entre eux. Nous nous donnâmes les mains et Paul entonna son oraison :

«— Vous aviez voué votre vie à préserver cette Nature. Aujourd'hui vous la rejoignez. Vous l'avez défendue au delà de vos propres limites. Puisse-t-elle aujourd'hui vous accueillir en son sein et protéger votre dernière demeure. Medanian Septoma ily Cekodak. Mussaki elean stora. Nellya elean stora. Antanea ribera monetum.»

Sylvie enchaîna :

«— Que la Terre nourricière vous accorde un repos éternel. Qu'elle garde à jamais la mémoire de votre amour et de vos actes. Que ce lieu soit à jamais béni et fertile. Qu'il soit la première pierre du monde que vous aviez rêvé de bâtir. Et qu'il ensemence le cœur de tous les hommes. Madanæ pominert yutfoielm. Gogulath danea mesharea hellif. Xzcieça Mobella.»

Nous tendîmes nos mains paumes vers le sol au dessus de la sépulture. Sylvie ferma les yeux. Sa respiration sembla se suspendre. Une boule verte translucide se forma sous ses mains et vint se placer au centre du monticule.

Une sphère bleuta apparut à son tour entre les mains de Paul et vint s'unir à la création de Freïa. De leur union naquirent deux voiles qui épousèrent les formes du tombeau.

Puis une multitude de petites lueurs colorées jaillit des doigts des deux esprits. Puis de ceux de Lucien et Sébastien. Il vinrent former une colonne de lumière. La lumière du soleil vint s'y engouffrer et réchauffer le sol.

Je remarquais alors que de minuscules flocons de couleurs sortaient aussi du bout de mes propres doigts et retombaient en fine pluie sur le sol. Kioppi et Baggord apportaient aussi leurs offrandes.

Au centre du rayon de lumière une petite pousse creva l'écorce et fleurit presque instantanément. De petits boutons blancs se tournèrent vers le ciel pour s'imprégner de la lumière.

«— Æddi galak, entonnèrent mes compagnons d'une seule voix.»

Puis la lumière s'estompa et nous fîmes un pas en arrière. La jeune plante était toujours là. L'herbe sur le monticule de terre semblait plus verte que jamais et l'eau du ruisseau était la plus limpide que je n'ai jamais vu. De petites tanges s'y baignaient et formaient une farandole autour de la sépulture.

«— Ainsi reposeront-elles en paix, constata Kioppi. Je ne vais malheureusement pas pouvoir rester ici plus longtemps sans mettre en péril la neutralité de mon peuple dans le conflit qui se dessine. Je me dois de réitérer une dernière fois mon invitation.

— Merci encore pour toute votre aide seigneur Kioppi. Mais comme je vous l'ai dit notre monde est ici. Et tout comme Mussaki et Nellya nous le défendrons jusqu'au bout.

— Cela est tout à votre honneur. Je vous souhaite bonne chance et je vous dis à bientôt dans ce cas.

— Puis-je vous demander une dernière faveur ?

— Faites.

— Nous aimerions rejoindre Shamballah au plus vite.

— Je vais faire le nécessaire.

— Paul, intervint Alexandre. Toi et les autres avaient sans doute beaucoup à faire là-bas. Mais Caro et moi y serions inutiles. Notre place est ici au milieu de tous ces gens qui vont devoir affronter la guerre. C'est eux que nous voudrions aider. Il y aura énormément à faire dans la région tout comme autrefois.

— Je me doutais que tu dirais cela. Bonne chance mon ami.»

Les deux hommes se serrèrent la main et s'étreignirent. Puis tour à tour tous gratifièrent Alexandre et Caroline d'une accolade d'adieu.

«— Bonne chance à toi aussi. Et n'oublie que nous avons encore deux mariages à célébrer.

— Nous y comptons bien.

— Kioppi, ajouta Baggord. Tout ceci est en partie dû à ma suffisance. Je souhaiterais rester à Shamballah pour aider les atlantes dans la mesure de mes possibilités.

— Cela ne pourra engager que toi mon ami. Je ne pourrais soutenir ton action.

— Ce sera mieux pour tout le monde.

— Dans ce cas je présenterais ta décision au Grand Conseil des sages qui l'honoreront certainement.»

Ainsi eurent lieu les séparations. Après maintes accolades, promesses de se retrouver bientôt, chacun reprit sa propre route. Caroline et Alexandre rejoignirent le dispensaire du camp de Nola. Je ne les revis plus jamais.

Kioppi nous déposa à Shamballah avant de se retirer définitivement dans son vaisseau, loin de la Terre.

Les troupes du CER arrivèrent quelques minutes après notre départ pour reprendre le fort par les armes. Mais alors qu'ils s'en approchaient une violente détonation se fit entendre dans toute la vallée. La foudre frappa le sol qui trembla et se fissa de toute part. Le sol s'effondra sur plusieurs kilomètres à la ronde dans un grand nuage de poussière.

Les explosifs disséminés sous la voûte firent voler en éclats tous les murs de soutènement. Le glorieux bunker s'écroula comme un château de cartes, écrasé sous des tonnes de gravas et de terre. Ainsi disparurent Fort Romeu, tous ses secrets, et les Esprits pour la dernière fois.

Quand la fumée se dissipa toute la géographie du site était bouleversée. Des crevasses trônaient en lieu et place des collines, des cañons là où s'étendaient autrefois les plaines. Au milieu de la vallée serpentait désormais un mince filet d'eau pure. Il se séparait en deux bras autour d'une petite île. Elle était recouvert d'une végétation luxuriante miraculeusement épargnée par le cataclysme. En son centre trônait un petit monticule. Et au sommet de ce monticule un gigantesque olivier entouré d'une haie d'asphodèles.

Du ciel nous observâmes émus le spectacle. Alors que nous nous éloignons, j'entendis Baggord la voix songeuse :

«— Il y eu un violent tremblement de terre ; le soleil devint noir, comme une grossière étoffe noire, et la lune tout entière devint rouge comme du sang...

— Que dites-vous ?

— C'est votre Bible. L'Apocalypse ! Le sixième sceau vient d'être briser. La grande prophétie des Anciens est en marche. Il n'en reste plus qu'un pour décider du sort de ce monde.»

## Retour à Shamballah

Tandis que Caroline et Alexandre était repartis par l'ancienne route de Nola, Kioppi nous avait accompagné pour une dernière visite officielle auprès des Atlantes.

Je restais subjugué à la vue de la cité perdue. On aurait dit que le temps y était suspendu depuis des millénaires. L'architecture des bâtiments s'inspirait largement des traditions gréco-romaines. À moins que ce ne fut le contraire.

Tous les bâtiments étaient d'une limpidité éclatante et dans un état irréprochable. Les rues étaient toutes pavées sur des centaines de mètres. De vastes jardins s'étendaient à perte de vue. La ville semblait tout droit sortie d'une époque révolue et pourtant elle surclassait en tout point n'importe quelle autre cité du globe.

Nichée au cœur de l'Himalaya, blottie entre des sommets escarpés balayés par les tempêtes de neige et brûlés par des températures glaciales, un océan de verdure s'était dessiné sous mes yeux alors que nous étions repassés sous la couverture nuageuse.

Une lumière douce et chaleureuse inondait tout le domaine de sa bienveillance. Les Atlantes dans les rues arboraient des tenues aussi immaculées que les immeubles. Leurs visages accueillant réchauffaient les cœurs. La ville et ses habitants s'étaient développés en parfaite harmonie avec leur environnement, preuve que cela n'était pas impossible à la race humaine.

Au quatre coins de la cité, de hautes tours de guets se dressaient. Si les techniques avaient évoluées, leur fonction demeurerait la même depuis des siècles : tenir les opportuns à l'écart.

Hormis le climat de savants mécanismes magnétiques éloignaient le moindre avion en approche. De leur emplacement les Gardiens pouvaient apercevoir le moindre alpiniste perdu. Ils étaient passés maître dans l'art d'attirer les voyageurs à l'écart. Et si jamais malgré tout leurs soins, quelqu'un devait approcher trop près, il était immédiatement pris en charge. Mais depuis la fondation de Shamballah, seuls une dizaine de privilégiés avaient pu pénétrer l'enceinte sacrée de la ville. Et je faisais désormais partie de ceux-là.

Le grand chambellan, détenteur et protecteur des plus grands secrets atlantes, nous accueillit en personne sur la rampe d'accès à la ville :

«— Mes chers amis, soyez les bienvenus dans notre îlot de paix. Puissiez-vous porter de bien meilleures nouvelles en ma demeure.

— J'ai bien peur que non monseigneur, articula Kioppi en s'inclinant devant le haut dignitaire.

— Venez nous serons plus à l'aise à la Chancellerie.»

Il nous conduisit au plein cœur de Shamballah. Le bâtiment abritait les plus hautes institutions de la ville et le conseil communautaire atlante s'y tenait une fois par mois. C'est au cours de ce conseil public qu'était décidée les grandes orientations à suivre à la fois en matière de culture, de technologie, de construction, d'aide aux peuples avoisinants ou même de déploiement de Gardiens. Les membres de ce conseil étaient nommés par chaque caste, ou profession, de la cité et ne pouvaient siéger plus de deux ans.

«— On m'a laissé entendre que Fénélas était mort ?

— C'est le cas, confirma Sylvie. Mais il semble avoir entraîné la paix dans sa tombe.

— Le Haut Conseil aldoran a décidé de retirer tous ses représentants de la zone tant que le conflit ne serait pas terminé.

— Il ne fait malheureusement que commencer. Après les incidents de Dublin Kansagi a accusé le Regentia de mettre en péril toute notre planète en attaquant des forces extra-terrestres. Il a aussitôt exigé la dissolution du CER et la mise sous tutelle asiatique de l'ensemble des dépendances européennes. Cela jusqu'à ce qu'un conseil mondial se réunisse. Il se propose naturellement d'organiser lui-même ce conseil.

— Le Regentia n'a pas l'intention de se plier à ses exigences je suppose, demanda Paul ?

— C'est exact. Il a retourné à Shanghai un avis de non recevoir.

— Depuis la mort de Puillaut, qui dirige le CER, s'inquiéta Lucien ?

— Il y avait beaucoup de requins autour de lui. Ils attendaient leur heure pour recevoir une part du gâteau. Ils semblent avoir laissé de côté leurs ambitions pour le moment. Ils ont fondé un conseil de crise qui a pris la tête du CER quelques heures après l'annonce de la mort de Puillaut.

— Et personne ne s'y est opposé, m'inquiétais-je ?

— Comme je vous l'ai expliqué. Ce ne sont pas des enfants de cœur qui ont pris la tête des armées européennes. Tous avaient déjà plus ou moins noyauté les organes décisionnels. Et les opposants à leur prise de pouvoir ont vite été étouffés. Nous avons tenté de réactiver Wilkins. Il avait le charisme et l'image d'un homme qui aurait pu calmer les choses. Mais dans la panique nos Gardiens n'ont pu le protéger. Il a disparu alors qu'il tentait de regagner la capitale irlandaise.

— Que pouvons-nous faire, s'inquiétait Sylvie ?

— Pour l'heure prier cher Freïa. J'ai mobilisé plusieurs bataillons de Gardiens pour qu'ils jouent les médiateurs au sein des garnisons et des civils. J'espérais que le nouveau directoire du CER et Kansagi se retrouvent à la tête d'un pouvoir vide. Mais les gens sont paniqués en Europe, et la propagande asiatique a atteint son but. La majorité des habitants se rattache à la première bouée de sauvetage qu'ils rencontrent. Et ce sont les nouveaux despotes de ce monde.

— Les armées sont elles déjà en mouvement, demanda Sébastien ?

— Les forces asiatiques ont commencé à se masser le long des frontières occidentales. Les armées européennes se préparent également à l'affrontement. De part et d'autre on attend plus qu'une déclaration de guerre officielle pour en découdre.

— La haine aura eu le temps de germer dans les cœurs, remarqua Baggord. Depuis des mois, Fénélas avait nourri les pulsions de violence et de haine de ce monde. Nous y avons tous succombé à un instant ou un autre. Nous avons refusé cette part de nous-mêmes qui nous faisait peur à tel point que nous ne savons plus comment y faire face. Désormais ce ne sont plus des hommes et des femmes que nous devons convaincre de se battre pour la paix, mais deux êtres de ne pas faire la guerre. Telle est la logique des masses. Les minorités seront écrasées tant que le trop plein de haine ne sera pas épenché. La guerre est désormais inévitable et nous devons l'accepter avant qu'il ne soit définitivement trop tard.

— Baggord, réagit aussitôt Paul ! Vous rendez-vous compte de la puissance des armées qui se font face ? Cela va être un massacre !

— Je sais mon jeune ami. Et il n'y a que vous qui puissiez encore empêcher le pire. Mais pour cela vous devriez accepter la guerre et protéger ce qu'il y a de plus important en ce monde ?

— Et quoi donc ?

— Le monde lui-même. Rappelez-vous pourquoi les Atlantes ont choisi d'enterrer leurs secrets. Rappelez-vous le déluge. De telles forces non contrôlées sèmeront le chaos sur la Terre.

— Mais expliquez-vous maître, implora Lucien.

— J'ai longtemps médité sur la prophétie des Anciens. Et il est temps de vous faire part de mes conclusions. Ce n'est pas une prédiction de l'avenir telle que nous l'entendons généralement, mais une étude du cœur et l'âme des hommes.»

«— La Grande Prophétie annonçait la lutte du Bien et du Mal. Mais ce n'est pas la lutte des hommes contre les Kesh'ran, des atlantes contre Fénélas, ou encore du GAP et du CER, dont il s'agit. Mais la lutte de chacun avec soi-même. Une lutte qui est dans tous mythes, dans toutes les religions.

«— Les sept sceaux du texte des Anciens n'ont jamais été révélé. Les auteurs de la Prophétie quittèrent ce monde et emportèrent son secret dans leur tombe. Et pourtant les sept sceaux sont au cœur de l'Apocalypse de la Bible. Les rituels de passages existent dans la plupart des cultures tribales. L'Illiade d'Homère nous comptent la guerre de Troie entre les forces divines qui se déchirent. Caïn et Abel, Seth et Horus, les six et Fénélas. Tous des mythes, toutes des légendes dans lesquelles s'affrontent les pulsions les plus intimes des hommes. Ce n'est pas autour de nous mais au plus profond de chacun d'entre nous que la guerre a lieu.

«— L'homme ne comprend pas le monde qui l'a enfanté alors il cherche à se l'approprier pour se rassurer. Par la même il refuse ce qui lui échappe, ce qui est différent de lui, ce qui dépasse sa représentation de l'homme. Et par la même il se met en péril.

— Mais, objectai-je, même si nous acceptons de livrer ce combat métaphysique ici, cela n'arrêtera pas la guerre.

— Vous êtes encore jeune et impressionnable monsieur Lizevicz. Je vous l'ai dit il n'y a plus d'individualité dans ce conflit. Mais deux voix. Et comme n'importe qui vous en êtes une cellule et apportez votre pierre à l'édifice. Les minorités d'aujourd'hui peuvent devenir les majorités de demain. Il faut savoir être patient. Il est temps de rappeler vos hommes seigneur Hæva.

— Quoi, mais que voulez-vous dire ?

— Ils ne seront plus d'aucune utilité là où ils sont.

— Mais plus rien ne pourra empêcher la guerre alors.

— C'est exact, mais ils ont autre chose de bien plus important à protéger : l'avenir.

— Que veux-tu dire, s'étonna Lucien ?

— Vous le découvrirez bien assez tôt. Six sceaux ont d'hors et déjà étaient brisés. "Quand l'Agneau brisa le septième sceau, il y eut dans le ciel un silence d'environ une demi-heure. Puis je vis les sept anges qui se tiennent devant Dieu."

— Encore la Bible !

— Lorsque cela se produira, le destin du monde sera ouvert au cœur des hommes. Le reste je ne peux le découvrir à votre place. C'est à vous qu'il incombe d'écrire l'histoire de votre monde. Telle est l'ultime sentence de la Grande Prophétie.

— J'ai confiance en votre jugement maître Baggord, confirma le chambellan. De toute façon nous n'avons plus guère d'autre choix. Je vais rappeler les Gardiens à Shamballah et demander à mes homologues des autres cités d'en faire de même.

— Votre confiance est une qualité remarquable seigneur Hæva. M'accorderez-vous une dernière faveur ?

— Dîtes et vous serez écouté.

— Je souhaiterais rester ici à vos côtés pour livrer cette dernière bataille.

— Vous serez toujours le bienvenu parmi nous mon ami.»

La décision était donc prise. Nous allions mener notre ultime bataille à Shamballah. Qu'elle était-elle ? Aucun d'entre nous ne le savais encore. Baggord se refusait à tout nouveau commentaire. La vérité était en nous disait-il simplement.

Les quatre esprits rejoignirent la Borderie, base des gardiens, où ils avaient leurs appartements. Baggord s'installa à l'abbaye. Il demanda aux vicaires une cellule pour s'isoler et méditer.

Pour ma part Hæva proposa de m'accueillir à la chancellerie. Mais je déclinai sa proposition. Je préférais m'installer dans la ville même, directement au contact des habitants. J'étais trop curieux de découvrir cette vie totalement originale. Un marchand de primeur m'offrit l'hospitalité.

Ainsi commença la longue veille de Shamballah. Les émissaires atlantes furent tous rappelés dans leur cité-mère. Tout contact avec le monde extérieur fut coupé. Personne ne savait

véritablement ce qui allait se passer, mais nous savions tous que plus rien ne serait jamais comme avant.



## La grande bataille de la vie

La vie à Shamballah s'organisait. L'ensemble de la ville devait faire face à une situation qu'elle n'avait plus connue depuis des siècles : l'isolation totale du monde extérieur. Seuls contacts avec le reste de la planète les tours de guets se dressaient comme l'ultime rempart contre la folie des hommes.

À l'intérieur de la cité, les habitants étaient sensiblement plus tendus. La situation par delà les montagnes était source d'inquiétudes. Mais tout le monde faisait confiance aux pensionnaires de la Chancellerie et de la Borderie. En plus de dix milles ans ils avaient toujours su faire face aux pires crises mondiales. Et même l'invasion Kesh'ran n'avait pu troubler la quiétude de la ville secrète.

En dépit du retour au pays de tous les émissaires atlantes aucun risque de pénurie ne se faisait sentir. Shamballah disposait d'abondantes ressources dans ses greniers. La production aurait tout le temps de se réorganiser si le conflit devait s'éterniser.

Je découvrais petit à petit l'organisation de la ville. La communauté était divisée en confréries. Ces confréries regroupaient les membres d'un même domaine d'activité : culture, élevage, bâtiment, boulangerie, médecine,... Chaque confrérie désignait deux représentants qui siégeaient au conseil de la cité pour une année. Ce conseil de la cité traçait les grandes lignes de l'organisation de la ville et de la production.

Au sein de chaque confrérie des conseils locaux étaient organisés toutes les deux semaines. Ces conseils permettaient aux représentants de rapporter les choix du conseil de la cité à leurs confrères, et d'écouter leurs doléances.

Bien que rares les litiges étaient pour la plupart traités au sein des confréries voire entre confréries. Le Grand Conseil n'intervenait qu'en ultime recours. En fait il n'y avait pas de forces de l'ordre ou même de lois à proprement parler, mais seulement des règles de bonnes conduites que tout le monde respectait.

En marge de ces diverses corporations se tenait le conseil des sages. Il était constitué des plus anciens et des plus respectés membres des confréries. Ce conseil des sages avait pour vocation de suivre l'enseignement des Anciens et de préserver le secret de l'Atlantide.

Le chambellan tenait lieu de guide pour la cité. Il était l'un des membres du conseil des sages et oeuvrait en tant que porte parole auprès des autres villes atlantes. Le premier chambellan était le fondateur de la cité. Il fut choisit par les Anciens pour sa parcimonie et sa droiture d'esprit. Depuis lors chaque chambellan désignait lui-même son propre successeur. Les représentants de chaque confrérie lui prêtait ensuite serment d'allégeance.

Le modèle était en place depuis des millénaires et jamais il n'avait été mis en défaut. La vie s'y déroulait dans le plus simple respect des autres et de la vie sous quelque forme qu'elle soit.

Hæva avait pris la décision de rappeler les gardiens dans l'urgence en vertu de son grade de grand commandant de l'ordre de la Borderie. Un conseil devait à présent se tenir pour justifier de

cette décision et tracer la politique à venir. Mon hôte, Riona, lui-même représentant des agriculteurs se rendit à l'assemblée.

Durant toute la journée la vie sembla arrêtée à Shamballah, suspendue aux délibérations du Conseil. Tout le monde s'avait que la guerre se préparait à l'extérieur. Mais les derniers événements ne s'étaient encore propagés que par ouï-dire. Riona ne rentra qu'à la nuit tombée.

«— Mon chéri. Ce fut bien long aujourd'hui. Que se passe-t-il ?

— Je ferais mon compte-rendu à la communauté dès demain. Le Conseil a approuvé au trois-quarts la décision du chambellan. Les gardiens vont continuer à se retirer.

— Je ne comprend pas. Ce n'est pas la première fois qu'il y a la guerre dehors. Et nous ne nous sommes jamais repliés sur nous à ce point.

— C'est la première fois que les belligérants disposent d'armes de destruction massive aussi puissantes.

— Mais que va-t-il advenir au dehors si nous laissons faire. Nous ne pouvons pas les abandonner à leur sort tout de même.

— Nous en avons longuement discuté. Le problème est que nous risquerions de nous trahir si nous tentions de nous interposer. Nous avons déjà vu ce qu'il pouvait advenir lorsque la connaissance des Anciens venait à se dévoiler. Si nous intervenons maintenant, le risque est grand que nous ne fassions qu'intensifier les combats, voire devenir de nous retrouver nous-mêmes impliqués dans un conflit, qui ne saurait de toute façon avoir de vainqueur.

— Et qu'est ce que cela va changer sur la vie de la cité, hasardais-je ?

— Bien peu de choses en fait. Rassurez-vous. Nous disposons de tout ce dont nous avons besoin pour vivre paisiblement. Il a été décidé d'augmenter les productions agricoles pour palier à l'arrêt des importations. Pour les biens et les denrées que nous ne produisons pas ici, des substituts seront utilisés.

— Cette ville a été construite pour pouvoir vivre en autarcie. Il y a bien longtemps que cela ne s'était plus fait. Mais nous pourrions rester ainsi des siècles durant, sans le moindre manque.

— Pourvu que cela ne dure pas des siècles.»

Riona fit son compte-rendu à la communauté des marchands de primeur le lendemain à l'aube. Tout le monde accepta la décision prise et reprit le travail.

En fait je parle tout le temps de marchands de primeurs. Mais Riona n'était pas vraiment marchand. À mon arrivée je fus surpris de découvrir qu'il n'y avait pas d'argent en circulation dans la cité, encore moins de valeur pécuniaire. Tout le monde oeuvrait dans le bien de la collectivité.

Chacun avait sa place, et s'acquittait de son labeur quotidien. Chacune et chacun étaient un rouage d'une gigantesque machinerie, les ouvrières d'une fantastique fourmilière, les membres d'un corps unique. Il existait bel et bien une réserve d'argent, mais elle ne servait que pour le commerce avec le monde extérieur.

Cela me troublait. Je ne parvenais pas à comprendre comment ce système pouvait fonctionner, comment il pouvait ne pas dérailler. En fait l'envie, la jalousie semblait ne pas avoir cours ici. C'est comme si l'idée de valeur marchande n'avait jamais existé dans leur esprit ou en tout cas pas telle que nous l'entendions.

Le boulanger faisait le pain. Il bénéficiait pour cela de la farine du meunier qui profitait à son tour du pain. Tout était produit en abondance. Il y avait de tout pour tout le monde. Les surplus étaient parfois redistribués ou échangés avec les peuplades de la vallée.

Chacun s'acquittait de sa tâche sans sourcilier. Shamballah avait atteint un stade ultime de société. Chaque individu était un neurone du gigantesque cerveau collectif. Chaque personne était une cellule de cette formidable entité vivante perdue au milieu d'une des régions les plus inhospitalières de la planète.

Cela dépassait totalement toutes mes conceptions de la vie en communauté. J'avais rencontré ou étudié des tas de systèmes politiques au cours de toutes mes années d'études ou de voyage : tribus, démocratie, autocratie, collectivisme, anarchisme, communisme,... Mais rien de comparable avec

ce que je découvrais à Shamballah. Cette différence prenait naissance au cœur même des mentalités atlantes, mentalités que je peinais à assimiler avec ma sensibilité d'homme du monde extérieur.

Je me pris à m'interroger sur la réelle nature des Anciens. Ce que je découvrais à Shamballah était cette forme ultime de la vie en société que beaucoup cherchaient sans l'avoir jamais trouvée. Et pourtant aussi loin qu'ils puissent s'en souvenir les atlantes n'avait jamais rien connu d'autre depuis Atlantis.

De telles connaissances scientifiques, une telle maîtrise et un tel respect du monde, une si grande connaissance et compréhension de l'esprit humain dans le berceau d'une civilisation oubliée. Qui étaient réellement les Anciens ? D'où venaient-ils ? Et si l'histoire de la création de Shamballah ou de la migration vers Aldor n'était qu'un mauvais remake de l'apparition des Atlantes sur Terre. Mais alors dans ce cas quel était l'avenir de ce monde. Et si la Grande Prophétie n'était en fait pas une Prophétie mais un livre d'histoire. Et si tous nos mythes, croyances et légendes n'étaient que les réminiscences d'un passé lointain. Un passé légué par un ancêtre commun disparu et oublié de tous.

La découverte de Shamballah avait exacerbé ma curiosité. Un royaume béni pour les plus grands scientifiques ou sociologues du monde. Une telle avance technologique et humaine à portée de la main. J'avais été tellement enthousiaste et désireux d'étudier, de comprendre, d'assimiler ce mode de vie, avide de découvrir les secrets de mes rêves.

Mais au lieu de cela mon esprit était complètement perdu. Mon crâne me faisait souffrir. Je me sentais frustré et perdu. J'étais né au sein d'une civilisation qui se disait avancée et qui voulait apprendre à tous les peuples à vivre comme elle.

Et je réalisais soudain que notre glorieuse civilisation culturelle n'était encore qu'un nourrisson. Le monde extérieur n'était pas encore prêt à découvrir les secrets des atlantes. Une telle découverte aurait rongé les esprits et semer le chaos sur sa route. C'est ainsi que je compris un peu mieux la décision du Grand Conseil et les déclarations de maître Baggord.

Je ne devais pas chercher à comprendre ou à copier le modèle de vie que je voyais ici. Mais m'en inspirer pour trouver les mots, y bâtir mes rêves et mes idées. Demain la guerre sera terminée, je retournerais parmi les miens. Je serais un prophète, un privilégié qui aura vu. Et je pourrais alors aider les autres à élever leur niveau de pensée, à faire un pas vers leur forme ultime de civilisation. Je ne serais qu'un pas, mais un pas dans la marche vers "notre paradis".

Je passai toute la nuit à ruminer sur mes impressions et mes sentiments. Et je pris la décision de mettre fin à mes études sur la vie à Shamballah. Elle n'aurait de toute façon aucun sens. Mon mode de pensée n'était pas formé pour la comprendre. Au lieu d'en chercher le fonctionnement je décidai d'en devenir à mon tour un rouage et de rejoindre les plantations aux côtés de Riona.

Ainsi s'écoulèrent mes deux premières semaines dans les montagnes. J'en oubliais presque que la guerre devait faire rage à l'extérieur. Mais la dure réalité devait me rappeler qui j'étais et les raisons de ma présence ici.

La matinée était ensoleillée. Le cueillette du raisin avait commencé. La grande fête des premières vendanges devait avoir lieu à la fin de la semaine. Nous étions une vingtaine dans les vignes. L'ambiance était détendue, et riieuse. Les vendanges étaient l'un des grands moments de la vie à Shamballah.

Je remarquais au milieu des vignes un grand arbre aux ramifications majestueuses et aux fruits abondants. Je n'avais jamais vu de tels fruits. Leur peau était étincelante et colorée. Les vignes aux pieds de l'arbre produisaient des grappes abondantes, fraîches et succulentes.

Inio, l'épouse de Riona remarqua ma fascination pour l'arbre. Elle en cueillit un fruit et me le tendit. J'approchai mes lèvres et y plantai mes dents. La chair était tendre, la pulpe juteuse. Je sentis une chaleur agréable se propageait dans tout mon tube digestif. Un parfum délicat m'enivra. Sans que je sache réellement pourquoi, un large sourire se dessina sur mon visage. Je n'avais jamais rien mangé de tel.

«— Pour chacun ce fruit à une saveur différente.

— Mais qu'est ce que c'est ?

— Un fruit sans doute disparu depuis des millénaires. D'aussi longtemps que l'on s'en souvienne ce coin de terre était aride et stérile. Lorsque Freïa et Keldon arrivèrent à Shamballah, ils rendirent sa fertilité à ce carré de terre. Depuis cette arbre y est rené. Comme s'il avait toujours été là. Sa semence endormie dans le sol.

— C'est un met exquis.

— Nous en faisons des desserts pour les grandes occasions. Mais il est le seul spécimen alors nous cueillons les fruits avec parcimonie.

— Ne pouvez-vous en planter d'autres ?

— Ceci est un lègue des Anciens. Il nous rappelle notre triste passé. Aussi bon soient ces fruits, il est pour nous un monument. Nous le respectons. Nous ne le replanterons jamais. S'il doit se reproduire ce ne sera pas par notre fait, mais par la magie de la Nature. Son espèce était morte. Le hasard l'a rappelés à la vie. Laissons à présent la hasard finir ce qu'il a commencé.

— Mais...»

Je n'eus pas le temps de finir ma phrase. Une violente détonation résonna dans toute la vallée. Tout le monde leva les yeux vers le ciel. Quelques secondes plus tard, la terre se mit à trembler. Nous pouvions à peine tenir debout. La luminosité baissa. Le soleil semblait masqué derrière une mince couche de poussières.

La terre s'était lézardée de fissures, des plants de vignes s'étaient affaissés. Quelque chose venait de se passer. Nous ne savions pas encore quoi, mais instinctivement nous avons la conviction que plus rien ne serait désormais comme avant.

## Notre combat

L'inquiétude se lisait sur tous les visages. Lorsque le tremblement de terre s'arrêta, tout le monde se rua vers la grande place centrale. Je fut pris dans le flot, entraîné malgré moi dans une marée humaine interrogatrice.

Je parvins à m'extirper de la foule et décidai de rejoindre la Borderie. Maître Baggord était dans la cours extérieure. À genoux, appuyé sur un bâton de pèlerin, il regardait vers l'Est. Son visage était fermé. Il ne trahissait aucun ressenti, ni joie, ni peur. Il se releva à mon arrivée, me regarda et me fit signe de le suivre :

«— Ce qui devait arriver est arrivé. Désormais notre guerre à nous aussi a commencé.»

Nous rejoignîmes la grande place par l'allée nord. Hæva était déjà là :

«— Mes très cher amis. Votre nombre ici aujourd'hui est le signe d'une triste vérité. Vous le savez tout ceci n'était pas un simple tremblement de terre comme nous en connaissons régulièrement. Dehors les combats font rage. Ils ont visiblement redoublé d'intensité et pris une dimension bien inquiétante.

«— Nous avons choisi de rester en dehors de ce conflit. Nous ne savons rien de ce qui se passe là-bas. Mais la guerre est loin d'être finie. Nous allons devoir faire face à nos propres états d'âmes pour préserver notre cité.

«— Des explosions comme celles de ce matin risquent de venir à nouveau troubler la vie de notre communauté. Pour la première fois depuis sa fondation cette cité devra faire face à dégâts internes. La guerre est au dehors. Mais ses ravages se feront ressentir jusqu'ici. Je vous demande donc plus que jamais de rester solidaires.»

Les déclarations d'Hæva apaisèrent la foule. Mais l'inquiétude demeurait. Les détonations se multiplièrent et la terre ne cessa plus de vibrer. Un voile gris se forma dans le ciel. Et malgré toute la science des Atlantes l'ensoleillement déclina au dessus de la ville.

Les jours qui suivirent nous reprîmes notre labeur. Le troisième jour nous réalisâmes que les grappes de raisins étaient devenues blettes. Le grand arbre sacré commençait à perdre ses feuilles. La terre devenait sèche et malgré toutes les tentatives d'arrosage la sécheresse progressait.

De violents orages se formaient en permanence au dessus des montagnes avoisinantes. Au bout d'une semaine Shamballah dû à son tour faire face à des tempêtes sans précédents. Les champs furent ravagés, des têtes de bétail périrent, les bâtiments s'érodèrent.

La glorieuse cité avait résisté aux affres du temps mais le temps la rattrapait à présent. Huit jours s'étaient écoulés depuis la première détonation. Hæva organisa une nouvelle déclaration sur la grande place de la ville.

«— Mes très chers amis. Nous devons nous rendre à l'évidence : la guerre qui se déroule dehors est sans commune mesure avec tout ce que nous avons connu par le passé. La haine a pris le pas sur la raison. Les armes sont utilisées sans discernement. L'esprit est obscurci. Les combats meurtrissent désormais la terre jusqu'au plus profond d'elle-même. Si cela continue, il n'y aura bientôt plus aucune forme de vie sur cette Terre. Oui pour la première fois depuis la chute d'Atlantis notre cité est elle-même menacée. Il y a dix mille ans les Anciens livrèrent un combat

désespéré pour préserver leur monde. Ils déchaînèrent des puissances qui mirent en péril l'équilibre de ce monde. Aujourd'hui l'histoire se reproduit avec encore plus de violence. Nous ne pouvons plus rester à l'écart. Deux choix s'offrent à présent à nous. Nous pouvons rappeler les Aldorans et les rejoindre, abandonnant cette terre à son sort. Ou bien nous pouvons poursuivre notre mission et protéger ce monde selon le serment de nos ancêtres. Ce choix appartient à chacun d'entre vous. Ceux qui souhaiteront partir le pourront. Mais la décision doit être rapide le temps tourne. Keldon souhaite à présent s'adresser à vous.

— Mes amis je vous salue. L'heure est triste et j'en porte ma part de responsabilité. Vous avez tous constaté que les ravages de la guerre n'avaient plus de frontière. Les fondations même de notre Terre vacillent. La vie même de Shamballah et de tous les hommes est menacée. Un nouveau combat se dessine devant nous. Mais mes amis et moi-même nous refusons à jeter l'éponge. Ce monde nous y vivons depuis toujours. Il nous a donné naissance, nous a nourri. Nous y avons puisé notre force pour chasser les Kesh'ran, nous y avons puisé la force de vivre, les ressources dont nous avons besoin jour après jour. Nous avons utilisé son essence par soucis d'harmonie. Mais aujourd'hui cette harmonie est brisée par la folie destructrice de hommes. Vous, moi, nous tous sommes ici grâce à la nature qui nous entoure. Toutes ces années elle nous a accueillis et protégés. Aujourd'hui c'est à notre tour de la protéger. Non pas en allant faire la guerre, mais en continuant de la respecter et de croire en elle. Nous devons à notre tour lui faire don de notre force. La soutenir dans ce moment de crise et l'aider à faire face aux ravages du monde moderne. Mais pour y arriver nous devons rester unis et prêts à tout sacrifier. Nous devons être un l'esprit libre et croire en la Nature. Pour une fois ne puisons plus dans ces ressources mais offrons lui nos ressources. Rétablissons la balance. Luttons pour refaire ici ce que d'autres détruisent là-bas. Ce sera long et difficile. La guerre peut durer des années. Mais tel est le serment prêté par les Anciens. Telle est l'œuvre qui aura fait disparaître Atlantis mais nous aura aussi permis d'être ici aujourd'hui. Prêtres, sages, ouvriers, chercheurs, diplomates rejoignez nous à la chancellerie pour préserver ce qui peut encore l'être.»

L'appel de Keldon ne passa pas inaperçu. Des centaines d'atlantes se présentèrent à la chancellerie dans l'après-midi pour participer à l'opération de la dernière chance.

Personne ne souhaita quitter la Terre. Tous y étaient nés et avaient juré de la défendre et de protéger le secret des Anciens. Ceux qui ne se sentaient pas la force d'aller à la chancellerie redoubleraient d'activité pour pallier à l'absence ceux qui y étaient allés.

La déclaration de Paul me rendait perplexe. Je ne réalisais pas vraiment la menace qui pesait sur ville. Nous étions si loin du front. Je voulus me rendre à la Borderie pour tenter de comprendre. Lucien était le dernier. Il était sur le point rejoindre ses amis :

«— Qu'allez-vous faire ?

— Donner tout ce qu'il nous reste pour préserver cette planète du chaos.

— Je ne comprends pas.

— Regarde comment nous vivons. Nous recueillons les fruits de la terre pour nous nourrir, nous réchauffer, nous défendre. Nous prenons sans nous soucier de ce que cela implique. Aujourd'hui la terre souffre, elle est meurtrie par toute la haine des hommes. Nous devons réagir avant qu'il ne soit trop tard.

— Que veux-tu dire ?

— Les combats dehors ont dépassé en intensité tout ce que nous pouvions espérer. Les derniers tremblements de terre ne sont pas naturel. Regarde l'atmosphère autour de nous. La guerre est en train de souiller la Nature et l'entraîne lentement vers sa destruction. Il n'y a plus que nous aujourd'hui pour empêcher que ce jour arrive.

— Mais comment ?

— La vie est en nous. Un extrait de cette vie qui est partout dans ce monde, en toi, dans cette fleur, dans cet oiseau. Cette force de vie nous devons nous en servir pour protéger la Nature. J'ai appris à utiliser la force du vent. Aujourd'hui je dois apprendre à donner ma propre force pour aider

le vent. Tout doit être équilibre. Ce qui est pris d'un côté doit pouvoir être restitué de l'autre. Nous allons devoir méditer comme les Anciens l'ont fait autrefois pour sauver ce monde du déluge.

- Cela n'est-il pas risqué ?
- Pas plus que de rester à ne rien faire.
- Atlantis fut détruite non ?
- C'est pourquoi nous ne devons plus attendre.»

Sur quoi il partit.

La grande salle de la chancellerie était comble. Tous les gardiens de la Borderie étaient là, Paul, Sylvie, Lucien et Sébastien ainsi que tout le Grand Conseil des Sages également. Maître Baggord et Hæva se joignirent à eux tout comme bien d'autres personnes encore.

Hæva nomma un conseiller local pour le suppléer en son absence. Et maître Baggord donna des consignes très strictes aux intendants de la chancellerie. Nul ne devait venir les perturber. Chaque jour à l'aube un repas unique serait servi. Les prieurs mangeraient par rotation. Hormis pour apporter les vivres nul ne devait pénétrer la salle.

J'aperçus Sylvie alors qu'elle prenait place aux côtés de Paul. Elle était voûtée et ses traits étaient terriblement tirés. Elle ne paraissait plus en public depuis plusieurs jours déjà. Sa beauté semblait s'être flétrie. Sa liaison privilégiée avec la terre la faisait naturellement souffrir plus que quiconque. En fait elle avait commencé à porter le fardeaux depuis une semaine déjà.

Paul lui prit la main et lui sourit. Comme revigorée elle se redressa un petit peu.

Assis en tailleur tout fermèrent enfin les yeux, tandis que les lourds bâtants de la porte se fermaient, scellant leur destin et le nôtre par la même occasion.

Je savais qu'à des kilomètres de là dans les autres cités, le même rituel avait commencé. Mais j'avais encore beaucoup de mal à en imaginer le dénouement.

La vie dans la cité devint moins active. Toute la ruche retenait son souffle. Aux abords de la chancellerie régnait une drôle d'atmosphère. Quiconque s'en approchait était pris d'un sentiment de tristesse pesant. Mais dans le même temps il sentait son corps se tendre, se renforcer.

L'air de la chancellerie souffrait, mais en même temps il demeurait l'un des plus purs et tentait de recoloniser le reste de la ville.

Les rares personnes autorisées à entrer dans l'enceinte de la maison du chambellan n'étaient pas très loquaces. À l'intérieur c'était le recueillement qui régnait. Un silence de mort emplissait tous les couloirs et tous les cabinets. L'activité était réduite au strict minimum. Dans la grande salle la vie s'était arrêtée. Tous méditaient profondément. Ils semblaient avoir quitté leur corps, être passés dans un état second. Les visages étaient pâles et ridés. Tous les corps étaient désormais courbés sous un poids invisible et affreusement lourd.

Les premiers jours rien ne changea. Les éléments continuaient à se déchaîner. Le ciel était toujours plus sombre. Le froid commençait à gagner toute la ville.

Mais au bout de deux semaines une embellie se fit ressentir. Le ciel commençait à se dégager. Les violentes tempêtes avaient cédé la place à une fine bruine. Les soubresauts de la terre étaient moins violents. Pourtant les détonations nous parvenaient toujours plus violente de l'Ouest. Loin de s'apaiser la guerre ne faisait qu'empirer.

Imperceptiblement chacun se rationna naturellement. La crainte d'une pénurie faisait son chemin. Pourtant les réserves demeuraient abondantes et le niveau des récoltes s'était stabilisé.

Cela faisait déjà un mois que leur retraite avait commencé. Les premiers corps exténués commencèrent à être évacués. Ils étaient livides, le regard complètement absent, incapables de parler et respiraient à peine. Leur silhouette était devenue filiforme. On les emmena directement à l'hôpital pour tenter de les maintenir en vie. Mais déjà deux ne revinrent plus.

À la vue de ces malheureux qui quittaient la salle nous prîmes conscience de la violence du combat qu'ils avaient dû mener et du calvaire qui continuait pour ceux qui restaient. L'éternel combat de la vie et de la mort.

Du haut des tours de guets on apercevait régulièrement des flash de lumières au loin. Et chaque jour de nouveaux braves quittaient la chancellerie. Les intendants qui ravitaillaient ceux qui restaient réalisèrent que les prieurs mangeaient de moins en moins. Ils avouèrent que sur leur visage les rides avaient laissé place à des rictus de douleur.

À la fin du troisième mois la moitié des hommes et des femmes avaient déjà quitté la chancellerie. Hæva lui-même dû se résigner à sortir après être allé au bout de lui-même. Les premiers sortis commençaient à reprendre des forces et à retrouver l'usage de la parole. Mais aucun ne voulait témoigner des souffrances qu'ils avaient endurées à l'intérieur.

Et la bataille pour la vie se poursuivait.

Un matin les détonations devenues depuis longtemps quotidiennes furent succédées de bruits beaucoup plus sourds. Nous ne tardâmes pas à découvrir l'origine. Les montagnes voisines commençaient à se disloquer. Des pans entiers de roches se détachaient et tombaient dans la vallée.

Le silence gagnait peu à peu toute la ville. Un silence qui en disait bien plus que tous les discours du monde. Les regards se croisaient et communiquaient les pires craintes.

Il s'écoula encore un mois et parmi le flot des malheureux qui ne pouvaient plus porter leur fardeaux maître Baggord lui-même dû être évacué sur une civière. Ils étaient 534 au premier jour. Ils n'étaient plus qu'une vingtaine à présent et ne prenaient même plus le temps de s'alimenter.

Les détonations se faisaient plus espacées mais toujours plus violentes. Shamballah semblait maintenant protégée de la fureur des éléments. Mais au fond nous savions tous que nous étions des privilégiés. Au fur et à mesure que l'on s'éloignait de la ville, la vie devait être un cauchemar permanent.

Cela dura ainsi encore deux mois de plus jusqu'à ce qu'un grand flash doré éblouisse toute la ville dans un bruit assourdissant. L'air lui-même se tendit et claqua sur nos visages comme autant de fouets. Puis le calme retomba. Durant les jours qui suivirent il n'y eut plus aucune détonation. Un silence de mort recouvrait la vallée.

Pendant ce temps les orages continuaient à se former au dessus des cimes désormais décapitées de l'Himalaya. Des pluies acides s'abattaient tout autour de nous. Un vent tourbillonnant lacerait les quelques cols de montagnes encore ouverts.

Shamballah avait été construite dans une région inaccessible et elle l'était plus que jamais.

Une semaine plus tard la terre arrêta enfin de trembler. Les pluies se firent plus espacées. Nous ne savions trop que penser. Et puis les portes de la chancellerie se rouvrirent.

Les dix derniers rescapés gisaient à moitié morts sur les brancards des intendants. Il n'y avait plus la moindre expression sur leur visage. Ils n'étaient plus que des corps que les esprits et la vie semblaient avoir quitté depuis bien longtemps déjà.

On les conduisit sans trop d'espoir vers l'hôpital. Alors qu'ils passaient devant l'assemblée des badauds je remarquais Sylvie et Paul, toujours main dans la main comme le jour où ils avaient pénétré dans la chancellerie. Mais cette fois il n'y avait plus aucun sourire sur leur visage et encore moins le moindre signe de vie.

Maître Baggord était sorti de l'hôpital la veille. Il était encore faible mais avait tenu à être présent :

«— Ainsi les esprits ont accompli leur labeur !

— Cela veut dire que tout est fini ?

— Tout dépend ce que vous entendez par tout. Cela ne fait en fait que commencer. Mais il reste encore beaucoup à faire.

— Triste destin pour tous ces hommes et toutes ces femmes en tout cas.

— Nul ne peut prédire de quoi est fait le destin mon jeune ami. Mais celui des esprits n'est certainement pas encore accompli.»



Son regard avait quitté l'allée pour le ciel. Au firmament les trois étoiles brillaient toujours avec autant d'éclat. Je me demandais bien le sens qu'elles avaient pour Baggord.

«— Tout n'est pas réellement fini alors ?

— La vie n'est jamais finie.

— Et la guerre ?

— Je n'en sais rien. Une bataille vient de s'achever. Était-ce celle de la victoire ? Si tenté que l'on puisse parler de victoire.»

Baggord ne s'attarda pas. Il rejoignit l'hôpital pour prendre des nouvelles des convalescents.

Ses paroles avaient une fois de plus semé le doute dans mon esprit.

Durant la semaine qui suivit nous n'eûmes plus aucun écho de la guerre à l'extérieur. Hæva avait repris sa place à la chancellerie et demanda aux gardiens encore sur pieds d'aller explorer la vallée. Je me joignis à eux. Je voulais constater par moi-même les dégâts au dehors.

Tout comme Shamballah les montagnes avoisinantes étaient meurtries. Il y avait de nombreuses traces d'éboulement et d'avalanche. L'érosion avait lacéré les versants, le lit des cours d'eau avait changé.

Bongo, le chef de notre escouade, nous conduisit vers le village le plus proche. Mais au fur et à mesure que nous nous éloignons de Shamballah nous découvrons un paysage de désolation.

La neige d'habitude abondante en cette saison avait complètement fondue. La végétation était particulièrement rare. Nous constatâmes que n'avions croisé aucun animal tout au long de notre parcours.

Nous arrivâmes enfin au premier village. Il avait été complètement détruit par les tempêtes et il ne restait plus aucune trace de ses habitants.

«— Ils sont partis constata Bongo.

— Mais où, demandais-je ?

— Qui sait. Ils auront cherché à fuir la tempête et à trouver un abri dans la vallée je suppose.

— Mais pourquoi ne pas être montés vers Shamballah. Ils étaient vos amis.

— Ils nous considéraient quelque part un peu comme des dieux. Pour eux la tempête était un signe de notre colère je suppose.»

Le même constat nous attendait dans les autres villages. Nous avons quitté la cité depuis déjà près de trente six heures et n'avions rencontré aucune forme de vie animale. Quant aux plantes elles étaient de plus en plus rares.

Nous arrivâmes finalement au nord des anciennes terres de l'Inde. Le spectacle qui nous attendait allait nous glacer les sangs.

Les villes et les villages étaient en ruines. Des maisons entières n'étaient plus que poussière. Elles n'avaient pourtant pas brûlé. Elles semblaient s'être tout simplement désintégréées. L'air était chargé de poussières et difficilement respirable. Une odeur nauséabonde inondait toute la vallée.

Nous découvrîmes les premiers cadavres. Hommes, femmes, enfants ? Qui auraient pu dire ! Ils étaient méconnaissables, totalement difformes, parfois même éparpillés aux quatre vents.

Je vomis tripes et boyaux ce jour là. Je pensais avoir tout vu durant la Grande Guerre. Mais je n'étais pas préparé à cela. Une véritable boucherie, une extermination massive et totale, violente sans retenue. La guerre avait atteint le paroxysme de la violence et de la haine. Cette fois encore nous parcourûmes méthodiquement toute la ville à la recherche de rescapés. Mais n'en trouvèrent aucun.

Les plantations alentours avaient été ravagées. Les terres étaient devenues complètement stériles et sèches en dépit des litres d'eau qui s'étaient abattues au cours des six derniers mois.

«— Sommes-nous donc les seuls survivants ?

— Je souhaite que non. La vie ici a dû être un enfer. Les survivants auront peut-être tenté de trouver refuge au sud près des côtes.

— Je l'espère.»

Tandis que nous poursuivions notre marche vers le sud les paysages de désolation et les morts se succédaient inlassablement. Ils devenaient si nombreux que nous ne pouvions même plus les enterrer. Nous improvisâmes de vastes incinérations. Ce fut un travail de titan qui ne laissait plus aucune place pour le recueillement et le cérémonial.

«— Si nous ne faisons rien. Les épidémies vont finir le travail. Et s'il y a encore des survivants leur répit sera de courte durée, constatais-je.

— Je sais mais nous ne sommes pas assez nombreux. Dès notre retour j'aviserais le grand chambellan et nous prendrons les mesures qui s'imposent.»

Nous arrivâmes enfin à Calcutta. Les cendres de la ville étaient encore fumantes. De violents combats avaient dû se dérouler ici. Plus aucun bâtiment ne tenait debout. Des déchets, des papiers, des jouets gisaient éparses dans les rues balayées par le vent. Un silence de mort pesait sur l'ancienne métropole.

Six cent kilomètres parcourus depuis notre départ déjà et pour la première fois nous rencontrâmes des êtres vivants. Ou tout du moins nous les aperçûmes de loin. Deux hommes, à moins que ce ne fut des singes s'enfuirent dès qu'ils nous virent. Nous nous lançâmes à leur poursuite mais en vain.

«— Quels qu'ils soient ils sont terrorisés par notre présence et ne se montreront pas. Je crois que nous en avons vu assez, trancha Bongo. Il est temps de rentrer à Shamballah. La guerre est finie mais à quel prix !»

## La victoire de la peur

Nous rentrâmes à Shamballah le cœur lourd. Ce que nous avons vu avait eu l'effet d'un coup de poignard. Nos espoirs, nos convictions avaient volé en éclat. Que restait-il du monde que nous avions connu ? Cette fois la guerre totale portait réellement son nom.

Nourris par une haine décuplée, rien n'avait pu arrêter les belligérants. L'escalade de la violence n'avait connu aucune limite. Ce n'était pas la paix qui avait mis un terme au conflit mais la destruction totale.

À notre retour nous fûmes accueillis par des visages atterrés. Des nouvelles étaient déjà parvenues de Salmeda. Et comme nous le craignons le spectacle était le même de l'autre côté du pacifique.

La désolation avait conquis tous les recoins de la planète. La mort et la désertification régnait sur le monde. Il était bien difficile d'établir le bilan humain des combats. Mais ils se chiffraient en milliards ! Les survivants n'étaient que des poignées éparpillées aux quatre coins du globe. Ils se terraient de peur de rencontrer l'ennemi qui ne les achève. Un mur psychologique s'était construit autour d'eux. Quels espoirs avaient-ils encore ?

D'un point de vue écologique le constat était tout aussi alarmant. De nombreuses espèces animales et végétales avaient disparu. Le niveau des mers était monté de plusieurs mètres engloutissant des régions entières. La géographie du monde était bouleversée. La désertification couvrait à présent les deux tiers du globe. La famine et les épidémies ne tarderaient pas à décimer les rangs des survivants.

Les Atlantes étaient impuissants face à la détresse du monde extérieur qui les fuyaient. Notre présence même dans ce monde était source de crainte. Pourquoi avions-nous été épargnés alors que leur vie à eux était devenu un cauchemar ? Et quand bien même nous aurions pu les approcher, qu'aurions nous pu faire ? Il y avait tant de besoins et si peu de bras.

Les rangs des gardiens étaient encore clairsemés. Leur longue retraite à la chancellerie avait laissé une plaie béante. Il faudrait des mois avant qu'ils ne soient à nouveau sur pied. Quant aux maux psychologiques elles mettraient des années à guérir.

Je réalisais brutalement que chaque jour, chaque seconde, chaque instant qu'ils avaient passé dans la grande salle ils avaient partagé la détresse du monde extérieur et tenté de l'apaiser. Mais comment vivre avec le souvenir tant de violence ?

Les esprits n'étaient toujours pas reparus. Meurtris dans leur âme ils avaient tout donné pour éviter le pire et il leur faudrait des mois voire des années pour s'en remettre.

Pour ma part j'étais encore abasourdi par le spectacle auquel j'avais assisté dans la vallée. Ces hommes et ces femmes que j'avais vu fuir n'avait plus rien d'humains. Ils étaient retombés au stade de primates. Je ne parvenais pas à y croire. Je ne voulais pas croire que l'homme avait pu faire cela. Cela ne pouvait être qu'un mauvais cauchemar et j'allais me réveiller.

Mais chaque jour qui passait le soleil était plus brûlant et suffocant. Des nuages de sable volaient encore dans le ciel sur des kilomètres.

La montée des eaux avait chargée l'atmosphère de vapeur. Les tempêtes étaient plus nombreuses et plus violentes que jamais par le passé. L'énergie dégagée par les armes de combat avait ionisé le ciel. L'oxygène s'était raréfié.

L'ozone pesait suffocante dans la troposphère, tandis qu'elle faisait défaut plus haut laissant le chemin libre aux ultraviolets.

Le climat avait profondément changé et les phénomènes météorologiques étaient devenus complètement chaotiques et imprévisibles.

Dès que les combats s'étaient intensifiés sur Terre la flotte de la Concorde avait quitté le système solaire. Les hostilités risquaient de déstabiliser le noyau terrestre lui-même. La planète aurait pu se disloquer et entraîner dans son sillage des perturbations sur des centaines de milliers de kilomètres.

Fort heureusement les gardiens étaient parvenus à l'éviter au péril même de leur vie. Mais nous étions à présent seuls. Aldor refusait de venir en aide à une civilisation capable de telles atrocités. Ils avaient déjà fort à faire pour protéger d'autres mondes plus raisonnables. La Concorde avait pour mission de fédérer les peuples dans une vision de paix. Et les hommes venaient de perpétrer les pires atrocités que l'on ait jamais connu dans la galaxie.

Confrontés à nous mêmes nous nous organisâmes petit à petit. Hæva rassembla un petit groupe de Gardiens valides et leur ordonna de retourner dans la vallée. Leur mission était de retrouver les rescapés, de se fondre dans leurs groupes et de les aider à se réorganiser, à panser leurs blessures. Il quitta ensuite Shamballah. Il devait sans doute s'entretenir avec ses homologues des autres cités.

Il revint quarante-huit heures plus tard et tint conciliabule sur la grande place :

«— Mes amis, je reviens tout droit d'Atlantis. En ce lieu hautement symbolique de notre peuple s'est tenu un conseil de sages comme il n'en avait plus eu depuis le grand cataclysme.

«— Vous êtes tous au courant des atrocités produites par la guerre et du cauchemar au dehors. La situation est catastrophique. Après les armes c'est au tour du choléra, de la peste, de la dysenterie de faucher hommes, fleurs, animaux. L'écosystème est complètement détraqué et la situation risque de se dégrader si la désertification continue à progresser.

«— Nous devons faire quelque chose ou notre propre survie ne sera plus assurée. Notre heure est arrivée. Il est temps pour nous de réaliser notre plus grande œuvre : redonner à ce monde une chance de vivre. Et nous devons le faire dans la plus grande discrétion vis à vis du monde extérieur.

«— Il nous faudra soigner, désinfecter, irriguer, planter, nettoyer, éduquer,... Et tout cela dans l'ombre.

«— C'est un travail de titans. Un travail ingrat. Vous allez devoir quitter cette cité, quitter son confort pour affronter la détresse du monde extérieur. Cela durera des années. Ceux d'entre vous qui choisirons de partir ne reviendront peut-être que pour mourir parmi les leurs. C'est le travail d'une vie. Les graines que vous sèmerez demain, vos enfants devront encore les faire germer après vous, pour que leurs propres enfants puissent peut-être enfin les cultiver.

«— J'emploie le mot "choisir" car je ne peux rien vous imposer. C'est à vous et à vous seuls qu'il appartient de prendre la décision. Et ceux qui resteront auront également un rôle important à jouer. La vie ici même va devoir changer.

— Nous irons !»

La voix était ferme et grave. Elle avait résonné dans toute la ville. C'était celle de Lucien. Il était apparu au milieu de la foule en compagnie de Sébastien. Personne ne les avait revu depuis leur sortie de la Chancellerie.

Ils étaient encore peu assurés sur leur jambe, et avançaient en s'appuyant sur des bâtons de pèlerins. Je leur aurais donné vingt ans de plus. Quelques mèches blanches avaient fait leur apparition et des rides s'étaient installés autour de leurs yeux.

«— Nous irons seigneur Hæva. Car tel est notre destin. Un destin qui devra nous conduire à un monde meilleur.

— J'irais aussi, compléta Riona en s'avançant vers la fontaine.

- Nous réussissons, ajouta une femme en l'imitant.
- C'est mon monde au dehors. Je ne l'abandonnerai pas, me décidais-je.»

Le nombre des volontaires grossit très rapidement. Des centaines d'hommes et de femmes choisirent ce jour là de tout plaquer pour apporter un peu d'espoir dans un monde qui avait tout perdu.

Nous avons choisi notre sacerdoce, et personne ne le saurait jamais. Tel était notre dernier héritage à notre planète.

Notre départ s'organisa très rapidement. Il fut convenu que les premières équipes de secouristes quitteraient Shamballah deux jours plus tard. Je devais en faire partie. Des moyens supplémentaires nous parviendraient plus tard.

«—Il est l'heure, constatais-je.

— Tu tiendras le coup ! Je n'en doute pas, me rassura Paul. Tu es bien trop décidé à faire changer les choses pour craquer maintenant.

— Pourtant je ne sais plus trop quoi faire. Je ne sais pas ce qui m'attends et encore moins ce que je peux faire pour le changer. C'est un nouveau défi pour moi.

— Tu le sauras une fois là-bas.

— Je l'espère. Tu ne viens donc pas avec nous ?

— Pas encore. Sylvie est encore faible. À sa façon elle a payé un très lourd tribut à cette guerre. De nous tous, elle est là plus liée à la Terre. Les mêmes cataclysmes qui ont déchiré le monde déchire encore sa chair. Je vais rester à ses côtés jusqu'à ce qu'elle aille mieux. Ensuite nous prendrons à notre tour la route et rejoindrons le flot des secours.

— Nous étions loin de la ligne de front. Au delà cela doit être bien pire encore.

— C'est ce que nous devons vérifier au plus vite.

— Merci pour tout Paul. Je prierai pour Sylvie

— Merci à toi. Quoique tu fasses nous ne serons jamais bien loin. Lucien ?

— La caravane est prête. Nous passerons par les cols de l'est pour éviter d'être remarqués. Ce sera un peu plus pénible mais plus sûr. Une fois dans la vallée, nous pourrons nous faire passer pour un groupe de nomades à la recherche d'une terre d'asile.

— J'ai entendu dire que la vallée était infestée de pillards, et de bandits de grands chemins.

— Nous sommes revenus à l'âge de pierre. Cela n'a rien d'étonnant.

— Prend soin de toi vieille crapule.

— Remet nous la belle au bois dormant rapidement sur pied et rejoins nous vite. Il y a beaucoup de malade au dehors qui auront besoin de toi.»

Les deux amis s'étreignirent une dernière fois. Je suivais Lucien jusqu'au grand portail. Paul nous suivit du regard.

Nous avons revêtu des fripes et ne devons voyager qu'avec de petits sacs légers. Le ravitaillement nous serait procuré régulièrement par des coursiers de Shamballah préposés à la logistique.

Au pied de la lourde porte Baggord nous attendait :

«— Je suis venu vous dire au revoir.

— Vous nous quittez maître ?

— Mon cœur est ici. Mais pas ma place. Je n'ai pas pu empêcher ce cauchemar, mais je me dois d'éviter qu'il ne s'envenime.

— Que voulez-vous dire, m'inquiétais-je ?

— L'autodestruction de la civilisation terrienne n'est pas passée inaperçue dans la galaxie. Les Kesh'ran ne tarderont pas à en avoir vent. Ils voudront en profiter, se venger et exterminer définitivement ce peuple qu'ils craignent. Sans protection extérieure, ils reviendront bientôt pour finir le travail entamer par le CER et le GAP.

— Et Aldor refuse de s'immiscer à nouveau dans des affaires terriennes, n'est ce pas ?

— Cela est compréhensible. Mais j’espère pouvoir convaincre le Conseil de ne pas tout abandonner. Ce monde est entre de bonnes mains aujourd’hui. Je ne serais plus de grande utilité sur Terre.

— Prenez soin de vous maître.

— Nous nous reverrons un jour mon jeune Cobalt. Je le sais. C’est mon cœur qui me le dit.»

Sébastien nous rejoignit après avoir vérifié les paquetages. Lui et Lucien saluèrent respectueusement leur mentor et nous nous mîmes en marche.

Je jetai un dernier regard derrière moi. Pour la dernière fois mes yeux se posèrent sur la majestueuse cité atlante, dernier vestige d’une civilisation éteinte. Je savais que mes pas ne me mèneraient plus jamais en ce lieu saint. Mon cœur se nouait mais ma route me conduisait à présent vers une nouvelle vie. Une vie de peine et de souffrances pour faire renaître l’espoir dans le cœur de ceux qui n’en avaient plus.

Notre expédition traversa les grandes plaines d’Asie centrale. Partout le même spectacle s’offrait à nous. La sécheresse et l’aridité avait colonisé les terres. Les oiseaux se faisaient rares. Hommes et femmes fuyaient à notre seule vue. Nous aurions pu être des rôdeurs prêts à les détrousser de leurs derniers biens.

Quelques “pirates du désert” nous accostèrent, nous prenant pour des voyageurs égarés. Mais nous avons emporté quelques armes traditionnelles qui suffirent à les faire fuir.

Nous découvrîmes malgré tout quelques campements. Leurs occupants étaient bien trop meurtris et malades pour s’enfuir. Nous restions alors quelque jours à leurs côtés pour soigner les cas les plus graves.

Nous parlions beaucoup aussi. La parole est le plus puissant des remèdes contre la souffrance psychologique. Nous ne pouvions imaginer les horreurs que la guerre avait engendrées.

Petit à petit la guerre entre les deux blocs avaient dégénéré. Tout d’abord l’union entre le GAP et les Américains fut rompu sans vraiment savoir pour quelle raison. Pris entre deux feux, les forces européennes utilisèrent des armes dont ils n’imaginaient pas les conséquences. Des régions entières furent détruites par leurs mains.

Les interdits furent dès lors brisés et l’escalade de la violence commença. La seule chose qui comptait était de prouver à ses adversaires que l’on pouvait faire plus de dégâts encore.

Plus personne n’était à l’abris. La vie devint un cauchemar permanent. Les rancœurs locales se réveillèrent, suspicion, guerres de clans éclatèrent. Les grands blocs continentaux se disloquèrent.

Pendant ce temps, à leur tête les apprentis sorciers étaient devenus incontrôlables. Seule la destruction totale avait mis fin à leur folie. Personne ne savait exactement qui avait le premier appuyé sur le bouton. Mais le résultat était là : la mort était partout.

Au bout de quatre mois de marche nous arrivèrent enfin au terme de notre voyage, l’Europe. Nous devons savoir si des armes de destruction massive étaient encore opérationnelles. Les envoyés d’Ashram, la cité du Grand Nord, n’avaient rien trouvé. Mais Lucien et Sébastien connaissait bien les méthodes du CER et pourraient peut-être découvrir quelque chose qui leur aurait échapper.

Nos pas nous guidèrent vers la Champagne sans que nous ne nous en rendions compte. Et c’est ainsi que nous arrivâmes à Nola.

Le vaste camp de réfugiés n’était plus que ruines et cendres. De nombreux cadavres jonchaient encore les rues. Une odeur nauséabonde empestait tout autour de la ville.

Nous prîmes le temps d’enterrer ces pauvres âmes et de nettoyer les rues. Nous fûmes cependant surpris par la postures des corps et la traces laissées partout dans la ville. Tout le monde semblait avoir péri sans livrer le moindre combat. C’est ainsi que nous découvrîmes ce que nous prîmes tout d’abord pour un charnier.

En fait un groupe d’hommes et de femmes semblaient avoir fait barrage de leur corps à l’entrée du centre-ville. Comme si par leur propre volonté ils avaient voulu stopper une armée en marche. Mais l’armée ne s’était pas arrêtée.

Comme en pèlerinage nous errèrent plusieurs jours dans le camp. Déambulant dans les rues je découvris un manuscrit. Plusieurs pages avaient été dévorées par les flammes. L'encre était en partie effacée, mais on pouvait encore en deviner le titre : "Les esprits de la Nature". Je déchiffrai quelques lignes :

*"Je ne suis aujourd'hui plus que l'un des derniers rescapés d'un idéal oublié. En son temps je fus le témoin de l'un des plus grands événements de ce monde. Événements dont pourtant aujourd'hui plus personne ne semble se soucier.*

*Puisse cet ouvrage être mon dernier testament, un leg de ma vie à l'humanité entière..."*

L'introduction était signée Alexandre Tride !

Alexandre était donc venu à Nola. Cela ne me surprit pas outre mesure. Qu'étaient-ils devenus lui et Caroline. Étaient-ils parmi ces cadavres défigurés que nous avions enterrés. Avaient-ils survécu et poursuivaient-ils la même quête que nous ? Je ne le saurais sans doute jamais. Le souvenir de leur au revoir était encore présent dans ma tête. J'en revivais chaque seconde.

Le manuscrit était incomplet. Il n'y avait qu'une vingtaine de pages. Mais je décidais ce jour là de poursuivre le récit d'Alexandre pour que jamais personne ne puisse oublier ce qu'il s'était passé.

Nous quittâmes enfin Nola à la recherche de rescapés. Notre route nous emmena vers la campagne. Au fur et à mesure que nous avançons, la terre semblait moins aride. Le lendemain matin à mon réveil, je fut même surpris d'apercevoir un papillon.

Nous reprîmes la route. Cette fois notre marche se fit sur un tapis d'herbe et de fleurs.

L'air semblait plus léger et plus sain. Nous rencontrâmes quelques rescapés. Il refusèrent de nous conter ce qui s'était passé à Nola, mais ils nous expliquèrent que Dieu leur avait donné une seconde chance parce qu'eux avaient dit non à la guerre :

«— C'est ici le dernier endroit où la vie continue. La nature nous fournit ce dont nous avons besoin. C'est un peu notre jardin d'Eden. Venez nous allons vous montrer.»

Nous ne tardâmes pas à comprendre. Nous étions à présent sur l'ancienne route de Fort Romeu. Au fur et à mesure que nous nous rapprochions de la zone sur laquelle s'étendait autrefois la base militaire, la végétation était de plus en plus luxuriante. Le ruisseau limpide continuait de couler et d'abreuver la soif des riverains.

Le ruisseau était même devenu rivière. En son centre un petit îlot trônait majestueusement et arborait un magnifique buisson d'Asphodèles entourant un magnifique olivier. Le tombeau de Céline et Cindy était demeuré intact. Comme si ce coin de terre avait été épargné par les combats.

Plusieurs nageurs, puis des rameurs, avaient tenté de rejoindre l'îlot pour y cueillir quelques fleurs. Mais autour le courant était tellement fort qu'il était impossible de s'approcher. À jamais la Nature protégerait celles qui l'avaient servie jusqu'à la mort.

Cet endroit était toujours béni, le sceau des esprits n'avait pu être brisé. Quelque part les esprits de Nellya et Mussaki avaient également continué de protéger ce sanctuaire. Il était la preuve vivante que tout espoir n'était pas encore perdu. Déjà la Nature commençait à reprendre le dessus et à reconquérir les plaines. Cela serait long, mais la vie refusait de mourir.

## Épilogue

Ainsi s'était éteint la glorieuse civilisation humaine. Le choc psychologique fut tellement brutal que plus personne ne voulait plus se souvenir du passé, fut-il glorieux ou tragique.

La vie sous toutes ses formes avait payé un lourd tribut à la guerre. Mais grâce à quelques esprits purs l'espoir demeurait et elle ne demandait qu'à reprendre le dessus.

Il y aurait beaucoup à faire pour reconstruire. Cela prendrait des années, des siècles, sans doute même plus. Mais pour la première fois en dix mille ans, les émissaires atlantes arpentaient à nouveau le monde pour l'aider à se relever. Ils y étaient parvenus une première fois, pourquoi pas une seconde. Et cette fois-ci pas question de l'abandonner totalement à lui-même.

Alors que nous installions notre campement dans la vallée de la Marne, Cobalt et Illya quittèrent notre troupe pour je ne sais quelle destination. Je ne revis jamais aucun d'eux. Mais quelque part je savais que les six n'étaient jamais bien loin et continuaient de veiller sur le monde. Nellya et Mussaki, au firmament nous protégeraient, tandis que Keldon, Freïa, Cobalt et Illya pensaient les plaies du monde.

Quant à moi, j'étais redevenu la fourmi ouvrière de la vaste machine cosmique. Au diable, la renommée, au diable les grands discours. J'étais retombé dans l'anonymat, mais je continuais à servir mes convictions et à œuvrer pour un avenir plus radieux pour tous.

Pourtant au fond de moi je savais que la paix était éphémère. Les derniers mots de Baggord résonnaient encore dans ma tête. Les Kesh'ran ne tarderaient plus à venir. Et cette fois nous serions totalement à leur merci.

Nous avons un passé troublé, un présent inexistant, et un avenir particulièrement incertain. Mais nous n'avons pas le droit de renoncer.

Le septième sceau avait été brisé, mais le monde demeurait. Une lueur d'espoir brillait toujours dans le noir et nous devons la protéger pour qu'un jour elle illumine la Terre entière.



## Remerciements

Cette œuvre n'aurait pu voir le jour sans votre soutien à tous et je vous en remercie. je voudrais adresser un merci tout particulier à Alexis et Manuelle pour m'avoir encouragé à continuer, à Guillaume pour son soutien régulier. Un petit clin d'œil spécial aux pensionnaires du centre du marais pour m'avoir redonné de l'énergie à un moment où il n'y en avait plus. Et enfin un grand merci à toutes celles et ceux qui continuent de penser différemment. Surtout ne changez rien.

À bientôt pour la fin de la fresque.

Cette œuvre est dédiée à la mémoire de Madau.



all text by karpok est mis à  
disposition selon les termes de la  
licence Creative Commons  
Paternité–Pas d'Utilisation  
Commerciale–Partage des  
Conditions Initiales à l'Identique 2.0  
France.